



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

La Fontaine

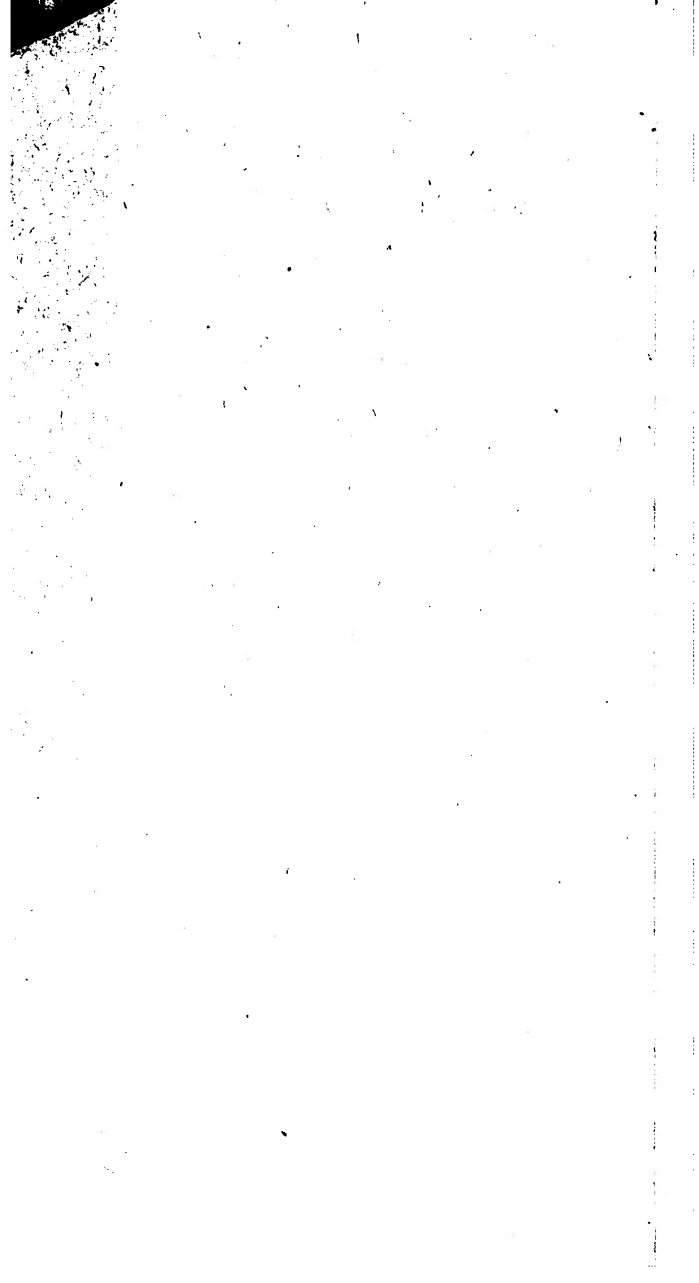
1771

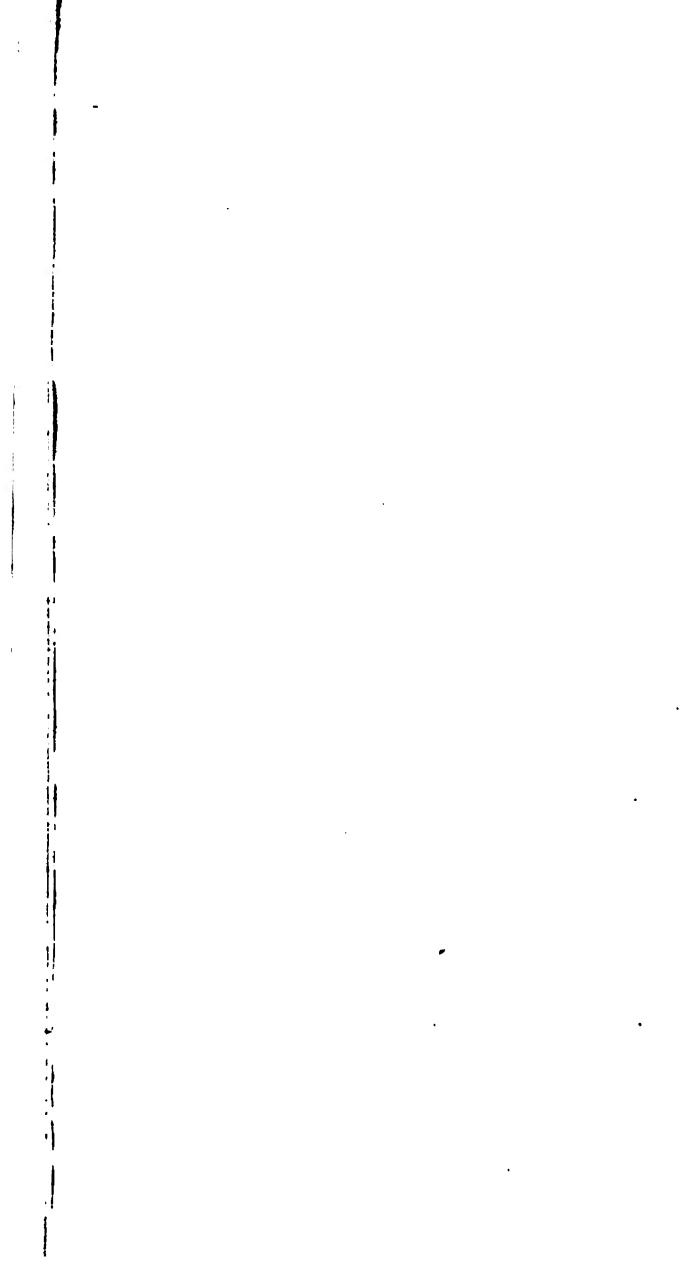


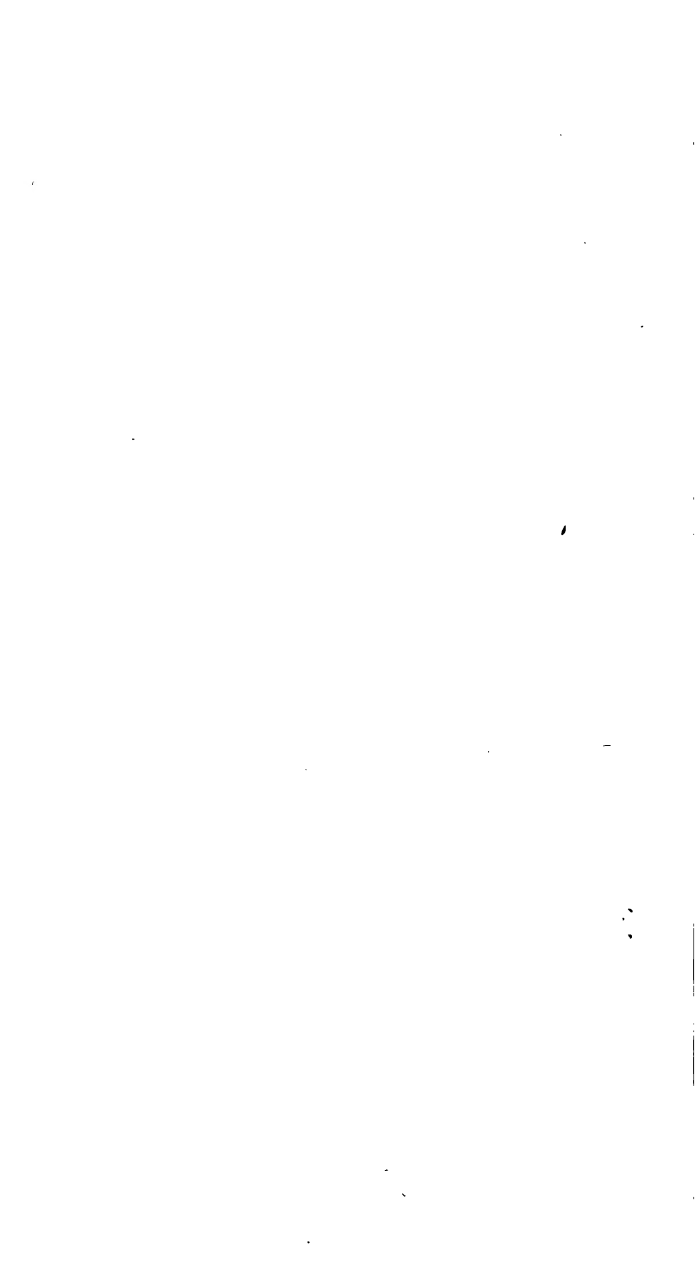
The
Simon Sterne Collection.
Presented
In loving remembrance
By his Wife
to the
New York Public Library.
Astor, Lenox & Tilden Foundations

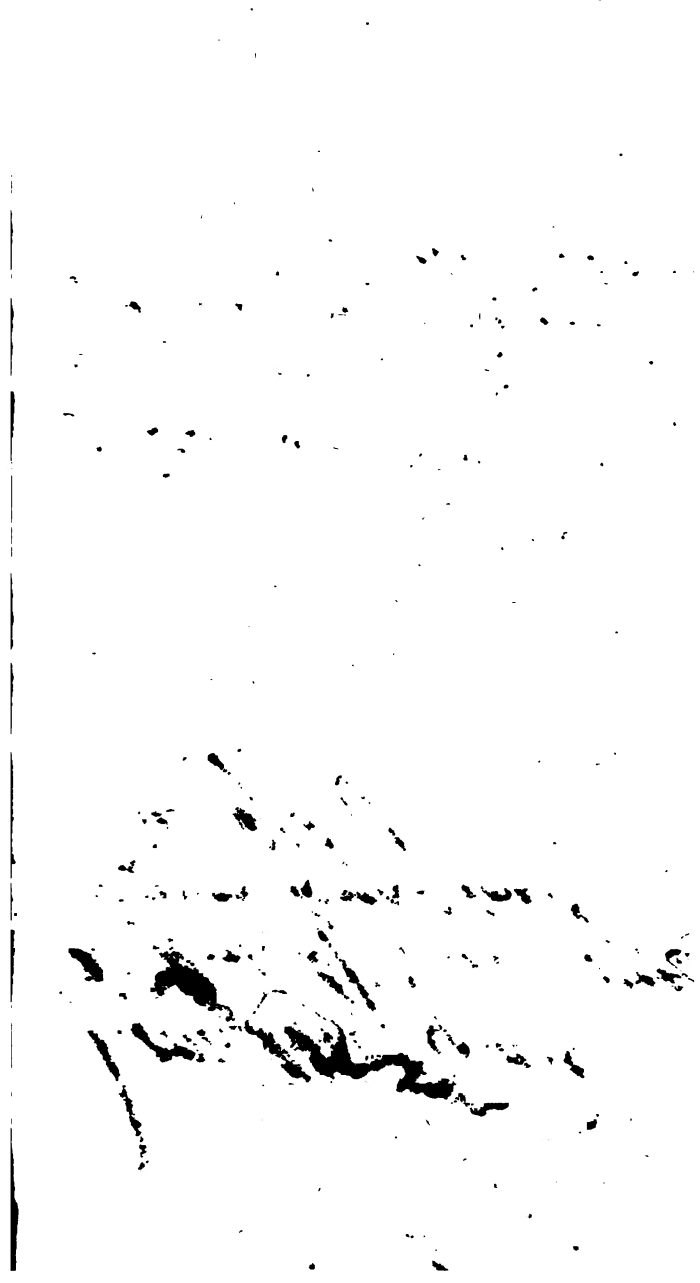
L. 17. 3.

1771









La Fontaine
N.T.I.

James M. Lawrence
advice this Government
right and justice - and -
our our feelings are ours

James M. Lawrence
to both of you
at Boston Mass. Nov. 1792
Dec 6/6

716-24
F A B L E S

C H O I S I E S,
M I S E S E N V E R S,

P A R

J. DE LA FONTAINE.

N O U V E L L E E D I T I O N :

Imprimée sur celle de *Paris* in folio, avec
les Notes de Mr. C O S T E, qui servent
à expliquer les passages & les expres-
sions moins intelligibles pour la Jeu-
nesse.

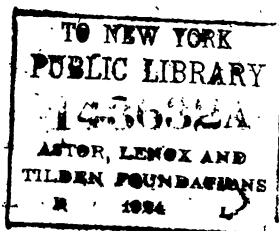
P R E M I E R E P A R T I E.



& L E I D E,

Chez LUZAC ET VAN DAMME,

M D C C L X X V I I I.



9711

V I E

DE LA FONTAINE.

Le rang & les dignités ont souvent jetté de l'éclat sur de petits hommes qui possédoient de grands emplois. Les conseils qu'ils reçoivent, les secours étrangers qui leur viennent, le bonheur même d'une infinité de hazards, & la flatterie, s'empresrent de déguiser leur juste valeur, & de lier leurs actions aux événemens de l'Histoire les plus remarquables. C'est ainsi que leur nom, soutenu des mains de la fortune & décoré d'une gloire qui leur fut absolument étrangère, parvient à s'échapper de l'oubli. Placés ailleurs, dépouillés de leurs titres & réduits à leurs propres forces, ils n'eussent peut-être rien laissé de singulier après eux que la mémoire de leur parfaite inutilité. Car ni l'importance des emplois, ni l'amas des circonstances les plus bruyantes, ne nous distinguent point parmi ceux qui pensent & qui savent juger. Pour bien connoître les hommes, c'est dans leur vie privée, dans leurs actions les plus simples & les plus naturelles, qu'il faut les prendre : c'est là

IV VIE DE LA FONTAINE.

qu'ils n'ont d'autres titres pour être tirés de la foule, que leurs vertus, leurs talens, & leur esprit. C'est là, c'est dans leur ame que résident les droits légitimes & personnels qu'ils ont à notre estime : tout le reste n'est point eux ; & dans ce sens, il n'est point de légers détails qui ne soient intéressans & qui ne caractérisent une partie essentielle de ce qu'ils sont. C'est ce qu'a reconnu La Fontaine en nous donnant la vie d'Ésope. Je ne sçaurois mieux faire, en écrivant la sienne, que de suivre son exemple. En effet, soustraire les petites circonstances de la vie d'un Homme illustre, c'est à mon avis dérober un plaisir véritable aux Lecteurs curieux, & les priver des moyens les plus sûrs de bien démêler ce qu'il vaut.

C'est pourquoi j'ai tâché, en rejetant toutes puérilités, toutes anecdotes vulgaires, de recueillir la plupart des choses que j'ai trouvées éparées en différentes sources, & qui m'ont paru les plus propres à peindre l'esprit & le caractère de ce grand Homme, dont la vie se recontre par-tout sans être nulle part (*).

(*) J'emploie ici l'expression dont se servit M. l'Abbé d'Olivet, de l'Académie Française, lorsque je le consultai sur le projet de donner une vie de La Fontaine ; & je m'en sers avec d'autant plus de reconnaissance, qu'en ayant lui-même composé une, très-succincte à la vérité, dont je me suis aidé, son jugement justifie la hardiesse & la nécessité de mon entreprise.

VIE DE LA FONTAINE. ▼

JEAN DE LA FONTAINE naquit le 8. Juillet 1621 , à Château -Thierry, ville de la Brie située sur la Marne. Son pere issu d'une ancienne famille bourgeoise, y exerçoit la charge de Maître particulier des Eaux, & Forêts ; & sa mere, Françoise Pidoux , étoit fille du Bailli de Coulommiers, petite ville à 13 lieues de Paris.

Son éducation ne fut ni brillante ni secondée des soins & de l'habileté qui font naître les talens. Mais la nature préserva la force des siens de l'affoiblissement, & peut-être de l'extinction, où ils auroient pû tomber par l'incapacité des maîtres de campagne, qui ne lui apprirent qu'un peu de latin. C'est tout ce qu'il dû aux premières instructions de sa jeunesse.

A l'âge de dix-neuf ans, il voulut entrer dans l'Oratoire, l'on ne sçait trop par quelle inspiration. Mais il n'avoit point consulté son caractère, qui commençoit à se décider, & qui l'éloignoit de tout assujétissement. Les regles & les exercices, en usage dans cette Congrégation, lui devinrent bientôt un pésant fardeau : son humeur indépendante ne put s'y plier ; il en sortit dix-huit mois après.

Rentré dans le monde, sans choix d'occupations & sans aucune vûe particulière, ses parens songerent à le produire. Son pere le revêtit de sa charge ; on le maria

VI VIE DE LA FONTAINE.

avec Marie Héricart, fille d'un Lieutenant au Bailliage royal de la Ferté-Milon, qui joignoit à la beauté beaucoup d'esprit. Il n'eut, pour ainsi dire, point de part à ces deux engagemens : on les exigea de lui, & il s'y soumit plutôt par indolence que par goût. Aussi n'exerça-t-il sa charge pendant plus de vingt ans, qu'avec indifférence : & quant à sa femme, qui étoit d'une humeur impérieuse & fâcheuse, il s'en écarta le plus qu'il put, quoiqu'il fit cas d'ailleurs de son esprit, & qu'il la consultât sur tous les ouvrages qui lui donnerent d'abord quelque réputation. C'est elle qu'il a voulu dépeindre, dans sa nouvelle de Belfégor, sous le nom de

*Belle & bienfaite,
mais d'un orgueil extrême ;
Et d'autant plus que de quelque vertu
Un tel orgueil paroïssoit revêtu.*

Souvent les talens se développent par les inspirations que l'on reçoit dans la jeunesse. Le pere de La Fontaine aimoit passionnément les vers, quoiqu'il fût d'ailleurs incapable d'en juger, & plus encore d'en faire. Cette inclination lui étoit chere ; il vouloit la voir renaître dans son fils qu'il ne cessoit d'exciter à l'étude de la

VIE DE LA FONTAINE. VII

Poësie. Mais ses instances redoublées n'avoient encore rien eu de séduisant pour le jeune La Fontaine. Insensible aux attraits qu'on lui vantoit, il avoit atteint sa vingt-deuxième année, sans donner le moindre signe d'un penchant qui devoit bientôt le captiver entièrement. Une rencontre imprévue vint tout-à-coup le décider, & fit germer dans son ame l'amour de la Poësie que toutes les leçons & le goût particulier de son pere n'avoient pû faire éclore. Un Officier alors en garnison à Château-Thierry, lut un jour devant lui l'Ode de Malherbe qui commence par ces vers :

*Que direz-vous, races futures,
Si quelquefois un vrai discours
Vous récite les aventures
De nos abominables jour?*

Cette Ode lûe & déclamée avec emphase, transporta La Fontaine, & fit en même temps développer en lui le goût & l'enthousiasme des vers (*). Malherbe dès cet instant fut l'unique objet de ses délices: il le lisoit, il l'étudioit sans cesse; & non content de l'apprendre par cœur, il alloit

(*) C'est alors qu'il eût pu s'appliquer la surprise de Perse,

*Nec fonte labra protul caballino :
Nec in bicipiti somniassa Parnasso
Mimini, ut repente sic Poëta prodirem.*

Perse. prolog. vers 1. 2. 3.

VIII VIE DE LA FONTAINE.

jusques dans les bois en déclamer les vers. Il fit plus, il voulut l'imiter; & comme il nous l'apprend lui-même dans une épître à M. Huet, les premiers accens de sa lyre furent montés sur le ton & sur l'harmonie des vers de ce Poète.

*Je pris certain Auteur autrefois pour mon maître ;
- Il pensa me gâter : à la fin , grace aux Dieux ,
- Horace par bonheur me défilâ les yeux .
- L' Auteur avoit du bon , du meilleur , & la France
- , Estimoit dans ses vers le tour & la cadence .
- Qui ne les eut prisés ? J'en demeurai ravi .
- Mais ces traits ont perdu quiconque l'a suivi .*

C'est ainsi que débuta La Fontaine; & c'est ici, à proprement parler, la naissance du talent supérieur qu'on ne peut se lasser d'admirer dans ses ouvrages, & qui les fera passer à la postérité la plus reculée. Heureusement, comme il le dit, le charme cessa; il ne s'en tint point à Malherbe. Glorieux de ses premières productions, il voulut en avoir des témoins pour en jouir davantage. Son pere fut le premier qui les vit, & le bon homme en pleura de joie. Flatté de ce premier succès, il fut chercher encore l'approbation d'un de ses parens nommé Pintrel, Procureur du Roi au Présidial de Château-Thierry, homme de bon sens, qui n'étoit point

VIE DE LA FONTAINE . K

sans goût , & qui cultivoit même les lettres (*). Mais celui-ci examinant les choses de plus près , loua d'abord ses essais ; l'interrogea sur les routes qu'il suivoit ; joignit les conseils aux louanges , & voulut en lui inspirant des principes plus solides , le guider dans la carrière où il alloit se livrer. Il lui mit entre les mains , Horace , Virgile , Térence , Quintilien , comme les vraies sources du bon goût & de l'art d'écrire. La Fontaine suivit ces avis avec d'autant plus de docilité , qu'il ne tarda pas à sentir ces beaux traits d'une élégance simple & noble dont Malherbe s'éloignoit autant par une ardeur inconsidérée de génie , que par une étude trop recherchée d'harmonie , d'expressions ampoulées & d'ornemens superflus.

A ces livres , il joignit la lecture de Rabelais , de Marot , & de l'Astrée de Dufé , seuls auteurs François qu'il affectionnât. Ils étoient en effet , chacun dans leur espèce , très-propres à nourrir & à fortifier la tienne d'esprit de La Fontaine , ainsi que le genre de composition auquel son goût & son penchant le déterminoient plus particulièrement. Rabelais lui inspiroit l'enjouement ingénieux qui devoit animer ses

(*) On a de lui une traduction des Epîtres de Sénèque , imprimée à Paris en 1681 , que La Fontaine eut soin de donner au Public après sa mort.

x VIE DE LA FONTAINE.

compositions. Marot, qui lui servit de modele, en préparoit le style; & l'Astrée de Dursé broyoit, pour ainsi dire, dans son imagination les couleurs riantes & variées de ces images champêtres, qu'il a si bien rendues & qui lui sont si familières. Quant aux autres Auteurs François, il en lisoit peu, *se divertissant mieux*, disoit-il, *avec les Italiens*. Aussi lût-il & relût-il l'Arioste & Boccace qu'il aimoit singulièrement, & qu'il sçut si bien s'approprier, qu'en les imitant, il a surpassé ces modèles. Enfin, il fit ses délices de Platon & de Plutarque. L'assortiment de ces deux auteurs à ceux qu'avoit choisis La Fontaine, & qui nous indique le caractère singulier de son génie, paroît d'abord avoir quelque chose de bizarre. Mais l'on doit en être d'autant moins surpris, qu'un homme d'un d'esprit original sçait tout mettre à profit; & que du sein de la gravité même, sortent souvent ce sel & ces pensées vraies & ingénieuses, qui sont l'ame de la badinerie & de l'enjouement, & sans lesquelles toute composition languit. Aussi La Fontaine avoit-il étudié sérieusement ces deux Auteurs, dont il avoit noté partout les maximes de morale ou de politique qu'il a semées dans ses Fables. C'est ce qu'a remarqué l'un de ses successeurs à

l'Académie. (*), sur les exemplaires de Platon & de Plutarque, qui avoient appartenus à La Fontaine.

Dès-lors, livré aux Lettres, & d'un caractère aussi libre qu'indépendant, il s'abandonnoit tout entier à son goût & à son penchant, sans se ressentir des distractions de son état & de ses engagements, lorsqu'une petite aventure parut troubler cette profonde indifférence. Un Capitaine de Dragons nommé *Poignan*, retiré à Château-Thierry, vieux militaire, par conséquent homme d'habitude, avoit pris en affection la maison de La Fontaine, & consommoit auprès de sa femme le loisir & l'ennui qu'il ne scavoit où porter. Cet Officier n'étoit rien moins que galant, & son âge autant que son humeur, pouvoit mettre à l'abri des ombrages, un mari même soupçonneux & jaloux. Cependant, soit par malignité, soit pour s'en divertir; on en fit de mauvais rapports à La Fontaine. Son caractère simple & crédule ne lui permit point de rien examiner, de rien approfondir: il écouta tous les discours, & crut même que son honneur exigeoit qu'il se battit avec Poignan. Saisi de cette idée, il part dès le grand matin, arrive chez son homme, l'éveille, le presse de

(*) M. l'Abbé d'Olivet. Voyez l'Histoire de l'Académie, Tome 2. Edit. 1743. p. 314. &c.

XX VIE DE LA FONTAINE.

s'habiller & de sortir avec lui. Poignan surpris de cette saillie, & n'en prévoyant pas le but, le suit. Ils arrivent dans un endroit écarté, hors des portes de la ville, *je veux me battre avec toi*, lui dit La Fontaine, *on me l'a conseillé* : & après lui en avoir expliqué les raisons, La Fontaine sans attendre la réponse de Poignan, met l'épée à la main, & le force d'en faire de même. Le combat ne fut pas long. Poignan, sans abuser des avantages que l'exercice des armes pouvoit lui avoir donné sur son adversaire, lui fit sauter d'un coup l'épée de la main, & en même temps sentir le ridicule de son cartel. Cette satisfaction parut suffisante à La Fontaine : Poignan le ramena chez lui, où ils acheverent, en déjeunant, de s'entendre mieux & de se réconcilier. (*)

Les ouvrages de La Fontaine acquéroient déjà de la célébrité; lorsque la fameuse Duchesse de Bouillon, nièce du Cardinal Mazarin, fut exilée à Château-Thierry. Elle joignoit à l'assemblage heureux des

(*) M. Racine le fils, dans les Mémoires qu'il a donnés sur la vie de son Père, imprimés à Lausanne & à Genève en 1747, p. 258, 259, 260, raconte ce fait à peu près de la même manière; mais il ajoute qu'après ce combat, comme Poignan protestoit de ne plus remettre les pieds chez lui, puisque cela avoit pu lui donner quelque inquiétude, La Fontaine lui repartit en lui serrant la main, au contraire, j'ai fait ce que le Public vouloit; maintenant je veux que tu vienne chez moi tous les jours, sans quoi je me battrai encore avec toi.

VIE DE LA FONTAINE. xiii

graces de son sexe un esprit badin, délicat, enjoué & cultivé. Curieuse des talens, surtout éprise de goût pour le genre d'écrire qu'avoit embrassé La Fontaine, elle s'empressa de le connoître & de l'accueillir. Le Poëte ne fut pas insensible à ses avances : il lui fit assidûment sa cour ; & le désir de lui plaire, échauffé par les charmes de la Duchesse, lui inspira cette gaieté libre & badine, à laquelle on prétend que nous devons les plus aimables de ses Contes.

Lorsque Madame la Duchesse de Bouillon fut rappelée de son exil, elle emmena La Fontaine à Paris. Cette ville fameuse qui rassemble tant de beaux esprits ; où les talens se développent, & se communiquent une chaleur réciproque ; où le vrai mérite peut briller de tout son éclat ; cette Capitale, dis-je, avoit de puissants attraits pour La Fontaine. Aussi ne laissoit-il échapper aucune des occasions qui pouvoient l'y conduire. C'étoit ordinairement lorsqu'il étoit excédé des humeurs de sa femme. Alors sans aigreur, sans reproches, il parloit, & restoit à Paris autant que ses facultés pouvoient le lui permettre. Mais son peu d'arrangement dans ses affaires domestiques, & la mauvaise économie de sa femme, ne lui permettoient pas souvent d'y faire un long séjour. L'un & l'autre sembloient être d'accord pour dissiper un pa-

XIV VIE DE LA FONTAINE.

rimoine honnête & suffisant pour leur condition : & c'est peut-être le seul cas où ces époux aient marqué le plus d'intelligence.

A son arrivée à Paris , La Fontaine y fit rencontre d'un de ses parens nommé *Jannart*, favori de M. Fouquet Sur-Intendant des Finances, & pour lors dans la plus grande faveur. La Fontaine profita de cette rencontre, & de l'accès que sa réputation, déjà répandue, pouvoit lui donner auprès de ce Ministre. Il lui fut présenté; il lui plut; & pour rendre sa situation plus aisée, M. Fouquet lui fit une pension. (*) La reconnoissance que La Fontaine conserva de ce bienfait, est consacrée par différentes pieces de vers insérées dans l'édition de ses œuvres posthumes, imprimées à Paris in-8°. 1729, où l'on voit, qu'indépendamment de l'attention qu'il eut de faire sa cour à Monsieur & à Madame Fouquet, il eut la généreuse hardiesse de faire éclater ses plaintes & ses regrets sur la disgrâce de ce Ministre, arrivée en 1661,

(*) La Fontaine en tenoit compte à M. Fouquet, par une autre pension de vers qu'il lui payoit exactement par quartier. C'est en se préparant à cette sorte de paiement qu'il dit dans une épître à un de ses amis :

*Pâques, jour saint, veut autre poésie,
J'enverrai lors, si Dieu me prête vie,
Pour achever toute la pension,
Quelque Sonnet plein de dévotion.
Ce terme là, pourroit être le pire,
On ne voit peu sur tels sujets écrire.*

dans un temps où la colère du Roi & la prévention du Public ne permettoient guères une franchise si courageuse. Quant à Jannart, qui fut enveloppé dans la disgrâce de son maître, La Fontaine incapable d'abandonner son ami, le suivit dans son exil à Limoges.

A son retour de Limoges d'où Jannart fut bientôt rappelé, La Fontaine fut gratifié d'une charge de Gentilhomme chez la célèbre Henriette d'Angleterre, première femme de *Monsieur*. Mais il ne jouit pas long-temps de cette position brillante, ni des espérances de fortune qu'elle pouvoit lui promettre. La mort précipitée de cette Princesse les fit presque aussi-tôt évanouir.

Cependant ses poësies lui avoient acquis de puissans & généreux Protecteurs, à la tête desquels étoient *Monsieur*, M. le Prince de Conti, M. de Vendôme, Mesdames de Bouillon & de Mazarin. Madame de la Sablière (*) sur-tout, femme d'esprit & d'un mérite rare, le rechercha plus particulièrement encore. Elle connoissoit l'indifférence de La Fontaine non-seulement sur ce qui pouvoit concerner en gros sa fortune, mais encore sur tous les menus

(*) Elle aimoit la Poësie & la Philosophie, mais sans ostentation. C'est pour elle que Bernier, qui demeuroit chez elle, fit l'abrégé de Gassendi,

XVI VIE DE LA FONTAINE.

détails de son entretien personnel. Elle eut la générosité de l'attirer chez elle, & de le dispenser des soins qu'il étoit incapable de prendre.

La Fontaine jusques-là ne s'étoit soutenu à Paris que par les bienfaits des Protectors dont je viens de parler. Mais ces secours, comme on le sent, venoient de loin en loin, & n'avoient rien de réglé. Il n'étoit pas homme à calculer ses besoins; aussi se trouvoit-il souvent dans l'embarras. Il n'en étoit pas plus ému, & lorsque les ressources lui manquoient, il s'en alloit à Chateau-Thierry (**) vendre quelque portion d'héritage qu'il revenoit aussi-tôt dissiper à Paris sans prévoir la nécessité future, ni s'inquiéter de la diminution visible de son patrimoine.

Chez Madame de la Sabliere, il profita de la compagnie & des entretiens de Bernier, dont il prit de bonnes leçons de Physique. Son dévouement aux Lettres, le rendoit jaloux de l'amitié de tous les grands Hommes de son siècle. Il les connoissoit, il les recherchoit avec empressement, & faisoit toutes les occasions de s'instruire, soit par leurs conversations, soit en participant à leur étude & à leurs connoissances.

(**) Il faisoit ordinairement ce voyage tous les ans vers le mois de Septembre, accompagné de Boileau, Racine, Chapelle, ou de quelques autres amis.

VIE DE LA FONTAINE. xvii

Il visitoit souvent Racine, ils faisoient ensemble de fréquentes lectures d'Homere & des autres Poëtes Grecs dans la version latine, car La Fontaine n'entendoit point leur langue. Tous les deux à portée de sentir & de connoître les beaux morceaux qu'ils rencontroient; ils les examinoient, se communiquoient leurs remarques & leurs réflexions. La Fontaine sur-tout s'affectionnoit singulièrement des beaux traits qui l'avoient une fois frappé. Son ame alors se remplissoit d'une espee d'enthousiasme qui, pendant plusieurs jours, s'emparoit de son esprit au point de lui ôter la liberté de s'occuper de tout autre objet, il y révoit sans cesse, il en parloit de même. C'est ainsi, rapporte-t-on, que s'étant un jour laissé conduire à Ténèbres par Racine, & que s'ennuiant de la longueur de l'Office, il se mit à lire dans un volume de la Bible qui contenoit les petits Prophètes; Il étoit tombé par hazard sur la prière des Juifs dans Baruch, lorsque se retournant tout à coup vers Racine: *qui étoit ce Baruch?* lui dit-il, *sçavez-vous que c'est un beau génie?* Pendant plusieurs jours il fut continuellement occupé de Baruch, & ne se lassoit point de demander à tous ceux qu'il rencontroit: *avez-vous lu Baruch?* C'étoit un grand génie. Ce trait qui dans tout autre indiqueroit une sottise surprise,

XVII VIE DE LA FONTAINE.

caractérise la préoccupation naturelle dont l'esprit de La Fontaine étoit susceptible, & la forte impression qu'il recevoit des objets sur lesquels il avoit une fois fixé son esprit.

Mais ce qu'il y a de surprenant, c'est que ce même homme si négligent dans ses affaires & dans ses dehors, si incapable de tous soins de fortune, de toutes vûes politiques, étoit d'un conseil excellent & sûr pour tous ceux qui, dans quelque situation difficile, venoient lui confier leurs peines. Insensible pour tout ce qui le regardoit, il s'attendrissoit à la vûe des malheureux; il adoptoit, pour ainsi dire, l'état & l'embarras de ceux qui étoient dans l'infortune, ou dans l'incertitude inquiète de la conduite qu'ils devoient tenir en certains cas qui pouvoient décider de leur sort: il trouvoit des expédiens heureux, & leur donnoit les meilleurs conseils. C'étoient les seules occasions où l'on peut dire qu'il sortoit de lui-même.

Toujours plongé dans quelque méditation, où il étoit comme absorbé, on le voyoit dans une distraction prodigieuse, ne sçachant souvent ni ce qu'on disoit dans une conversation, ni ce qu'il y disoit lui-même; à moins qu'il ne se trouvât familièrement à table avec des personnes de sa connoissance, & qu'on y traitât quelque sujet

agréable & de son goût. Alors sa contenance & les traits de sa physionomie qui, dans toute autre occasion, n'annonçoient rien moins qu'un homme d'esprit, se paroloient des graces de son génie, ses yeux s'animoient, parloient le langage de ses idées; il disoit tout ce qu'il vouloit, & le disoit si bien qu'il enchantoit les oreilles les plus délicates. C'est à ces instans agréables, dont il ne s'est jamais aperçu lui-même, qu'il devoit l'empressement qu'ont eu les personnes les plus distinguées de la Cour & de la ville, de jouir de sa conversation & de l'admettre à leur table. Mais l'on doit bien s'apercevoir par ce que j'ai déjà tracé de son caractère, qu'il ne donnoit pas indifféremment par-tout la même satisfaction ni le même plaisir. Témoin l'aventure rapportée par Vigneul Marville (*).

„ Trois de complot, dit-il, par le
 „ moyen d'un quatrième qui avoit quelque
 „ habitude auprès de cet homme rare,
 „ nous l'attirâmes dans un petit coin de la
 „ ville, à une maison consacrée aux Mu-
 „ ses, où nous lui donnâmes un repas;
 „ pour avoir le plaisir de jouir de son
 „ agréable entretien. Il ne se fit point
 „ prier; il vint à point nommé sur le midi.
 „ La compagnie étoit bonne, la table pro-
 „ pre & délicate, & le buffet bien garni.

(*) Dans les Mélanges de Littérature. T. 2. p. 354.

xx VIE DE LA FONTAINE.

„ Point de complimens d'entrée, point de
„ façons, nulle grimace, nulle contrainte.
„ La Fontaine garda un profond silence ;
„ on ne s'en étonna point, parce qu'il
„ avoit autre chose à faire qu'à parler. Il
„ mangea comme quatre, & bût de même.
„ Le repas fini, on commença à souhaiter
„ qu'il parlât; mais il s'endormit. Après
„ trois quarts d'heure de sommeil il revint
„ à lui. Il vouloit s'excuser sur ce qu'il
„ avoit fatigué. On lui dit que cela ne
„ demandoit point d'excuse, que tout ce
„ qu'il faisoit étoit bien fait. On s'appro-
„ cha de lui, on voulut le mettre en hu-
„ meur & l'obliger à laisser voir son esprit;
„ mais son esprit ne parut point, il étoit
„ allé je ne sçais où, & peut-être alors
„ animoit-il, ou une grenouille dans les
„ marais, ou une cigale dans les prés, ou
„ un renard dans sa tanière; car durant
„ tout le temps que La Fontaine demeura
„ avec nous, il ne nous sembla être qu'une
„ machine sans ame. On le jeta dans un
„ carrosse, où nous lui dîmes adieu pour
„ toujours. Jamais gens ne furent plus
„ surpris, & nous nous disions les uns aux
„ autres: comment se peut-il faire qu'un
„ homme qui a sçu rendre spirituelles les
„ plus grossières bêtes du monde, & les
„ faire parler le plus joli langage qu'on ait
„ jamais oui, ait une conversation si sèche

„ & ne puisse pas pour un quart d'heure
 „ faire venir son esprit sur ses levres, &
 „ nous avertir qu'il est là.

Une autre fois, étant invité à dîner dans un de ces endroits où le maître de la maison présente un homme d'esprit aux convives, comme un des mets de sa table; il mangea beaucoup, & ne dit mot. Comme il se retiroit de table de fort bonne-heure, sous prétexte de se rendre à l'Académie; on lui représenta qu'il avoit très-peu de chemin à faire: *je prendrai le plus long*, répondit La Fontaine, & le voilà parti. (*)

Il s'avisait rarement d'entamer la conversation; & comme il étoit presque toujours préoccupé, il y plaçoit souvent des idées ou des réflexions bizarres & singulières, auxquelles on ne s'attendoit guères. Il étoit un jour chez M. Despreaux avec plusieurs personnes d'une érudition distinguée; Racine, entr'autres, & Boileau le Docteur. On y parloit depuis long-temps de S. Augustin & de ses ouvrages; mais La Fontaine tranquille & silencieux, n'avoit point encore pris part à cette conversation, lorsque s'éveillant tout-à-coup au nom de

(*) C'étoit chez M. Laugeois d'Imbercourt, Fermier-général, où M. Freron prétend qu'il fit si bonne chère avec si peu de dépense d'esprit. M. Racine le fils, dans les Mémoires qu'il a donné sur la vie de son père, dit que c'étoit chez M. le Verrier. Voyez le Tome premier de ce Livre, page 257.

XXH VIE DE LA FONTAINE.

S. Augustin, *croyez-vous*, s'écria-t-il, en s'adressant à l'Abbé Boileau, *que S. Augustin eut plus d'esprit que Rabelais?* Le Docteur interdit de la question, & le parcourant des yeux avec surprise: *prenez-garde*, répondit-il, *Monsieur de La Fontaine, vous avez un de vos bas à l'envers*, ce qui étoit vrai.

Le bruit ni les discours ne pouvoient troubler la léthargie apparente de ses méditations. Il étoit aussi difficile de l'en retirer, que d'interrompre dans sa conversation le fil des idées dont il étoit une fois animé. Dans un repas qu'il fit avec Molière & Despreaux, où l'on disputoit sur le genre dramatique; il se mit à condamner les *à parte*. *Rien*, disoit-il, *n'est plus contraire au bon sens. Quoi! le parterre entendra ce qu'un Acteur n'entend pas, quoiqu'il soit à côté de celui qui parle!* Comme il s'échauffoit en soutenant son sentiment de façon qu'il n'étoit pas possible de l'interrompre & de lui faire entendre un mot: *Il faut*, disoit Despreaux à haute voix, tandis qu'il parloit; *il faut que La Fontaine soit un grand coquin, un grand maraut*, & répétoit continuellement les mêmes paroles, sans que La Fontaine cessât de disserter. Enfin l'on éclata de rire; sur quoi revenant à lui comme d'un rêve interrompu: *de quoi riez-vous donc?* deman-

VIE DE LA FONTAINE. xiii

da-t-il: comment, lui répondit Despreaux, je m'épuise à vous injurier fort haut, & vous ne m'entendez point, quoique je sois si près de vous, que je vous touche; & vous êtes surpris qu'un Acteur sur le théâtre n'entende point un à part, qu'un autre Acteur dit à côté de lui?

C'étoit ainsi que Racine & Despreaux, avec lesquels il étoit extrêmement lié, s'amusoient quelquefois à ses dépens. Aussi l'appelloient-ils le *Bon-homme*, quoiqu'ils connussent bien d'ailleurs tout ce qu'il valoit. Une fois, entr'autres, qu'ils étoient à souper chez Molière, avec Descoteaux célèbre joueur de flûte; La Fontaine y parut plus rêveur & plus concentré en lui-même qu'à l'ordinaire. Pour le tirer de sa distraction, Despreaux, & Racine qui étoit naturellement porté à la raillerie (*), se mirent à l'agacer par différents traits plus vifs & plus piquans les uns que les autres. Mais La Fontaine ne s'en déconcerta point. Ils avoient cependant poussé si loin la raillerie, que Molière touché de la patience & de la douceur de La Fontaine, ne put s'empêcher d'en être piqué pour lui, & de dire à Descoteaux, en le tirant à part au sortir de table, *nos beaux esprits ont*

(*) M. de Valincourt remarque qu'il avoit l'esprit porté à la raillerie, & même à une raillerie amère. Voyez les Mémoires sur la vie de Jean Racine, pages 192, 193, 194, &c. T. I.

XXIV VIE DE LA FONTAINE.

beaux se trémousser, ils n'effaceront pas le Bon-homme.

La plupart de ses actions n'étoient ni préméditées, ni suivies: le hâzard en produisoit une partie, & l'autre étoit l'ouvrage des inspirations d'autrui. Lorsque Madame de La Fontaine se fut retirée à Château-Thierry, Racine & Despreaux représenterent à notre Poète que cette séparation n'étoit pas décente & ne lui faisoit point honneur. Ils lui conseillèrent un raccommodement. La Fontaine, sans délibérer, partit. Il se rendit en droiture chez sa femme: mais le domestique de la maison qui ne le connoissoit point, lui dit que Madame de La Fontaine étoit au Salut. Ennuyé d'attendre, il fut voir un de ses amis qui le retint à souper & à coucher. La Fontaine bien régalé, oublia sa mission; & sans songer à sa femme, se remit le lendemain dans la voiture publique, & revint à Paris. Ses amis, en le voyant, s'empressèrent de lui demander le succès de son voyage: *J'ai été pour voir ma femme, leur dit-il, mais je ne l'ai point trouvée; elle étoit au Salut.*

L'amour des Lettres est souvent un vainqueur impérieux qui domine sur les sentimens les plus naturels. Lorsque l'esprit est une fois livré à cet amour, les autres facultés de l'ame, languissantes, semblent être

être arrêtées à ce charme puissant, & devenir indifférentes pour les objets extérieurs. La Fontaine saisi par cet enchantement, étoit non-seulement incapable des conversations ordinaires, ainsi que le grand Corneille, la Bruyere, Rousseau, Malbranche &c ; mais son indifférence alloit jusqu'à l'oubli de lui-même & des objets qui le regardoient de plus près. Il eut un fils en 1660 (*) qu'il garda fort peu de temps auprès de lui. M. de Harlay, depuis Premier Président, l'avoit adopté, & s'étoit chargé de son éducation & de sa fortune. Il y avoit déjà plusieurs années que La Fontaine l'avoit perdu de vûe, lorsqu'on les fit rencontrer dans une maison où l'on vouloit jouir du plaisir de la surprise du pere. La Fontaine, en effet, ne se douta point que ce fut son fils. Il l'entendit parler, & témoigna à la compagnie qu'il lui trouvoit de l'esprit & de très-bonnes dispositions. L'on saisit ce moment pour lui dire que c'étoit son fils; mais sans en être plus ému : *ah !* répondit-il, *j'en suis bien-aise.*

Cette indifférence alloit en lui jusqu'à l'insensibilité. Un jour Madame de Bouillon allant à Versailles, le rencontra le ma-

(*) Mort en 1722. De ce fils sont issus un garçon & trois filles, qui sont encore existans.

xxvi VIE DE LA FONTAINE.

tin qui rêvoit seul sous un arbre du Cours. Le soir en revenant, elle le retrouva dans le même endroit, & dans la même attitude, quoiqu'il fît très-froid, & qu'il n'eût cessé de pleuvoir toute la journée. (*).

C'est ainsi que travailloit souvent La Fontaine: tous les endroits lui étoient bons & indifférens. Il n'eut jamais de cabinet particulier, ni de bibliothèque. La vaine recherche des commodités, la manie de certains arrangemens, la symmétrie étudiée des ornemens, la composition & le choix d'un appartement; toutes ces choses, devenues souvent l'inquiétude & le tourment de quelques personnes d'esprit, ne vinrent jamais piquer son goût, ni troubler sa tête. La seule décoration qui lui vint en fantaisie, fut celle d'environner l'intérieur d'un cabinet de toutes les figures, en plâtre & en terre cuite, des anciens Philosophes qu'il pût rassembler ou faire jetter en moule. Cet assemblage le divertissoit: il appelloit ce réduit *la chambre des Philosophes*. (†).

(*) Ce n'est pas dans une position semblable qu'Horace eut dit:

..... hac ego meum
Compressis agito labris. Ubi quid datur est,
Illudo chartis

Horat. Sat. IV. v. 137, &c.

(†) Voyez une Lettre de lui à M. de Bonrepaux, du 31. Août 1687, insérée parmi les œuvres de Saint-Evremond,

VIE DE LA FONTAINE. xxvii

Le célèbre Lully natif de Florence, se mit un jour en tête d'avoir un Opéra de lui. Il fut le trouver, le cajola, & le berça si bien des promesses les plus flatteuses, qu'il parvint à son but. Lully étoit ardent, impatient; & son activité ne permit point à La Fontaine de s'endormir. Il l'obsédoit sans cesse, soit pour des dispositions toujours nouvelles de quelques scènes; soit pour des alongemens ou raccourcissemens de certains vers, soit enfin pour des changemens qui varioient chaque jour au gré de ses caprices. Cet ouvrage étoit enfin fini, lorsqu'au bout de quatre mois de persécution, Lully, sans mot dire, abandonna La Fontaine & son Opéra, pour adopter celui d'Alceste de Quinault, qu'il mit en musique, & qui fut joué à Saint Germain devant la Cour. La Fontaine, aussi sensible à la perte de son temps & de son loisir, qu'au mépris du Musicien, ne put se refuser à l'indignation qu'inspira ce procédé à tous ses amis. C'est à leur sollicitation qu'il composa le morceau plein de sel intitulé *le Florentin*, qu'on trouve dans ses œuvres posthumes, & dans lequel en parlant du mauvais tour de Lully, il peint ainsi son caractère:

XXVIII VIE DE LA FONTAINE.

. *Il me fit travailler.*

Le Paillard s'en vint réveiller

Un enfant des neuf Sœurs, enfant à barbe grise ,

Qui ne devoit en nulle guise

Etre dupe ; il le fut , & le sera toujours :

Vienne encore un trompeur , je ne tarderai guères. &c.

Incapable de haine , ou de conserver long-temps le ressentiment des injures , il ne tarda pas à être fâché d'avoir écrit contre Lully. C'est ce qu'on voit dans une de ses épitres à Madame de Thiange , où parmi les excuses qu'il emploie , & en parlant des conseils qui lui avoient été donnés, il dit :

Les conseils. Et de qui ? du Public ; c'est la ville ,

C'est la Cour , & ce sont toutes sortes de gens ,

Les amis , les indifférens ,

Qui m'ont fait employer le peu que j'ai de bile.

Ils ne pouvoient souffrir cette atteinte à mon nom.

La méritois-je ? on dit que non.

C'est le seul ressentiment qu'il eut dans sa vie. Son humeur tranquille & débonnaire le rendoit insensible à toutes les petites délicatesses qui heurtent la vanité & qui blessent l'amour-propre de la plupart des hommes. On eût dit qu'il étoit incapable de sentir même la raillerie piquante :

VIE DE LA FONTAINE. xxx

on en a déjà vû quelques exemples. Aussi ses amis avoient-ils le droit de lui faire, ou de lui dire tout ce qu'ils vouloient: jamais il ne s'en fâchoit. Il souffroit aisément leur mauvaise humeur, & ne leur tenoit que des propos obligeans, même dans les occasions où la patience peut échapper aux plus modérés. Le peu d'estime qu'il avoit de lui-même, son humilité naturelle, capable de faire honneur à la piété même qu'il n'avoit pas, lui déroboient la connoissance de son mérite & de la sublimité de ses talens. Ses productions étoient les fruits d'un génie aisé; elles couloient tellement de source & lui coûtoient si peu d'effort, qu'il ne faisoit pas plus d'attention à ce qu'elles valaient, qu'il en faisoit à ce qui le regardoit lui-même. Personne n'ignora plus que lui l'estime dont il étoit digne: aussi étoit-il de tous les hommes le moins propre à faire remarquer qu'il la méritoit. Il regardoit l'industrie qu'il eût fallu pour cela, comme une peine, ou comme un soin qui ne le concernoit pas, & qui n'étoit que l'affaire des autres. C'étoit en vain qu'à table ou dans un cercle, on auroit attendu de lui quelque propos ou quelque récit qui répondît à la licence répandue dans une bonne partie de ses ouvrages. Person-

XXXII VIE DE LA FONTAINE.

n'y aura plus d'interprétations. Ce projet eut le succès qu'on en attendoit : chacun se tût, & La Fontaine reprit sa tranquillité ordinaire.

La mort de M. de Colbert arrivée en 1683, laissa une place vacante à l'Académie Française, pour laquelle La Fontaine (*) & Despreaux furent en concurrence. Ces deux grands Poètes avoient également le droit de se mettre sur les rangs. Mais la licence répandue dans les ouvrages de notre Auteur (**) réveillait dans cette Compagnie une délicatesse qui sembloit ne devoir pas lui être favorable. Cependant La Fontaine que la plupart des Académiciens désiroient pour confrère, à cause de son rare génie & de sa grande réputation, eut seize voix contre sept. Mais Despreaux étoit plus connu à la Cour. Louis XIV. même l'honorait d'une bienveillance particulière (***). Son parti se hâta d'intéresser

(*) Il avoit alors 65 ans.

(**) Lorsque La Fontaine témoigna souhaiter d'être admis à l'Académie Française, il écrivit, dit M. Perrault, une lettre à un Prélat de la Compagnie, où il marquoit & le déplaisir de s'être laissé aller à une telle licence, & la résolution où il étoit de ne plus composer rien de semblable.

(***) Il étoit chargé dès ce temps-là par Louis XIV. d'écrire son histoire, conjointement avec Racine ; & Despreaux étoit alors à la suite de ce Prince, pour être témoin oculaire de ses expéditions. M. de Valincourt suc-

VIE DE LA FONTAINE. XXXIX

la religion du Roi : & les ordres qu'on en attendoit pour la réception de La Fontaine , demeurèrent suspendus. Dans cet intervalle , il parut sentir l'éguillon de la gloire qu'il avoit jusqu'alors regardée avec trop d'indifférence. Ses amis vinrent l'exciter & le tirer de son inaction naturelle. Il se donna des mouvemens , & présenta au Roi une Ballade , dont l'envoi est ajusté aux circonstances dans lesquelles se trouvoit La Fontaine. Il y sollicite en sa faveur , & tire parti du refrain qui sert en même temps à célébrer la gloire du Monarque.

*Quelques esprits ont blâmé certains jeux ,
Certains récits qui ne sont que sornettes ;
Si je défère aux leçons qu'ils m'ont faites ,
Que veut-on plus ? soyez moins rigoureux ,
Plus indulgent , plus favorable qu'eux ,
Prince , en un mot , soyez ce que vous êtes ,
L'événement ne peut que m'être heureux.*

Il prit fort à cœur le succès de cette affaire , & c'est le seul trait d'ambition qu'on puisse remarquer dans le cours de sa vie. Cependant six mois s'étoient écoulés.

Il céda à Racine , & fut associé à Despreaux , après la mort duquel il resta seul chargé de cet ouvrage.

xxxiv VIE DE LA FONTAINE.

sans décision de la part du Roi; lorsqu'une autre place vint à vaquer à l'Académie par la mort de M. de Bezons; Despreaux y fut élu. Ce fut alors que Louis XIV. mieux disposé en faveur de Despreaux, mais qui s'étoit fait une loi de ne jamais prévenir les suffrages de l'Académie, s'expliqua ainsi au Député qui venoit lui rendre compte de cette seconde élection: *Le choix qu'on a fait de M. Despreaux, m'est très-agréable, & sera généralement approuvé. Vous pouvez, ajouta-t-il, recevoir incessamment La Fontaine, il a promis d'être sage.*

L'Académie reçut avec joie cette approbation; & sans attendre la réception de Despreaux qui se trouvoit en Flandres avec le Roi, & qui eut été faite le même jour; elle se hâta de procéder à celle de La Fontaine qui se fit le 2. Mai 1684. Cet empressement, & la haute opinion qu'on avoit de ses talens, furent manifestés publiquement dans cette assemblée par M. l'Abbé de la Chambre qui étoit alors Directeur. Il prit la parole, & s'adressant à La Fontaine: *L'Académie, dit-il, reconnoît en vous, Monsieur, un de ces excellens Ouvriers, un de ces fameux Artisans de la belle gloire, qui va la soulager dans les travaux qu'elle a entrepris pour l'ornement*

VIE DE LA FONTAINE. XXXV

de la France, & pour perpétuer la mémoire d'un règne si fécond en merveilles.

Elle reconnoît en vous, un génie aisé & facile, plein de délicatesse & de naïveté, quelque chose d'original, & qui dans sa simplicité apparente & sous un air négligé, renferme de grands trésors & de grandes beautés.

Il fut estimé & chéri de ses confreres, parmi lesquels il parut toujours avec cette candeur & cette bonté de caractère qu'on ne peut se donner, ni même imiter quand on ne l'a pas. Simple, doux, ingénu, plein de droiture, il n'eut jamais la moindre mésintelligence avec aucun d'eux. Lors même que Furetière se fut rendu indigne de la place qu'il occupoit à l'Académie, & qu'il fut question de l'en exclure; (*) La Fontaine ne put se résoudre à concourir à cette flétrissure. Il voulut donc étayer Furetière de son suffrage; mais malheureusement, l'une de ses distractions ordinaires (†) le surprit au moment qu'on alloit

(*) Voyez l'Histoire de l'Académie par M. Pellisson, où les particularités & les causes de cette exclusion sont détaillées.

(†) Parmi plusieurs distractions, on rapporte qu'il portoit depuis deux jours un habit neuf, sans s'en être aperçu; lorsqu'un de ses amis qu'il rencontra dans la rue, vint lui causer une grande surprise, en lui en faisant son

XXXVI VIE DE LA FONTAINE.

au scrutin pour cette exclusion. Au lieu de placer ses boules comme il le falloit, il mit la noire où devoit être la blanche, & ajouta une voix à celles qui étoient déjà contre Furetière, ce que celui-ci ne lui pardonna pas.

La Fontaine ne connoissoit ni les intrigues ni l'art de briguer les faveurs; il fuyoit la Cour, pour laquelle il n'avoit pas moins d'éloignement que pour tous ceux auprès desquels il falloit s'affujettir, se contraindre, ou se déguiser. Mais il n'est pas moins surprenant qu'il ait échapé seul, parmi tous les grands Hommes de son temps, aux libéralités & aux bienfaits de Louis XIV. auxquels, comme l'observe M. de Voltaire, il avoit droit de prétendre & par son mérite & par sa pauvreté. Après la mort de Madame de la Sablière, il se trouva réduit dans la situation la plus difficile à supporter. En perdant cette illustre amie, La Fontaine perdit aussi les douceurs de la

compliment. C'étoit Madame d'Hervard, dont j'aurai occasion de parler dans la suite, qui, à l'insçu de La Fontaine, avoit fait mettre cet habit dans sa chambre à la place de celui qu'il portoit ordinairement.

Une autre fois, & ce fait est confirmé par une tradition bien constante, il oublia d'avoir été à l'enterrement d'une personne, chez laquelle il arriva pour dîner avec quelques amis qui s'étoient embarqués sous sa conduite. Mais le portier lui ayant dit que son maître étoit mort depuis huit jours: *ah! répondit La Fontaine avec étonnement, je ne croyois pas qu'il y eût si long-temps.*

VIE DE LA FONTAINE xxxvii

vie qui lui étoient les plus chères & les plus précieuses. Son repos & sa tranquillité en furent troublés. Il se vit isolé, & contraint de pourvoir à ses besoins, devenu plus sensible par l'âge, & que l'attention & la générosité de sa bienfaitrice lui avoient laissé ignorer pendant une bonne partie de sa vie. La nécessité, s'il faut le dire, pensa pour lors l'exiler de sa patrie, & dérober honteusement à la France l'un des génies qui lui ait fait le plus d'honneur. Il étoit aussi connu par ses ouvrages en Angleterre, qu'estimé par les qualités de son ame. Madame de Bouillon (*) s'y trouvoit alors avec Madame de Mazarin sa sœur. Elles apprirent que La Fontaine ne vivoit pas commodément à Paris: elles voulurent l'attirer à Londres, & se joignirent pour cet effet à Madame Harvey (**),

(*) Elle étoit arrivée en Angleterre dès l'année 1687. pour voir sa sœur.

(**) Elisabeth Montaigne, veuve de M. le Chevalier d'Harvey, mort à Constantinople, où il avoit été envoyé en Ambassade par Charles II. Cette Dame avoit beaucoup d'esprit & de mérite. C'est elle qui contribua le plus à faire venir en Angleterre Madame de Mazarin, avec qui elle fit ensuite une amitié très-étroite. Etant allée à Paris en 1683, La Fontaine eut souvent occasion de la voir chez Milord Montaigne son frère, Ambassadeur d'Angleterre. Elle lui donna alors le sujet de la Fable du *Renard Anglois*, où La Fontaine a fait entrer son éloge, & qu'il lui adressa.

XXXVIII. VIE DE LA FONTAINE.

au Duc de Devonshire, à Milord Montagu, à Milord Godolphin, qui tous ensemble s'engagerent à lui assurer une subsistance honorable. Saint-Evremond ne fut pas le dernier à vouloir le séduire. Il lui écrivit plusieurs lettres, & La Fontaine étoit ébranlé, lorsqu'il fut détourné de ce voyage par les dernières circonstances de sa vie dont je vais rendre compte. (*)

Vers la fin de 1692, il tomba dangereusement malade. Jusqu'alors il n'avoit guères porté sa vûe sur le culte ni sur les objets de la Religion; & les affaires de son salut avoient été enveloppées dans l'oubli & dans la profonde indifférence qui régnoient sur sa vie. La loi naturelle dirigeoit son cœur, & guidoit l'innocence de ses mœurs. Son esprit ennemi du travail, incapable d'effort ou de contention de quelque nature qu'elle put être, ne se donna jamais la peine de suivre long-temps le même objet, & moins encore de se porter à la contemplation des choses qui sont hors de la sphère naturelle de l'homme. Le Curé de S.

(*) L'on prétend qu'alors La Fontaine se mit à apprendre la langue Angloise, & que la sécheresse & l'ennui de cette étude le détournèrent d'aller en Angleterre. Mais notre langue y étoit dès ce temps aussi connue qu'aujourd'hui. Saint-Evremond, à portée de l'instruire de ce qui s'y passoit, n'apprit jamais l'Anglois; & La Fontaine étoit moins capable qu'un autre, d'être arrêté par une précaution aussi superflue.

VIE DE LA FONTAINE. xxxix

Roch, informé de la maladie sérieuse de La Fontaine, lui envoya le P. Poujet (*), homme d'esprit, & qui pour lors étoit Vicair de cette Paroisse. Ce prêtre pour donner à sa visite un air moins sérieux & moins suspect, se fit annoncer de la part de son pere, chez qui La Fontaine alloit quelquefois, pour s'informer de l'état de sa santé. Pour lui ôter toute méfiance, il se fit accompagner d'un ami commun qui l'étoit encore plus particulièrement du malade. Après les politesses d'usage, le P. Poujet fit tomber insensiblement la conversation sur la Religion, & sur les preuves qu'on en tire tant de la raison que des Livres saints. Sans se douter du but de ses discours: *Je me suis mis*, lui dit La Fontaine, avec sa naïveté ordinaire, *depuis quelque temps à lire le Nouveau Testament: je vous assure*, ajouta-t-il, *que c'est un fort bon livre; oui par ma foi, c'est un bon livre. Mais il y a un article sur lequel je ne me suis pas rendu; c'est celui de l'éternité des peines: je ne comprends pas*, dit-il, *comment cette éternité peut s'accorder avec la bonté de Dieu.* Le Pere Poujet satisfait à cette

(*) *Amable Poujet.* Il venoit de quitter récemment les bancs de Sorbonne où il avoit pris tous ses grades & le bonnet de Docteur. Il entra depuis dans l'Oratoire. Il composa le Catéchisme de Montpellier, & mourut à Paris en 1723.

XL VIE DE LA FONTAINE.

objection par les meilleures raisons qu'il put trouver dans ce moment; & La Fontaine, après plusieurs répliques, fut si content de l'entendre, qu'il le pria de revenir. Le P. Poujet ne demandoit pas mieux; il partit, & lui laissa l'ami qu'il avoit amené. Le but de cette séparation préméditée étoit d'amener La Fontaine à la confiance de ses sentimens & de ses dispositions présentes. En effet, satisfait de cette visite, il dit à son ami, que s'il avoit à se confesser, il ne prendroit point d'autre directeur que cet Ecclésiastique.

Le P. Poujet instruit du succès de sa visite, fut exact depuis ce temps à lui en rendre deux par jour, dans lesquelles il ne cessoit, en le familiarisant avec ses discours, d'éclaircir ses doutes, & de répondre à ses questions avec l'adresse & la sagesse d'un habile homme. Ce n'étoit au fond, ni l'impiété, ni l'incrédulité qu'il avoit à combattre. La Fontaine toujours vrai, toujours sincère & rempli de bonne foi, ne cherchoit qu'à s'instruire, & à se convaincre. Il ne vouloit point faire tenir à sa bouche un langage que son cœur ou son esprit démentissent. Je ne rapporterai point les différentes objections qu'il fit, ni la manière dont le P. Poujet sçut y satisfaire. Mais je ne sçaurois passer sous silen-

ce deux points intéressans sur lesquels La Fontaine eut peine à se rendre. Le premier fut une satisfaction publique sur ses Contes, que ce Directeur exigea de lui : l'autre, la promesse de ne jamais donner aux Comédiens une pièce de théâtre qu'il avoit composée depuis peu, & dont il avoit reçu les applaudissemens des connoisseurs, & des amis auxquels il l'avoit lûe.

Quoique La Fontaine ne regardât pas ses Contes comme un ouvrage irrépréhensible, il ne pouvoit cependant imaginer qu'ils fussent capables de produire des effets aussi pernicioeux qu'on le prétendoit. Il protestoit qu'en les écrivant ils n'avoient jamais fait de mauvaises impressions sur lui : & comme sa manière ordinaire étoit de juger des autres par lui-même ; il attribuoit ce qu'on lui disoit là-dessus à une trop grande délicatesse. C'est ainsi qu'il se deffendoit contre l'espece d'amande honorable qu'on exigeoit de lui ; mais l'éloquence du P. Poujet l'emporta sur ses répugnances. La Fontaine vaincu, se résigna, & consentit à tout ce que ce Directeur jugeroit nécessaire & convenable dans cette occasion. Quant à la pièce de théâtre, il ne se rendit point avec la même docilité. Les discussions & la controverse, entre son ami Racine & M. Ni-

XLII VIE DE LA FONTAINE.

cole sur ce point, étoient encore présentes à son esprit. La décision du P. Poujet lui parut trop sévère; il en appella à une consultation en forme de plusieurs Docteurs de Sorbonne. Elle ne lui fut point favorable; & sans balancer il jeta sa pièce au feu sans en retenir de copie. Cet ouvrage est resté perdu, on n'en sçait pas même le titre.

Parmi tous ces débats & toutes ces exhortations où se trouvoient employées tantôt une douce persuasion, & tantôt la crainte des peines de l'autre vie; je ne dois pas oublier les réflexions de la Garde de La Fontaine, qui désignent d'une manière aussi naturelle qu'originale, les sentimens & l'opinion qu'il inspiroit de lui. *Eh! ne le tourmentez pas tant*, dit-elle un jour avec impatience au P. Poujet, *il est plus bête que méchant*. Une autre fois avec un air de compassion, *Dieu n'aura jamais*, disoit-elle, *le courage de le damner*.

Enfin après plus de six semaines de conférences assidues & redoublées, La Fontaine fit une confession générale, & reçut le Saint Viatique le 12. Février 1693, avec des sentimens dignes de la candeur de son ame, & des vertus du meilleur Chrétien. C'est dans ce moment qu'avec une présence d'esprit admirable, & dans les meilleurs

VIE DE LA FONTAINE. XLIII

termes, il détesta ses Contes (*) en présence de Messieurs de l'Académie. Il les avoit fait prier de se rendre chez lui par Députés, pour être les témoins publics de son repentir, de ses dispositions, & de la protestation authentique qu'il fit de n'employer ses talens à l'avenir, s'il recouroit la santé, qu'à des sujets de piété. (**)

Il tint exactement parole. (***) Il revint

(*) Il renonça en même temps au profit qui devoit lui revenir d'une nouvelle édition de ses Contes qu'il avoit retouchée, & qui s'imprimoit alors en Hollande.

(**) Quelques-uns crurent alors que La Fontaine étoit mort, ou qu'il ne relèveroit point de cette maladie; & ce fut dans ce temps que le Poëte Lignière répandit dans Paris l'Epigramme suivante.

*Je ne jugerai de ma vie
D'un homme avant qu'il soit éteint
Pelisson est mort en impie,
Et La Fontaine comme un saint.*

Cependant aucun de ces faits n'étoient vrais. Car La Fontaine ne mourut pas; & de ce que la violence de la maladie avoit surpris Pelisson sans lui donner le temps de recevoir les derniers Sacremens qu'il avoit différé au lendemain, l'on ne pouvoit en inférer qu'il fût mort en impie.

(***) C'est par une erreur peu réfléchie & mal hasardée, que Lokman, dans son livre des Amours de Psiché & de Cupidon, en Anglois, in 8vo. 1744. imprimé à Londres, suppose dans une vie qu'il a voulu donner de La Fontaine, qu'après cette maladie, il composa encore quelques pièces trop libres & dans le goût de ses Contes. Il en cite pour preuve l'édition d'un livre intitulé *Ouvrages de Prose & de Poësie, des sieurs de Maucroy & de La Fontaine*, qui parut en 1685; époque bien antérieure à la conversion de La Fontaine, & qu'il pouvoit aisément consulter.

XLIV VIE DE LA FONTAINE.

de cette maladie , & la première fois qu'il put assister à l'Académie , il y renouvela la protestation qu'il avoit faite devant les Députés , & fit lecture dans l'Assemblée d'une Paraphrase en vers François de la Prose des morts *Dies iræ*. Il l'avoit composée pour s'entretenir de la pensée de la mort , & pour se pénétrer des vérités les plus terribles de la Religion.

Le jour qu'il reçut le Saint Viatique , Monsieur le Duc de Bourgogne qui n'avoit encore atteint que sa onzième année , fit une action digne du sang des Bourbons. De son pur mouvement , & sans y être porté par aucun conseil , il envoya un Gentilhomme à La Fontaine pour s'informer de l'état de sa santé , & pour lui présenter de sa part une bourse de cinquante louis-d'or. Il lui fit dire en même temps qu'il auroit souhaité d'en avoir davantage ; mais que c'étoit tout ce qu'il lui restoit du mois courant , & de ce que le Roi lui avoit fait donner pour ses menus plaisirs. Ce Prince dans qui l'Europe voyoit de si bonne-heure germer les vertus & les sentimens dignes de la grandeur de son rang , se mit dès ce temps à la tête des bienfaiteurs de La Fontaine ; & par ses largesses écarta la nécessité qui , comme nous l'avons vu plus haut , alloit bientôt livrer La Fontaine , &

VIE DE LA FONTAINE. XLV.

l'ambitieuse rivalité d'une Nation qui nous dispute la gloire de soutenir le mérite, & de récompenser les talens.

Après sa maladie, La Fontaine fut invité par Madame d'Hervard (*) qui l'aimoit beaucoup, à venir loger chez elle. Il accepta cette offre, & retrouva dans cet asyle les douceurs & les attentions que Madame de la Sabliere avoit eues autrefois pour lui. Il se mit alors à traduire en vers les Hymnes de l'Église. Mais il n'avança pas beaucoup dans ce nouveau genre de travail : il l'avoit entrepris trop tard pour être secondé de ce feu poétique qui l'avoit autrefois animé ; & qui se trouvoit alors éteint & dissipé par l'âge, la maladie, le régime, & par les austérités qu'il pratiquoit dans sa pénitence.

Il vécut encore deux ans dans cette langueur, & plus il sentoit diminuer ses forces, plus il redoubloit de ferveur. (**) Il mourut le 13. Mars 1695, âgé de soixante-treize ans, huit mois,

(*) Femme de M. d'Hervard Conseiller au Parlement, qui conserva la mémoire de La Fontaine avec tant de vénération, qu'il se faisoit un plaisir de montrer dans sa maison, depuis lors l'hôtel d'Armenonville, la Chambre où La Fontaine étoit mort, comme on fait remarquer à Rome la maison de Cicéron.

(**) C'est ici l'occasion de rapporter une lettre qui fait bien connoître ses dispositions. Il l'écrivit à son ami M. de Maucroy, un mois avant sa mort.

XLVIII VIE DE LA FONTAINE.

l'esprit, lui firent saisir par-tout les nuances & les traits. C'est ainsi qu'en remaniant les ouvrages des Anciens, il se les est rendu propres, & leur a prêté une tournure & des graces qu'ils n'avoient point. Aussi sage; aussi sensé qu'Ésope; il l'a surpassé autant par la justesse des applications, que par l'élégance & la précision. Plus vif, plus rempli d'intérêt & de chaleur que Phedre, il l'a laissé derrière lui, & s'est ouvert dans ses Fables une carrière toute neuve, toute parsemée de fleurs & d'agréments piquans (*). Aussi peut-on dire qu'il est parvenu au plus haut point de perfection où l'on puisse atteindre dans ce genre.

Ses Contes, quoique d'une moindre perfection, sont des chef-d'œuvres d'une autre espece qui, dans le genre naïf, serviront toujours de modele pour la narration. L'intérêt & la faillie, à côté du simple & du naturel, y charment l'esprit & surprennent l'imagination d'une manière agréable & séduisante. Lorsque La Fontaine

ra-

(*) C'est ce qu'il ne connoissoit pas, se mettant fort au-dessous de Phedre. Mais, comme a dit M. de Fontenelle, *cela ne tiroit point à conséquence, & La Fontaine ne le cédoit ainsi à Phedre que par bêtise.* Mot plaisant, expression singulière, mais qui caractérise d'une manière aussi fine que juste, l'indifférence d'un génie supérieur qui néglige de rechercher son mérite.

VIE DE LA FONTAINE. XLIX

raconte, l'on oublie qu'on lit une fiction, on s'oublie soi-même; & livré à une espèce d'enchantement, l'on croit entendre & voir tout ce qu'on lit. S'il change de style, & qu'il adresse quelquefois la parole aux Dames dans ses vers, quelle élégance! quelle finesse dans ses complimens! quelle tournure délicate & galante dans ses louanges!

A travers tous ces avantages, cet excellent Auteur n'a pas mis la dernière main à toutes ses pièces. Libre en écrivant comme en toute autre chose, son indolence & sa paresse se manifestent quelquefois par des constructions vicieuses, ou par des défauts de langage. Mais par-tout où l'on puisse s'arrêter à critiquer ces petites fautes, on aperçoit toujours l'homme de génie & le grand écrivain. S'il pouvoit être soupçonné de malice ou de quelque adresse recherchée, l'on diroit même que ces négligences, dans la place qu'elles occupent, font souvent l'effet de l'art; tant elles sont imperceptibles & réparées par les choses qui les précèdent ou qui les accompagnent. Mais il ne pouvoit se gêner, comme nous l'avons observé plus haut; il suivoit son humeur & sa fantaisie, & parcourant tantôt un sujet & tantôt un autre, il se livroit à différens genres: ce qui lui a fait

L. VIE DE LA FONTAINE.

quelquefois négliger la correction dans ses Poësies. Cette légèreté d'humeur dont il se divertissoit lui-même , mettoit fort en colere Madame de Sévigné qui , dans une de ses lettres , dit d'un air piqué : *je voudrois faire une fable qui lui fît entendre combien cela est misérable de forcer son esprit à sortir de son genre , & combien la folie de vouloir chanter sur tous les tons , fait une mauvaise musique.* En ceci cependant , La Fontaine , loin de forcer son esprit , ne suivit que son caprice & son inconstance : c'est ainsi qu'il s'en explique lui-même dans un discours à Madame de la Sabliere.

*Papillon du Parnasse & semblable aux Abeilles ,
A qui le bon Platon compare nos merveilles ;
Je suis chose légère , & vole à tous sujets.
Je vais de fleur en fleur , & d'objets en objets ;
A beaucoup de plaisir , je mêle un peu de gloire.
J'irois plus haut peut-être au temple de Memoire ,
Si dans un genre seul j'avois usé mes jours.
Mais quoi ! je suis volage en vers comme en amours.*





A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.

MONSEIGNEUR,

Il y a quelque chose d'ingénieux dans la République
des Lettres, on peut dire que c'est la manière dont Eso-
pe a débité sa morale. Il seroit véritablement à souhai-
ter que d'autres mains que les miennes y eussent ajouté
les ornemens de la poésie; puisque le plus sage des an-
ciens a jugé qu'ils n'y étoient pas inutiles. J'ose,
MONSEIGNEUR, vous en présenter quelques essais.
C'est un entretien convenable à vos premières années,

Vous êtes en un âge où l'amusement & les jeux sont permis aux Princes ; mais en même tems vous devez donner quelques-unes de vos pensées à des réflexions sérieuses. Tout cela se rencontre aux fables que nous devons à Esope. L'apparence en est puérile, je le confesse, mais ces puérilités servent d'enveloppe à des vérités importantes. Je ne doute point, MONSEIGNEUR, que vous ne regardiez favorablement des inventions si utiles, & tout ensemble si agréables : car que peut-on souhaiter davantage que ces deux points ? Ce sont eux qui ont introduit les sciences parmi les hommes. Esope a trouvé un art singulier de les joindre l'un avec l'autre. La lecture de son ouvrage répand insensiblement dans une ame les semences de la vertu, & lui apprend à se connaître, sans qu'elle s'aperçoive de cette étude, & tandis qu'elle croit faire toute autre chose. C'est une adresse dont s'est servi très-heureusement celui sur lequel Sa Majesté a jetté les yeux pour vous donner des instructions. Il fait en sorte que vous apprenez sans peine, ou, pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qu'il est nécessaire qu'un Prince sçache. Nous espérons beaucoup de cette conduite ; mais, à dire la vérité, il y a des choses, dont nous espérons infiniment d'avantage. Ce sont, MONSEIGNEUR, les qualités que

notre invincible Monarque vous a données avec la naissance; c'est l'exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands desseins; quand vous le considérez qui regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe, & les machines qu'elle remue pour le détourner de son entreprise; quand il pénètre dès sa première démarche jusques dans le cœur d'une Province, où l'on trouve à chaque pas des barrières insurmontables, & qu'il en subjugué une autre en huit jours, pendant la saison la plus ennemie de la guerre, lorsque le repos & les plaisirs regnent dans les cours des autres Princes; quand non content de dompter les hommes, il veut triompher aussi des élémens; & quand, au retour de cette expédition, où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses peuples comme un Auguste; avouez le vrai, MONSEIGNEUR, vous soupirez pour la gloire aussi-bien que lui, malgré l'impuissance de vos années: vous attendez avec impatience le tems où vous pourrez vous déclarer son rival dans l'amour de cette divine maîtresse. Vous ne l'attendez pas, MONSEIGNEUR, vous le prévenez: je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage & de grandeur d'ame, que vous

faites paroître à tous les momens. Certainement c'est une joie bien sensible à notre Monarque; mais c'est un spectacle bien agréable pour l'univers, que de voir ainsi croître une jeune plante, qui couvrira un jour de son ombre tant de peuples & de nations. Je devrois m'entendre sur ce sujet; mais comme le dessein que j'ai de vous divertir, est plus proportionné à mes forces que celui de vous louer, je me hâte de venir aux fables, & n'ajouterai aux vérités que je vous ai dites, que celle-ci: c'est MONSEIGNEUR, que je suis avec un zèle respectueux,

Votre très-humble & très-obéissant,

& très-fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE.

P R E F A C E.

L'INDULGENCE que l'on a eue pour quelques-unes de mes Fables, me donne lieu d'espérer la même grace pour ce recueil. Ce n'est pas qu'un des maîtres de notre éloquence n'ait desapprouvé le dessein de les mettre en vers. Il a crû que leur principal ornement est de n'en avoir aucun : que d'ailleurs la contrainte de la poësie, jointe à la sévérité de notre langue, m'embarrasseroient en beaucoup d'endroits, & banniroient de la plupart de ces récits la brièveté, qu'on peut fort bien appeller l'ame du conte, puisque sans elle il faut nécessairement qu'il languisse. Cette opinion ne sçauroit partir que d'un homme d'excellent goût ; je demanderois seulement qu'il en relâchât quelque peu, & qu'il crût que les Graces Lacédémoniennes ne sont pas tellement ennemies des Muses Françoises, que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Après tout je n'ai entrepris la chose que sur l'exemple, je ne veux pas dire des anciens, qui ne tire point à conséquence pour moi, mais sur celui des modernes. C'est de tout temps, & chez tous les peuples qui font profession de poësie, que le Parnasse a jugé ceci de son appanage. A peine les fables qu'on attribue à Esope, virent le jour, que Socrate trouva à propos de les habiller des livrées des Muses. Ce que Platon en rapporte est si agréable, que je ne puis m'empêcher d'en faire un des ornemens de cette préface. Il dit que Socrate étant condamné au dernier supplice, l'on remit l'exécution de l'arrêt à cause de certaines fêtes. Cébès l'alla voir le jour de sa

mort. Socrate lui dit , que les Dieux l'avoient averti plusieurs fois pendant son sommeil , qu'il devoit s'appliquer à la musique avant qu'il mourût. Il n'avoit pas entendu d'abord ce que ce songe signifioit : car comme la musique ne rend pas l'homme meilleur , à quoi bon s'y attacher ? Il falloit qu'il y eût du mystère là - dessous ; d'autant plus que les Dieux ne se laissoient point de lui envoyer la même inspiration. Elle lui étoit encore venue une de ces fêtes. Si bien qu'en songeant aux choses que le ciel pouvoit exiger de lui , il s'étoit avisé que la musique & la poésie ont tant de rapport , que possible étoit - ce de la dernière dont il s'agissoit. Il n'y a point de bonne poésie sans harmonie , mais il n'y en a point non plus sans fictions ; & Socrate ne sçavoit que dire la vérité. Enfin il avoit trouvé un tempérament. C'étoit de choisir des fables qui continssent quelque chose de véritable , telles que sont celles d'Ésope. Il employa donc à les mettre en vers les derniers momens de sa vie.

Socrate n'est pas le seul qui ait considéré comme sœurs la poésie & nos fables. Phédre a témoigné qu'il étoit de ce sentiment ; & par l'excellence de son ouvrage , nous pouvons juger de celui du Prince des philosophes. Après Phédre , Aviénus a traité le même sujet. Enfin les modernes les ont suivis. Nous en avons des exemples non - seulement chez les étrangers , mais chez nous. Il est vrai que lorsque nos gens y ont travaillé , la langue étoit si différente de ce qu'elle est , qu'on ne les doit considérer que comme étrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entreprise : au contraire je me suis flaté de l'espérance que si je ne courois dans cette carrière avec succès , on me donneroit au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Il arrivera possible que mon travail fera naître à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matière soit épuisée, qu'il reste encore plus de fables à mettre en vers, que je n'en ai mis. J'ai choisi véritablement les meilleures, c'est-à-dire celles qui m'ont semblé telles. Mais outre que je puis m'être trompé dans mon choix, il ne sera pas bien difficile de donner un autre tour à celles-là même que j'ai choisies ; & si ce tour est moins long , il sera sans doute plus approuvé. Quoi qu'il en arrive , on m'aura toujours obligation ; soit que ma témérité ait été heureuse , & que je ne me sois point trop écarté du chemin qu'il falloit tenir , soit que j'aie seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein : quant à l'exécution, le public en sera juge. On ne trouvera pas ici l'élégance ni l'extrême brièveté qui rendent Phèdre recommandable, ce sont des qualités au-dessus de ma portée. Comme il m'étoit impossible de l'imiter en cela, j'ai crû qu'il falloit en récompense égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes : la langue latine n'en demandoit pas davantage ; & si l'on y veut prendre garde, on reconnoitra dans cet auteur le vrai caractère & le vrai génie de Térence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes ; moi qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eues, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc fallu se récompenser d'ailleurs : c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse, que Quintilien dit qu'on ne sçauroit trop égayer les narrations. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison : c'est assez que Quintilien l'ait dit. J'ai pourtant considéré que ces fables étant sçues de tout le monde, je ne

ferois rien si je ne les rendois nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goût : c'est ce qu'on demande aujourd'hui ; on veut de la nouveauté & de la gaieté. Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le riré ; mais un certain charme , un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets , même les plus sérieux.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ai donnée à cet ouvrage qu'on en doit mesurer le prix , que par son utilité & sa matière. Car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'esprit , qui ne se rencontre dans l'apologue ? C'est quelque chose de si divin , que plusieurs personnages de l'antiquité ont attribué la plus grande partie de ces fables à Socrate , choisissant pour leur servir de pere , celui des mortels qui avoit le plus de communication avec les Dieux. Je ne sçais comme ils n'ont point fait descendre du ciel ces mêmes fables , & comme ils ne leur ont point assigné un Dieu qui en eût la direction , ainsi qu'à la poésie & à l'éloquence. Ce que je dis n'est pas tout-à-fait sans fondement ; puisque , s'il m'est permis de mêler ce que nous avons de plus sacré parmi les erreurs du paganisme , nous voyons que la vérité a parlé aux hommes par paraboles ; & la parabole est-elle autre chose que l'apologue ? c'est-à-dire , un exemple fabuleux , & qui s'insinue avec d'autant plus de facilité & d'effet , qu'il est plus commun & plus familier. Qui ne nous proposeroit à imiter que les maîtres de la sagesse , nous fourniroit un sujet d'excuse : il n'y en a point , quand des abeilles & des fourmis sont capables de cela même qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon ayant banni Homere de sa république , y a donné à Esope une place très-honorable. Il souhaite que les

enfants sucent ces fables avec le lait : il recommande aux nourrices de les leur apprendre ; car on ne sçauroit s'accoutumer de trop bonne-heure à la sagesse & à la vertu. Plutôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes, pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien ou au mal. Or quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces fables ? Dites à un enfant que Crassus allant contre les Parthes, s'engagea dans leur pays, sans considérer comment il en sortiroit ; que cela le fit périr lui & son armée, quelque effort qu'il fit pour se retirer. Dites au même enfant que le renard & le bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif ; que le renard en sortit, s'étant servi des épaules & des cornes de son camarade comme d'une échelle : au contraire le bouc y demeura, pour n'avoir pas eu tant de prévoyance ; & par conséquent qu'il faut considérer en toute chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant, ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme & moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit ? Il ne faut pas m'alléguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence ; car dans le fonds, elles portent un sens très-solide. Et comme par la définition du point, de la ligne, de la surface, & par d'autres principes très-familiers, nous parvenons à des connoissances qui mesurent enfin le ciel & la terre ; de même aussi, par les raisonnemens & les conséquences que l'on peut tirer de ces fables, on se forme le jugement & les mœurs ; on se rend capable de grandes choses.

. Elles ne sont pas seulement morales : elles don-

nent encore d'autres connoissances. Les propriétés des animaux, & leurs divers caractères y sont exprimés; par conséquent les nôtres aussi, puisque nous sommes l'abrégé de ce qu'il y a de bon & de mauvais dans les créatures irraisonnables. Quand Prométhée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque bête. De ces pièces si différentes il composa notre espèce; il fit cet ouvrage qu'on appelle le petit monde. Ainsi ces fables sont un tableau, où chacun de nous se trouve dépeint. Ce qu'elles nous représentent confirme les personnes d'âge avancé dans les connoissances que l'usage leur a données, & apprend aux enfans ce qu'il faut qu'ils sçachent. Comme ces derniers sont nouveaux venus dans le monde, ils n'en connoissent pas encore les habitans; ils ne se connoissent pas eux-mêmes. On ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut: il leur faut apprendre ce que c'est qu'un lion, un renard, ainsi du reste; & pourquoi l'on compare quelquefois un homme à ce renard, ou à ce lion. C'est à quoi les fables travaillent: les premières notions de ces choses proviennent d'elles.

J'ai déjà passé la longueur ordinaire des préfaces; cependant je n'ai pas encore rendu raison de la conduite de mon ouvrage: L'apologue est composé de deux parties, dont on peut appeller l'une le corps, l'autre l'ame. Le corps est la fable; l'ame est la moralité. Aristote n'admet la fable que dans les animaux; il en exclut les hommes & les plantes. Cette règle est moins de nécessité que de bienfaisance, puisque ni Esope, ni Phédre, ni aucun des fabulistes ne l'a gardée: tout au contraire de la moralité dont aucun ne se dispense. Que s'il m'est arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pû entrer avec grace, & où

il est aisé au lecteur de la suppléer. On ne considère en France que ce qui plaît : c'est la grande règle, & pour ainsi dire la seule. Je n'ai donc pas cru que ce fût un crime de passer par-dessus les anciennes coutumes, lorsque je ne pouvois les mettre en usage sans leur faire tort. Du temps d'Esopé, la fable étoit contée simplement, la moralité séparée, & toujours ensuite. Phédre est venu qui ne s'est pas assujetti à cet ordre : il embellit la narration, & transporte quelquefois la moralité de la fin au commencement. Quand il seroit nécessaire de lui trouver place, je ne manque à ce précepte, que pour en observer un qui n'est pas moins important : c'est Horace qui nous le donne. Cet auteur ne veut pas qu'un écrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de son esprit, ni contre celle de sa matière. Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut réussir, n'en vient jusques-là ; il abandonne les choses dont il voit bien qu'il ne sçauroit rien faire de bon.

*Et quæ
Desperat tractata nitefcere possent, relinquit.*

C'est ce que j'ai fait à l'égard de quelques moralités, du succès desquelles je n'ai pas bien espéré.

Il ne reste plus qu'à parler de la vie d'Esopé. Je ne vois presque personne qui ne tienne pour fabuleuse celle que Planude nous a laissée. On s'imagine que cet auteur a voulu donner à son héros un caractère & des aventures qui répondissent à ses fables. Cela m'a paru d'abord spécieux ; mais j'ai trouvé à la fin peu de certitude en cette critique. Elle est en partie fondée sur ce qui se passe entre Xantus & Esopé : on y trouve trop de niaiserie ; & qui est le sage, à qui de pareilles choses n'arrivent point ? Toute la vie de Socrate n'a pas

été sérieuse. Ce qui me confirme en mon sentiment, c'est que le caractère que Planude donne à Esope, est semblable à celui que Plutarque lui a donné dans son banquet des sept sages, c'est-à-dire, d'un homme subtil, & qui ne laisse rien passer. On me dira que le banquet des sept sages est aussi une invention. Il est aisé de douter de tout : quant à moi, je ne vois pas bien pourquoi Plutarque auroit voulu imposer à la postérité dans ce traité-là, lui qui fait profession d'être véritable par-tout ailleurs, & de conserver à chacun son caractère. Quand cela seroit, je ne sçaurois que mentir sur la foi d'autrui : me croira-t-on moins que si je m'arrête à la mienne ? car ce que je puis, est de composer un tissu de mes conjectures, lequel j'intitulerai, Vie d'Esope. Quelque vraisemblable que je le rende, on ne s'y assurera pas ; & fable pour fable, le lecteur préférera toujours celle de Planude à la mienne.

LA VIE D'ÉSOPPE LE PHRYGIEN.

Nous n'avons rien d'assuré touchant la naissance d'Homere & d'Esoppe ; à peine même sçait-on ce qui leur est arrivé de plus remarquable. C'est dont il y a lieu de s'étonner, vû que l'histoire ne rejette pas des choses moins agréables & moins nécessaires que celle-là. Tant de destructeurs de nations, tant de Princes sans mérite ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particularités de leur vie ; & nous ignorons les plus importantes de celles d'Esoppe & d'Homere, c'est-à-dire, des deux personnages qui ont le mieux mérité des siècles suivans. Car Homere n'est pas seulement le pere des Dieux, c'est aussi celui des bons Poëtes. Quant à Esoppe, il me semble qu'on le devoit mettre au nombre des Sages, dont la Grèce s'est tant vantée, lui qui enseignoit la véritable sagesse, & qui l'enseignoit avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions & des règles. On a véritablement recueilli les vies de ces deux grands hommes ; mais la plupart des Sçavans les tiennent toutes deux fabuleuses, particulièrement celle que Planude a écrite. Pour moi je n'ai pas voulu m'engager dans cette critique. Comme Planude vivoit dans un siècle où la mémoire des choses arrivées à Esoppe ne devoit pas être encore éteinte, j'ai cru qu'il sçavoit par tradition ce qu'il a laissé. Dans cette croyance, je l'ai suivi, sans

retrancher de ce qu'il a dit d'Esopé que ce qui m'a semblé trop puéril, ou qui s'écartoit en quelque façon de la bienséance.

Esopé étoit Phrygien, d'un bourg appelé *Amorium*. Il naquit vers la cinquante-septième Olympiade, quelques deux cens ans après la fondation de Rome. On ne sçauroit dire s'il eut sujet de remercier la nature, ou bien de se plaindre d'elle : car en le douant d'un très-bel esprit, elle le fit naître difforme & laid de visage, ayant à peine figure d'homme, jusqu'à lui refuser presque entièrement l'usage de la parole. Avec ces défauts, quand il n'auroit pas été de condition à être esclave, il ne pouvoit pas manquer de le devenir. Au reste, son ame se maintint toujours libre & indépendante de la fortune.

Le premier maître qu'il eut, l'envoya aux champs labourer la terre ; soit qu'il le jugeât incapable de toute autre chose, soit pour s'ôter de devant les yeux un objet si defagréable. Or il arriva que ce maître étant allé voir sa maison des champs, un payfan lui donna des figues : il les trouva belles, & les fit ferrer fort soigneusement, donnant ordre à son sommelier, appelé Agathopus, de les lui apporter au sortir du bain. Le hazard voulut qu'Esopé eut affaire dans le logis. Aussi-tôt qu'il y fut entré, Agathopus se servit de l'occasion, & mangea les figues avec quelques-uns de ses camarades : puis ils rejetterent cette friponnerie sur Esopé, ne croyant pas qu'il se pût jamais justifier, tant il étoit bégue, & paroissoit idiot. Les châtimens dont les anciens usoient envers leurs esclaves, étoient fort cruels, & cette faute très-punissable. Le pauvre Esopé se jeta aux pieds de son maître ; & se faisant entendre du mieux qu'il pût, il témoigna qu'il demandoit pour toute grace qu'on sur-

fit de quelques momens sa punition. Cette grace lui ayant été accordée, il alla querir de l'eau tiède, la but en présence de son Seigneur, se mit les doigts dans la bouche, & ce qui s'ensuit, sans rendre autre chose que cette eau seule. Après s'être ainsi justifié, il fit signe qu'on obligeât les autres d'en faire autant. Chacun demeura surpris : on n'auroit pas cru qu'une telle invention pût partir d'Esopé. Agathopus & ses camarades ne parurent point étonnés. Ils burent de l'eau comme le Phrygien avoit fait, & se mirent les doigts dans la bouche ; mais ils se gardèrent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir, & de mettre en évidence les figures toutes crûes encore & toutes vermeilles. Par ce moyen Esopé se garantit : ses accusateurs furent punis doublement, pour leur gourmandise & pour leur méchanceté.

Le lendemain, après que leur maître fut parti, & le Phrygien étant à son travail ordinaire, quelques voyageurs égarés (aucuns disent que c'étoient des Prêtres de Diane) le prièrent, au nom de Jupiter Hospitalier, qu'il leur enseignât le chemin qui conduisoit à la ville. Esopé les obligea premièrement de se reposer à l'ombre ; puis leur ayant présenté une légère collation, il voulut être leur guide, & ne les quitta qu'après qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens leverent les mains au ciel : & prièrent Jupiter de ne pas laisser cette action charitable sans récompense. A peine Esopé les eut quittés, que le chaud & la lassitude le contraignirent de s'endormir. Pendant son sommeil il s'imagina que la fortune étoit debout devant lui, qui lui délioit la langue, & par même moyen lui faisoit présent de cet art dont on peut dire qu'il est l'auteur. Réjoui de cette aventure, il s'éveille en sursaut, & en s'éveillant : qu'est ceci ? dit-il,

ma voix est devenue libre; je prononce bien un rateau, une charrue, tout ce que je veux. Cette merveille fut cause qu'il changea de maître. Car comme un certain Zénas, qui étoit là en qualité d'œconome, & qui avoit l'œil sur les esclaves, en eut battu un outrageusement pour une faute qui ne le méritoit pas, Esope ne put s'empêcher de le reprendre, & le menaça que ses mauvais traitemens seroient scus. Zénas, pour le prévenir, & pour se venger de lui, alla dire au maître qu'il étoit arrivé un prodige dans sa maison; que le Phrygien avoit recouvré la parole; mais que le méchant ne s'en servoit qu'à blasphémer & à médire de leur Seigneur. Le maître le crut, & passa bien plus avant; car il lui donna Esope, avec liberté d'en faire ce qu'il voudroit. Zénas, de retour aux champs, un marchand l'alla trouver, & lui demanda si pour de l'argent il le vouloit accommoder de quelque bête de somme. Non pas cela, dit Zénas, je n'en ai pas le pouvoir; mais je te vendrai, si tu veux, un de nos esclaves. Là-dessus, ayant fait venir Esope, le marchand dit: est-ce afin de te moquer que tu me proposes l'achat de ce personnage? on le prendroit pour un outre. Dès que le marchand eut ainsi parlé; il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Esope le rappella, & lui dit: achete-moi hardiment, je ne te ferai pas inutile. Si tu as des enfans qui crient & qui soient méchans, ma mine les fera taire: on les menacera de moi comme de la bête. Cette raillerie plut au marchand. Il acheta notre Phrygien trois oboles, & dit en riant: les Dieux soient loués; je n'ai pas fait grande acquisition, à la vérité; aussi n'ai-je pas déboursé grand argent.

Entr'autres denrées, ce marchand trafiquoit d'esclaves: si bien qu'allant à Ephèse pour se dé-

faire de ceux qu'il avoit, ce que chacun d'eux devoit porter pour la commodité du voyage fut départi selon leur emploi & selon leurs forces. Esope pria que l'on eût égard à sa taille; qu'il étoit nouveau venu, & devoit être traité doucement. Tu ne porteras rien, si tu veux, lui repartirent ses camarades. Esope se piqua d'honneur, & voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain: c'étoit le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avoit fait par bêtise: mais dès la dinée le panier fut entamé, & le Phrygien déchargé d'autant: ainsi le soir, & de même le lendemain; de façon qu'au bout de deux jours il marchoit à vuide. Le bon sens & le raisonnement du personnage furent admirés.

Quant au marchand, il se défit de tous ses esclaves, à la réserve d'un grammairien, d'un chantre, & d'Esope, lesquels il alla exposer en vente à Samos. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il put, comme chacun fâdo la marchandise: Esope au contraire ne fut vêtu que d'un sac, & placé entre ses deux compagnons, afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se présentèrent, entr'autres un philosophe appelé Xantus. Il demanda au grammairien & au chantre ce qu'ils sçavoient faire: tout, reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien, on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en fallut peu qu'on ne prit la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le marchand fit son chantre mille oboles; son grammairien trois mille, & en cas que l'on achetât l'un des deux, il devoit donner Esope par-dessus le marché. La cherté du grammairien & du chantre dégouta Xantus. Mais pour ne pas retourner chez

foi sans avoir fait quelque emplette, ses disciples lui conseillèrent d'acheter ce petit bout -d'homme qui avoit ri de si bonne grace : on en feroit un épouvantail, il divertiroit les gens par sa mine. Xantus se laissa persuader, & fit prix d'Esopé à soixante obols. Il lui demanda, devant que de l'acheter, à quoi il lui seroit propre, comme il l'avoit demandé à ses camarades. Esopé répondit : à rien, puisque les deux autres avoient tout retenu pour eux. Les commis de la douane remirent généreusement à Xantus le sol pour livre, & lui en donnèrent quittance sans rien payer.

Xantus avoit une femme de goût assez délicat, & à qui toutes sortes de gens ne plaisoient pas ; si bien que de lui aller présenter sérieusement son nouvel esclave, il n'y avoit pas d'apparence, à moins qu'il ne la voulût mettre en colere, & se faire moquer de lui. Il jugea plus à propos d'en faire un sujet de plaisanterie, & alla dire au logis qu'il venoit d'acheter un jeune esclave le plus beau du monde, & le mieux fait. Sur cette nouvelle les filles qui servoient sa femme se pensèrent battre à qui l'auroit pour son serviteur ; mais elles furent bien étonnées quand le personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux, l'autre s'enfuit, l'autre fit un cri. La maîtresse du logis dit que c'étoit pour la chasser qu'on lui amenoit un tel monstre ; qu'il y avoit long-temps que le philosophe se laissoit d'elle. De parole en parole le différend s'échauffa jusqu'à tel point, que la femme demanda son bien, & voulut se retirer chez ses parens. Xantus fit tant par sa patience, & Esopé par son esprit, que les choses s'accommodèrent. On ne parla plus de s'en aller, & peut-être que l'accoutumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel esclave.

Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paroître la vivacité de son esprit : car quoiqu'on puisse juger par là de son caractère, elles sont de trop peu de conséquence pour en informer la postérité. Voici seulement un échantillon de son bon sens & de l'ignorance de son maître. Celui-ci alla chez un jardinier se choisir lui-même une salade. Les herbes cueillies, le jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardoit la philosophie aussi-bien que le jardinage : c'est que les herbes qu'il plantoit & qu'il cultivoit avec un grand soin, ne profitoient point ; tout au contraire de celles que la terre produisoit d'elle-même, sans culture ni amandement. Xantus rapporta le tout à la Providence, comme on a coutume de faire quand on est court. Esope se mit à rire ; & ayant tiré son maître à part, il lui conseilla de dire à ce jardinier, qu'il lui avoit fait une réponse ainsi générale, parce que la question n'étoit pas digne de lui ; il le laissoit donc avec son garçon, qui assurément le satisferoit. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du jardin, Esope compara la terre à une femme, qui ayant des enfans d'un premier mari, en épouseroit un second, qui auroit des enfans d'une autre femme : sa nouvelle épouse ne manqueroit pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, & leur ôteroît la nourriture, afin que les siens en profitassent. Il en étoit ainsi de la terre, qui n'adoptoit qu'avec peine les productions du travail & de la culture, & qui réservoir toute sa tendresse & tous ses bienfaits pour les siennes seules : elle étoit marâtre des unes, & mere passionnée des autres. Le jardinier parut si content de cette raison, qu'il offrit à Esope tout ce qui étoit dans son jardin.

Il arriva, quelque temps après, un grand diffé-

rend entre le philosophe & sa femme. Le philosophe étant de festin, mit à part quelques friandises, & dit à Esope : va porter ceci à ma bonne amie. Esope l'alla donner à une petite chienne qui étoit les délices de son maître. Xantus, de retour, ne manqua pas de demander des nouvelles de son présent, & si on l'avoit trouvé bon. Sa femme ne comprenoit rien à ce langage : on fit venir Esope pour l'éclaircir. Xantus, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour le faire battre, lui demande s'il ne lui avoit pas dit expressément : va-t-en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie ? Esope répondit là-dessus, que la bonne amie n'étoit pas la femme, qui, pour la moindre parole, menaçoit de faire un divorce ; c'étoit la chienne, qui enduroit tout, & qui revenoit faire des caresses après qu'on l'avoit battue. Le philosophe demeura court ; mais sa femme entra dans une telle colère, qu'elle se retira d'avec lui. Il n'y eut parent ni ami par qui Xantus ne lui fit parler, sans que les raisons ni les prières y gagnassent rien. Esope s'avisa d'un stratagème. Il acheta force gibier, comme pour une nœce considérable : & fit tant qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa maîtresse. Celui-ci lui demanda pourquoi tant d'apprêts. Esope lui dit que son maître ne pouvant obliger sa femme de revenir, en alloit épouser une autre. Aussi-tôt que la Dame sut cette nouvelle, elle retourna chez son mari, par esprit de contradiction, ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne à Esope, qui tous les jours faisoit de nouvelles pièces à son maître, & tous les jours se faisoit du châtiment par quelque trait de subtilité. Il n'étoit pas possible au philosophe de le confondre.

Un certain jour de marché, Xantus qui avoit le dessein de régaler quelques-uns de ses amis, lui

commanda d'acheter ce qu'il y avoit de meilleur , & rien autre chose. Je t'apprendrai , dit en soi-même le Phrygien , à spécifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave. Il n'acheta donc que des langues , lesquelles il fit accommoder à toutes les fausses : l'entrée , le second , l'entremets , tout ne fut que langues. Les conviés louerent d'abord le choix de ce mets , à la fin ils s'en dégouterent. Ne t'ai-je pas commandé , dit Xantus , d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur ? Eh qu'y a-t-il de meilleur que la langue ? reprit Esope. C'est le lien de la vie civile , la clef des sciences , l'organe de la vérité & de la raison : par elle on bâtit les villes & on les police ; on instruit , on persuade , on régné dans les assemblées , on s'acquitte du premier de tous les devoirs , qui est de louer les Dieux. Et bien , dit Xantus , (qui prétendoit l'attraper) achete-moi demain ce qui est de pire ! ces mêmes personnes viendront chez moi ; & je veux diversifier.

Le lendemain Esope ne fit servir que le même mets , disant que la langue est la pire chose qui soit au monde. C'est la mere de tous les débats , la nourrice des procès , la source des divisions & des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la vérité , c'est aussi celui de l'erreur , & qui pis est , de la calomnie. Par elle on détruit les villes , on persuade de méchantes choses. Si , d'un côté , elle loue les Dieux , de l'autre , elle profère des blasphêmes contre leur puissance. Quelqu'un de sa compagnie dit à Xantus , que véritablement ce valoit lui étoit fort nécessaire ; car il sçavoit le mieux du monde exercer la patience d'un philosophe. De quoi vous mettez-vous en peine ? reprit Esope. Et trouve-moi , dit Xantus , un homme qui ne se mette en peine de rien.

Esopé alla le lendemain sur la place ; & voyant un payfan qui regardoit toutes choses avec la froideur & l'indifférence d'une statue , il amena ce payfan au logis. Voilà , dit-il à Xantus , l'homme sans souci que vous demandez. Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau , de la mettre dans un bassin , puis de laver elle-même les pieds de son nouvel hôte. Le payfan la laissa faire , quoiqu'il sçût fort bien qu'il ne méritoit pas cet honneur , mais il disoit en lui-même : c'est peut-être la coutume d'en user ainsi. On le fit asseoir au haut bout ; il prit sa place sans cérémonie. Pendant le repas , Xantus ne fit autre chose que blâmer son cuisinier : rien ne lui plaisoit ; ce qui étoit doux , il le trouvoit trop salé ; & ce qui étoit trop salé , il le trouvoit trop doux. L'homme sans souci le laissoit dire , & mangeoit de toutes ses dents. Au dessert , on mit sur la table un gâteau , que la femme du philosophe avoit fait : Xantus le trouva mauvais , quoiqu'il fût très-bon. Voilà , dit-il , la pâtisserie la plus méchante que j'aie jamais mangée : il faut brûler l'ouvrière , car elle ne fera de sa vie rien qui vaille : qu'on apporte des fagots. Attendez , dit le payfan , je m'en vais querir ma femme , on ne fera qu'un bucher pour toutes les deux. Ce dernier trait désarçonna le philosophe , & lui ôta l'espérance de jamais attraper le Phrygien.

Or ce n'étoit pas seulement avec son maître qu'Esopé trouvoit occasion de rire , & de dire des bons mots. Xantus l'avoit envoyé en certain endroit : il rencontra en chemin le Magistrat , qui lui demanda où il alloit. Soit qu'Esopé fût distrait , ou pour une autre raison ; il répondit qu'il n'en sçavoit rien. Le Magistrat tenant à mépris & irrévérence cette réponse , le fit mener

en prison. Comme les huissiers le conduisoient : ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ai très-bien répondu ? Sçavois-je que l'on me feroit aller où je vais ? Le Magistrat le fit relâcher, & trouva Xantus heureux d'avoir un esclave si plein d'esprit.

Xantus, de sa part, voyoit par là de quelle importance il lui étoit de ne point affranchir Esope, & combien la possession d'un tel esclave lui faisoit d'honneur. Même un jour, faisant la débauche avec ses disciples, Esope qui les servoit, vit que les fumées leur échauffoient déjà la cervelle, aussi-bien au maître qu'aux écoliers. La débauche de vin, leur dit-il, a trois degrés ; le premier, de volupté ; le second, d'ivrognerie ; le troisième, de fureur. On se moqua de son observation, & on continua de vuidier les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison, & à se vanter qu'il boiroit la mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus soutint ce qu'il avoit dit, gagea sa maison qu'il boiroit la mer toute entière ; & pour assurance de la gageure, il déposa l'anneau qu'il avoit au doigt.

Le jour suivant, que les vapeurs de Bacchus furent dissipées, Xantus fut extrêmement surpris de ne plus trouver son anneau, lequel il tenoit fort cher. Esope lui dit qu'il étoit perdu, & que sa maison l'étoit aussi, par la gageure qu'il avoit faite. Voilà le Philosophe bien allarmé. Il pria Esope de lui enseigner une défaite. Esope s'avisa de celle-ci.

Quand le jour que l'on avoit pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la mer, pour être témoin de la honte du philosophe. Celui de ses disciples qui avoit gagé contre lui, triomphoit déjà. Xantus dit à l'assemblée : Messieurs, j'ai gagé véritablement que je boirois toute la mer, mais non pas

les fleuves qui entrent dedans : c'est pourquoi , que celui qui a gagé contre moi détourne leur cours , & puis je ferai ce que je me suis vanté de faire. Chacun admira l'expédient que Xantus avoit trouvé , pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le disciple confessa qu'il étoit vaincu , & demanda pardon à son maître. Xantus fut reconduit jusqu'en son logis avec acclamation.

Pour récompense , Esope lui demanda la liberté. Xantus la lui refusa , & dit que le temps de l'affranchir n'étoit pas encore venu : si toutefois les Dieux l'ordonnoient ainsi , il y consentoit ; partant , qu'il prit garde au premier présage qu'il auroit étant sorti du logis : s'il étoit heureux , & que par exemple deux corneilles se présentassent à sa vûe , la liberté lui seroit donnée : s'il n'en voyoit qu'une , qu'il ne se lassât point d'être esclave. Esope sortit aussi-tôt. Son maître étoit logé à l'écart , & apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine notre Phrygien fut hors , qu'il apperçut deux corneilles qui s'abattirent sur le plus haut. Il en alla avertir son maître , qui voulut voir lui-même s'il disoit vrai. Tandis que Xantus venoit , l'une des corneilles s'envola. Me tromperas-tu toujours ? dit-il à Esope : qu'on lui donne les étrivières. L'ordre fut exécuté. Pendant le supplice du pauvre Esope , on vint inviter Xantus à un repas : il promit qu'il s'y trouveroit. Hélas ! s'écria Esope ; les présages sont bien menteurs ! Moi qui ai vû deux corneilles , je suis battu ; mon maître qui n'en a vû qu'une , est prié de noces. Ce mot plut tellement à Xantus , qu'il commanda qu'on cessât de fouetter Esope : mais quant à la liberté , il ne se pouvoit résoudre à la lui donner , encore qu'il la lui promît en diverses occasions.

Un jour ils se promenoient tous deux parmi de

vieux monumens , considérant avec beaucoup de plaisir les inscriptions qu'on y avoit mises. Xantus en apperçut une qu'il ne put entendre, quoiqu'il demeurât long-temps à en chercher l'explication. Elle étoit composée (1) des premières lettres de certains mots. Le philosophe avoua ingénument que cela passoit son esprit. Si je vous fais trouver un trésor par le moyen de ces lettres, lui dit Esope, quelle récompense aurai-je? Xantus lui promit la liberté, & la moitié du trésor. Elle signifie, poursuivit Esope, qu'à quatre pas de cette colonne nous en trouverons un. En effet ils le trouverent, après avoir creusé quelque peu dans la terre. Le philosophe fut sommé de tenir parole; mais il reculoit toujours. Les Dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Esope, que tu ne m'ayes donné avant cela l'intelligence de ces lettres: ce me fera un autre trésor plus précieux que celui que nous avons trouvé. On les a ici gravées, poursuivit Esope, comme étant les premières lettres de ces mots: *Ἀρετὰς, βήματα*, &c. c'est-à-dire, *si vous reculez quatre pas, & que vous creusiez, vous trouverez un trésor*. Puisque tu es si subtil, repartit Xantus, j'aurois tort de me défaire de toi: n'espère donc pas que je t'affranchisse. Et moi, repliqua Esope, je vous dénoncerai au Roi Denys; car c'est à lui que le trésor appartient; & ces mêmes lettres commencent d'autres mots qui le signifient. Le philosophe intimidé, dit au Phrygien qu'il prit sa part de l'argent, & qu'il n'en dît mot; de quoi Esope déclara ne lui avoir aucune obligation, ces lettres ayant été choisies de telle manière qu'elles enfermoient un triple sens, & signifioient encore, *En vous en allant vous partagerez le trésor que vous aurez rencontré*. Dès qu'il fut de

(1) αβδεζη.

retour , Xantus commanda que l'on enfermât le Phrygien , & que l'on lui mît les fers aux pieds , de crainte qu'il n'allât publier cette aventure. Hélas ! s'écria Esope , est-ce ainsi que les philosophes s'acquittent de leurs promesses ? Mais faites ce que vous voudrez , il faudra que vous m'affranchissiez malgré vous.

Sa prédiction se trouva vraie. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un aigle enleva l'anneau public (c'étoit apparemment quelque sceau que l'on apposoit aux délibérations du Conseil) & le fit tomber au sein d'un esclave. Le philosophe fut consulté là-dessus , & comme étant philosophe , & comme étant un des premiers de la République. Il demanda temps ; & eut recours à son oracle ordinaire ; c'étoit Esope. Celui-ci lui conseilla de le produire en public ; parce que s'il rencontroit bien , l'honneur en seroit toujours à son maître ; sinon , il n'y auroit que l'esclave de blâmé. Xantus approuva la chose , & le fit monter à la tribune aux harangues. Dès qu'on le vit , chacun s'éclata de rire ; personne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raisonnable d'un homme fait de cette manière. Esope leur dit qu'il ne falloit pas considérer la forme du vase , mais la liqueur qui y étoit enfermée. Les Samiens lui crièrent qu'il dît donc sans crainte ce qu'il jugeoit de ce prodige. Esope s'en excusa sur ce qu'il n'osoit le faire. La fortune , disoit-il , avoit mis un débat de gloire entre le maître & l'esclave : si l'esclave disoit mal , il seroit battu ; s'il disoit mieux que le maître , il seroit battu encore. Aussi-tôt on pressa Xantus de l'affranchir. Le philosophe résista long-temps. A la fin le Prévôt de ville le menaça de le faire de son officé , & en vertu du pouvoir qu'il en avoit , comme Magistrat , de façon que le philosophe fut obligé d'y donner

venu à la connoissance d'Esopé, il le chassa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des lettres, par lesquelles il sembloit qu'Esopé eût intelligence avec les Rois qui étoient émules de Lycerus. Lycerus persuadé par le cachet & par la signature de ces lettres, commanda à un de ses officiers nommé Hermippus, que sans autre enquête, il fit mourir promptement le traître Esopé. Cet Hermippus étant ami du Phrygien, lui sauva la vie; & à l'insçu de tout le monde, le nourrit long-temps dans un sépulcre, jusqu'à ce que Nectenabo, Roi d'Egypte, sur le bruit de la mort d'Esopé, crut à l'avenir rendre Lycerus son tributaire. Il osa le provoquer, & le défia de lui envoyer des architectes qui sçussent bâtir une tour en l'air, & par même moyen, un homme prêt à répondre à toutes sortes de questions. Lycerus ayant lu les lettres, & les ayant communiquées aux plus habiles de son état, chacun d'eux demeura court; ce qui fit que le Roi regretta Esopé: quand Hermippus lui dit qu'il n'étoit pas mort, il le fit venir. Le Phrygien fut très-bien reçu, se justifia, & pardonna à Ennus. Quant à la lettre du Roi d'Egypte, il n'en fit que rire, & manda qu'il envoyeroit au printemps des architectes & le répondant à toutes sortes de questions. Lycerus remit Esopé en possession de tous ses biens, & lui fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudroit. Esopé le reçut comme son enfant; &, pour toute punition, lui recommanda d'honorer les Dieux & son Prince, se rendre terrible à ses ennemis, facile & commode aux autres; bien traiter sa femme, sans pourtant lui confier son secret; parler peu, & chasser de chez soi les babillards; ne se point laisser abattre aux malheurs; avoir soin du lendemain; car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort, que d'être im-

portun à ses amis pendant son vivant; surtout n'être point envieux du bonheur ni de la vertu d'autrui, d'autant que c'est se faire du mal à soi-même. Ennus touché de ces avertissemens & de la bonté d'Esopé, comme un trait qui lui auroit pénétré le cœur, mourut peu de temps après.

Pour revenir au défi de Nectenabo, Esopé choisit des aiglons, & les fit instruire (chose difficile à croire) il les fit, dis-je, instruire à porter en l'air chacun un panier, dans lequel étoit un jeune enfant. Le printemps venu, il s'en alla en Egypte avec tout cet équipage, non sans tenir en grande admiration & en attente de son dessein les peuples chez qui il passoit. Nectenabo qui, sur le bruit de sa mort, avoit envoyé l'énigme, fut extrêmement surpris de son arrivée, il ne s'y attendoit pas, & ne se fût jamais engagé dans un tel défi contre Lycerus, s'il eût cru Esopé vivant. Il lui demanda s'il avoit amené les architectes & le répondant. Esopé dit que le répondant étoit lui-même, & qu'il feroit voir les architectes quand il feroit sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les aigles enlevèrent les paniers avec les petits enfans, qui criaient qu'on leur donnât du mortier, des pierres & du bois. Vous voyez, dit Esopé à Nectenabo, que je vous ai trouvé les ouvriers: fournissez-leur des matériaux. Nectenabo avoua que Lycerus étoit le vainqueur. Il proposa toutefois ceci à Esopé. J'ai des cavales en Egypte qui conçoivent au harnissement des chevaux qui sont devers Babilone: qu'avez-vous à répondre là-dessus? Le Phrygien remit sa réponse au lendemain; & retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfans de prendre un chat, & de le mener fouettant par les rues. Les Egyptiens, qui adorent cet animal, se trouverent extrêmement scandalisés du traitement que l'on lui faisoit. Ils

les mains. Cela fait, Esope dit que les Samiens étoient menacés de servitude par ce prodige ; & que l'aigle enlevant leur sceau, ne signifioit autre chose qu'un Roi puissant qui vouloit les assujettir.

Peu de temps après, Crésus, Roi des Lydiens, fit dénoncer à ceux de Samos qu'ils eussent à se rendre ses tributaires, sinon qu'il les y forceroit par les armes. La plupart étoient d'avis qu'on lui obéît. Esope leur dit que la fortune présentait deux chemins aux hommes ; l'un de liberté, rude & épineux au commencement, mais dans la suite très-agréable ; l'autre d'esclavage, dont les commencemens étoient plus aisés, mais la suite laborieuse. C'étoit conseiller assez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyèrent l'Ambassadeur de Crésus avec peu de satisfaction.

Crésus se mit en état de les attaquer. L'Ambassadeur lui dit, que tant qu'ils auroient Esope avec eux, il auroit peine à les réduire à ses volontés, vu la confiance qu'ils avoient au bon sens du personnage. Crésus le leur envoya demander, avec promesse de leur laisser la liberté, s'ils le lui livroient. Des principaux de la ville trouverent ces conditions avantageuses, & ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher, quand ils l'acheteroient aux dépens d'Esope. Le Phrygien leur fit changer de sentiment, en leur contant que les loups & les brebis ayant fait un traité de paix, celles-ci donnerent leurs chiens pour otages : quand elles n'eurent plus de défenseurs, les loups les étranglèrent avec moins de peine qu'ils ne faisoient. Cet apologue fit son effet : les Samiens prirent une délibération toute contraire à celle qu'ils avoient prise. Esope voulut toutefois aller vers Crésus, & dit qu'il les serviroit plus utilement étant près du Roi, que s'il demouroit à Samos.

**** 3.

* (feuille de plaisir)

Quand Crésus le vit, il s'étonna qu'une si chétive créature lui eût été un si grand obstacle. Quoi ! voilà celui qui fait qu'on s'oppose à mes volontés ! s'écria-t-il. Esope se prosterna à ses pieds. Un homme prenoit des sauterelles, dit-il ; une cigale lui tomba aussi sous la main : il s'en alloit la tuer comme il avoit fait des sauterelles. Que vous ai-je fait ? dit-elle à cet homme : je ne ronge point vos bleds ; je ne vous procure aucun dommage ; vous ne trouverez en moi que la voix , dont je me fers fort innocemment. Grand Roi , je ressemble à cette cigale ; je n'ai que la voix , & ne m'en suis point servi pour vous offenser. Crésus , touché d'admiration & de pitié, non-seulement lui pardonna, mais il laissa en repos les Samiens à sa considération.

En ce temps-là, le Phrygien composa ses fables, lesquelles il laissa au Roi de Lydie, & fut envoyé par lui vers les Samiens, qui décernèrent à Esope de grands honneurs. Il lui prit aussi envie de voyager, & d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appelloit Philosophes. Enfin il se mit en grand crédit près de Lycerus, Roi de Babilone. Les Rois d'alors s'envoyoient les uns aux autres des problèmes à résoudre sur toutes sortes de matières, à condition de se payer une espece de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondroient bien ou mal aux questions proposées : en quoi Lycerus, assisté d'Esope, avoit toujours l'avantage, & se rendoit illustre parmi les autres, soit à résoudre, soit à proposer.

Cependant notre Phrygien se maria, & ne pouvant avoir d'enfans, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appelé Ennus. Celui-ci le paya d'ingratitude, & fut si méchant que d'oser fouiller le lit de son bienfaiteur. Cela étant

l'arracherent des mains des enfans , & allèrent se plaindre au Roi. On fit venir en sa présence le Phrygien. Ne sçavez-vous pas , lui dit le Roi , que cet animal est un de nos Dieux ? pourquoi donc le faites-vous traiter de la sorte ? C'est pour l'offense qu'il a commise envers Lycerus , reprit Esope ; car la nuit dernière il lui a étranglé un coq extrêmement courageux , & qui chantoit à toutes les heures. Vous êtes un menteur , repartit le Roi : comment seroit-il possible que ce chat eût fait en si peu de temps un si long voyage ? Et comment est-il possible , reprit Esope , que vos jumens entendent de si loin nos chevaux hannir , & conçoivent pour les entendre ?

Ensuite de cela , le Roi fit venir d'Héliopolis certains personnages d'esprit subtil , & sçavans en questions énigmatiques. Il leur fit un grand régal , où le Phrygien fut invité. Pendant le repas , ils proposerent à Esope diverses choses , celle-ci entr'autres : Il y a un grand temple qui est appuyé sur une colonne entourée de douze villes , chacune desquelles a trente arcboutans , & autour de ces arcboutans se promènent , l'une après l'autre , deux femmes , l'une blanche , & l'autre noire. Il faut renvoyer , dit Esope , cette question aux petits enfans de notre pays. Le temple est le monde ; la colonne , l'an ; les villes , ce sont les mois ; & les arcboutans , les jours , autour desquels se promènent alternativement le jour & la nuit.

Le lendemain Nectenabo assembla tous ses amis. Souffrirez-vous , leur dit-il , qu'une moitié d'homme , qu'un avorton soit la cause que Lycerus remporte le prix ; & que j'aie la confusion pour mon partage ? Un d'eux s'avisa de demander à Esope qu'il leur fit des questions de choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Esope écrivit une cédule ,

par laquelle Nectenabo confessoit de devoir deux mille talens à Lycerus. La cédule fut mise entre les mains de Nectenabo, toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrit, les amis du Prince soutinrent que la chose contenue dans cet écrit étoit de leur connoissance. Quand on l'eut ouverte, Nectenabo s'écria : voilà la plus grande fausseté du monde ; je vous en prens à témoins tous tant que vous êtes. Il est vrai, repartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. J'ai donc satisfait à votre demande, reprit Esope. Nectenabo le renvoya comblé de présens, tant pour lui que pour son maître.

Le séjour qu'il fit en Egypte est peut-être cause que quelques-uns ont écrit qu'il fut esclave avec Rhodope, celle-là qui, des libéralités de ses amans, fit élever une des trois pyramides qui subsistent encore, & qu'on voit avec admiration : c'est la plus petite, mais celle qui est bâtie avec plus d'art.

Esope, à son retour dans Babilone, fut reçu de Lycerus avec de grandes démonstrations de joie & de bienveillance : ce Roi lui fit ériger une statue. L'envie de voir & d'apprendre lui fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la cour de Lycerus, où il avoit tous les avantages qu'on peut souhaiter, & prit congé de ce Prince pour voir la Grèce encore une fois. Lycerus ne le laissa pas partir sans embrassemens & sans larmes, & sans le faire promettre sur les autels qu'il reviendrait achever ses jours auprès de lui.

Entre les villes où il s'arrêta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écoutèrent fort volontiers, mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Esope, piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flottent sur l'onde : on s'imagine de loin que c'est quelque chose de considérable ; de près on trouve que ce n'est rien. La comparaison

lui coûta cher. Les Delphiens en conçurent une telle haine, & un si violent désir de vengeance, (outre qu'ils craignoient d'être décriés par lui) qu'ils résolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir, ils cachèrent parmi ses hardes un de leurs vases sacrés, prétendant que par ce moyen ils convaincroient Esope de vol & de sacrilège, & qu'ils le condamneroient à la mort.

Comme il fut sorti de Delphes, & qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui étoient en peine; ils l'accusèrent d'avoir dérobé leur vase. Esope le nia avec des sermens: on chercha dans son équipage, & il fut trouvé. Tout ce qu'Esope put dire, n'empêcha point qu'on ne le traitât comme un criminel infâme. Il fut ramené à Delphes, chargé de fers, mis dans des cachots, puis condamné à être précipité. Rien ne lui servit de se défendre avec ses armes ordinaires, & de raconter des apologues: les Delphiens s'en moquerent.

La grenouille, leur dit-il, avoit invité le rat à la venir voir. Afin de lui faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau, elle voulut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer, & d'en faire ensuite un repas. Le malheureux rat résista quelque peu de tems. Pendant qu'il se débatoit sur l'eau, un oiseau de proie l'aperçut, fondit sur lui; & l'ayant enlevé avec la grenouille qui ne se put détacher, il se reput de l'un & de l'autre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que nous me vengera: je périrai; mais vous périrez aussi.

Comme on le conduisoit au supplice, il trouva moyen de s'échapper, & entra dans une petite chapelle dédiée à Appollon. Les Delphiens l'en arrachèrent. Vous violez cet asyle; leur dit-il, parce

que ce n'est qu'une petite chapelle; mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite sûre, non pas même dedans les temples. Il vous arrivera la même chose qu'à l'aigle, laquelle, nonobstant les prières de l'escarbot, enleva un lièvre qui s'étoit réfugié chez lui. La génération de l'aigle en fut punie jusques dans le giron de Jupiter. Les Delphiens peu touchés de tous ces exemples, le précipiterent.

Peu de temps après sa mort, une peste très-violente exerça sur eux ses ravages. Ils demandèrent à l'Oracle par quels moyens ils pourroient appaiser le courroux des Dieux. L'Oracle leur répondit, qu'il n'y en avoit point d'autre que d'expier leur forfait, & satisfaire aux manes d'Esopé. Aussi-tôt une pyramide fut élevée. Les Dieux ne témoignèrent pas seuls combien ce crime leur déplaisoit; les hommes vengerent aussi la mort de leur sage. La Grèce envoya des commissaires pour en informer, & en fit une punition rigoureuse.





FABLES

CHOISIES.

A MONSEIGNEUR

(1) LE DAUPHIN.

Je chante les Héros dont (2) Esope est le pere,
Troupe de qui l'Histoire, encor que mensongère,
Contient des vérités qui servent de leçons.

Tout parle en mon Ouvrage, & même les Poissons.
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes.

Je me fers d'Animaux pour instruire les hommes.
ILLUSTRE REJETTON D'UN PRINCE aimé
des Cieux,

Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,

(1) Fils de Louis XIV.

(2) Célèbre Inventeur des Fables.

2 A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

Et qui, faisant fléchir les plus superbes têtes;
Comptera désormais ses jours par ses conquêtes,
Quelqu'autre te dira, d'une plus forte voix,
Les Faits de tes Ayeux, & les vertus des Rois.
Je vais t'entretenir de moindres aventures,
Te tracer, en ces Vers, de légères peintures;
Et si de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.





LIVRE PREMIER.



FABLE PREMIERE.

La Cigale & la Fourmi.

La Cigale ayant chanté
 tout l'été,
Se trouva fort dépourvûë.
Quand la bize (1) fut venue.
Pas un seul petit morceau
De mouchê ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la Fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grâin pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
Je vous paierai, lui dit-elle,
(2) Avant l'Oût, foi d'animal,
Intérêt (3) & principal.

(1) Vent du Nord, qui contribue le plus au fond de l'hiver.

(2) Avant la moisson, avant le tems où l'on recueille les grains.

(3) La somme que vous m'aurez prêtée, avec les intérêts de cette somme.

4. FABLES CHOISIES

La Fourmi n'est pas prêteuse ;
C'est là son moindre défaut.
Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.
Nuit & jour à tout venant
Je chantois, ne vous déplaîse.
Vous chantiez ? j'en suis fort aise ;
Hé bien, dansez maintenant.

F A B L E I I.

Le Corbeau & le Renard.

Maître Corbeau sur un arbre perché,
Tenoit en son bec un fromage :
Maître Renard, par l'odeur (1) alléché,
Lui tint à peu près ce langage.
Hé bon jour, Monsieur du Corbeau !
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le (2) phenix des hôtes de ces bois.
A ces mots, le Corbeau ne se sent pas de joie :
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le Renard s'en saisit, & dit : mon bon Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage sans doute.
Le Corbeau honteux & confus
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus

(1) Attiré.

(2) Le plus beau de tous les oiseaux, unique en son espèce & si rare, qu'il n'est pas trop sûr qu'il ait jamais existé.

F A B L E I I I.

*La Grenouille qui se veut faire aussi grosse
que le Bœuf.*

U ne Grenouille vit un Bœuf,
Qui lui sembla de belle taille.
Elle qui n'étoit pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse s'étend, & s'enfle, & se travaille,
Pour égaler l'animal en grosseur,
Disant : regardez bien, ma sœur,
Est-ce assez ? dites-moi ; n'y suis-je point encore ?
Nenni. M'y voici donc ? point-du-tout. M'y voilà ?
Vous n'en approchez point. La chétive pécore
S'enfla si bien, qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages ;
Tout Bourgeois veut bâtir comme les grands Sei-
gneurs ;

Tout petit Prince a des Ambassadeurs ;

Tout Marquis veut avoir des Pages.

F A B L E I V.

Les deux Mulets.

D eux Mulets cheminoient ; l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de (1) la Gabelle.
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
Il marchoit d'un pas relevé,

(1) L'argent des Impôts.

FABLES CHOISIES

Et faisoit sonner sa sonnette :
 Quand l'ennemi se présentant,
 Comme il en vouloit à l'argent,
 Sur le Mulet du (2) fils une troupe se jette
 Le saisit au frein & l'arrête.
 Le Mulet, en se défendant ;
 Se sent percer de coups, il gémit, il soupire.
 Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avoit promi
 Ce Mulet qui me fuit, du danger se retire,
 Et moi j'y tombe & j'y péris.
 Ami, lui dit son camarade,
 Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi
 Si tu n'avois servi qu'un Meunier, comme moi,
 Tu ne ferois pas, si malade.

• (2) Déniers publics.

F A B L E V.

Le Loup & le Chien.

Un Loup n'avoit que les os & la peau,
 Tant les Chiens faisoient bonne garde :
 Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que beau
 Gras, poli, qui s'étoit fourvoyé par mégarde.
 L'attaquer, le mettre en quartiers,
 Sire Loup l'eût fait volontiers.
 Mais il falloit livrer bataille,
 Et le Matin étoit de taille
 A se défendre hardiment.
 Le Loup donc l'aborde humblement,
 Entre en propos, & lui fait compliment
 Sur son embonpoint qu'il admire.
 Il ne tiendra qu'à vous, beau Sire,
 D'être aussi gras que moi, lui répartit le Chien.
 Quittez les bois, vous ferez bien :

L I V R E 1.

Vos pareils y sont misérables,
Cancres, (1) hères & pauvres Diablos,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car quoi? Rien d'assuré: point de (2) franche lipée;
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.
Le Loup reprit: que me faudra-t-il faire?
Presque rien, dit le Chien, donner la chasse aux gens
Portant bâtons, & mendjans;
Flatter ceux du logis, à son Maître complaire:
Moyennant quoi, votre salaire
Sera force (3) reliefs de toutes les façons,
Os de Poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte careffe.
Le Loup déjà se forge une félicité,
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le col du Chien pelé:
Qu'est cela? lui dit-il. Rien. Quoi rien? Peu de chose.
Mais encor? Le collier dont je suis attaché,
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
Attaché! dit le Loup: vous ne courez donc pas
Où vous voulez? Pas toujours, mais qu'importe?
Il importe si bien que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte;
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.
Cela dit, maître Loup s'enfuit, & court encor.

(1) Malheureux.

(2) Repas qui ne coûte rien à des impudens qui vont
prendre part sans avoir été invités.

(3) Les restes d'un repas.

F A B L E V I.

*La Génisse, la Chèvre & la Brebis, en société
avec le Lion.*

La (1) Génisse, la Chèvre, & leur sœur la Brebis,
Avec un fier Lion, Seigneur du voisinage,
Firent société, dit-on, au tems jadis,
Et mirèrent en commun le gain & le dommage.
Dans les lacs de la Chèvre un Cerf se trouva pris.
Vers ses associés aussi-tôt elle envoie.
Eux venus, le Lion par ses ongles compta,
Et dit : Nous sommes quatre à partager la proie ;
Puis en autant de parts le Cerf il dépeça :
Prit pour lui la première en qualité de (2) Sire ;
Elle doit être à moi, dit-il ; & la raison,
C'est que je m'appelle Lion :
A cela l'on n'a rien à dire.
La seconde, par droit, me doit échoir encor :
Ce droit, vous le sçavez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant je prétens la troisième.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord.

(1) Jeune vache.

(2) Seigneur ou Roi, le Lion étant réputé Roi des animaux, comme l'Aigle celui des oiseaux.



F A B L E V I I.

La Besace.

Jupiter dit un jour : que tout ce qui respire
S'en vienne comparoître aux pieds de ma grandeur.
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,

Il peut le déclarer sans peur :

Je mettrai remède à la chose.

Venez, Singe, parlez le premier, & pour cause :
Voyez ces animaux ; faites comparaison

De leurs beautés avec les vôtres.

Etes-vous satisfait ? moi, dit-il, pourquoi non ?

N'ai-je pas quatre pieds aussi-bien que les autres ?

Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché :

Mais pour mon frere l'ours on ne l'a qu'ébauché (1)

Jamais, s'il me veut croire, il (2) ne se fera peindre.

L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'alloit plaindre.

Tant s'en faut, de sa forme il se loua très-fort,

Glo~~sa~~ sur l'éléphant, dit qu'on pourroit encor

Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles,

Que c'étoit une masse informe & sans beauté.

L'éléphant étant écouté,

Tout sage qu'il étoit, dit des choses pareilles.

Il jugea qu'à son apétit,

Dame baleine étoit trop grosse.

Dame fourmi trouva le (3) ciron trop petit,

Se croyant pour elle un colosse.

Jupin les renvoya s'étant censurés tous ;

Du reste content d'eux. Mais parmi les plus fous

Notre espèce excella ; car tout ce que nous sommes,

(1) Très-imparfaitement formé.

(2) Vu son extrême laideur.

(3) Très-petit animal, qu'on ne peut voir que par le
moyen d'un microscope.

Attraperont petits oiseaux,
 Ne volez plus de place en place;
 Demeurez au logis, ou changez de climat :
 Imitiez le canard, la grue & la bécasse.
 Mais vous n'êtes pas en état
 De passer, comme nous, les déserts & les ondes,
 Ni d'aller chercher d'autres mondes ;
 C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr,
 C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur.
 Les oisillons, las de l'entendre,
 Se mirent à jazer aussi confusément,
 Que faisoient les (9) Troyens, quand la pauvre (10)
 Cassandre
 Ouvroit la bouche seulement.
 Il en prit aux uns comme aux autres.
 Maint Oisillon se vit esclave retenu.
 Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui font les
 nôtres,
 Et ne croyons le mal, que quand il est venu.

feaux. Ce mot usité dans quelques Provinces, est inconnu à Paris, où les Oiseliens disent Trébucher, Collet, &c, au lieu de *Reginglette*.

(9) Les habitans de l'ancienne ville de Troie, dans le tems qu'elle étoit attaquée par les Grecs.

(10) Fille du Roi Priam, dont on méprisoit les prophéties qui cependant se trouvoient toujours très-véritables.

F A B L E I X.

Le Rat de Ville & le Rat des Champs.

Autrefois le Rat de ville

Invita le Rat des champs,

D'une façon fort civile,

A des reliefs (1) d'ortolans.

(1) Restes d'oiseaux d'un goût délicat, parmi lesquels l'Ortolan passe pour un des plus délicieux.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête,
Rien ne manquoit au festin ;
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étoient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit.
Le Rat de ville détale,
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire :
Rats en campagne aussi-tôt,
Et le (2) Citadin de dire ;
Achevons tout notre rô.

C'est assez, dit le Rustique :
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de Roi.

Mais rien ne vient m'interrompre :
Je mange tout à loisir.
Adieu donc, si du plaisir
Que la crainte peut corrompre.

(2) Le Rat de Ville.



F A B L E X.

Le Loup & l'Agneau.

La raison du plus fort est toujours la meilleure,
 Nous l'allons montrer tout à l'heure.
 Un Agneau se désaltérait
 Dans le courant d'une onde pure.
 Un Loup survient à jeun, qui cherchoit aventure,
 Et que la faim en ces lieux attirait.
 Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
 Dit cet animal plein de rage.
 Tu seras châtié de ta témérité.
 Sire, répond l'Agneau, que votre majesté
 Ne se mette pas en colère,
 Mais plutôt qu'elle considère
 Que je me vas désaltérant
 Dans le courant,
 Plus de vingt pas au-dessous d'elle ;
 Et que par conséquent en aucune façon,
 Je ne puis troubler sa boisson.
 Tu la troubles, reprit cette bête cruelle ;
 Et je sçai que de moi tu médis l'an passé.
 Comment l'aurois-je fait si n'étois pas né ?
 Reprit l'Agneau, je tette encor ma mère.
 Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
 Je n'en ai point. C'est donc quelqu'un des tiens ;
 Car vous ne m'épargnez guère,
 Vous, vos bergers, & vos chiens.
 On me l'a dit : il faut que je me vange.
 Là-dessus, au fond des forêts
 Le Loup l'emporte, & puis le mange,
 Sans autre forme de procès.

F A B L E X I.

*L'Homme & son Image, pour M. le Duc
de la Rochefoucault.*

U n homme, qui s'aimoit sans avoir de rivaux,
Passoit dans son esprit pour le plus beau du monde.
Il accusoit toujours les miroirs d'être faux,
Vivant plus que content dans son erreur profonde.
Afin de le guérir, le sort officieux

Présentait par-tout à ses yeux

Les conseillers muets dont se servent nos Dames;
Miroirs dans les logis, miroirs chez les Marchands,
Miroirs aux poches des galans,
Miroirs aux ceintures des femmes.

Que fait notre (1) Narcisse ? il se va confiner,
Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure.
Mais un canal, formé par une source pure,

Se trouve en ces lieux écartés :

Il s'y voit ; il se fâche ; & ses yeux irrités
Pensent apercevoir une chimère vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau.

Mais quoi ! le canal est si beau,

Qu'il ne le quitte qu'avec peine.

On voit bien où je veux venir.

Je parle à tous ; & cette erreur extrême
Est un mal que chacun se plaît d'entretenir.
Notre ame, c'est cet homme amoureux de lui-même.

(1) On appelle *Narcisse* tout homme enivré de sa beauté, réelle ou chimérique ; par allusion à ce que dit la Fable, d'un beau jeune homme de ce nom, qui devint si follement amoureux de lui-même, qu'il en perdit la vie.

Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui,
Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes.

Et quant au canal, c'est celui

Que chacun sçait, le Livre des Maximes.

(2) Celui des Maximes morales, fait par le Duc de la Rochefoucault,

F A B L E X I I.

*Le Dragon à plusieurs têtes, & le Dragon
à plusieurs queues.*

U n Envoyé du Grand-Seigneur,
Préféroit, dit l'histoire, un jour chez (1) l'Empereur,
Les forces de son maître à celles de l'Empire.

Un Allemand se mit à dire :

Notre Prince a des dépendans

Qui, de leur chef, sont si puissans,

Que chacun d'eux pourroit soudoyer une armée.

Le Chiaoux, homme de sens,

Lui dit : je sçais par renommée,

Ce que chaque Electeur peut de monde fournir ;

Et cela me fait souvenir

D'une aventure étrange, & qui pourtant est vraie.

J'étois en un lieu sûr, lorsque je vis passer
Les cent têtes d'une (2) Hydre au travers d'une haie.

Mon sang commence à se glacer ;

Et je crois qu'à moins on s'effraie.

Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal.

Jamais le corps de l'animal

Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.

Je révois à cette aventure,

Quand un autre Dragon qui n'avoit qu'un seul chef,

(1) Celui d'Allemagne.

(2) Serpent à plusieurs têtes.

Et bien plus d'une queue, à passer se présente.

Me voilà saisi derechef

D'étonnement & d'épouvante.

Ce chef passe, & le corps, & chaque queue aussi;

Rien ne les empêcha; l'un fit chemin à l'autre.

Je soutiens qu'il en est ainsi

De votre Empereur & du nôtre.

F A B L E X I I I.

Les Voleurs & l'Ane.

Pour un Ane enlevé deux voleurs se battoient:
L'un vouloit le garder; l'autre le vouloit vendre.

Tandis que coups de poing trottoient,
Et que nos champions songeoient à se défendre,

Arrive un troisième larron,

Qui fait maître (1) Alliboron.

L'Ane, c'est quelquefois une pauvre province.

Les voleurs sont tel & tel prince:

Comme le Transilvain, le Turc, & le Hongrois:

Au lieu de deux j'en ai rencontré trois.

Il est assez de cette marchandise.

De nul d'eux n'est souvent la province conquise.

Un quart voleur survient qui les accorde net,

En se saisissant du baudet.

(1) Nom burlesque qu'on donne à l'Ane.



F A B L E X I V.

Simonide préservé par les Dieux.

On ne peut trop louer trois sortes de personnes ;
Les Dieux, sa Maîtresse, & son Roi.

Malherbe (1) le disoit : j'y souscris quant à moi :

Ce sont maximes toujours bonnes.

La louange chaquille, & gagne les esprits ;

Les faveurs d'une belle en sont souvent le prix.

Voyons comme les Dieux l'ont quelquefois payée.

Simonide (2) avoit entrepris

L'éloge (3) d'un athlète ; &, la chose essayée,

Il trouva son sujet plein de récits tout nus.

Les parens de l'athlète étoient gens inconnus,

Son pere un bon bourgeois, lui sans autre mérite ;

Matiere infertile & petite.

Le Poète d'abord, parla de son Héros.

Après en avoir dit ce qu'il en pouvoit dire,

Il se jette à côté, se met sur le propos

De Castor & Pollux ; ne manque pas d'écrire

Que leur exemple étoit aux luteurs glorieux ;

Elève leurs combats, spécifiant les lieux

Où ces freres s'étoient signalés davantage.

Enfin, l'éloge de ces Dieux

Faisoit les deux tiers de l'ouvrage.

L'athlète avoit promis d'en payer un talent :

Mais quand il le vit, le galant

(1) Excellent Poëte François, qui a vécu sous Henri IV, & Louis XIII.

(2) Ancien Poëte Grec, très-célèbre, dont il ne nous reste que quelques fragmens.

(3) On nommoit *Athlètes* ceux qui, dans la Grèce, paroïssent en divers lieux & en divers tems devant de nombreuses assemblées de peuple, pour y disputer le prix de la course, de la lutte, &c.

N'en donna qu'à le tiers; & dit fort franchement
Que Castor (4) & Pollux (5) acquittaient le reste.
Faites - vous contenter par ce couple céleste.

Je vous veux traiter cependant :

Venez souper chez moi : nous ferons bonne vie.

Les conviés sont gens choisis,

Mes parens, mes meilleurs amis.

Soyez donc de la compagnie.

Simonide promet. Peut-être qu'il eut peur

De perdre, outre son dû, le gré de sa louange.

Il vient, l'on festine, l'on mange.

Chacun étant en belle humeur,

Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte

Deux hommes demandoient à le voir promptement.

Il sort de table, & la (5) cohorte

N'en perd pas un seul coup de dent.

Ces deux hommes étoient les gémeaux de l'éloge :

Tous deux lui rendent grace, & pour prix de ses vers,

Ils l'avertissent qu'il déloge,

Et que cette maison va tomber à l'envers :

La prédiction en fut vraie.

Un pilier manque, & le plafond

Ne trouvant plus rien qui l'étaie,

Tombe sur le festin, brise plats & flacons,

N'en fait pas moins aux (6) échançons.

Ce ne fut pas le pis : car pour rendre complete

La vengeance due au poëte,

Une poutre cassa les jambes à l'athlète.

Et renvoya les conviés,

Pour la plupart estropiés.

La renommée eut soin de publier l'affaire.

Chacun cria miracle, on doubla le salaire

(4) Freres gémeaux, fils de Jupiter & de Leda, qui
s'étant rendus fameux par leur adresse dans les exercices
du corps, & par leur valeur, furent placés entre les
étoiles après leur mort.

(5) Tout le reste de la compagnie.

(6) Ceux qui avoient solâ de buffon.

Que méritoient les vers d'un homme aimé des Dieux

Il n'étoit fils de bonne mere

Qui, les payant à qui mieux mieux,

✓ Pour ses ancêtres n'en fît faire.

Je reviens à mon texte; & dis premièrement,

Qu'on ne sçauroit manquer de louer largement

Les Dieux & leurs pareils : de plus, que (7) Melpomène

Souvent, sans déroger, trafique de sa peine :

Enfin, qu'on doit tenir notre art en quelque prix.

Les grands se font honneur dès lors qu'ils nous font
grace.

Jadis (8) l'Olympe & le (9) Parnasse

Etoient freres & bons amis.

(7) Ici Melpomène se prend pour le Poëte lui-même,
qu'on suppose inspiré par cette Muse.

(8) Le séjour des Dieux.

(9) Montagne habitée par les Muses.

F A B L E X V.

La Mort & le Malheureux.

F A B L E X V I.

La Mort & le Bucheron.

Un malheureux apeloit tous les jours
La Mort à son secours.

O Mort, lui disoit-il, que tu me sembles belle!
Vien vite, vien finir ma fortune cruelle.

La Mort crut, en venant, l'obliger en effet.

Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre.

Que vois-je! cria-t-il, ôtez-moi cet objet;

Qu'il est hideux ! Que la rencontre
Me cause d'horreur & d'effroi !

N'approche pas, ô Mort, ô Mort, retire-toi.

Mécénas (1) fut un galant homme :
Il a dit quelque part : (2) qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, gouteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive, c'est assez, je suis plus que content.
Ne viens jamais, ô Mort, on t'en dit tout autant.

(1) Favori de l'Empereur Auguste, & grand protecteur des gens de lettres.

(2) *Debilem facito manu,*

Debilem pede, coxa :

Tuber adstrue gibberum,

Lubricos quate dentes.

Vita dum superest, bene est.

Hanc mihi, vel acuta

Si sedeam cruce, sustine.

Ces vers de Mécénas nous ont été conservés par Sénèque, *Epist.* 101.

Ce sujet a été traité d'une autre façon par Ésope, comme la Fable suivante le fera voir. Je composai celle-ci pour une raison qui me contraignoit de rendre la chose ainsi générale. Mais quelqu'un me fit connoître que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre mon original, & que je laissois passer un des plus beaux traits qui fût dans Ésope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne saurions aller plus avant que les Anciens : ils ne nous ont laissé pour notre part que la gloire de les bien suivre. Je joins toutefois ma Fable à celle d'Ésope, non que la mienne le mérite, mais à cause du mot de Mécénas que j'y fais entrer, & qui est si beau & si à propos, que je n'ai pas crû le devoir omettre.

Un pauvre Bucheron tout couvert de (1) ramée,
Sous le faix du fagot aussi-bien que des ans,
Gémissant & courbé marchoit à pas pesans,
Et tâchoit de gagner sa chaumière enfumée,

(1) Paquet de branches avec leurs feuilles.

F A B L E X V I I I.

Le Renard & la Cicogne.

Compere le Renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la Cicogne.
Le régal fut petit, & sans beaucoup d'apprêts.

Le galant, pour toute besogne,
Avoit un brouet (1) clair, (il vivoit chichement)
Ce brouet fut par lui servi sur une affiette.
La Cicogne au long bec n'en put attraper miette;
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.

Pour se venger de cette tromperie,
A quelque tems de-là, la Cicogne le prie.
Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie.

A l'heure dite, il court au logis
De la Cicogne son hôtesse,
Loua très-fort sa politesse,
Trouva le dîner cuit à point.

Bon apétit sur-tout, Renards n'en manquent point:
Il se réjouissoit à l'odeur de la viande

Mise en menus morceaux, & qu'il croyoit friande.

On servit, pour l'embarasser,
En un vase à long col, & d'étroite embouchure.

Le bec de la Cicogne y pouvoit bien passer,

Mais le museau du sire étoit d'autre mesure,

Il lui fallut à jeun retourner au logis,

Honteux comme un Renard qu'une Poule auroit pris,
Serrant la queue, & portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris,
Attendez-vous à la pareille.

(1) Espèce de bouillie fort claire.

FABLE

F A B L E X I X.

L'Enfant & le Maître d'Ecole.

Dans ce récit, je prétens faire voir
D'un certain sot la remontrance vaine.

Un jeune enfant dans l'eau se laissa cheoir,
En badinant sur les bords de la Seine.
Le Ciel permit qu'un saule se trouva,
Dont le branchage, après Dieu, le sauva.
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule;
Par cet endroit passe un Maître d'Ecole.
L'enfant lui crie, au secours, je pérís.
Le Magister se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave à contre-tems s'avise
De le tancer. Ah le petit babouin!
Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise!
Et puis, prenez de tels fripons le soin.
Que les parens sont malheureux, qu'il faille
Toujours veiller à semblable canaille!
Qu'ils ont de maux! & que je plains leur sort!
Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord.

Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
Tout babillard, tout censeur, tout (1) pédant,
Se peut connoître au discours que j'avance.
Chacun des trois fait un peuple fort grand:
Le Créateur en a béni l'engance.

(1) C'est-à-dire toute personne sujette à étaler avec
ostentation & mal-à-propos ses lectures, sa science, &
son éloquence. Cette description une fois admise,
des hommes & des femmes qui se croient à couvert
de pédanterie, en sont visiblement infectés.

En toute affaire, ils ne font que songer
 Au moyen d'exercer leur langue.
 Hé, mon ami, tire-moi du danger,
 Tu feras après ta harangue.

F A B L E X X.

Le Coq & la Perle.

U n jour un Coq détourna
 Une perle qu'il donna
 Au beau premier (1) Lapidaire.
 Je la crois fine, dit-il,
 Mais le moindre grain de mil
 Seroit bien mieux mon affaire.

Un ignorant hérita
 D'un manuscrit qu'il porta
 Chez son voisin le Libraire.
 Je crois, dit-il, qu'il est bon,
 Mais le moindre ducaton
 Seroit bien mieux mon affaire.

(1) Celui qui taille, polit, & met en œuvre les pierres précieuses, &c.



F A B L E X X I.

Les Frélons; & les Mouches à miel.

A l'œuvre on connoît l'artisan.

Quelques rayons de miel sans maître se trouverent :

Des (1) Frélons les réclamèrent.

Des Abeilles s'opposant,

Devant certain (2) Guêpe on traduisit la cause.

Il étoit mal-aisé de décider la chose.

Les témoins déposoient qu'autour de ces rayons,

Des animaux ailés, bourdonnans, un peu longs,

De couleur fort tannée, & tels que les Abeilles,

Avoient long-tems paru. Mais quoi ? Dans les Frélons

Ces enseignes étoient pareilles.

La Guêpe ne sachant que dire à ces raisons,

Fit enquête nouvelle ; & , pour plus de lumière,

Entendit une fourmillière.

Le point n'en put être éclairci.

De grace, à quoi bon tout ceci ?

Dit une Abeille fort prudente ;

Depuis tantôt six mois que la cause (3) est pendante,

Nous voici comme aux premiers jours.

Pendant cela le miel se gâte.

Il est tems désormais que le Juge se hâte.

N'a-t-il point assez (4) léché l'Ours ?

(1) Espèce de mouches qui s'introduisent dans les ruches des Abeilles pour en piller le miel, incapables elles-mêmes de composer un suc si délicat.

(2) Autre sorte de mouches mal-faisantes.

(3) Est plaidée & débattue.

(4) Expression proverbiale, pour dire, fucé, exténué ses Parties en prolongeant les procès.

Sans tant de (5) contredit & d'interlocutoires,
Et de fatras, & de grimoires;

Travaillons, les Frélons & nous :

On verra qui sçait faire, avec un suc si doux,
Des cellules si bien bâties.

Le refus des Frélons fit voir

Que cet art passoit leur sçavoir ;

Et la Guêpe adjugea le miel à leurs parties.

Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès !

Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode !

Le simple sens commun nous tiendrait lieu de (6)
Code :

Il ne faudroit point tant de frais.

Au-lieu qu'on nous mange, on nous grue

On nous mine par des longueurs.

On fait tant à la fin que l'huître est pour le Juge

Les écailles pour les plaideurs.

(5) Terme de Pratique.

(6) C'est le recueil de Loix.

F A B L E X X I I.

Le Chêne & le Roseau.

Le Chêne un jour dit au Roseau :

Vous avez bien sujet d'accuser la Nature ;

Un (1) Roitelet pour vous est un pesant fardeau

Le moindre vent qui d'avanture

Fait rider la face de l'eau,

Vous oblige à baisser la tête ;

Cependant que mon front, au (2) Caucaïse par

(1) Fort petit Oiseau. Qui voudra sçavoir pour-
cet oiseau a été apelé *Roitelet*, c'est-à-dire, petit E
n'a qu'à consulter Plutarque, dans son *Traité*, intitulé
Instruction pour ceux qui manient affaire d'Etat ch. 7. de
traduction d'Amyot.

(2) Haute Montagne en Asie.

Non content d'arrêter les rayons du Soleil,
Brave l'effort de la tempête.

Tout vous est (3) aquilon, tout me semble (4) zéphir.
Même si vous naissiez à l'abri du feuillage

Dont je couvre le voisinage,

Vous n'auriez pas tant à souffrir,

Je vous défendrais de l'orage.

Mais vous naissiez le plus souvent

Sur les humides bords des (5) royaumes du vent.

La Nature envers vous m'eût semblé bien injuste.

Votre compassion, lui répondit l'arbruste,

Part d'un bon naturel; mais quittez ce souci :

Les vents me sont moins qu'à vous redoutables.

Ils plie, & ne romps pas. Vous avez jusqu'ici

Contre leurs coups épouvantables

Résisté sans courber le dos :

Mais attendons la fin. Comme il disoit ces mots,

Du bout de (6) l'horizon accourt avec furie

Le plus (7) terrible des enfans

Que le nord eût porté jusques-là dans ses flancs.

L'Arbre tient bon; le Roseau plie :

Le vent redouble ses efforts,

Et fait si bien qu'il déracine

(8) Celui de qui la tête au ciel étoit voisine,

(9) Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.

(3) Vent très-impétueux.

(4) Vent fort doux.

(5) Les eaux, comme les étangs.

(6) L'extrémité apparente du Ciel.

(7) Un vent des plus violens.

(8) Imité de Virgile, qui dit en parlant du Chêne :

... Quantum vertice ad auras.

Arboræas, tantum radice in Tartara tendit.

Georg. L. II. v. 298, 292.

(9) Expression poétique, pour dire, Et dont les racines
s'enfonçoient fort avant dans la terre.

Fin du premier Livre.



L I V R E S E C O N D.



F A B L E P R E M I E R

Contre ceux qui ont le goût difficile.

Quand j'aurois en naissant reçu de (1) Calliope
 Les dons qu'à ses Amans cette Muse a promis,
 Je les consacrerois aux (2) mensonges d'Esope
 Le mensonge & les vers de tout temps sont amis
 Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse
 Que de sçavoir orner toutes ces fictions;
 On peut donner du lustre à leurs inventions:
 On le peut, je l'essaie; un plus sçavant le fasse.
 Cependant jusqu'ici d'un langage nouveau
 J'ai fait parler le loup & répondre l'agneau?
 J'ai passé plus avant; les arbres & les plantes
 Sont devenus chez moi créatures parlantes.
 Qui ne prendroit ceci pour un enchantement?
 Vraiment, me diront nos critiques,
 Vous parlez magnifiquement
 De cinq ou six contes d'enfant,

(1) Une des Muses.

(2) Fables, fictions.

Censeurs, en voulez-vous qui soient plus authentiques,
Et d'un stile plus haut? En voici. Les Troyens,
Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,
Avoient lassé les Grecs, qui, par mille moyens,

Par mille assauts, par cent batailles,
N'avoient pu mettre à bout cette fière Cité:
Quand un cheval de bois, par Minerve inventé,

D'un rare & nouvel artifice,
Dans ses énormes flancs reçut le sage (3) Ulysse,
Le vaillant (3) Diomède, (3) Ajax l'impétueux,

Quel ce Colosse monstrueux
Avec leurs escadrons devoit porter dans Troie,
Livrant à leur fureur ses Dieux mêmes en proie?
Stratagème inoui, qui des Fabricateurs

Paya la constance & la peine.
C'est assez, me dira quelqu'un de nos auteurs,
La période est longue, il faut reprendre haleine.

Et puis, votre cheval de bois,
Vos héros avec leurs (4) phalanges,
Ce sont des contes plus étranges,

Qu'un renard qui cajole un corbeau sur sa voix.
De plus, il vous sied mal d'écrire en si haut style.
Et bien, baïssons d'un ton. La jalouse Amarille
Songeoit à son Alcipe, & croyoit de ses soins
N'avoir que ses moutons & son chien pour témoins.
Tircis qui l'aperçut, se glisse entre des saules;
Il entend la bergère adressant ces paroles

Au doux Zéphir, & le priant
De les porter à son amant.

Je vous arrête à cette rime,

Dira mon censeur à l'instant:

Je ne la tiens pas légitime,

Ni d'une assez grande vertu.

Remettez; pour le mieux, ces deux vers à la fonte.

(3) Princes, Héros, Grecs.

(4) Troupes de Soldats.

Maudit Censeur, te tairas-tu ?
 Ne sçaurois-je achever mon conte ?
 C'est un dessein très-dangereux
 Que d'entreprendre de te plaire.
 Les délicats sont malheureux :
 Rien ne sçauroit les satisfaire.

F A B L E I I.

Conseil tenu par les Rats.

U n Chat nommé Rodilardus,
 Faisoit de Rats telle (1) déconfiture,
 Que l'on n'en voyoit presque plus,
 Tant il en avoit mis dedans la sépulture.
 Le peu qu'il en restoit n'osant quitter son trou,
 Ne trouvoit à manger que le quart de son sou;
 Et Rodilard passoit, chez la gent misérable,
 Non pour un Chat, mais pour un diable.
 Or un jour qu'au haut & au loin
 Le galant alla chercher femme,
 Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame,
 Le demeurant des Rats tint chapitre en un coin
 Sur la nécessité présente.
 Dès l'abord, leur Doyen, personne très-prudente,
 Opina qu'il falloit, & plutôt que plus tard,
 Attacher un grelot au cou de Rodilard;
 Qu'ainsi, quand il iroit en guerre,
 De sa marche avertis ils s'enfuioient sous terre;
 Qu'il n'y sçavoit que ce moyen.
 Chacun fut de l'avis de monsieur le doyen.
 Chose ne leur parut à tous plus salutaire;

(1) Destruction.

La difficulté fut d'attacher le grelot.

L'un dit : Je n'y vas point, je ne suis pas si sot ;

L'autre : Je ne sçaurois. Si bien que sans rien faire

On se quitta. J'ai maints chapitres vus,

Qui pour néant se sont ainsi tenus ;

Chapitres, non de Rats, mais chapitres de Moines ;

(2) Voire chapitres de Chanoines.

Ne faut-il que délibérer ?

La Cour en Conseillers foisonne.

Est-il besoin d'exécuter ?

L'on ne rencontre plus personne.

(2) *Voire* est un vieux mot, mais si bien placé dans cet endroit, que les Dames qui lisent cette Fable, ne s'aperçoivent pas de son ancienneté. D'où je suis tenté de conclure, qu'on pourroit employer avec succès bien des mots surannés qu'on a laissé perdre sans en mettre d'autres à la place, & qui, employés à propos, plairoient comme dans La Fontaine, ce qu'on ne peut pas dire de cette foule de mots nouveaux qu'on substitue tous les ours à d'autres très-usités, qui par-là sont en danger de perdre.

F A B L E I I I .

Le Loup plaidant contre le Renard pardevant le Singe.

Un Loup disoit que l'on l'avoit volé.

Un Renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,

Pour ce prétendu vol par lui fut (1) appelé.

Devant le Singe il fut plaidé,

Non point par Avocats, mais par chaque partie.

Thémis n'avoit point travaillé,

De mémoire de Singe, à Fait plus embrouillé.

(1) Accusé en Justice.

Le Magistrat suoit en son lit de Justice.

Après qu'on eut bien contesté,

Repliqué, crié, tempêté;

Le Juge, instruit de leur malice,

Leur dit: Je vous connois de long-tems, mes amis;

Et tous deux vous pairez l'amende:

Car toi, Loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris,

Et toi, Renard, as pris ce que l'on te demande.

Le Juge prétendoit, qu'à tort & à travers,

On ne sçauroit manquer, condamnant un pervers.

Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impossibilité & la contradiction qui est dans le jugement de ce Singe, étoit une chose à censurer, mais je ne m'en suis servi qu'après Phèdre. C'est en cela que consiste le bon mot; selon mon avis.

F A B L E I V.

Les deux Taureaux & une Grenouille.

Deux Taureaux combattoient à qui posséderoit -
 Une Génisse avec l'empire.
 Une Grenouille en soupiroit.
 Qu'avez-vous? se mit à lui dire
 Quelqu'un du peuple (1) croassant.
 Et ne voyez-vous pas, dit-elle,
 Que la fin de cette querelle
 Sera l'exil de l'un; que l'autre le chassant,
 Le fera renoncer aux campagnes fleuries?
 Il ne régnera plus sur l'herbe des prairies,
 Viendra dans nos marais régner sur les roseaux;

(1) Une autre Grenouille.

Et nous foulant aux pieds, jusques au fond des eaux,
Tantôt l'une, & puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse
Du combat qu'a causé madame la Génisse.

Cette crainte étoit de bon sens.

L'un des Taureaux en leur demeure

S'alla cacher à leurs dépens,

Il en écrasoit vingt par heure.

(2) Hélas ! on voit que de tout temps

Les petits ont pâti des sottises des Grands.

(1) Ce qui revient à ce que dit Horace à l'occasion de la guerre de Troye :

Quidquid delirant Reges plebsuntur Asbrui.

F A B L E V.

La Chauve-souris & les deux Belettes.

U ne Chauve-souris donna tête baissée,
Dans un nid de Belette : & si-tôt qu'elle y fut,
L'autre, envers les Souris de long-tems courroucée,
Pour la dévorer accourut.

Quoi ? vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
Après que votre race a tâché de me nuire ?

N'êtes-vous pas Souris ? Parlez sans fiction.

Oui, vous l'êtes, ou bien je ne suis pas Belette.

Pardonnez-moi, dit la pâvrette,

Ce n'est pas ma profession.

Moi Souris ! Des méchans vous ont dit ces nouvelles ;

Grace à l'Auteur de l'univers,

Je suis oiseau : voyez mes ailes :

Vive la gent qui fend les airs.

Sa raison plut, & sembla bonne.

Elle fait si bien, qu'on lui donne

Liberté de se retirer.

Deux jours après, notre étourdie
 Aveuglement se va fourrer
 Chez une autre Belette aux oiseaux ennemie.
 La voilà derechef en danger de sa vie.
 La dame du logis, avec son long museau,
 S'en alloit la croquer en qualité d'oiseau,
 Quand elle protesta qu'on lui faisoit outrage.
 Moi, pour telle passer ! Vous n'y regardez pas.
 Qui fait l'oiseau ? c'est le plumage.
 Je suis Souris : vivent les Rats ;
 Jupiter confonde les Chats.
 Par cette adroite répartie
 Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvés qui (1) d'écharpe changeans,
 Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent (1) fait la figue.
 Le Sage dit, selon les gens,
 Vive le Roi, vive la (3) Ligue.

(1) Paroissant tantôt d'un parti & tantôt d'un autre.
 C'est une chose ordinaire que les partis se distinguent les
 uns des autres par des écharpes de différentes couleurs.

(2) Faire la figue signifie le moquer.

(3) Parti opposé à celui du Roi.

F A B L E VI.

L'Oiseau blessé d'une flèche.

Mortellement atteint d'une (1) flèche empennée,
 Un Oiseau déplorait sa triste destinée ;

(1) Munie de plumes, qui contribuent à la direction
 & à la rapidité de son vol.

Et disoit en souffrant un surcroit de douleur,
Faut-il contribuer à son propre malheur?

Cruels humains, vous tirez de nos ailes
De quoi faire voler ces machines mortelles.
Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié :
Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.
Des enfans de (2) Japet toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

(2) Si, selon la Fable, les hommes sont enfans de Japet, on ne voit pas trop bien comment elle a pu attribuer la formation de l'homme à Prométhée fils de Japet. Mais il seroit ridicule de s'arrêter ici à démêler cette fusée.

F A B L E V I I.

La Lice & sa Compagne.

U ne (1) Lice étant sur son (2) terme,
Et ne sachant où mettre un fardeau si pesant,
Fait si bien qu'à la fin sa Compagne consent
De lui prêter sa hute, où la Lice s'enferme.
Au bout de quelque tems sa Compagne revient.
La Lice lui demande encore une quinzaine :
Ses petits ne marchotent, disoit-elle, qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtient.
Ce second terme échû, l'autre lui redemande
Sa maison, sa chambre, son lit.
La Lice cette fois montre les dents, & dit :
Je suis prête à sortir avec toute ma bande,
Si vous pouvez nous mettre hors,
Ses enfans étoient déjà forts.

(1) Une grosse chienne.

(2) Prête à mettre bas ses petits.

Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette.

Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,
Il faut que l'on en vienne aux coups ;
Il faut plaider, il faut combattre.
Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bien-tôt pris quatre.

F A B L E V I I I.

L'Aigle & l'Escarbot.

L'Aigle donnoit la chasse à maître Jean Lapin,
Qui droit à son terrier s'enfuyoit au plus vite.
Le trou de l'Escarbot se rencontre en chemin.

Je laisse à penser si ce gîte

Etoit sûr : mais où mieux ? Jean Lapin s'y blotit.
L'Aigle fondant fur lui, nonobstant cet asyle,

(1) L'Escarbot intercede, & dit :

Princesse des oiseaux, il vous est fort facile
D'enlever, malgré moi, ce pauvre malheureux :
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie ;
Et puisque Jean Lapin vous demande la vie,
Donnez-la-lui, de grace, ou l'ôtez à tous deux :
C'est mon voisin, c'est mon compere.

L'Oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,

Choque de l'aile l'Escarbot,

L'étourdit, l'oblige à se taire,

Enleve Jean Lapin. L'Escarbot indigné,

Vole au nid de l'Oiseau, fracasse en son absence
Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance :
Pas un seul ne fut épargné.

L'Aigle étant de retour, & voyant ce ménage,

(1) Espèce d'insecte.

Remplit le ciel de cris ; & , pour comble de rage ,
Ne sçait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.

Elle gémit en vain , sa plainte au vent se perd :

Il fallut , pour cet an , vivre en mere affligée.

L'an suivant , elle mit son nid en lieu plus haut.

L'Escarbot prend son tems , fait faire aux œufs le saut.

La mort de Jean Lapin derechef est vengée.

Ce second deuil fut tel que l'écho de ces bois

N'en dormit de plus de six mois.

L'oiseau qui porte (2) Ganimède ,

Du Monarque des Dieux enfin implore l'aide ,

Dépote en son giron ses œufs , & croit qu'en paix

Ils seront dans ce lieu ; que pour ses intérêts ,

Jupiter se verra contraint de les défendre :

Hardi qui les iroit là prendre.

Aussi ne les y prit-on pas.

Leur ennemi changea de note ;

Sur la robe du Dieu fit tomber une crotte :

Le Dieu la secouant jeta les œufs à bas.

Quand l'Aigle sçut l'inadvertance ,

Elle menaça Jupiter

D'abandonner sa Cour , d'aller vivre au désert ,

De quitter toute dépendance ,

Avec mainte autre extravagance.

Le pauvre Jupiter se tut.

Devant son Tribunal l'Escarbot comparut ,

Fît sa plainte , & conta l'affaire.

On fit entendre à l'Aigle enfin qu'elle avoit tort.

Mais les deux ennemis ne voulant point d'accord ,

Le Monarque des Dieux s'avisa , pour bien faire ,

De transporter le tems où l'Aigle fait l'amour ,

En une autre saison , quand la race Escarbote

Est en quartier d'hyver , & comme la Marmote ,

Se cache & ne voit point le jour.

(2) Bel enfant , aimé de Jupiter , qui l'enleva sur son Aigle.

F A B L E I X.

Le Lion & le Moucheron.

Va-t-en, chétif insecte, excrément de la terre :

C'est en ces mots que le Lion

Parloit un jour au Moucheron.

L'autre lui déclara la guerre.

Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi

Me fasse peur, ni me foucie?

Un bœuf est plus puissant que toi,

Je le mène à ma fantaisie.

A peine il achevoit ces mots,

Que lui-même il sonna la charge,

Fut le trompette & le héros.

Dans l'abord il se met au large,

Puis, prend son temps, fond sur le cou

Du Lion qu'il rend presque fou.

Le (1) quadrupède écume, & son œil étincelle :

Il rugit : on se cache, on tremble à l'environ ;

Et cette allarme universelle

Est l'ouvrage d'un Moucheron.

Un avorton de mouche en cent lieux le harcèle,

Tantôt pique l'échine, & tantôt le museau,

Tantôt entre au fond du naseau.

La rage alors se trouve à son faite montée.

L'invisible ennemi triomphe, & rit de voir

Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée,

Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.

Le malheureux Lion se déchire lui-même,

Fait raisonner sa queue à l'entour de ses flancs,

Bat l'air, qui n'en peut mais ; & sa fureur extrême

(1) Une bête à quatre pieds.

Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents.
 L'insecte ; du combat se retire avec gloire :
 Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
 Va par-tout l'annoncer, & rencontre en chemin
 (2) L'embuscade d'une araignée :
 Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par-là peut nous être enseignée ?
 J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
 Les plus à craindre sont souvent les plus petits :
 L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
 Qui périt pour la moindre affaire.

(1) Une toile d'Araignée où le moucheron fut pris.

F A B L E X.

*L'Âne chargé d'éponges, & l'Âne chargé
 de sel.*

U n Ânier, son (1) sceptre à la main,
 Menoit en Empereur Romain
 Deux (2) coursiers à longues oreilles.
 L'un, d'éponges chargé, marchoit comme un courier ;
 Et l'autre, se faisant prier,
 (3) Portoit, comme on dit, les bouteilles.
 Sa charge étoit de sel. Nos gaillards pèlerins
 Par mont, par vaux & par chemins

(1) Son fouët, ou son bâton.

(2) On donne le nom de *Coursier* à de beaux & bons chevaux ; ici ce sont deux Ânes, dont les oreilles sont, à proportion, beaucoup plus longues que celles des chevaux.

(3) Marchoit lentement, comme s'il eût porté les bouteilles.

Au gué d'une rivière à la fin arriverent,
Et fort empêchés se trouverent.

L'Anier, qui tous les jours traversoit ce gué - là,
Sur l'Ane à l'éponge monta,
Chassant devant lui l'autre bête,
Qui voulant en faire à sa tête,
Dans un trou se précipita,
Revint sur l'eau, puis échapa :
Car au bout de quelques nagees
Tout son sel se fondit si bien,
Que le Baudet ne sentit rien
Sur ses épaules soulagées.

Camarade Epongier prit exemple sur lui,
Comme un mouton qui va dessus la (4) foi d'autrui
Voilà mon Ane à l'eau, jusqu'au col il se plonge
Lui, le conducteur & l'éponge.

Tous trois burent d'autant : l'Anier & le Grison
(5) Firent à l'éponge raison.

Celle-ci devint si pesante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
Que l'Ane succombant ne put gagner le bord.

L'Anier l'embrassoit dans l'attente
D'une prompte & certaine mort.

Quelqu'un vint au secours : qui ce fut, il n'importe.
C'est assez qu'on ait vu par - là qu'il ne faut point
Agir chacun de même sorte.
J'en voulois venir à ce point.

(4) Fait sottement ce qu'il voit faire à d'autres.

(5) Se remplirent d'eau comme l'éponge.



F A B L E X I.

Le Lion & le Rat.

F A B L E X I I.

La Colombe & la Fourmi.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde.
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux Fables feront foi,
Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un Lion,
Un Rat sortit de terre, assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il étoit, & lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un auroit-il jamais cru,
Qu'un Lion d'un Rat eût affaire ?
Cependant il avint qu'au sortir des forêts,
Ce Lion fut pris dans des rets,
Dont ses rugissemens ne le purent défaire.
Sire Rat accourut, & fit tant par les dents,
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience & longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.
Le long d'un clair ruisseau buvoit une Colombe :
Quand sur l'eau se penchant une Fourmi y tombe.

Et dans cet Océan (1) l'on eût vu la Fourmis
~~S'efforcer, mais en vain ; de regagner la rive.~~
 La Colombe aussi-tôt usa de charité.
 Un brin d'herbe dans l'eau, par elle étant jetté,
 Ce fut (2) un promontoire où la Fourmis arrive.
 Elle se sauve ; & là-dessus
 Passe un certain (3) croquant qui marchoit les
 pieds nus :
 Ce croquant, par hazard, avoit une arbalète.
 Dès qu'il voit (4) l'Oiseau de Vénus,
 Il le croit en son pot, & déjà lui fait fête.
 Tandis qu'à le tuer mon Villageois s'apprête,
 La Fourmis le pique au talon.
 Le (5) vilain retourne la tête.
 La Colombe l'entend, part, & tire de (6) long.
 Le soupé du croquant avec elle s'envole.
 Point de Pigeon pour une obole.

(1) La grande mer, par rapport à la Fourmi.

(2) Pointe de terre ou de roche, qui avance dans la mer.

(3) Un Païsan. En 1637. sous Louis XIII. il se fit un soulèvement de quelques communes dans le Périgord & la Saintonge, qui, sous prétexte de liberté ne vouloient plus payer de subsides ; & se nommoient *Croquans*. De là ce nom a été employé pour désigner en général un pauvre Païsan, un Villageois,

(4) La Colombe.

(5) Mot ancien, qui signifie un Païsan. De *Villa*, Maison de campagne, a été formé *Villains*, qui n'est que de la basse latinité.

(6) S'envole au plus vite.

F A B L E X I I I.

*L'Astrologue qui se laisse tomber dans
 un puits.*

Un Astrologue un jour se laissa cheoir
 Au fond d'un puits. On lui dit : Pauvre bête,

Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête?

Cette aventure en soi, sans aller plus avant,
Peut servir de leçon à la plupart des hommes.
Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,

Il en est peu qui fort souvent

Ne se plaisent d'entendre dire,

Qu'au livre du destin les mortels peuvent lire.

Mais ce livre qu'Homère & les siens ont chanté,

Qu'est-ce, que le hazard parmi l'Antiquité,

Et parmi nous la Providence?

Or du hazard il n'est point de science;

S'il en étoit, on auroit tort

De l'appeler hazard, ni fortune, ni sort,

Toutes choses très-incertaines.

Quant aux volontés souveraines;

De celui qui fait tout, & rien qu'avec dessein,

Qui les fait que lui seul? Comment lire en son sein?

Auroit-il imprimé sur le front des étoiles

Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles?

A quelle utilité? Pour exercer l'esprit

De ceux qui de la sphère & du globe ont écrit?

Pour nous faire éviter des maux inévitables?

Nous rendre, dans les biens, de plaisirs incapables?

Et causant du dégoût pour ces biens, (1) prévenus,

Les convertir en maux devant qu'ils soient venus?

C'est erreur, ou plutôt, c'est crime de le croire.

Le Firmament se meut, les Astres font leur cours,

Le Soleil nous luit tous les jours;

Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire,

Sans que nous en puissions autre chose inférer

Que la nécessité de luire & d'éclairer,

D'amener les saisons, de meurir les semences,

De verser sur les corps certaines influences.

(1) Anticipés par notre imagination.

Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer
 Les tiens & toi pouvez vaquer,
 Sans nulle crainte, à vos affaires;
 Nous vous y servirons en freres.
 Faites - en les feux dès ce soir;
 Et cependant viens recevoir
 Le baiser d'amour fraternelle.

Ami, reprit le Coq, je ne pouvois jamais
 Apprendre une plus douce & meilleure nouvelle,
 Que celle
 De cette paix.

Et ce m'est une double joie
 De la tenir de toi. Je vois deux Lévrier
 Qui, je m'assure, sont couriers,
 Que pour ce sujet on envoie.
 Ils vont vite, & seront dans un moment à nous.
 Je descens, nous pourrons nous entrebaiser tous.
 Adieu, dit le Renard, ma traite est longue à faire.
 Nous nous réjouirons du succès de l'affaire

Une autre fois. Le galant aussi-tôt
 Tire ses (2) grègues, gagne au haut,
 Mal-content de son stratagème.
 Et notre vieux Coq, en soi-même,
 Se mit à rire de sa peur :

Car c'est double plaisir de tromper un trompeur.

(2) Vieux mot, pour dire, tirer ses chausses, s'enfuir.
*Ménage soupçonne que Grèque vient de Graca, comme
 qui diroit, Culote à la Grecque.*



F A B L E X V I.

Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.

L'oiseau (1) de Jupiter enlevant un mouton ;
 Un Corbeau témoin de l'affaire ,
 Et plus foible de reins , mais non pas moins glouton ,
 En voulut sur l'heure autant faire.
 Il tourne à l'entour du troupeau ,
 Marque, entre cent moutons, le plus gras, le plus beau,
 Un vrai mouton de (2) sacrifice.
 On l'avoit réservé pour la bouche des Dicux.
 Gaillard Corbeau disoit, en le couvrant des yeux ,
 Je ne sçai qui fut ta nourrice ;
 Mais ton corps me paroît en merveilleux état :
 Tu me serviras de pâture.
 Sur l'animal bêlant, à ces mots il s'abat.
 La moutonnière créature
 Pefoit plus qu'un fromage ; outre que sa toison
 Etoit d'une épaisseur extrême,
 Et mêlée, à peu près, de la même façon
 Que la barbe de (3) Poliphème.
 Elle empêtra si bien les (4) ferres du Corbeau ,
 Que le pauvre animal ne put faire retraite.
 Le Berger vient, le prend, l'encage bien & beau,
 Le donne à ses enfans pour servir d'amufette.
 Il faut se mesurer, la conséquence est nette.
 Mal prend aux volereaux de faire les voleurs.
 L'exemple est un dangereux (5) leure.

(1) L'Aigle.

(2) Tel qu'on les offroit aux Dieux.

(3) Un Cyclope des plus monstrueux.

(4) Les pâtres.

(5) Attrait captieux, qui n'est bon qu'à tromper ceux qui courent après.

Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands Seigneurs :

Où la guêpe a passé, le moucheron demeure.

F A B L E X V I I.

Le Paon se plaignant à Junon.

Le Paon se plaignoit à Junon.

Déesse, disoit-il, ce n'est pas sans raison

Que je me plains, que je murmure :

(1) Le chant dont vous m'avez fait don

Déplait à toute la nature :

Au-lieu qu'un Rossignol, chétive créature,

Forme des sons aussi doux qu'éclatans,

Est lui seul l'honneur du Printems.

Junon répondit en colere :

Oiseaux jaloux, & qui devrois te taire,

Est-ce à toi d'envier la voix du Rossignol ?

Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col

Un Arc-en-Ciel nué de cent sortes de soies,

Qui te panades, qui déploies

Une si riche queue, & qui semble à nos yeux

La boutique d'un Lapidaire ?

Est-il quelque oiseau sous les cieux

Plus que toi capable de plaire ?

Tout animal n'a pas toutes propriétés ;

Nous vous avons donné diverses qualités :

Les uns ont la grandeur & la force en partage ;

Le Faucon est léger, l'Aigle plein de courage ;

Le Corbeau sert pour le présage,

(1) Le chant du Paon n'a rien d'agréable. C'e
st un miaulement qu'un chant.

La Corneille avertit des malheurs à venir.

Tous sont contents de leur ramage.

Cesse donc de te plaindre , ou bien , pour te punir,
Je t'ôterai ton plumage.

F A B L E X V I I I.

La Chatte métamorphosée en femme.

Un Homme chérissoit éperdument sa Chatte,
Il la trouvoit mignonne , & belle , & délicate ,

Qui miauloit d'un ton fort doux :

Il étoit plus fou que les fous.

Cet Homme donc , par prières , par larmes ,

Par sortilèges , & par charmes ,

Fait tant qu'il obtient du destin ,

Que sa Chatte , en un beau matin ,

Devient Femme ; & le matin même ,

Maître sot en fait sa moitié.

Le voilà fou d'amour extrême ,

De fou qu'il étoit d'amitié.

Jamais la Dame la plus belle

Ne charma tant son favori ,

Que fait cette épouse nouvelle

Son hypocondre de mari.

Il l'amadoue , elle le flatte :

Il n'y trouve plus rien de Chatte ;

Et poussant l'erreur jusqu'au bout ,

La croit Femme en tout & par tout.

Lorsque quelques Souris qui rongeoient de la natte,

Troublèrent le plaisir des nouveaux mariés.

Aussi-tôt la Femme est sur pieds :

Elle manqua son aventure.

Souris de revenir , Femme d'être en posture.

Pour cette fois elle accourt à point :

Car ayant changé de figure,
 Les Souris ne la craignoient point.
 Ce lui fut toujours une amorce,
 Tant le naturel a de force.

Il se moque de tout : certain âge accompli,
 Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.

(1) En vain de son train ordinaire
 On le veut désaccoutumer ;

Quelque chose qu'on puisse faire,
 On ne sçauroit le réformer.

Coups de fourches, ni d'étrivières

Ne lui font changer de manières ;

Et fussiez-vous embâtonnés,

Jamais vous n'en ferez les maîtres.

Qu'on lui ferme la porte au nez,

Il reviendra par les fenêtres.

(1) Tout ce que nous dit ici La Fontaine, Horace l'a renfermé plus heureusement, à mon avis, dans ce vers :

Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.

Epist. x. lib. 1.

& je ne sçaurois m'empêcher d'ajouter (sans décider pourtant) que La Fontaine auroit beaucoup mieux fait de terminer sa Fable par ces deux vers :

Il se moque de tout ; certain âge accompli,

Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.

car le reste n'est qu'une foible répétition de la même pensée, ou je crois que La Fontaine s'est engagé par l'envie d'imiter Horace.

F A B L E X I X.

Le Lion & l'Ane chassant.

L Le Roi des animaux se mit un jour en tête
 De (1) giboyer. Il célébroit sa fête.
 Le gibier du Lion ce ne sont point moineaux,

(1) Aller à la chasse du gibier.

Mais beaux & bons Sangliers, Daims & Cerfs bons
& beaux.

Pour réussir dans cette affaire,

Il se servit du ministère

De l'Ane, à la voix de (2) Stentor.

L'Ane à messier Lion fit office de (3) cor.

Le Lion le posta, le couvrit de ramée,

Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son

Les moins intimidés fuïroient de leur maison.

Leur troupe n'étoit pas encore accoutumée

A la tempête de sa voix;

L'air en rétentissoit d'un bruit épouvantable.

La frayeur faisoit les hôtes de ces bois;

Tous fuyoient, tous tomboient au piège inévitable

Où les attendoit le Lion.

N'ai-je pas bien servi dans cette occasion?

Dit l'Ane, en se donnant tout l'honneur de la chasse.

Oui, reprit le Lion, c'est bravement crié.

Si je ne connoissois ta personne & ta race,

J'en ferois moi-même effrayé.

L'Ane, s'il eût osé, se fût mis en colere,

Encor-qu'on le raillât avec juste raison:

Car qui pourroit souffrir un Ane fanfaron?

Ce n'est pas-là leur caractère.

(2) Un Grec, qui, selon Homère, avoit la voix forte
supérieure à celle des autres hommes.

(3) Trompe de chasse qui réjouit & anime les Chas-
seurs & les Chiens.

F A B L E X X.

Testament expliqué par Esope.

Si ce qu'on dit d'Esope est vrai,
C'étoit l'oracle de la Grèce :
Lui seul avoit plus de sagesse.

Que tout (1) l'Aréopage. En voici, pour essai,
 Une histoire des plus gentilles ;
 Et qui pourra plaire au lecteur.

Un certain homme avoit trois filles,
 Toutes trois de contraire humeur :
 Une buveuse, une coquette,
 La troisième avare parfaite.
 Cet homme par son testament,
 Selon les (2) loix municipales,
 Leur laissa tout son bien par portions égales,
 En donnant à leur mere tant,
 Payable quand chacune d'elles
 Ne posséderoit plus sa (3) contingente part.
 Le pere mort, les trois femmes
 Courent au testament, sans attendre plus tard.
 On le lit ; on tâche d'entendre
 La volonté du Testateur ;
 Mais en vain : car comment comprendre
 Qu'aussi-tôt que chacune sœur
 Ne possédera plus sa part héréditaire,
 Il lui faudra payer sa mere ?
 Ce n'est pas un fort bon moyen
 Pour payer, que d'être sans bien.
 Que vouloit donc dire le pere ?
 L'affaire est consultée ; & tous les Avocats
 Après avoir tourné le cas
 En cent & cent mille manieres,
 Y jettent (4) leur bonnet, se confessent vaincus
 Et conseillent aux héritieres
 De partager le bien sans songer au surplus.
 Quant à la femme de la veuve,

(1) Sénat, ou assemblée des Juges d'Athenes.

(2) Loix de la Ville d'Athenes.

(3) La part qui lui devoit être donnée.

(4) Expression figurée, pour dire qu'ils se déclarent incapables d'expliquer le testament.

Voici, leur dirent-ils, ce que le Conseil treuve :

Il faut que chaque sœur se charge par traité

Du tiers payable à volonté,

Si mieux n'aime la mere en créer une rente

Dès le décès du mort courante.

La chose ainsi réglée, on composa trois lots :

En l'un, les maisons de bouteille,

Les buffets treffés sous la treille,

La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,

Les magasins de (5) Malvoisie,

Les esclaves de bouche ; & pour dire en deux mots,

L'attirail de la goinfreterie.

Dans un autre, celui de la coquetterie,

La maison de la ville, & les meubles exquis,

Les Eunuques & les coëffes,

Et les brodeuses,

Les joyaux, les robes de prix.

Dans le troisième lot, les fermes, le ménage,

Les troupeaux & le pâturage,

Valets & bêtes de labour.

Ces lots faits, on jugea que le sort pourroit faire,

Que peut-être pas une sœur

N'auroit ce qui lui pourroit plaire.

Ainsi, chacune prit son inclination,

Le tout à l'estimation.

Ce fut dans la ville d'Athenes,

Que cette rencontre arriva.

Petits & grands, tout aprouva

Le partage & le choix. Esope seul trouva

Qu'après bien du temps & des peines,

Les gens avoient pris justement

Le contre-pied du testament.

Si le défunt vivoit, disoit-il, que (6) l'Attique

Auroit de reproches de lui !

(5) Vin Grec, fort doux. Ici *Malvoisie* se prend pour toute sorte de bon vin.

(6) Cette partie de la Grèce, dont Athenes étoit la Capitale.

Comment ! Ce peuple qui se pique
D'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui,
A si mal entendu la volonté suprême
D'un testateur ! Ayant ainsi parlé,
Il fait le partage lui-même,
Et donne à chaque sœur un lot contre son gré,
Rien qui put être convenable,
Partant rien aux sœurs d'agréable :
A la Coquette l'attirail
Qui suit les personnes buveuses :
La Biberonne eut le bétail :
La Ménagère eut les coëffeuses.
Tel fut l'avis du (7) Phrygien,
Alléguant qu'il n'étoit moyen
Plus sûr, pour obliger ces filles
A se défaire de leur bien :
Qu'elles se mariroient dans les bonnes familles,
Quand on leur verroit de l'argent :
Pairoient leur mere tout comptant ;
Ne posséderaient plus les effets de leur pere,
Ce que disoit le testament.
Le peuple s'étonna comme il se pouvoit faire
Qu'un homme seul eut plus de sens
Qu'une multitude de gens.

(7) Esope né en Phrygie.

Fin du second Livre.





LIVRE TROISIEME.



FABLE PREMIERE.

Le Meunier, son Fils, & l'Ane.
A. M. D. M.

L'INVENTION des Arts étant un droit d'aïnesse,
Nous devons (1) l'Apologue à l'ancienne Grece :
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte est un pays plein de terres désertes :
Tous les jours nos Auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé :
Autrefois à (2) Racan, Malherbe l'a conté.
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa Lyre,
Disciples d'Apollon, nos Maîtres, pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout seuls & sans témoins ;
(Comme ils se consoloient leurs penfers & leurs soins)
Racan commence ainsi : Dites - moi , je vous prie ,
Vous qui devez sçavoir les choses de la vie ,
Qui par tous ses degrés avez déjà passé ,

(1) Fable instructive..

(2) Excellent Poëte François, mort en 1670.

Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé ;
 A quoi m'ie résoudrai-je ? Il est tems que j'y pense.
 Vous connoissez mon bien, mon talent, ma naissance.
 Dois-je dans la province établir mon séjour ?
 Prendre emploi dans l'Armée, ou bien charge à la
 Cour ?

Tout au monde est mêlé d'amertume & de charmes :
 La Guerre a ses douceurs, l'Hymen a ses alarmes.
 Si je suivois mon goût, je scaurois où buter ;
 Mais j'ai les miens, la Cour, le peuple à contenter.
 Malherbe là-dessus : contenter tout le monde !
 Ecoutez ce récit avant que je réponde.

J'ai lû dans quelque endroit, qu'un Meunier & son fils,
 L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
 Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
 Alloient vendre leur Ane un certain jour de foire.
 Afin qu'il fût plus 'frais & de meilleur débit,
 On lui lia les pieds, on vous le suspendit :
 Puis cet homme & son fils le portent comme un (3)
 lustre.

Pauvres gens, idiots, couple ignorant & rustre !
 Le premier qui le vit, de rire s'éclata.
 Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?
 Le plus Ane des trois n'est pas celui qu'on pense.
 Le Meunier, à ces mots, connoît son ignorance.
 Il met sur pieds sa bête, & la fait dévaler.
 L'Ane qui goûtoit fort l'autre façon d'aller,
 Se plaint en son patois. Le Meunier (4) n'en a cure.
 Il fait monter son fils, il suit ; & d'avanture
 Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
 Le plus vieux, au garçon, s'écria tant qu'il put :
 Oh là, oh, descendez que l'on ne vous le dise,
 Jeune homme qui menez laquais à barbe grise.

(3) Grand Chandelier à branches.

(4) Ne s'en met point en peine.

C'étoit à vous de suivre, au vieillard de monter.
 Messieurs, dit le Meunier, il vous faut contenter.
 L'enfant met pied à terre, & puis le vieillard monte.
 Quand trois filles passant, l'une dit : c'est grand'honte
 Qu'il fasse voir ainsi clocher ce jeune fils,
 Tandis que ce nigaud, comme un Evêque assis,
 Fait le veau sur son Ane, & pense être bien sage.
 Il n'est, dit le Meunier, plus de veaux à mon âge.
 Passez votre chemin, la fille, & m'en croyez.
 Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
 L'homme crut avoir tort, & mit son fils en croupe.
 Au bout de trente pas, une troisième troupe
 Trouve encore à gloser. L'un dit : ces gens sont fous,
 Le Baudet n'en peut plus, il mourra sous leurs coups ;
 Hé quoi, charger ainsi cette pauvre Bourrique !
 N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?
 Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
 Parbieu, dit le Meunier, est bien fou du cerveau,
 Qui prétend contenter tout le monde & son pere.
 Essayons toutefois, si par quelque manière
 Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux ;
 L'Ane, (5) se prélassant, marche seul devant eux.
 Un quidam les rencontre, & dit : Est-ce la mode
 Que Baudet aille à l'aise, & Meunier s'incommode ?
 Qui de l'Ane ou du Maître est fait pour se lasser ?
 Je conseille à ces gens de le faire enchaîner.

(5) Prenant l'air grave & majestueux d'un Prélat. On trouve se prélasser dans Rabelais ; & c'est apparemment de là que La Fontaine l'a tiré. Je vis Diogenes, dit Epifre-mont revenu des Enfers, qui se prélassoit en magnificence avec une grande robe de pourpre & un sceptre en sa dextre, & faisait enrager Alexandre le Grand, quand il n'avait bien capoté ses chausses. Pantagruel, Liv. II. chap. 30. Et ailleurs, parlant du Bucheron à qui Mercure avait présenté trois coignées, l'une d'or, l'autre d'argent, & une troisième de bois, & qui s'étant contenté de celle de bois qu'il avait perdue, reçut les deux autres en récompense de la bonne foi, il ajoute : Ainsi le Bucheron s'en va prélassant par le Pays, faisant bonne tregne parmi ses paroissiens & voisins.

Ils usent leurs fouliers , & conservent leur Ane :
 Nicolas , au rebours : car quand il va voir Jeanne ,
 Il monte sur sa bête , & la chanson le dit.
 Beau trio de Baudets ! le Meunier repartit ,
 Je suis Ane , il est vrai , j'en conviens , je l'avoue :
 Mais que dorénavant on me blâme , on me loue ,
 Qu'on dise quelque chose , ou qu'on ne dise rien ,
 J'en veux faire à ma tête : il le fit , & fit bien.

Quant à vous , suivez Mars , ou l'Amour , ou le Prince ,
 Allez , venez , courez , demeurez en province ,
 Prenez femme , abbaye , emploi , gouvernement :
 Les gens en parleront , n'en doutez nullement.

F A B L E I I.

Les Membres & l'Estomac.

Je devois par la Royauté
 Avoir commencé mon ouvrage :
 A la voir d'un certain côté ,
 Messer (1) Gaster en est l'image.
 S'il a quelque besoin , tout le corps s'en ressent.
 De travailler pour lui les membres se lassant ,
 Chacun d'eux résolu de vivre en gentilhomme ,
 Sans rien faire , alléguant l'exemple de Gaster.
 Il faudroit , disoient-ils , sans nous qu'il vécût d'air.
 Nous suons , nous peinons comme bêtes de somme :
 Et pour qui ? pour lui seul : nous n'en profitons pas ;

(1) *L'Estomac*. C'est dans ce sens-là que Rabelais s'est avisé d'employer le mot de *Gaster* , qui est originairement Grec.

Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.

Chommons, (2) c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre.

Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,

Les bras d'agir, les jambes de marcher.

Tous dirent à Gaster qu'il en allât chercher.

Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent...

Bien-tôt les pauvres gens tomberent en langueur :

Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur :

Chaque membre en souffrit : les forces se perdirent.

Par ce-moyen les mutins virent

Que celui qu'ils croyoient oisif & paresseux,

A l'intérêt commun contribuoit plus qu'eux.

Ceci peut s'appliquer à la grandeur Royale.

Elle reçoit & donne ; & la chose est égale.

Tout travaille pour elle, & réciproquement.

Tout tire d'elle l'aliment.

Elle fait subsister l'artisan de ses peines,

Enrichit le Marchand, gage le Magistrat,

Maintient le laboureur, donne paye au soldat,

Distribue en cent lieux ses grâces souveraines,

Entretient seule tout l'Etat.

(3) Menenius le sçut bien dire :

La Commune s'alloit séparer du Sénat.

Les mécontents disoient qu'il avoit tout l'Empire,

Le pouvoir, les trésors, l'honneur, la dignité :

Au-lieu que tout le mal étoit de leur côté ;

Les tributs, les impôts, les fatigues de guerre.

Le peuple hors des murs étoit déjà posté,

La plupart s'en alloient chercher une autre terre,

Quand Menenius leur fit voir

Qu'ils étoient aux membres semblables ;

Et par cet Apologue insigne entre les Fables,

Les ramena dans leur devoir.

(2) Chommer, c'est se reposer comme dans un jour de fête.

(3) Sénateur Romain, du réms des Consuls.

F A B L E I I I.

Le Loup devenu Berger.

Un Loup, qui commençoit d'avoir petite part
 Aux Brébis de son voisinage,
 Crut qu'il falloit s'aider de la peau du Renard,
 Et faire un nouveau personnage.
 Il s'habille en Berger, endosse un hoqueton,
 Fait sa houlette d'un bâton,
 Sans oublier la cornemuse.
 Pour pousser jusqu'au bout sa ruse,
 Il auroit volontiers écrit sur son chapeau,
C'est moi qui suis Gaillot, Berger de ce troupeau.
 Sa personne étant ainsi faite,
 Et ses pieds de devant posés sur sa houlette,
 Guillot le (1) Sycophante approche doucement.
 Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,
 Dormoit alors profondément.
 Son chien dormoit aussi, comme aussi sa musette.
 La plupart des Brébis dormoient pareillement.
 L'hypocrite les laissa faire;
 Et pour pouvoir mener vers son fort les Brébis,
 Il voulut ajouter la parole aux habits,
 Chose qu'il croyoit nécessaire;
 Mais cela gâta son affaire.
 Il ne put du Pasteur contrefaire la voix:
 Le ton dont il parla fit retentir les bois,
 Et découvrit tout le mystère.
 Chacun se réveille à ce son,
 Les Brébis, le Chien, le Garçon.
 Le pauvre Loup dans cet esclandre.

(1) Trompeur.

Empêché par son hoqueton ,
 Ne put ni fuir , ni se défendre.
 Toujours par quelque endroit fourbes se laissent
 prendre.

Quiconque est Loup , agisse en Loup ;
 C'est le plus certain de beaucoup.

F A B L E I V.

Les Grenouilles qui demandent un Roi.

Les Grenouilles se lassant
 De l'état (1) Démocratique ,
 Par leurs clameurs firent tant
 Que Jupin les soumit (2) au pouvoir Monarchique.
 Il leur tomba du Ciel un Roi tout pacifique.
 Ce Roi fit toutefois un tel bruit en tombant ,
 Que la gent marécageuse ,
 Gent fort sotte & fort peureuse ,
 S'alla cacher sous les eaux ,
 Dans les joncs , dans les roseaux ,
 Dans les trous du marécage ,
 Sans oser de long - tems regarder au visage
 Celui qu'elles croyoient être un géant nouveau.
 Or c'étoit un soliveau ,
 De qui la gravité fit peur à la première ,
 Qui de le voir s'aventurant ,
 Osa bien quitter sa tanière.
 Elle aprocha , mais en tremblant
 Une autre la suivit , une autre en fit autant ,
 Il en vint une fourmillière ;

(1) Où le Peuple gouverne.

(2) Au gouvernement souverain d'un seul , qu'on nomme
 Monarque , Roi , Prince , &c.

Et leur troupe à la fin se rendit familière
 Jusqu'à sauter sur l'épaule du Roi.
 Le bon Sire le souffre, & se tient toujours coi.
 Jupin en a bientôt la cervelle rompue.
 Donnez-nous, dit ce peuple, un Roi, qui se remue.
 Le Monarque des Dieux leur envoie une Grue,
 Qui les croque, qui les tue,
 Qui les gobe à son plaisir :
 Et Grenouilles de se plaindre ;
 Et Jupin de leur dire : & quoi, votre désir
 A ses loix croit-il nous astringre ?
 Vous avez dû premièrement
 Garder votre Gouvernement :
 Mais ne l'ayant pas fait, il vous devoit suffire
 Que votre premier Roi fut débonnaire & doux.
 De celui-ci contentez-vous,
 De peur d'en rencontrer un pire.

F A B L E V.

Le Renard & le Bouc.

Capitaine Renard alloit de compagnie
 Avec son ami Bouc, des plus haut encornez.
 Celui-ci ne voyoit pas plus loin que son nez ;
 L'autre étoit passé maître en fait de tromperie.
 La soif les obligea de descendre en un puits.
 Là, chacun d'eux se défalte.
 Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
 Le Renard dit au Bouc : que ferons-nous compere ?
 Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
 Leve tes pieds en haut, & tes cornes aussi :
 Mets-les contre le mur. Le long de ton échine
 Je grimperai premièrement ;
 Puis sur tes cornes m'élevant,

A l'aide de cette machine,
De ce lieu-ci je sortirai,
Après quoi je t'en tirerai.

Par ma barbe, dit l'autre, il est bon, & je loue
Les gens bien sentés comme toi.
Je n'aurois jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l'avoue.

Le Renard sort du puits, laisse son compagnon,
Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience.

Si le Ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurois pas, à la (1) légère,
Descendu dans ce puits. Or adieu, j'en suis hors :
Tâche de t'en tirer, & fais tous tes efforts :
Car pour moi j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.

En toute chose il faut considérer la fin.

(1) Imprudemment, sans réflexion.

F A B L E V I.

L'Aigle, la Laye & la Chatte.

L'Aigle avoit ses petits au haut d'un arbre creux ;
La (1) Laye au pied, la Chatte entre les deux :
Et sans s'incommoder, moyennant ce partage,
Meres & nourissons faisoient leur tripotage.
La Chatte détrusit, par sa fourbe, l'accord.
Elle grimpa chez l'Aigle, & lui dit : notre mort,
(Au moins de nos enfans, car c'est tout un aux meres.)

(1) La femelle du Sanglier.

Ne tardera possible guères.

Voyez-vous à nos pieds fouir incessamment
Cette maudite Laye, & creuser une mine ?
C'est pour déraciner le chêne assurément,
Et de nos nourissons attirer la ruine.

L'arbre tombant, ils seront dévorés :

Qu'ils s'en tiennent pour assurés.

S'il m'en restoit un seul, j'adoucirois ma plainte.
Au partir de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,

La perfide descend tout droit

A l'endroit

Où la Laye étoit en (2) gésine.

Ma bonne amie & ma voisine,

Là dit-elle tout bas, je vous donne un avis.

L'Aigle, si vous sortez, fendra sur vos petits ;

Obligez-moi de n'en rien dire ;

Son courroux tomberoit sur moi.

Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,

La Chatte en son trou se retire.

L'Aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins

De ses petits : la Laye encore moins ;

Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins,

Ce doit être celui d'éviter la famine.

A demeurer chez soi, l'une & l'autre s'obstine,

Pour secourir les siens dedans l'occasion :

L'Oiseau royal, en cas de mine ;

La Laye, en cas d'irruption.

La faim détruit tout : il ne resta personne

De la gent Marcaffine, & de la gent Aiglonne,

Qui n'allât de vie à trépas :

Grand (3) renfort pour messieurs les Chats.

Que ne fçait point ourdir une langue traîtresse

Par sa pernicieuse adresse ?

Des malheurs qui sont sortis

(2) Venoit de mettre bas ses petits Marcaffins.

(3) Grosse provision de bouche.

De la boîte de (4) Pandore,
Celui qu'à meilleur droit tout l'Univers abhorre,
C'est la fourbe, à mon avis.

(4) Très-belle fille, forgée par Vulcain, à laquelle Jupiter donna une boîte remplie de toute sorte de maux.

F A B L E V I I.

L'Ivrogne & sa Femme.

Chacun a son défaut où toujours il revient :
Honte ni peur n'y remédie.
Sur ce propos, d'un conte il me souvient :
Je ne dis rien que j'e n'a puie
De quelque exemple. Un suppôt de (1) Bacchus
Altéroit sa santé, son esprit & sa bourse.
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course,
Qu'ils sont au bout de leurs écus.
Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,
Avait laissé ses sens au fond d'une bouteille,
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.
Là, les vapeurs du vin nouveau
Cuverent à loisir. A son réveil il treuve
L'attrail de la mort à l'entour de son corps,
Un luminaire, un drap des morts.
Oh! dit-il, qu'est ceci? Ma femme est-elle veuve?
Là-dessus, son épouse, en habit (2) d'Alecton,
Masquée, & de sa voix contrefaisant le ton,
Vient au prétendu mort, approche de sa bière,
Lui présente un (3) chaudéau propre pour Lucifer.

(1) Un franc ivrogne.

(2) Une des trois Furies de l'Enfer,

(3) Bouillon ou potage. Chaudéau, Jusculum, Nicot.
De *Caldellum*, parce qu'on le prend chaud; dit Ménage
dans son *Dictionnaire Étymologique*.

F A B L E IX.

Le Loup & la Cicogne.

Les Loups mangent gloutonnement.
 Un Loup donc étant de (1) frairie,
 Se pressa, dit-on, tellement,
 Qu'il en pensa perdre la vie.
 Un os lui demeura bien avant au gosier.
 De bonheur pour ce Loup, qui ne pouvoit crier,
 Près de-là passe une Cicogne.
 Il lui fait signe, elle accourt.
 Voilà l'opératrice aussi-tôt en besogne.
 Elle retira l'os : puis, pour un si bon tour,
 Elle demanda son salaire.
 Votre salaire ? dit le Loup,
 Vous riez ma bonne commere.
 Quoi ! ce n'est pas encor beaucoup
 D'avoir de mon gosier retiré votre cou ?
 Allez, vous êtes une ingrate ;
 Ne tombez jamais sous ma patte.

(1) D'un grand pas.

F A B L E X.

Le Lion abattu par l'Homme.

On exposoit une peinture,
 Où l'artisan avoit tracé
 Un Lion d'immense stature
 Par un seul homme terrassé.

Les regardans en tiroient gloire.

Un Lion en passant rabattit leur caquet.

Je vois bien, dit-il, qu'en effet

On vous donne ici la victoire;

Mais l'ouvrier vous a déçus,

Il avoit liberté de feindre.

Avec plus de raison nous aurions le dessus,

Si mes confreres sçavoient peindre.

F A B L E X I.

Le Renard & les Raisins.

Certain Renard (1) Gascon, d'autres disent (2)
Normand,

Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins mûrs aparemment,
Et couverts d'une peau vermeille.

Le galant en eût fait volontiers un repas.

Mais comme il n'y pouvoit atteindre;

Ils sont trop verts, dit-il, & bons pour des (3) goujats.
Fit-il pas mieux que de se plaindre?

(1) Fanfaron, effronté, toujours prêt à justifier ses fautes par quelque trait de plaisanterie, bonne ou mauvaise.

(2) Plein de dissimulation, porté, comme par instinct, à répondre indirectement & obscurément à ceux qui lui parlent; & lorsqu'il le trouve bon, à leur dire nettement tout le contraire de ce qu'il pense.

(3) Valets de Soldats.



F A B L E X I I.

Le Cygne & le Cuisinier.

Dans une (1) ménagerie
 De volatiles remplie,
 Vivoient le Cygne & l'Oïson :
 Celui-là destiné pour les regards du Maître,
 Celui-ci pour son goût : l'un qui se piquoit d'être
 Commensal du (2) jardin, l'autre de la maison.
 Des Fossés du château faisant (3) leurs galeries,
 Tantôt on les eût vûs côte à côte nager,
 Tantôt courir sur l'onde, & tantôt se plonger,
 Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies.
 Un jour le Cuisinier, ayant trop bû d'un coup,
 Prit pour Oïson le Cygne, & le tenant au cou,
 Il alloit l'égorger, puis le mettre en potage.
 L'oiseau, prêt à mourir, se plaint en son ramage.
 Le Cuisinier fut fort surpris,
 Et vit bien qu'il s'étoit mépris.
 Quoi ! Je mettrois, dit-il, un tel (4) chanteur en soupe.
 Non, non, ne plaise aux Dieux que jamais ma main
 coupe
 La gorge à qui s'en sert si bien.

Ainsi dans les dangers qui nous suivent en (5) croupe,
 Le doux parler ne nuit de rien.

(1) Où l'on nourrit la volaille.

(2) Fréquentant le plus ordinairement le Jardin, comme l'autre la Maison.

(3) Leur lieu de plaisance.

(4) Le chant mélodieux des Cygnes n'est fondé que sur une Tradition poétique, dont la vérité n'a jamais été confirmée par l'événement.

(5) C'est-à-dire, qui nous talonnent, qui nous suivent de fort près.

F A B L E X I I I .

Les Loups & les Brebis.

Après mille ans & plus de guerre déclarée,
Les Loups firent la paix avecque les Brebis.
C'étoit apparemment le bien des deux partis :
Car si les Loups mangeoient mainte bête égarée,
Les Bergers, de leur peau, se faisoient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
Ni d'autre part pour les carnages.
Ils ne pouvoient jouir, qu'en tremblant, de leurs biens.
La paix se conclut donc : on donne des otages,
Les Loups, leurs Louveteaux, & les Brebis, leurs
Chiens.

L'échange, en étant fait aux formes ordinaires,
Et réglé par des Commissaires,
Au bout de quelque temps que Messieurs⁽¹⁾ les Louvats
Se virent Loups parfaits, & friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps que dans la bergerie
Messieurs les Bergers n'étoient pas ;
Etranglent la moitié des Agneaux les plus gras,
Les emportent aux dents, dans les bois se retirent.
Ils avoient averti leurs gens secrètement.
Les Chiens qui, sur leur foi, reposoient sûrement,
Furent étranglés en dormant.
Cela fut si-tôt fait qu'à peine ils le sentirent.
Tout fut mis en morceaux, un seul n'en échapa.

Nous pouvons conclure de là,
Qu'il faut faire aux méchans guerre continuelle.
La paix est fort bonne de soi,
J'en conviens : mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi ?

(1) Les jeunes Loups.

F A B L E X I V.

Le Lion devenu vieux.

L Le Lion, terreur des forêts,
 Chargé d'ans, & pleurant son antique prouesse,
 Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
 Devenus forts par sa foiblesse.
 Le Cheval s'aprochant, lui donne un coup de pied,
 Le Loup un coup de dent, le Bœuf un coup de corne.
 Le malheureux Lion languissant, triste & morne,
 Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
 Il attend son destin sans faire aucunes plaintes;
 Quand voyant l'Ane même à son antre accourir,
 Ah! c'est trop, lui dit-il, je voulois bien mourir;
 Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes.

F A B L E X V.

Philomèle & Progné.

A ntrefois (1) Progné l'Hirondelle
 De sa demeure s'écarta;
 Et loin des villes, s'emporta
 Dans un bois où chantoit la pauvre (2) Philomèle.
 Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous?
 Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vûe:

(1) Fille de Pandion, femme de Térée, changée en Hirondelle.

(2) Sœur de Progné: qui ayant été violée par Térée, Roi de Thrace, fut changée en Rossignol.

Je ne me souviens point que vous soyez venue
Depuis le-tems de Thrace habiter parmi nous.

Dites-moi, que pensez-vous faire?

Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire?

Ah! reprit Philomèle, en est-il de plus doux?

Progné lui repartit: Et quoi, cette musique,

Pour ne chanter qu'aux animaux,

Tout au plus à quelque rustique?

Le désert est-il fait pour des talens si beaux?

Venez faire aux cités éclater leurs merveilles.

Aussi bien en voyant les bois,

Sans cesse il vous souvient que Térée autrefois,

Parmi des demeures pareilles,

Exerça sa fureur sur vos divins apas.

Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage,

Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas:

En voyant les hommes, hélas!

Il m'en souvient bien davantage.

F A B L E X V I.

La Femme noyée.

Je ne suis pas de ceux qui disent: ce n'est rien,
C'est une femme qui se noie.

Je dis que c'est beaucoup: & ce sexe vaut bien
Que nous le-regrettions, puisqu'il fait notre joie.

Ce que j'avance ici, n'est pas hors de propos,

Puisqu'il s'agit dans cette Fable,

D'une femme qui dans les flots

Avoit fini ses-jours par un sort déplorable.

Son époux en cherchoit le corps,

Pour lui rendre en cette aventure

Les honneurs de la sépulture.

Il arriva que sur les bords

Du fleuve, auteur de sa disgrâce,
Des gens se promenoient; ignorant l'accident.
Ce mari donc leur demandant
S'ils n'avoient de sa femme aperçu nulle trace;
Nulle, reprit l'un d'eux; mais cherchez-la plus bas
Suivez le fil de la rivière.
Un autre repartit: non, ne le suivez pas,
Rebrouffez plutôt en arrière.
Quelle que soit la pente & l'inclination
Dont l'eau par sa course l'emporte,
L'esprit de contradiction
L'aura fait flotter d'autre sorte.
Cet homme se railloit assez hors de saison.
Quant à l'humeur contredisante,
Je ne sçai s'il avoit raison:
Mais que cette humeur soit, ou non,
Le défaut du sexe & sa pente;
Quiconque avec elle naîtra,
Sans faute avec elle mourra,
Et jusqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par-delà.

F A B L E X V I I.

La Belette entrée dans un Grenier.

Damoiselle Belette au corps long & fluet,
Entra dans un grenier par un trou fort étroit:
Elle sortoit de maladie.
Là, vivant à discrétion,
La Galante fit chère (1) lie,

(1) Grande-chère. *Chère lie* qu'on trouve souvent de Rabelais, signifie proprement chère joyeuse. Le mot *Lie* n'est guère plus entendu dans ce sens-là, quoique *lie* qui en a été formé, se soit encore ni barbare, ni tou

Mangea, rongea : Dieu sçait la vie,
Et le lard qui périt en cette occasion.

La voilà, pour conclusion,
Grasse, maflue & rebondie.

Au bout de la semaine, ayant dîné son sou,
Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou;
Ne peut plus repasser, & croit s'être méprise.

Après avoir fait quelques tours,
C'est, dit-elle, l'endroit, me voilà bien surprise :
J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours.

Un Rat qui la voyoit en peine,
Lui dit : Vous aviez lors la panse un peu moins pleine.
Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir :
Ce que je vous dis là, l'on le dit bien à d'autres.
Mais ne confondons point, par trop approfondir,
Leurs affaires avec les vôtres.

Mais hors d'usage, témoin Notre-Dame de Liesse, & ce
vers de La Fontaine qui est entendu de tout le monde :

Aux nêces d'un Tyran tout le peuple en liesse.

Fable XI. Liv. 6.

F A B L E X V I I I .

Le Chat & un vieux Rat.

J'ai lû, chez un conteur de Fables,
Qu'un second Rodilard, (1) l'Alexandre des chats,
L'Attila, (2) le fléau des rats,
Rendoit ces derniers misérables.
J'ai lû, dis-je, en certain auteur,
Que ce chat exterminateur,

(1) Le plus vaillant d'entr'eux.

(2) Attila, Roi des Goths, qu'on nomme le fléau de
l'espèce humaine.

Vrai. (3) Cerbere, étoit craint une lieue à la ronde
Il vouloit de souris dépeupler tout le monde.

Les planches qu'on suspend sur un léger appui,

La mort aux rats, les souricières,

N'étoient que jeux au prix de lui.

Comme il voit que dans leurs tanières

Les souris étoient prisonnières,

Qu'elles n'osoient sortir, qu'il avoit beau chercher

Le galant fait le mort, & du haut d'un plancher

Se pend la tête en bas. La bête scélérate

A de certains cordons se tenoit par la patte.

Le peuple des souris croit que c'est châtiment,

Qu'il a fait un larcin de rôti ou de fromage,

Egratigné quelqu'un, causé quelque dommage;

Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.

Toutes, dis-je, unanimement

Se promettent de rire à son enterrement,

Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,

Puis rentrent dans leurs nids à rats;

Puis, ressortant, font quatre pas,

Puis enfin se mettent en quête.

Mais voici bien une autre fête.

Le pendu ressuscite; & sur ses pieds tombant,

Attrape les plus paresseuses.

Nous en sçavons plus d'un, dit-il, en les gobant

C'est-tout. (4) de vieille guerre; & vos cavernes creusées

Ne vous sauveront pas, je vous en avertis;

Vous viendrez toutes au logis.

Il prophétisoit vrai. Notre maître Mitis,

Pour la seconde fois, les trompe & les affine,

Blanchit sa robe & s'enfarine;

Et, de la sorte déguisé,

Se niche & se blotit dans une huche ouverte.

Ce fut à lui bien avisé.

La gent trote-menu s'en vient chercher sa perte :

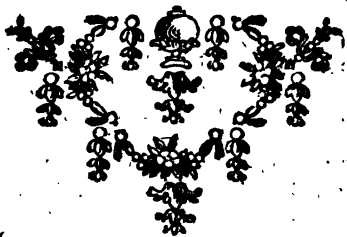
(3) Chien à trois têtes, qui garde l'entrée des Enfers.

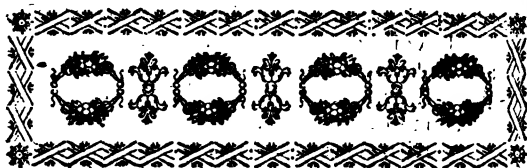
(4) Ruse connue des vieux soldats.

Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairez autour.
C'étoit un vieux routier, il sçavoit plus d'un tour;
Même il avoit perdu sa queue à la bataille.
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin au Général des chats.
Je soupçonne dessous encor quelque machine.

Rien ne te sert d'être farine;
Car quand tu serois sac, je n'aprocherois pas.
C'étoit bien dit à lui; j'approuve sa prudence:
Il étoit expérimenté,
Et sçavoit que la méfiance
Est mere de la sûreté.

Fin du troisième Livre.





LIVRE QUATRIÈME.



FABLE PREMIÈRE.

Le Lion amoureux.

A Mademoiselle de Sévigné.

SÉVIGNÉ (1) de qui les traits
 Servent aux graces de modèle,
 Et qui naquit toute belle,
 A votre indifférence près :
 Pourriez-vous être favorable
 Aux jeux innocens d'une Fable,
 Et voir, sans vous épouvanter,
 Un Lion qu'amour sçut dompter ?
 Amour est un étrange maître.
 Heureux qui peut ne le connoître
 Que par récit, lui ni ses coups !
 Quand on en parle devant vous,
 Si la vérité vous offense,

(1) Fille d'esprit, qui fut mariée au Comte de Grignan & dont la mere est immortalisée par le génie, la vivacité, la politesse & le bon-sens qui regnent dans ses Lettres imprimées après sa mort.

La Fable au moins se peut souffrir.
Celle-ci prend bien l'assurance
De venir à vos pieds s'offrir,
Par zèle & par reconnoissance.

Du tems que les Bêtes parloient,
Les Lions entre autres vouloient
Etre admis dans notre alliance.
Pourquoi non ? puisque leur engeance
Valoit la nôtre en ce tems-là,
Ayant courage, intelligence,
Et belle hure, outre cela :
Voici comment il en alla.

Un Lion de haut parentage,
En passant par un certain pré,
Rencontra Bergere à son gré.
Il la demande en mariage.
Le pere auroit fort souhaité
Quelque gendre un peu moins terrible.
La donner lui sembloit bien dur ;
La refuser n'étoit pas sûr :
Même un refus eût fait possible,
Qu'on eût vû quelque beau matin
Un mariage (2) clandestin.
Car outre qu'en toute manière
La Belle étoit pour les gens fiers,
Fille se coëffe volontiers
D'amoureux à longue crinière.
Le Pere donc ouvertement
N'osant renvoyer notre amant,
Lui dit : ma fille est délicate :
Vos griffes la pourront blesser
Quand vous voudrez la caresser.
Permettez donc qu'à chaque patte

(2) Secret & caché.

On vous les ronge ; & pour les dents ,
 Qu'on vous les lime en même - tems :
 Vos baisers en seront moins rudes ,
 Et pour vous plus délicieux ;
 Car ma fille y répondra mieux
 Etant sans ces inquiétudes .
 Le Lion consent à cela ,
 Tant son ame étoit aveuglée .
 Sans dents ni griffes , le voilà
 Comme place démantelée .
 On lâcha sur lui quelques chiens :
 Il fit fort peu de résistance .

Amour , amour , quand tu nous tiens ,
 On peut bien dire : adieu prudence ?

F A B L E I I.

Le Berger & la Mer.

Du rapport d'un troupeau , dont il vivoit sans soins
 Se contenta long-tems un voisin (1) d'Amphitrite
 Si sa fortune étoit petite ,
 Elle étoit sûre tout au moins .

A la fin , les trésors déchargés sur la (2) plage
 Le tenterent si bien , qu'il vendit son troupeau ,
 Trafiqua de l'argent , le mit entier sur l'eau .

Cet argent périt par naufrage .
 Son maître fut réduit à garder les brébis ,
 Non plus berger en chef , comme il étoit jadis ,
 Quand ses propres moutons païssoient sur le rivage

(1) La Mer , ainsi apelée du nom de la femme de Neptune.

(2) Sur le bord de la Mer.

Celui qui s'étoit vu (3) Coridon ou Tiris,
 Fut (4) Pierrot & rien davantage.
 Au bout de quelque temps il fit quelques profits;
 Racheta des bêtes à laine;
 Et comme un jour (5) les vents retenant leur haleine,
 Laissoient paisiblement aborder les vaisseaux,
 Vous voulez de l'argent, ô mesdames les eaux,
 Dit-il; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre;
 Ma foi, vous n'aurez pas le nôtre.

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.
 Je me sers de la vérité,
 Pour montrer par expérience,
 Qu'un fou, quand il est assuré,
 Vaut mieux que cinq en espérance;
 Qu'il faut se contenter de sa condition,
 Qu'aux conseils de la mer & de l'ambition,
 Nous devons fermer les oreilles.
 Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
 La mer promet monts & merveilles:
 Fiez-vous-y, les vents & les voleurs viendront.

(3) Maîtres de leurs troupeaux.

(4) Berger à gages sous un maître.

(5) *Lucrece*, parlant des premiers habitans de la Terre, dit que contents de se nourrir des fruits de la Terre, ils ne songeoient point à s'enrichir par des voyages sur la Mer, qu'ils voyoient tantôt agitée par de violentes tempêtes, & tantôt dans une tranquillité charmante. Ce calme, si sujet à changer, ne les tenta jamais de se fier à de si belles apparences.

Nec poterat quemquam placidi pellatia Ponti

Subdola pellicere in fraudem ridentibus aquis.

Lucret. Lib. v.

Ces images si gracieuses & si vives n'auroient pas convenu au ton que *La Fontaine* est obligé de prendre dans cette Fable, & je n'oserois dire que *La Fontaine* les ait eues dans l'esprit en la composant.

F A B L E I I I.

La Mouche & la Fourmi.

La Mouche & la Fourmi contestoient de leur prix.

O Jupiter, dit la première,
Faut-il que l'amour propre aveugle les esprits
D'une si terrible manière,
Qu'un vil & rampant animal,

(1) A la fille de l'air ose se dire égal ?
Je hante les palais, je m'affieds à ta table :
Si l'on t'immole un Bœuf, j'en goûte devant toi ;
Pendant que celle-ci, chétive & misérable,
Vit trois jours d'un fêtu qu'elle a traîné chez soi.

Mais, ma mignonne, dites-moi,
Vous campez-vous jamais sur la tête d'un Roi,
D'un Empereur, ou d'une belle ?
Je le fais ; & je baise un beau sein quand je veux :
Je me joue entre des cheveux :

Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle ;
Et la dernière main que met à sa beauté

Une femme allant en conquête,
C'est un ajustement des mouches emprunté.

Puis, allez-moi rompre la tête
De vos greniers. Avez-vous dit ?
Lui repliqua la ménagère.

Vous hantez les palais : mais on vous y maudit.

Et quant à goûter la première
De ce qu'on sert devant les Dieux,
Croyez-vous qu'il en vaille mieux ?

Si vous entrez par-tout, aussi font les profanes.
Sur la tête des Rois & sur celle des Anes.

(1) Madame Dacier étoit charmée de ce trait poétique, comme je le lui ai oui dire à elle-même.

Vous allez vous planter : je n'en disconviens pas ;

Et je sçai que d'un prompt trépas

Cette importunité bien souvent est punie.

Certain ajustement, dites-vous, rend jolie :

J'en conviens, il est noir ainsi que vous & moi.

Je veux qu'il ait nom Mouche; est-ce un sujet pour quoi

Vous fassiez sonner vos mérites ?

Nomme-t-on pas aussi mouches, les parasites ?

Cessez donc de tenir un langage si vain :

N'ayez plus ces hautes pensées.

Les (2) mouches de cour sont chassées :

Les (3) mouchars sont pendus; & vous mourrez de faim,

De froid, de langueur, de misère,

Quand (4) Phoebus regnera sur un autre hémisphère.

Alors je jouirai du fruit de mes travaux.

Je n'irai par monts ni par (5) vaux

M'exposer au vent, à la pluie :

Je vivrai sans mélancolie :

Le soin que j'aurai pris, de soins m'exemptera.

Je vous enseignerai par-là

Ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire.

Adieu : je perds le tems ; laissez-moi travailler.

Ni mon grenier, ni mon armoire

Ne se remplit à babiller.

(1) Les importuns.

(2) Les espions.

(3) Le Soleil, quand l'hiver sera venu.

(4) Au lieu de vaux, vieux mot, on dit aujourd'hui vallées. Par monts & par vaux est pourtant une expression qui peut encore être admise avec grâce dans un style simple & familier, comme celui dont *La Fontaine* a trouvé bon de se servir dans la plupart de ses Fables.



F A B L E I V.

Le Jardinier & son Seigneur.

Un amateur du jardinage,
 Demi-bourgeois, demi-manant,
 Possédoit, en certain village,
 Un jardin assez propre, & le clos (1) attenant.
 Il avoit de plant vif fermé cette étendue :
 Là croissoit à plaisir l'oseille & la laitue ;
 De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet ;
 Peu de jasmin d'Espagne, & force serpolet.
 Cette félicité par un Lièvre troublée,
 Fit qu'au Seigneur du bourg notre homme se plaignit.
 Ce maudit animal vient prendre sa goulée
 Soit & matin, dit-il ; & des pièges se rit :
 Les pierres, les bâtons y perdent leur crédit :
 Il est forcier, je crois. Sorcier ? Je l'en défire,
 Repartit le Seigneur. Fut-il diable, (2) Miraut,
 En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.
 Je vous en déferai, bon homme, sur ma vie.
 Et quand ? & dès demain, sans tarder plus long-temps.
 La partie ainsi faite, il vient avec ses gens :
 C'à déjeuner, dit-il : vos poulêts sont-ils tendres ?
 La fille du logis, qu'on vous voie, approchez.
 Quand la marierons-nous ? Quand aurons-nous des
 gendres ?
 Bon homme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'entendez,
 Qu'il faut fouiller à (3) l'escarcelle.

(1) Tout proche.

(2) Nom d'un Chien de chasse.

(3) Vieux mot, pour dire une grande bourse. Adonc
 Frere Jean, descendant en terre, dit Rabelais, mit la main à
 son escarcelle, en tira vingt escus au Soleil. Pantagruel,
 Liv. IV. Ch. 16.

Disant ces mots , il fait connoissance avec elle ,
 Auprès de lui la fait asseoir ,
 Prend une main , un bras , leve un coin du mouchoir :
 Toutes sottises dont la belle
 Se défend avec grand respect ;
 Tant qu'au pere à la fin cela devient suspect.
 Cependant on fricasse , on se rue en cuisine.
 De quand sont vos jambons ? ils ont fort bonne mine.
 Monsieur , ils sont à vous. Vraiment , dit le Seigneur ,
 Je les reçois , & de bon cœur.
 Il déjeûne très - bien , aussi fait sa famille ,
 Chiens , chevaux & valets , tous gens bien endentés :
 Il commande chez l'hôte , y prend des libertés ,
 Boit son vin , caresse sa fille.
 L'embarras des chasseurs succede au déjeûné.
 Chacun s'anime & se prépare :
 Les trompes & les cors font un tel tintamarre ,
 Que le bon homme est étonné ,
 Le pis fut que l'on mit en pitieux équipage
 Le pauvre potager : adieu planches , quarrceaux :
 Adieu chicorée & poreaux :
 Adieu de quoi mettre au potage.
 Le lièvre étoit gité dessous un maître chou.
 On le quête , on le lance ; il s'enfuit par un trou ,
 Non pas trou , mais trouée , horrible & large plaie
 Que l'on fit à la pauvre haie
 Par ordre du Seigneur : car il eût été mal
 Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.
 Le bon homme disoit : ce sont-là jeux (4) de Prince.
 Mais on le laissoit dire ; & les chiens & les gens
 Furent plus de dégât en une heure de temps ,
 Qu'en n'en auroient fait en cent ans
 Tous les lièvres de la Province.

(4) Qui ne plaisent , dit le Proverbe , qu'à ceux qui les font.

Petits Princes, vuidez vos débats entre vous :
 De recourir aux Rois, vous seriez de grands fous.
 Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
 Ni les faire entrer sur vos terres.

F A B L E V.

L'Ane & le petit Chien.

Ne forçons point notre talent :
 Nous ne ferions rien avec grace.
 Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
 Ne sçauroit passer pour galant.

Peu de gens le ciel chérit & gratifie,
 Ont le don d'agréer infus avec la vie.

C'est un point qu'il leur faut laisser ;
 Et ne pas ressembler à l'Ane de la Fable,
 Qui pour se rendre plus aimable
 Et plus cher à son Maître, alla le caresser.

Comment, disoit-il en son ame,
 Ce Chien, parce qu'il est mignon,
 Vivra de pair à compagnon
 Avec Monsieur, avec Madame :
 Et j'aurai des coups de bâton ?
 Que fait-il ? il donne la patte,
 Puis aussi-tôt il est baissé :

S'il en faut faire autant, afin que l'on me flatte,
 Cela n'est pas bien mal-aisé.

Dans cette admirable pensée,
 Voyant son Maître en joie, il s'en vient lourdement,
 Leve une corne toute usée,

La lui porte au menton fort amoureusement
 Non sans accompagner, pour plus grand ornement,

De son chant gracieux cette action hardie.
Oh, oh! quelle caresse, & quelle mélodie!
Dit le Maître aussi-tôt. Holà, (1) Martin-bâton.
Martin-bâton accourt; l'Ane change de ton.

Ainsi finit la Comédie.

(1) Un valet armé d'un gros bâton. Ici *Martin-bâton* ne peut guère signifier autre chose : mais si je ne me trompe, il doit se prendre pour le bâton même dans cet endroit de Rabelais, où il fait dire à Panurge, *je battray ma femme en Tigre si elle me fâche. Martin-bâton*, ajoute-t-il, *en fera l'office. En faute de bâton, le Diable me mange, si je ne la mangerois toute vive, &c.* Pantagruel, Liv. III. Ch. 12.

F A B L E V I.

Le combat des Rats & des Belettes.

La nation des Belettes,
Non plus que celle des Chats,
Ne veut aucun bien aux Rats :
Et sans les portes étroites
De leurs habitations,
L'animal à longue échine
En feroit, je m'imagine,
De grandes destructions.
Or une certaine année
Qu'il en étoit à foison;
Leur roi, nommé Ratapon,
Mit en campagne une armée.
Les Belettes, de leur part,
Déployerent l'étendard.
Si l'on croit la renommée,
La victoire balança.

Plus d'un guéret s'engraïssa
 Du sang de plus d'une bande.
 Mais la perte la plus grande
 Tomba presque en tous endroits,
 Sur le peuple Souriquois.
 Sa déroute fut entière :
 Quoique pût faire (1) Artarpax,
 (1) Psicarpax, Meridarpax,
 Qui, tout couverts de poussière,
 Soutinrent assez long-tems
 Les efforts des combattans.
 Leur résistance fut vaine :
 Il falut céder au fort :
 Chacun s'enfuit au plus fort,
 Tant soldats, que capitaine.
 Les Princes périrent tous.
 La racaille dans des trous,
 Trouvant sa retraite prête,
 Se sauva sans grand travail.
 Mais les Seigneurs sur leur tête,
 Ayant chacun un plumail,
 Des cornes ou des aigrettes,
 Soit comme marques d'honneur,
 Soit afin que les Belettes
 En conçussent plus de peur,
 Cela causa leur malheur.
 Trou, ni fente, ni crevasse
 Ne fut large assez pour eux :
 Au-lieu que la populace
 Entroit dans les moindres creux.
 La principale jonchée
 Fut donc des principaux Rats.

(1) Noms de Rats, plaisamment inventés par Homère
 dans sa *Batra homyomachie* ; de quoi tomberont d'accord
 tous ceux qui entendent assez de Grec pour découvrir la
 vraie signification de ces noms-là.

Une tête empanachée
N'est pas petit embarras.
Le trop superbe équipage
Peut souvent en un passage
Causer du retardement.
Les petits en toute affaire
Esquivent fort aisément :
Les grands ne le peuvent faire,

F A B L E V I I.

Le Singe & le Dauphin.

C'étoit chez les Grecs un usage,
Que sur la mer tous voyageurs
Ménioient avec eux en voyage
Singes & chiens de bateleurs.
Un navire en cet équipage,
Non loin d'Athènes fit naufrage.
Sans les Dauphins tout eût péri.
Cet animal est fort ami
De notre espèce : en son histoire
Plin le dit, il le faut croire.
Il sauva donc tout ce qu'il put.
Même un Singe en cette occurrence,
Profitant de la ressemblance,
Lui pensa devoir son salut.
Un Dauphin le prit pour un homme,
Et sur son dos le fit asseoir
Si gravement, qu'on eût cru voir
Ce (1) chanteur que tant on renomme.
Le Dauphin l'alloit mettre à bord,

(1) C'est Arion, sauvé d'un naufrage par un Dauphin.
Sur ce fait merveilleux, voyez *Hérodote*, Liv. 2.

Quand, par hazard il lui demande :
 Etes-vous d'Athenes la grande ?
 Oui, dit l'autre, on m'y connoît fort ;
 S'il vous y survient quelque affaire,
 Employez-moi : car mes parens
 Y tiennent tous les premiers rangs :
 Un mien cousin est Juge-Maire.
 Le Dauphin dit bien grand merci ;
 Et le (2) Pirée a part aussi
 A l'honneur de votre présence ?
 Vous le voyez souvent, je pense ?
 Tous les jours : il est mon ami,
 C'est une vieille connoissance.
 Notre Magot prit pour ce coup
 Le nom d'un port pour un nom d'homme.

De telles gens il est beaucoup,
 Qui prendroient (3) Vaugirard pour (4)
 Rome ;
 Et qui, caquetans au plus dru,
 Parlent de tout, & n'ont rien vu.

Le Dauphin rit, tourne la tête ;
 Et le Magot considéré,
 Il s'aperçoit qu'il n'a tiré
 Du fond des eaux rien qu'une bête.
 Il l'y replonge, & va trouver
 Quelque homme afin de le sauver.

(2) Fameux Port d'Athenes.

(3) Village près de Paris.

(4) La Capitale de l'Etat Ecclesiastique, & la plus grande Ville d'Italie.



F A B L E V I I I.

L'Homme, & l'Idole de bois.

Certain Payen chez lui gardoit un Dieu de bois,
De ces Dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des oreilles.
Le Payen cependant s'en promettoit merveilles.

Il lui, coûtoit autant que trois.

Ce n'étoit que vœux & qu'offrandes,
Sacrifices de bœufs couronnés de guirlandes.

Jamais Idole, quel qu'il fût,

N'avoit eù cuisine si grasse,

Sans que pour tout ce culte à son hôte il échût

Succession, trésor, gain au jeu, nulle grace.

Bien plus, si pour un fol d'orage en quelque endroit

S'amassoit d'une ou d'autre sorte,

L'homme en avoit sa part, & sa bourse en souffroit.

La pitance du Dieu n'en étoit pas moins forte.

A la fin se fâchant de n'en obtenir rien,

Il vous prend un levier, met en piece l'Idole,

Le trouve rempli d'or. Quand je t'ai fait du bien,

M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole?

Va, fors de mon logis, cherche d'autres autels.

Tu ressembles aux naturels

Malheureux, grossiers & stupides :

On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.

Plus je te remplissois, plus mes mains étoient vuides :

J'ai bien fait de changer de ton.



F A B L E IX.

Le Geai paré des plumes du Paon.

Un Paon muoit: un Geai prit son plumage;
 Puis après se l'accommoda:
 Puis, parmi d'autres Paons, tout fier se panada,
 Croyant être un beau personnage.
 Quelqu'un le reconnut: il se vit bafoué,
 Berné, sifflé, moqué, joué;
 Et, par Messieurs les Paons, plumé d'étrange sorte:
 Même vers ses pareils s'étant réfugié,
 Il fut par eux mis à la porte.

Il est assez de Geais à deux picds comme lui,
 Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
 Et que l'on nomme (1) Plagiaires.
 Je m'en tais, & ne veux leur causer nul ennui:
 Ce ne sont pas là mes affaires.

(1) Auteurs qui pillent les Ouvrages des autres.

F A B L E X.

Le Chameau & les bâtons flottans.

Le premier qui vit un (1) Chameau,
 S'enfuit à cet objet nouveau.
 Le second approcha, le troisième osa faire
 Un licou pour le (2) Dromadaire.

(1) Animal propre à porter de gros fardeaux.

(2) Autre nom de Chameau. C'est proprement une

l'accoutumance ainsi nous rend tout familier,

ce qui nous paroïsoit terrible & singulier ;

S'aprivoise avec notre vûe,

Quand ce vient à la continue.

Et, puisque nous voici tombé sur ce sujet,

On avoit mis des gens au guet,

Qui voyant sur les eaux de loin certain objet,

Ne purent s'empêcher de dire,

Que c'étoit un puissant navire.

Quelques momens après, l'objet devint brûlot,

Et puis nacelle, & puis balot,

Enfin bâtons flottans sur l'onde.

J'en sçais beaucoup de par le monde,

A qui ceci conviendrait bien :

De loin c'est quelque chose, & de près ce n'est rien.

Spèce de Chameaux qui vont d'un pas plus léger, & plus
lèze que les autres.

F A B L E X I.

La Grenouille & le Rat.

Tel, comme dit (1) Merlin, (2) cuide enseigner
autrui,

Qui souvent s'engaigne soi-même.

(1) Qui, distingué en son temps, ou par son habileté,
ou par la subtilité de son esprit, passoit communément
pour sorcier. C'est un fameux enchanteur dans l'*Orlando*
françois d'Arioste. Merlin prétendu Magicien, étoit An-
glois. Il vivoit vers la fin du cinquième siècle. Si vous
voulez en sçavoir davantage, voyez le *Dictionnaire de Ma-*
gic.

(2) Pense duper, tromper. *Cuide enseigner* sont deux
mots à présent surannés & tout-à-fait hors d'usage. *Cuider*

J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui
 Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.
 Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris ;
 Un Rat plein d'embonpoint, gras, & des mieux nourri
 Et qui ne connoissoit l'Avent ni le Carême,
 Sur le bord d'un marais égayoit ses esprits.
 Une Grenouille approche, & lui dit en sa langue
 Venez me voir chez moi, je vous ferai festin.

Messire Rat promet soudain :

Il n'étoit pas besoin de plus longue harangue.
 Elle alléguait pourtant les délices du bain,
 La curiosité, le plaisir du voyage,
 Cent raretés à voir le long du Marécage :
 Un jour il conteroit à ses petits enfans
 Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitans,
 Et le gouvernement de la chose publique

Aquatique.

Un point sans plus tenoit le galant empêché :
 Il nageoit quelque peu, mais il falloit de l'aide.
 La Grenouille à cela trouve un très-bon remède.
 Le Rat fut à son pied par la patte attaché :

Un brin de jonc en fit l'affaire.

Dans le marais entrés, notre bonne commère
 S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
 Contre le droit des gens, contre la Toi jurée ;
 Prétend qu'elle en fera (3) gorge chaude & curée
 (C'étoit, à son avis, un excellent morceau)
 Déjà dans son esprit la galante le croque.
 Il atteste les Dieux : la perfide s'en moque.
 Il résiste : elle tire. En ce combat nouveau,
 Un (4) Milan qui dans l'air planoit, faisoit la ronde
 Voit d'en haut le pauvret se débattant sur l'onde.

se trouve encore dans Amyot. Pour enseigner ou engigner
 comme l'écrivit Ménage dans son *Dictionnaire Etymologique*
 il vient, selon ce sçavant Etymologiste, d'*ingannare*
 tromper.

(3) Qu'elle mangera.

(4) Gros oiseau de proie.

fond dessus , l'enleve , & par même moyen

La Grenouille & le lien.

Tout en fut , tant & si bien ,

Que de cette double proie

L'Oiseau se donne au cœur joie ,

Ayant , de cette façon ,

A souper chair & poisson.

La ruse la mieux ourdie

Peut nuire à son inventeur ;

Et souvent la perfidie

Retourne sur son auteur.

F A B L E X I I.

Tribut envoyé par les animaux à Alexandre.

U ne Fable avoit cours parmi l'Antiquité ;

Et la raison ne m'en est pas connue.

Que le Lecteur en tire une moralité :

Voici la Fable toute nue.

La Renommée ayant dit en cent lieux
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
Se voulant rien laisser de libre sous les cieux,
Commandoit que, sans plus attendre,
Tout peuple à ses pieds s'allât rendre,
Quadrupèdes, Humains, Eléphants, Vermisseaux,
Les Républiques des Oiseaux,
La (1) Déesse aux cent bouches, dis-je.
Ayant mis par tout la terreur
Publiant l'édit du nouvel Empereur ;

(1) La Renommée,

Les Animaux, & toute espèce (2) lige
 De son seul apétit, crurent que cette fois
 Il falloit subir d'autres loix.
 On s'assemble au désert. Tous quittent leur tanière
 Après divers avis, on résout, on conclut,
 D'envoyer hommage & tribut.
 Pour l'hommage & pour la manière,
 Le Singe en fut chargé : l'on lui mit par écrit
 Ce que l'on vouloit qui fut dit.
 Le seul tribut les mit en peine.
 Car que donner ? Il falloit de l'argent.
 On en prit d'un Prince obligeant,
 Qui possédant dans son domaine
 Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
 Comme il fut question de porter ce tribut,
 Le Mulet & l'Ane s'offrirent,
 Assistés du Cheval, ainsi que du Chameau.
 Tous quatre en chemin ils se mirent
 Avec le Singe, ambassadeur nouveau.
 La caravane enfin rencontre en un passage
 Monseigneur le Lion. Cela ne leur plut point.
 Nous nous rencontrons tout à point,
 Dit-il, & nous voici compagnons de voyage.
 J'allois offrir mon fait à part ;
 Mais bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embarraße
 Obligez-moi de me faire la grace,
 Que d'en porter chacun un quart.
 Ce ne vous fera pas une charge trop grande ;
 Et j'en serai plus libre, & bien plus en état,
 En cas que les voleurs attaquent notre bande,
 Et que l'on en vienne au combat.
 E conduire un Lion, rarement se pratique.
 Le voilà donc admis, soulagé, bien reçu ;

(2) Asservi à son seul apétit. C'est le plus haut po
 de liberté où puissent parvenir les Animaux. Et l'hom
 est lige du Seigneur, lorsqu'il dépend de ce Seigneur
 certains égards, qu'il est son vassal.

Et malgré le (3) héros de Jupiter issu,
Faisant chere & vivant sur la bourse publique.

Ils arriverent dans un pré

Tout bordé de ruisseaux; de fleurs tout diapré,

Où maint Mouton cherchoit sa vie,

Séjour du frais, véritable patrie

Des Zéphirs. Le Lion n'y fut pas, qu'à ces gens

Il se plaignit d'être malade.

Continuez votre Ambassade,

Dit-il, je sens un feu qui me brûle au-dedans,

Et veux chercher ici quelque herbe salutaire.

Pour vous, ne perdez point de tems:

Rendez-moi mon argent, j'en puis avoir à faire.

On débale; & d'abord le Lion s'écria

D'un ton qui témoignoît sa joie:

Que de filles, ô Dieux, mes pièces de monnoie

Ont produites! Voyez; la plupart sont déjà

Aussi grandes que leurs meres.

Le (4) croît m'en apartient. Il prit tout là-dessus;

Ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura guères.

Le Singe & les Somniers confus,

Sans oser repliquer, en chemin se remirent.

Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plainquirent,

Et n'en eurent point de raison.

Qu'eût-il fait? C'eût été Lion contre Lion;

Et le Proverbe dit: (5) *Corfaires à Corfaires,*

L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.

(3) Alexandre, qui se disoit fils de Jupiter.

(4) L'accroissement, le produit, ce qu'il y a de plus.

(5) Espèce de Proverbe, que La Fontaine a pris mot pour mot de Regnier; *Satyre XII.* à la fin.



F A B L E X I I I.

Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf.

De tout temps les Chevaux ne sont nés pour les hommes.

Lorsque le genre humain de gland se contentoit,
Ane, Cheval & Mule aux forêts habitoit :
Et l'on ne voyoit point, comme au siècle où nous
sommes,

Tant de selles & tant de bâts,
Tant de harnois pour les combats,
Tant de chaîses, tant de carosses ;
Comme aussi ne voyoit-on pas
Tant de festins & tant de nœces.

Or un Cheval eut alors différend
Avec un Cerf plein de vitesse,

Et ne pouvant l'attraper en courant,

Il eut recours à l'Homme, implora son adresse.

L'Homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,

Ne lui donna point de repos,

Que le Cerf ne fût pris, & n'y laissât la vie.

Et cela fait, le Cheval remercie

L'homme son bienfaiteur, disant : Je suis à vous ;

Adieu. Je m'en retourne en mon séjour sauvage.

Non pas cela, dit l'Homme, il fait meilleur chez nous

Je vois trop quel est votre usage.

Demeurez donc, vous serez bien traité,

Et jusqu'au ventre en la litière.

Hélas ! que sert la bonne chère,

Quand on n'a pas la liberté !

Le Cheval s'aperçut qu'il avoit fait folie ;

Mais il n'étoit plus temps. Déjà son écurie

Etoit prête & toute bâtie.

Il y mourut en traînant son lien :

Sage s'il eût remis une légère offense.

Quel que soit le plaisir que cause la vengeance ;

C'est l'acheter trop cher, que l'acheter (1) d'un bien

Sans qui les autres ne font rien.

(1) La Liberté. *Potiore metallis Libertate caret*, dit Horace sur le même sujet. *Epist. x. lib. 1.* Le tour qu'a pris La Fontaine, est plus original, & plus délicat, si je ne me trompe.

F A B L E X I V.

Le Renard & le Buste.

Les Grands, pour la plupart, sont masques de théâtre ;

Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.

L'Ane n'en sçait juger que par ce qu'il en voit.

Le Renard au contraire à fond les examine,

Les tourne de tout sens ; & quand il s'aperçoit

Que leur fait n'est que bonne mine,

Il leur applique un mot qu'un (1) Buste de Héros

Lui fit dire fort à propos.

C'étoit un Buste creux & plus grand que nature.

Le Renard, en louant l'effort de la Sculpture,

Belle tête, dit-il, *mais de cervelle point.*

Combien de grands Seigneurs sont bustes en ce point ?

(2) Figure de Tête en bosse, de métal, de pierre, ou de bois.

F A B L E X V.

Le Loup, la Chèvre & le Chèvreau.

F A B L E X V I.

Le Loup, la Mere & l'Enfant.

La (1) Bique allant remplir sa trainante mamelle,
 Et paître l'herbe nouvelle,
 Ferma sa porte au loquet,
 Non sans dire à son (2) Biquet :
 Gardez-vous, sur votre vie,
 D'ouvrir que l'on ne vous die
 Pour enseigne & mot du (3) guet,
 Foin du Loup & de sa race.
 Comme elle disoit ces mots,
 Le Loup de fortune passe :
 Il les recueille à propos,
 Et les garde en sa mémoire.
 La Bique, comme on peut croire,
 N'avoit pas vû le glouton.
 Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton,
 Et d'une voix (4) papelarde
 Il demande qu'on ouvre, en disant; foin du Loup
 Et croyant entrer tout-d'un-coup.
 Le Biquet soupçonneux par la fente regarde.
 Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point
 S'écria-t-il d'abord. (Patte blanche est un point

(1) La Chèvre.

(2) Le Chèvreau.

(3) Mot pour reconnoître ceux de son parti.

(4) Douce & contrefaire.

Chez les Loups , comme on sçait , rarement en usage.)
 Celui-ci fort surpris d'entendre ce langage ,
 Comme il étoit venu s'en retourna chez soi.
 Où seroit le Biquet s'il eût ajoûté foi
 Au mot du guet ; que de fortune
 Notre Loup avoit entendu ?

Deux sûretés valent mieux qu'une ;
 Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

Ce Loup me remet en mémoire
 Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris.
 Il y périt : voici l'Histoire.

Un villageois avoit à l'écart son logis :
 Messer Lōup attendoit (1) chape - chute à la porte.
 Il avoit vû sortir gibier de toute sorte ,
 Veaux de lait , Agneaux & Brebis ,
 Régiment de Dindons , enfin bonne (2) provende.
 Le larron commençoit pourtant à s'ennuyer.
 Il entend un enfant crier.
 La mère aussi - tôt le gourmande ,
 Le menace , s'il ne se tait ,
 De le donner au Loup. L'animal se tient prêt ,
 Remerciant les Dieux d'une telle aventure ;
 Quand la mere apaisant sa chere géniture ,
 Lui dit ; ne criez point : s'il vient , nous le tuerons.
 Qu'est ceci ? s'écria le mangeur de Moutons.
 Dire d'un , puis d'un autre ? Est-ce ainsi que l'on traite
 Les gens faits comme moi ? Me prend-on pour un sot ?
 Que quelque jour ce beau marmot
 Vienne au bois cueillir la noisette.

(1) Quelque bonne aventure. Si vous voulez sçavoir
 ce qui a donné lieu à cette expression , voyez le Dictionnaire
 de Trévoux , au mot *Chapreute*.

(2) Provision de bouche.

Comme il disoit ces mots , on sort de la maison :
Un chien de cour l'arrête : épieux & fourches fières
L'ajustent de toutes manières.

Que veniez - vous chercher en ce lieu ? lui dit - on.
Aussi - tôt il conta l'affaire.

Merci de moi , lui dit la mere ,
Tu mangeras mon fils ? l'ai - je fait à dessein
Qu'il assouvisse un jour ta faim ?
On affomme la pauvre bête.

Un manant lui coupa le pied droit & la tête :
Le Seigneur du village à sa porte les mit ,
Et ce dicton Picard à l'entour fut écrit :

*Biaux chires Leups n'écoutez mie
Mere tenchent chen fieux qui crie.*

F A B L E X V I I.

Parole de Socrate.

Socrate (1) un jour faisant bâtir,
Chacun censuroit son ouvrage.

L'un trouvoit les dedans , pour ne lui point mentir ,
Indignes d'un tel personnage.

L'autre blâmoit la face ; & tous étoient d'avis
Que les appartemens en étoient trop petits.

Quelle maison pour lui ! L'on y tournoit à peine.
Plût au Ciel que de vrais amis ;

Telle qu'elle est , dit - il , elle pût être pleine !

Le bon Socrate avoit raison
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.

(1) Philosophe Grec , dont la sagesse & la vertu ne
peuvent être assez admirée de quiconque prendra la peine
d'étudier son caractère.

Chacun se dit ami ; mais fou qui s'y repose.
Rien n'est plus commun que ce nom ,
Rien , n'est plus rare que la chose.

F A B L E X V I I I.

Le Vieillard & ses Enfans.

Toute puissance est foible , à moins que d'être unie.
Ecoutez là-dessus (1) l'Esclave de Phrygie.
Si j'ajoute du mien à son invention ,
C'est pour peindre nos mœurs , & non pas par envie ;
Je suis trop au-dessus de cette ambition.
Phédre enchérit souvent par un motif de gloire :
Pour moi , de tels penfers me seroient mal - séans.
Mais venons à la Fable , ou plutôt à l'Histoire
De celui qui tâcha d'unir tous ses enfans.

Un Vieillard prêt d'aller où la mort l'appeloit ;
Mes chers enfans , dit-il (à ses fils il parloit ,)
Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble :
Je vous expliquerai le nœud qui les assemble.
L'ainé les ayant pris , & fait tous ses efforts ,
Les rendit en disant : (2) Je le donne aux plus forts.

(1) *Esops*, né en Phrygie.

(2) *Je désie les plus forts d'en venir à bout*, c'est-à-dire , de rompre ces dards joints ensemble. Dans la plupart des Editions des Fables de La Fontaine , au lieu de , *Je le donne aux plus forts* : on trouve , *Je les donne aux plus forts*, faute grossière qui a été corrigée par La Fontaine lui-même dans une Edition de Paris , publiée en 1678. La même faute a reparu depuis dans plusieurs autres Editions , par la négligence ou l'ignorance des Correcteurs : mais on peut compter présentement , que cette Note munie de l'autorité de La Fontaine , la fera disparaître pour toujours.

Un second lui succede , & se met en posture ,
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
Tous perdirent leur temps , le faisceau résista :
De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
Foibles gens ! dit le pere , il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre.
On crut qu'il se moquoit , on sourit , mais à tort.
Il sépare les dards , & les rompt sans effort.
Vous voyez , reprit-il , l'effet de la concorde.
Soyez joints , mes enfans , que l'amour vous accorde.
Tant que dura son mal , il n'eut autre discours.
Enfin se sentant prêt de terminer ses jours ;
Mes chers enfans , dit-il , je vais où sont nos peres :
Adieu , promettez-moi de vivre comme freres ;
Que j'obtienne de vous cette grace en mourant.
Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
Il prend à tous les mains : il meurt ; & les trois freres
Trouvent un bien fort grand , mais fort mêlé d'affaires.
Un créancier saisit , un voisin fait un procès :
D'abord notre Trio s'en tire avec succès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle étoit rare.
Le sang les avoit joints , l'intérêt les sépare.
L'ambition , l'envie , avec les (3) consultants ,
Dans la succession entrent en même temps.
On en vient au partage , on conteste , on chicane :
Le Juge sur cent points tour à tour les condamne.
Créanciers & voisins reviennent aussi-tôt ;
Ceux-là sur une erreur , ceux-ci sur un défaut.
Les freres désunis sont tous d'avis contraire :
L'un veut s'accommoder , l'autre n'en veut rien faire.
Tous perdirent leur bien ; & voulurent , trop tard ,
Profiter de ces dards unis , & pris à part.

(3) Avocats qui ne plaident plus au Barreau , mais
qu'on va consulter chez eux.



F A B L E X I X.

L'Oracle & l'Impie.

Vouloir tromper le Ciel, c'est folie à la Terre.
 Le (1) Dédale des cœurs en ses détours n'enferme
 Rien qui ne soit d'abord éclairé par les Dieux.
 Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
 Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un Payen qui sentoît quelque peu le (2) fagot,
 Et qui croyoit en Dieu, pour user de ce mot,

(3) Par bénéfice d'inventaire,
 Alla consulter Apollon.

Dès qu'il fut en son sanctuaire,

Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non ?

Il tenoit un moineau, dit-on,

Prêt d'étouffer la pauvre bête,

Ou de la lâcher aussi-tôt,

Pour mettre Apollon en défaut.

(1) Le Labyrinthe, que les Poètes nomment souvent *Dédale*, dans le sens propre, & dans un sens figuré, par allusion à *Dédale* Architecte Athénien, qui bâtit le fameux Labyrinthe de Crète.

(2) Qui s'exposoit à être brûlé comme Athée.

(3) Qu'un homme se trouve héritier par Testament, s'il soupçonne que l'héritage pourroit l'obliger à payer aux créanciers du défunt plus qu'il ne lui a laissé par son Testament, il n'accepte l'héritage que par *bénéfice d'inventaire*, & dans ce cas il n'est tenu de payer des dettes du défunt que jusqu'à la concurrence des biens inventoriés. Ainsi, un homme qui croit en Dieu, sans être fort assuré de son existence, se réserve la liberté de n'y point croire du tout. Un tel homme, dit La Fontaine, *croit en Dieu*, pour user de ce mot, par *bénéfice d'inventaire* : expression hardie, qui n'est ni fort juste, ni fort claire, comme il semble le reconnoître lui-même.

Apollon reconnu ce qu'il avoit en tête.
 Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau,
 Et ne me tens plus de panneau, . .
 Tu te trouverois mal d'un pareil stratagème.
 Je vois de loin, j'attein de même.

F A B L E X X.

L'Avare qui a perdu son Trésor.

L'usage seulement fait la possession.
 Je demande à ces gens, de qui la passion
 Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,
 Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
 (1) Diogene là-bas est aussi riche qu'eux;
 Et l'Avare ici haut, comme lui vit en gueux.
 L'homme au trésor caché qu'Esopé nous propose,
 Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendoit,
 Pour jouir de son bien, une seconde vie,
 Ne possédoit pas l'or, mais l'or le possédoit.
 Il avoit dans la terre une somme enfouie,
 Son cœur avec, n'ayant autre (2) déduit,
 Que d'y ruminer jour & nuit,
 Et rendre sa (3) chevanche à lui-même sacrée.
 Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,
 On l'eût pris de bien court à moins qu'il ne songât
 A l'endroit où gissoit cette somme enterrée.
 Il y fit tant de tours qu'un Fossoyeur le vit,
 Sc douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
 Notre Avare un beau jour ne trouva que le nid.

(1) Philosophe fort pauvre, mais pauvre volontaire.

(2) Pas de plus grand plaisir.

(3) Son bien, son trésor.

Voilà mon homme aux pleurs : il gémit, il foupire,
Il se tourmente, il se déchire.

Un passant lui demande à quel sujet les cris.

C'est mon trésor que l'on m'a pris.

Votre trésor ? où pris ? tout joignant cette pierre.

Eh ! sommes-nous en temps de guerre

Pour l'apporter si loin ? N'eussiez-vous pas mieux fait
De le laisser chez vous en votre cabinet,

Que de le changer de demeure ?

Vous auriez pû sans peine y puiser à toute heure.

A toute heure, bons Dieux ! ne tient-il qu'à cela ?

L'argent vient-il comme il s'en va ?

Je n'y touchois jamais. Dites-moi donc, de grace,

Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant :

Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,

Mettez une pierre à la place,

Elle vous vaudra tout autant.

F A B L E X X I.

L'œil du Maître.

Un Cerf s'étant sauvé dans une étable à Bœufs,
Fut d'abord averti par eux,

Qu'il cherchât un meilleur asyle.

Mes Freres, leur dit-il, ne me décelez pas :

Je vous enseignerai les (1) pâtis les plus gras :

Ce service vous peut quelque jour être utile ;

Et vous n'en aurez pas regret.

Les Bœufs, à toute fin, promirent le secret.

Il se cache en un coin, respire & prend courage.

Sur le soir on apporte herbe fraîche & fourage,

Comme l'on faisoit tous les jours.

(1) Lieux où il y a beaucoup d'herbe, & la meilleure.

L'on va, l'on vient, les valets font cent tours
L'intendant même; & pas un d'aventure

N'aperçut ni (2) cor, ni (2) ramure,
Ni Cerf enfin. L'habitant des forêts

Rend déjà grace aux Bœufs, attend dans cette étable
Que chacun retournant au travail (3) de Cérès,
Il trouve pour sortir un moment favorable.

L'un des Bœufs ruminant, lui dit : cela va bien;
Mais quoi? L'homme aux cent yeux n'a pas fait sa
revue :

Je crains fort pour toi sa venue.

Jusque-là, pauvre Cerf, ne te vante de rien.
Là-dessus le Maître entre, & vient faire sa ronde.

Qu'est ceci ? dit-il à son monde,

Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.
Cette litière est vieille; allez vite aux greniers.
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées ?

Ne sçauroit-on ranger ces jougs & ces colliers ?

En regardant à tout, il voit une autre tête
Que celles qu'il voyoit d'ordinaire en ce lieu.

Le Cerf est reconnu : chacun prend un épieu :

Chacun donne un coup à la bête.

Ses larmes ne sçauroient la sauver du trépas.

On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,
Dont maint voisin s'éjouit d'être.

Phédre (4) sur ce sujet dit fort élégamment :

Il n'est pour voir que l'œil du Maître.

Quant à moi, j'y mettrois encor l'œil de l'Amant.

(2) Terme de Chasseur, pour dire les cornes du Cerf.

(3) Le labourage, ou autre travail de la terre.

(4) Phédre, excellent Auteur de Fables, qu'il a écrites
en vers Latins, d'un stile aussi pur que celui de Térence.



F A B L E X X I I.

*L'Alouette & ses petits, avec le Maître
d'un Champ.*

Net t'attens qu'à toi seul, c'est un commun proverbe.

Voici comme Esope le mit

(1) En crédit.

Les Alouettes font leur nid

Dans les bleds quand ils sont en herbe,

C'est - à - dire environ le temps

Que tout aime, & que tout pullule dans le monde;

Monstres marins au fond de l'onde,

Tigres dans les forêts, Alouettes aux champs.

Une pourtant de ces dernières

Avait laissé passer la moitié d'un Printemps

Sans goûter les plaisirs des amours printannières.

A toute force enfin elle se résolut

D'imiter la nature, & d'être mere encore.

Elle bâtit un nid, pond, couve, & fait éclore,

A la hâte : le tout alla du mieux qu'il put.

Les bleds d'alentour mûrs, avant que la (2) nitée

Se trouvât assez forte encor

Pour voler & prendre l'essor,

De mille soins divers l'Alouette agitée,

(1) Par la Fable suivante qui nous a été conservée en Latin par *Aulus Gelle*, L. II. c. 19. On n'a qu'à comparer la manière de conter de cet Auteur, assez élégante, avec celle de *La Fontaine*, pour être convaincu que *La Fontaine* a trouvé l'art d'embellir ses originaux, qu'il leur prête des graces si naturelles, qu'en les imitant, il devient original lui-même, & un original; qui, selon toutes les apparences, restera long-tems inimitable.

(2) On a trouvé *nitée*, dans l'Edition *in quarto* de 1668. On parle ainsi dans plusieurs Provinces; mais on dit plus communément *nichée*.

S'en va chercher pâture , avertit ses enfans
D'être toujours au guet & faire sentinelle.

Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils , comme il viendra , dit-elle ,
Écoutez bien : selon ce qu'il dira ,
Chacun de nous décampera.

Si-tôt que l'Alouette eut quitté sa famille ,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
Ces bleds sont mûrs , dit-il ; allez chez nos amis ,
Les prier que chacun apportant sa faucille ,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour.
Notre Alouette de retour

Trouve en alarme sa couvée.

L'un commence : il a dit que l'Aurore levée ,
L'on fit venir demain ses amis pour l'aider.
S'il n'a dit que cela , repartit l'Alouette ,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite :
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais : voilà de quoi manger.
Eux repûs , tout s'endort , les petits & la mere.
L'aube du jour arrive ; & d'amis point du tout.
L'Alouette a l'effor. Le Maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.

Ces bleds ne devroient pas , dit-il , être debout.
Nos amis ont grand tort , & tort qui se repose
Sur de tels paresseux à servir ainsi lents.

Mon fils , allez chez nos parens
Les prier de la même chose.

L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
Il a dit ses parens , mere , c'est à cette heure. . .
Non , mes enfans , dormez en paix :
Ne bougeons de notre demeure.

L'Alouette eut raison , car personne ne vint.
Pour la troisième fois le Maître se souvint
De visiter ses bleds. Notre erreur est extrême ,
Dit-il , de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.

Retenez bien cela , mon fils ; & sçavez - vous
Ce qu'il faut faire ? il faut qu'avec notre famille ,
Nous prenions dès demain chacun une faucille ;
C'est - là notre plus court ; & nous acheverons
Notre moisson quand nous pourrons.
Dès - lors que le dessein fut sçu de l'Alouette ,
C'est à ce coup qu'il faut décamper , mes enfans :
Et les petits en même temps
Voletans , se culebutans ,
Délogerent tous sans trompette.

Fin du quatrième Livre.





L I V R E C I N Q U I E M E.



FABLE PREMIERE.

Le Bûcheron & Mercure, à M. le C. D. B.

VOTRE goût a servi de règle à mon ouvrage :
J'ai tenté les moyens d'acquiescer son suffrage.

Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux,

Et des (1) vains ornemens l'effort ambitieux :

Je le veux comme vous : cet effort ne peut plaire.

Un Auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.

Non qu'il faille bannir certains traits délicats :

Vous les aimez, ces traits ; & je ne les hais pas.

Quant au principal but qu'Esopé se propose,

J'y tombe au moins mal que je puis.

Enfin, si dans mes vers je ne plais & n'instruis,

Il ne tient pas à moi, c'est toujours quelque chose.

Comme la force est un point

Dont je ne me pique point,

(1) Ornemens inutiles & affectés. Horace qui les nomme des *ornemens ambitieux*, nous dit expressément, qu'un esprit juste & éclairé les retranchera sans façon de tout Ecrit soumis à sa critique. *Ambitiosa recidet ornamenta.* De Arte Poëtica, &c. v. 447.

Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
C'est-là tout mon talent : je ne sçai s'il suffit.

Tantôt je peins en un récit

La sotte vanité jointe avec l'envie,
Deux (2) pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie.

Tel est ce (3) chétif animal

Qui voulut en grosseur au bœuf se rendre égal.

J'oppose quelquefois par une double image

Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,

Les agneaux aux loups ravissans,

La mouche à la fourmi ; faisant de cet ouvrage

Une ample comédie à cent actes divers,

Et dont la scène est l'univers.

Hommes, Dieux, Animaux, tout y fait quelque rôle,

Jupiter comme un autre. Introduisons celui,

Qui porte de sa part aux belles la parole ;

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un Bûcheron perdit son gagne-pain ;

C'est sa cognée ; & la cherchant en vain,

Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.

Il n'avoit pas des outils à revendre.

Sur celui-ci touloit tout son (4) avoir,

Ne sçachant donc où mettre son espoir,

Sa face étoit de pleurs toute baignée.

O ma cognée ! O ma pauvre cognée !

S'écrioit-il, Jupiter, rends-la-moi,

Je tiendrai l'être encore un coup de toi.

Sa plainte fut de (5) l'Olympe entendue.

Mercuré (6) vient. Elle n'est pas perdue,

Lui dit ce Dieu ; la connoîtras-tu bien ?

Je crois l'avoir près d'ici rencontrée.

(2) Ce qui supporte quelque chose de mobile,

(3) La Grenouille, *Livre 3, Fable 3.*

(4) Son bien, sa ressource.

(5) Le Ciel.

(6) Messager des Dieux.

Lors, une d'or à l'homme étant montrée,
 Il répondit : je n'y demande rien.
 Une d'argent succede à la première;
 Il la refuse. Enfin une de bois.
 Voilà, dit-il, la mienne cette fois :
 Je suis content si j'ai cette dernière.
 Tu les auras, dit le Dieu, toutes trois ;
 Ta bonne foi sera récompensée :
 En ce cas-là je les prendrai, dit-il.
 L'histoire en est aussi-tôt dispersée ;
 Et Boquillons de perdre leur outil,
 Et de crier pour se le faire rendre.
 Le roi des dieux ne sçait auquel entendre.
 Son fils Mercure aux criards vient encor,
 A chacun d'eux il en montre une d'or.
 Chacun eût cru passer pour une bête
 De ne pas dire aussi-tôt : la voilà.
 Mercure, au-lieu de donner celle-là,
 Leur en décharge un grand coup sur la tête.

Ne point mentir, être content du sien ;
 C'est le plus sûr : cependant on s'occupe
 A dire faux pour attraper du bien.
 Que sert cela ? Jupiter n'est pas dupe.

F A B L E . I I .

Le Pot de terre, & le Pot de fer.

Le Pot de fer proposa
 Au Pot de terre un voyage.
 Celui-ci s'en excusa,
 Disant (1) qu'il feroit que sage

(1) C'est-à-dire, qu'il feroit fort sagement. Il feroit que sage.

De garder le coin du feu ;
Car il lui falloit si peu ,
Si peu , que la moindre chose
De son débris seroit cause :
Il n'en reviendrait morceau.
Pour vous , dit-il , dont la peau
Est plus dure que la mienne ,
Je ne vois rien qui vous tienne.
Nous vous mettrons à couvert ,
Repartit le Pot de fer :
Si quelque matière dure
Vous menace (2) d'avanture ,
Entre deux je passerai ,
Et du coup vous sauverai.
Cette offre le persuade.
Pot de fer son camarade
Se met droit à ses côtés.
Mes gens s'en vont à trois pieds ,
Clopin clopant , comme ils peuvent ,
L'un contre l'autre jettés ,
Au moindre hoquet qu'ils treuvent.

est une expression un peu surannée, mais qui se trouve communément dans nos vieux Auteurs, sans en excepter Amyot lui-même, l'Ecrivain le plus correct & le plus poli de son temps, qui l'a employée dans sa traduction de Plutarque. *Tu fais que sage, Geminus*, dit-il dans la Vie de Marc-Antoine, ch. 12. *de confesser la vérité avant qu'on te donne la gehenne pour te la faire dire.* La Fontaine touché de la naïveté de cette expression, s'est fait un plaisir d'en orner son stile. Mais un Correcteur d'imprimerie, fort éloigné d'en sentir la naïveté, la trouvant barbare, parce qu'il ne l'entendoit pas, a cru faire merveille de mettre à la place, *qu'il seroit plus sage*; & cette prétendue correction a été reçue dans toutes les Editions des Fables de La Fontaine qui ont paru depuis en France, en Hollande, &c. quoique dans l'Edition de Paris de 1678. corrigée par La Fontaine lui-même, il y eût, *qu'il seroit que sage*, comme dans toutes les Editions précédentes, ce qui aurait dû tenir en respect cet imprudent Correcteur, ou du moins empêcher les Editeurs qui sont venus après lui, de marcher aveuglément sur ses traces.

(2) De quelque fâcheux accident.

116. FABLES CHOISIES

Le Pot de terre en souffre : il n'eut pas fait cent pas ,
Que par son compagnon il fut mis en éclats ,
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

Ne nous affacions qu'avecque nos égaux ,
Ou bien il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces Pots.

F A B L E I I I.

Le petit Poisson & le Pêcheur.

Petit Poisson deviendra grand ,
Pourvû que Dieu lui prête vie ,
Mais le lâcher en attendant ,
Je tiens pour moi que c'est folie :
Car de le rattraper , il n'est pas trop certain.

Un Carpeau qui n'étoit encore que (1) fretin ,
Fut pris par un Pêcheur au bord d'une rivièrè.
Tout fait nombre , dit l'homme en voyant son butin ,
Voilà commencement de chere & de festin :

Mettons - le en notre gibecière.

Le pauvre Carpillon lui dit en sa manière ,
Que ferez - vous de moi ? je ne sçaurois fournir
Au plus qu'une demi - bouchée :
Laissez - moi Carpe devenir ;
Je serai par vous repêchée.

Quelque gros partisan m'achètera bien cher :
Au - lieu qu'il vous en faut chercher
Peut - être encor cent de ma taille
Pour faire un plat. Quel plat ? Croyez - moi , rien qui
vaille.

(1) Très - petit.

Rien qui vaille ? & bien soit , repartit le Pêcheur ,
 Poisson , mon bel ami , qui faites le prêcheur ,
 Vous irez dans la poêle , & vous avez beau dire ,
 Dès ce soir on vous fera frire.

Un (2) *tien* vaut , ce dit-on , mieux que deux *tu l'auras*.
 L'un est sûr , l'autre ne l'est pas.

(1) Prends cela , je te le donne.

F A B L E I V.

Les Oreilles du Lièvre.

Un animal cornu blessa de quelques coups
 Le Lion , qui plein de courroux ,
 Pour ne plus tomber en la peine ,
 Bannit des lieux de son domaine
 Toute bête portant des cornes à son front.
 Chèvres , Béliers , Taureaux aussi-tôt délogerent ,
 Dains & Cerfs de climat changerent :
 Chacun à s'en aller fut prompt.
 Un Lièvre apercevant l'ombre de ses oreilles ,
 Craignit que quelque (1) Inquisiteur
 N'allât interpréter à cornes leur longueur ,
 Ne les foutint en tout à des cornes pareilles.
 Adieu , voisin Grillon , dit-il , je pars d'ici ;
 Mes oreilles enfin seroient cornes aussi :
 Et quand je les aurois plus courtes qu'une (2) Au-
 truche ,
 Je craindrois même encor. Le Grillon repartit :

(1) Delateur , qui fait métier de noircir , de décrier
 les actions les plus innocentes.

(2) Gros oiseau qui a les oreilles fort courtes.

Cornes cela ! Vous me prenez pour cruche :
 Ce sont oreilles que Dieu fit.
 On les fera passer pour cornes ,
 Dit l'animal craintif , & cornes de (3) Licornes.
 J'aurai beau protester : mon dire & mes raisons
 Iront aux petites (4) Maisons.

(3) Animal qui n'a qu'une corne très-sensible au bas du front.

(4) Lieu où l'on renferme les Fous à Paris.

F A B L E V.

Le Renard qui a la queue coupée.

Un vieux Renard , mais des plus fins ,
 Grand croqueur de Poulets , grand preneur de Lapins ,
 Sentant son (1) Renard d'une lieue ,
 Fut enfin au piège attrapé.

Par grand hazard en étant échappé ,
 Non pas franc , car pour gage il y laissa sa queue ,
 S'étant , dis-je , sauvé , sans queue & tout honteux ;
 Pour avoir des pareils , (comme il étoit habile)
 Un jour que les Renards tenoient conseil entre eux ,
 Que faisons - nous , dit-il , de ce poids inutile ,
 Et qui va balayant tous les sentiers fangeux ?
 Que nous sert cette queue ? Il faut qu'on se la coupe ;
 Si l'on me croit , chacun s'y résoudra.

Votre avis est fort bon , dit quelqu'un de la troupe ,
 Mais tournez - vous , de grace , & l'on vous répondra.
 A ces mots il se fit une telle (2) huée ,

(1) C'est-à-dire , des plus rusés.

(2) Cri de moquerie.

Que

Que le pauvre écourté ne put être entendu.
 Prétendre ôter la queue eût été temps perdu :
 La mode en fut continuée.

F A B L E V I.

La Vieille & les deux Servantes.

Il étoit une Vieille ayant deux Chambrières.
 Elles filoient si bien, que les sœurs (1) filandières
 Ne faisoient que brouiller au prix de celles-ci.
 La Vieille n'avoit point de plus pressant souci
 Que de distribuer aux Servantes leur tâche :
 Dès que (2) Thétis (3) chassoit Phœbus aux crins
 dorés,

Tourets entroient en jeu, fuseaux étoient tirés,

Deçà, delà, vous en aurez :

Point de cesse, point de relâche.

Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontoit,

Un misérable Coq à point nommé chantoit :

Aussi-tôt notre Vieille, encor plus misérable

S'affubloit d'un jupon crasseux & détestable,

Allumoit une lampe, & couroit droit au lit,

Où, de tout leur pouvoir, de tout leur apétit,

Dormoient les deux pauvres Servantes.

L'une entr'ouvroit un œil, l'autre étendoit un bras ;

Et toutes deux très-mal contentes,

Disoient entre leurs dents : maudit Coq, tu mourras.

(1) Les trois Parques occupées à filer la vie des hommes.

(2) Déesse de la Mer, & la Mer même, d'où les Poëtes supposent que le Soleil, qu'ils nomment *Phœbus*, se lève tous les matins, après s'y être allé coucher tous les soirs.

(3) C'est-à-dire, dès que le Soleil se levait,

Comme elles l'avoient dit, la bête fut grippée.
 Le (4) réveille-matin eut la gorge coupée.
 Ce meurtre n'amanda nullement leur marché.
 Notre couple, au contraire, à peine étoit couché,
 Que la Vieille craignant de laisser passer l'heure,
 Couroit comme un Lutin par toute sa demeure.

C'est ainsi que le plus souvent,
 Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,
 On s'enfonce encor plus avant :
 Témoin ce couple & son salaire.
 La Vieille, au-lieu du Coq, les fit tomber par-là
 De (5) Caribde en Sylla.

(4) Comme le Coq chante régulièrement au point du jour, La Fontaine s'est avisé fort à propos, de lui donner le nom de *Réveille-matin*, nom propre de cette espèce de Montres, qui, faites pour carillonner à telle heure qu'on veut, servent à réveiller ceux qui les montent pour être éveillés précisément à cette heure-là.

(5) Deux Ecueils dans le détroit qui sépare l'Italie de la Sicile : dont l'un, funeste aux Vaisseaux qui s'approchoient de trop près des Côtes d'Italie, se nommoit *Sylla* ; & l'autre, gouffre horrible en Sicile, vis-à-vis de Sylla, se nommoit *Caribde*. Il arrivoit souvent qu'on donnoit contre l'un de ces Ecueils en voulant éviter l'autre, &c qui a fondé le Proverbe, *Tomber de Caribde en Sylla*.

F A B L E VII.

Le Satyre & le Passant.

Au fond d'un antre sauvage,
 Un Satyre & ses enfans,
 Alloient manger leur potage
 Et prendre l'écuelle aux dents.

On les eût vus sur la mousse
Lui, sa femme, & maint petit:
Ils n'avoient tapis ni housse,
Mais tous fort bon apétit.

Pour se sauver de la pluie
Entre un passant morfondu,
Au brouet on le convie,
Il n'étoit pas attendu.

Son hôte n'eut pas la peine
De le (1) semondre deux fois.
D'abord avec son haleine
Il se réchauffe les doigts.

Puis, sur le mets qu'on lui donne,
Délicat, il souffle aussi.
Le Satyre s'en étonne;
Notre hôte, à quoi bon ceci ?

L'un refroidit mon potage,
L'autre réchauffe ma main.
Vous pouvez, dit le Sauvage,
Reprendre votre chemin.

Ne plaise aux Dieux, que je couche
Avec vous sous même toit.
Arrière ceux (2) dont la bouche
Souffle chaud & froid.

(1) Vieux mot, qui signifie *inviter*, *convier*.

(2) Qui disent d'une même Personne, d'un même Fait le blanc & le noir, le pour & le contre, louans & blâmans indifféremment toutes choses, dans des viles intéréssées, sans aucun respect pour la vérité.

F A B L E V I I I.

Le Cheval & le Loup.

Un certain Loup, dans la (1) saison
 Que les tièdes Zéphirs ont l'herbe rajeunie,
 Et que les animaux quittent tous la maison,
 Pour s'en aller chercher leur vie;
 Un Loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,
 Apperçut un Cheval qu'on avoit mis au (2) vert.
 Je laisse à penser quelle joie.
 Bonne chasse, dit-il, qui l'auroit à son croc.
 Eh que n'est-tu Mouton! car tu me ferois (3) hoc:
 Au-lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie:
 Rusions donc. Ainsi dit, il vient à pas comptés,
 Se dit (4) Ecolier d'Hippocrate:
 Qu'il connoît les vertus & les propriétés
 De tous les simples de ces prés:
 Qu'il sçait guérir, sans qu'il se flatte,
 Toutes sortes de maux. Si Dom Courfier vouloit
 Ne point celer sa maladie,
 Lui Loup gratis le guériroit.
 Car le voir dans cette prairie
 Pâtre ainsi sans être lié,
 Témoignoît quelque mal, selon la Médecine.
 J'ai, dit la Bête chevaline,
 Une apostume sous le pied.

(1) Au Printems.

(2) Dans un pré, pour manger l'herbe.

(3) Tu ferois à moi, par allusion à une sortie de jeu de cartes qu'on nomme le Hoc, où l'on dit Hoc en jetant sur le tapis certaines cartes qui font gagner ceux qui les jouent.

(4) Médecin.

Mon fils, dit le Docteur, il n'est point de partie
 Susceptible de tant de maux.
 J'ai l'honneur de servir Nosseigneurs les Chevaux;
 Et fais aussi la Chirurgie.
 Mon galant ne songeoit qu'à bien prendre son temps,
 Afin de haper son malade.
 L'autre, qui s'en doutoit, lui lâche une ruade,
 Qui vous lui met en marmelade
 Les (5) mandibules & les dents.
 C'est bien fait, dit le Loup en soi-même fort triste,
 Chacun à son métier doit toujours s'attacher.
 Tu veux faire ici (6) l'Herboriste,
 Et ne fus jamais que Boucher.

(5) Les machoires.

(6) Qui s'applique à la connoissance des Plantes.

F A B L E I X.

Le Laboureur & ses Enfants.

Travaillez, prenez de la peine :
 C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche Laboureur sentant sa mort prochaine,
 Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
 Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
 Que nous ont laissé nos parens :
 Un trésor est caché dedans.

Je ne sçais pas l'endroit ; mais un peu de courage
 Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout.
 Remuez votre champ dès qu'on aura fait (1) l'out.
 Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place

(1) Après qu'on aura recueilli les grains, après la moisson.

Où la main ne passe & repasse.

Le père mort, les fils vous retournent le champ,
De-çà, de-là, par'-tout; si bien qu'au bout de l'an
Il en raporta davantage.

D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

F A B L E X.

La Montagne qui accouche.

U ne Montagne en mal d'enfant
Jettoit une clameur si haute,
Que chacun au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucherait, sans faute,
D'une Cité plus grosse que Paris :
Elle accoucha d'une Souris.

Quand je songe à cette Fable,
Dont le récit est menteur,
Et le sens est véritable,
Je me figure un Auteur,
Qui dit : Je chanterai la guerre
Que firent les Titans au Maître du tonnerre.
C'est promettre beaucoup : mais qu'en sort-il souvent
Du (1) ven

(1) Rien du tout, ou fort peu de chose.



F A B L E X I.

La Fortune & le jeune Enfant.

Sur le bord d'un puits très-profond,
 Dormoit, étendu de son long,
 Un Enfant alors dans ses classes.
 Tout est aux Ecoliers couchette & matelas.
 Un honnête homme, en pareil cas,
 Auroit fait un saut de vingt brasses.
 Près de là tout heureusement
 La Fortune passa, l'éveilla doucement,
 Lui disant : mon mignon, je vous sauve la vie.
 Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.
 Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi,
 Cependant c'étoit votre faute.
 Je vous demande, en bonne foi,
 Si cette imprudence si haute
 Provient de mon caprice ? Elle part à ces mots.

Pour moi, j'approuve son propos.
 Il n'arrive rien dans le monde
 Qu'il ne faille qu'elle en réponde :
 Nous la faisons de tous (1) écots :
 Elle est prise à garant de toutes aventures.
 Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures,
 On pense en être quitte en accusant son sort :
 Bref, la Fortune a toujours tort.

(1) Ecot est la part que chacun doit payer pour un repas commun. Faisons-nous une fottise, nous en mettons la meilleure partie sur le compte de la Fortune. Nous lui faisons payer largement son écot pour le mauvais succès d'une affaire auquel elle n'a contribué en aucune manière.

F A B L E X I I.

Les Médecins.

Le Médecin (1) *Tant-pis* alloit voir un malade,
 Que visitoit aussi son confrere (2) *Tant-mieux*.
 Ce dernier espéroit, quoique son camarade
 Soutint que le (3) gisant iroit voir ses ayeux.
 Tous deux s'étant trouvés différens pour la cure,
 Leur malade paya le (4) tribut à Nature;
 Après qu'en ses conseils *Tant-pis* eut été crû.
 Ils triomphoient encor sur cette maladie.
 L'un disoit, il est mort, je l'avois bien prévu:
 S'il m'eût crû, disoit l'autre, il seroit plein de vie.

(1) (2) Médecins d'un caractère opposé, dont l'un faisoit toujours des pronostics funestes, & l'autre des pronostics heureux

(3) Le malade qui étoit au lit.

(4) Mourut.

F A B L E X I I I.

La Poule aux œufs d'or.

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.
 Je ne veux pour le témoigner
 Que celui dont la Poule, à ce que dit la Fable,
 Pondoit tous les jours un œuf d'or.
 Il crut que dans son corps elle avoit un trésor.
 Il la tua, l'ouvrit, & la trouva semblable
 A celles dont les œufs ne lui raportoient rien,
 S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

Belle leçon pour les gens chices !
 Pendant ces derniers temps combien en a-t-on vûs,
 Qui du soir au matin sont pauvres devenus,
 Pour vouloir trop tôt être riches ?

F A B L E X I V.

L'Ane portant des Reliques.

Un Baudet chargé de Reliques,
 S'imagina qu'on l'adoroit.
 Dans ce penser il se carroit,
 Recevant comme siens l'Encens & les Cantiques.
 Quelqu'un vit l'erreur, & lui dit :
 Maître Baudet, ôtez-vous de l'esprit
 Une vanité si folle.
 Ce n'est pas vous, c'est (1) l'Idole,
 A qui cet honneur se rend,
 Et que la gloire en est dûe.
 D'un Magistrat ignorant,
 C'est la robe qu'on salue.

(1) L'image, la Statue de quelque Divinité.

F A B L E X V.

Le Cerf & la Vigne.

Un Cerf, à la faveur d'une Vigne fort haute,
 Et telle qu'on en voit en de certains climats,
 S'étant mis à couvert, & sauvé du trépas,
 Les Veneurs pour ce coup croyoient leurs (1)
 chiens en faute.

(1) Qu'ils avoient perdu la piste de la bête qu'ils chassent.

Ils les rappellent donc. Le Cerf, hors de danger,
Broute (2) sa bienfaitrice, ingratitude extrême !
On l'entend, on retourne, on le fait déloger :

Il vient mourir en ce lieu même.

J'ai mérité, dit-il, ce juste châtement,
Profitez-en, ingrats. Il tombe en ce moment.
La Meute en fait (3) curée. Il lui fut inutile
De pleurer aux Veneurs à la mort arrivés.

Vraie image de ceux qui profanent l'asyle
Qui les a conservés.

(2.) La Vigne qui lui avoit servi de retraite.

(3.) Les chiens mangent la portion que les Chasseurs
leur en donnent, & qu'on nomme *Curée*.

F A B L E X V I.

Le Serpent & la Lime.

On conte qu'un Serpent, voisin d'un Horloger,
(C'étoit pour l'Horloger un mauvais voisinage)
Entra dans sa boutique, & cherchant à manger,

N'y rencontra pour tout potage

Qu'une Lime d'acier qu'il se mit à ronger.

Cette Lime lui dit, sans se mettre en colere,

Pauvre ignorant ! Et que prétens-tu faire ?

Tu te prens à plus dur que toi,

Petit Serpent à tête folle ;

Plutôt que d'emporter de moi

Seulement le quart d'une obole,

Tu te romprois les dents :

Je ne crains que celles du (1) temps.

(1.) Les dents du Temps, qui détruit toutes choses.

Ceci s'adresse à vous, Esprits du dernier ordre ;
Qui n'étant bons à rien, cherchez (2) sur tout à moindres :

Vous vous tourmentez vainement.

Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages ?

Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

(2) C'est-à-dire, à prendre, à trouver à redire sur tout.

F A B L E X V I I.

Le Lièvre & la Perdrix.

Il ne se faut jamais moquer des misérables :
Car qui peut s'affurer d'être toujours heureux ?

Le sage Esope dans ses Fables,
Nous en donne un exemple ou deux.
Celui qu'en ces vers je propose,
Et les siens, ce sont même chose.

Le Lièvre & la Perdrix, concitoyens d'un champ,
Vivoient dans un état, ce semble, assez tranquille :

Quand une meute s'approchant,
Oblige le premier à chercher un (1) asyle.

Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut ;
Sans même en excepter (2) Brifaut.

Enfin il se trahit lui-même

Par les (3) esprits sortant de son corps échauffé.

(4) Miraut, sur leur odeur ayant philosophé,
Conclut que c'est son Lièvre; &, d'une ardeur extrême,

(1) Un lieu pour se cacher.

(2) Nom de Chien de chasse.

(3) L'odeur que répand une bête poursuivie.

(4) Autre nom de Chien.

Il le pousse; & Rustant, qui n'a (5) jamais menti,
Dit que le Lièvre est reparti.

Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.

La Perdrix le raille, & lui dit :

Tu te vantois d'être si vite;

Qu'as-tu fait de tes pieds? Au moment qu'elle rit,
Son tour vient, on la trouve. Elle croit que ses ailes
La sçauront garantir à toute extrémité :

Mais la pauvrette avoit compté

Sans (6) l'Autour aux (7) ferres cruelles.

(5) Qui ne s'est jamais trompé.

(6) Oiseau de proie.

(7) Les griffes de l'Autour.

F A B L E X V I I I.

L'Aigle & le Hibou.

L'Aigle & le Chat-huant leurs querelles cessèrent;
Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.

L'un jurá foi de Roi, l'autre foi de Hibou,

Qu'ils ne se goboient leurs petits peu ni prou.

Connoissez-vous les miens? dit (1) l'Oiseau de
Minerve.

Non, dit l'Aigle. Tant pis, reprit le triste Oiseau;

Je crains en ce cas pour leur peau :

C'est hazard, si je les conserve.

Comme vous êtes Roi, vous ne considérez

Qui ni quoi: Rois & Dieux mettent, quoiqu'on leur die,

Tout en même (2) catégorie.

Adieu mes nourrissons si vous les rencontrez.

Péignez-les-moi, dit l'Aigle, ou bien me les montrez,

Je n'y toucherai de ma vie.

(1) Le Hibou.

(2) Au même rang, sans faire la moindre distinction.

Le Hibou repartit : mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits, & jolis sur tous leurs compagnons :
Vous les reconnoîtrez sans peine à cette marque.

N'allez pas l'oublier : retenez-la si bien,
Que chez moi la maudite (3) Parque
N'entre point par votre moyen.

Il avint qu'au Hibou Dieu donna géniture :
De façon qu'un beau soir qu'il étoit en pâture,
Notre Aigle aperçut d'avanture,
Dans les coins d'une roche dure,
Ou dans les trous d'une mazure,
(Je ne sçai pas lequel des deux)
De petits monstres fort hideux,

Rechignés, un air triste, une voix de Mégère.

Ces enfans ne sont pas, dit l'Aigle, à notre ami :

Croquons-les. Le galant n'en fit pas à demi :

Ses repas ne sont point repas à la légère.

Le Hibou, de retour, ne trouve que les pieds

De ses chers nourrissons, hélas ! pour toute chose.

Il se plaint ; & les Dieux sont par lui suppliés

De punir le brigand qui de son deuil est cause.

Quelqu'un lui dit alors : n'en accuse que toi,

Ou plutôt la commune loi,

Qui veut qu'on trouve son semblable

Beau, bien fait, & sur tous aimable.

Tu fis de tes enfans à l'Aigle ce portrait :

En avoient-ils le moindre trait ?

(3) Celle des trois qui coupe le fil de la vie. Les Poëtes disent communément que c'est *Atropos*.



F A B L E X I X.

Le Lion s'en allant en guerre.

L Le Lion dans sa tête avoit une entreprise.
 Il tint conseil de guerre, envoya ses Prévôts,
 Fit avertir les Animaux :
 Tous furent du dessein, chacun selon sa guise.
 L'Éléphant devoit sur son dos
 Porter l'attirail nécessaire,
 Et combattre à son ordinaire :
 L'Ours s'apprêter pour les assauts :
 Le Renard ménager de certaines pratiques ;
 Et le Singe amuser l'ennemi par ses tours.
 Renvoyez, dit quelqu'un, les Anes qui sont lourds ;
 Et les Lièvres sujets à des terreurs paniques.
 Point du tout, dit le Roi, je les veux employer :
 Notre troupe, sans eux, ne seroit pas complète.
 L'Ane effraiera les gens, nous servant de trompette ;
 Et le Lièvre pourra nous servir de courier.

Le Monarque prudent & sage,
 De ses moindres sujets sçait tirer quelque usage,
 Et connoît les divers talens.
 Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

F A B L E X X.

L'Ours & les deux Compagnons.

Deux Compagnons pressés d'argent,
 A leur voisin Fourreur vendirent
 La peau d'un Ours encor vivant ;
 Mais qu'ils tueroient bientôt, du moins à ce qu'ils
 dirent.

C'étoit le Roi des Ours, au compte de ces gens.

Le Marchand, à sa peau, devoit faire fortune :

Elle garantiroit des froids les plus cuisans ;

On en pourroit fourrer plutôt deux robes qu'une.

(1) Dindenaut prisoit moins ses Moutons qu'eux
leur Ours,

Leur, à leur compte, & non à celui de la bête.

S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,

Ils conviennent de prix, & se mettent en quête,

Trouvent l'Ours qui s'avance, & vient vers eux au trot.

Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.

Le marché ne tint pas, il fallut le résoudre :

(2) D'intérêts contre l'Ours, on n'en dit pas un mot,

L'un des deux Compagnons grimpe au faite d'un arbre ;

L'autre plus froid que n'est un marbre,

Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,

Ayant quelque part ouï dire,

Que l'Ours s'acharne peu souvent

Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.

Seigneur Ours, comme un sot, donna dans ce panneau.

Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie ;

• Et de peur de supercherie,

Le tourne, le retourne, approche son museau,

Flaire aux passages de l'haleine.

C'est, dit-il, un cadavre : ôtons-nous, car il sent.

A ces mots, l'Ours s'en va dans la Forêt prochaine.

L'un de nos deux Marchands de son arbre descend :

Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille,

Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.

(1) Marchand de Moutons, nommé *Dindenaut*, sévèrement puni pour avoir insulté Panurge, & mis à trop haut prix sa marchandise ; comme Rabelais le raconte plaisamment à sa manière. Voyez *Pantagruel*, Liv. IV. chap. 6, 7 & 8.

(2) Quant à la peine & à la dépense qu'avoit coûté cette expédition contre l'Ours, on ne lui en dit pas un mot.

Et bien, ajouta-t-il, la peau de l'animal ?
 Mais que t'a-t-il dit à l'oreille ?
 Car il t'approchoit de bien près,
 Te retournant avec sa ferre.
 Il m'a dit qu'il ne faut jamais
 Vendre la peau de l'Ours qu'on ne l'ait mis par terre.

F A B L E X X I .

L'Ane vêtu de la peau du Lion.

De la peau du Lion l'Ane s'étant vêtu,
 Etoit craint par-tout à la ronde ;
 Et bien qu'un animal sans vertu,
 Il faisoit trembler tout le monde.
 Un petit bout d'oreille échappé par malheur,
 Découvrit la fourbe & l'erreur.
 (1) Martin fit alors son office.
 Ceux qui ne sçavoient pas la ruse & la malice,
 S'étonnoient de voir que Martin
 Chassât les Lions au moulin.

Force gens font du bruit en France,
 Par qui cet Apologue est rendu familier.
 Un équipage cavalier
 Fait les trois quarts de leur vaillance.

(1) Valet de Meunier, armé d'un gros bâton.

Fin du cinquième Livre.





L I V R E S I X I E M E.



F A B L E P R E M I E R E.

Le Pâtre & le Lion.

F A B L E I I.

Le Lion & le Chasseur.

LES Fables ne sont pas ce qu'elles semblent être:
 Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
 Une morale nue apporte l'ennui:
 Le conte fait passer le précepte avec lui.
 En ces sortes de feintes il faut instruire & plaire;
 Et conter pour conter me semble peu d'affaire.
 C'est par cette raison, qu'égayant leur esprit,
 Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
 Tous ont fui l'ornement & le trop d'étendue.
 On ne voit point chez eux de parole perdue.
 Phédre étoit si succinct qu'aucuns l'en ont blâmé.
 Esope en moins de mots s'est encore exprimé.
 Mais sur tous, certain (1) Grec renchérit & se pique
 D'une élégance (2) Laconique.

(1) *Gabrias.*

(2) Très-succincte, comme celles des Lacédémoniens.

Il renferme toujours son conte en quatre vers :
 Bien ou mal, je le laisse à juger aux Experts.
 Voyons - le avec Esope en un sujet semblable.
 L'un amène un Chasseur, l'autre un (3) Pâtre en
 sa Fable.

J'ai suivi leur projet quant à l'événement,
 Y coufant en chemin quelque trait seulement.
 Voici comme, à peu près, Esope le raconte.

Un Pâtre à ses brebis trouvant quelque mécompte,
 Voulut à toute force attraper le larron.
 Il s'en va près d'un antre, & tend à l'environ
 Des lacs à prendre loups, soupçonnant cette engeance.

Avant que de partir de ces lieux,
 Si tu fais, disoit-il, ô (4) Monarque des Dieux,
 Que le drôle à ces lacs se prenne en ma présence,
 Et que je goûte ce plaisir,
 Parmi vingt vœux je veux choisir
 Le plus gras, & t'en faire offrande.

A ces mots fort de l'antre un Lion grand & fort.
 Le Pâtre se tapit, & dit à demi mort :
 Que l'homme ne sçait guère, hélas ! ce qu'il demande !
 Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau,
 Et le voir dans ces lacs pris avant que je parte,
 O Monarque des Dieux, je t'ai promis un veau ;
 Je te promets un bœuf, si tu fais qu'il s'écarte.

C'est ainsi que l'a dit le principal Auteur :
 Passons à son imitateur.

Un Fanfaron, amateur de la chasse,
 Venant de perdre un chien de bonne race,
 Qu'il soupçonnoit dans le corps d'un Lion,
 Vit un Berger. Enseigne-moi de grace,

(3) Ou Berger qui garde des troupeaux de Brebis.

(4) Jupiter.

De mon voleur, lui dit-il, la maison,
 Que de ce pas je me fasse raison.
 Le Berger dit : c'est vers cette montagne.
 En lui payant de (1) tribut un mouton
 Par chaque mois, j'erre dans la campagne
 Comme il me plaît; & je suis en repos.
 Dans le moment qu'ils tenoient ce propos,
 Le Lion sort, & vient d'un pas agile.
 Le fanfaron aussi-tôt d'esquiver.
 O Jupiter, montre-moi quelque asyle,
 S'écria-t-il, qui me puisse sauver.

La vraie épreuve de courage
 N'est que dans le danger que l'on touche du doigt :
 Tel le cherchoit, dit-il, qui, changeant de langage,
 S'enfuit aussi-tôt qu'il le voit.

(1) Comme une rente Seigneuriale.

F A B L E I I I.

(1) *Phœbus & Borée.*

Borée & le Soleil virent un Voyageur,
 Qui s'étoit muni par bonheur
 Contre le mauvais temps. On entroit dans l'automne,
 Quand la précaution aux Voyageurs est bonne :
 Il pleut; le Soleil luit : & l'écharpe d'Iris
 Rend ceux qui sortent avertis

(2) Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire.
 Les Latins les nommoient (3) douteux pour cette affaire

(1) Le Soleil, & le Vent du Nord, qui est en général très-violent.

(2) A cause de la pluie qui forme actuellement l'Arc-en-Ciel, à la faveur des rayons du Soleil.

(3) Incertains. *Incertis si nubibus amnis abundans exit*, Virg. Georg. L. I. v. 111, 112.

Notre homme s'étoit donc à la pluie attendu.
 Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
 Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvu
 A tous les accidens ; mais il n'a pas prévu
 Que je sçaurai souffler de sorte,
 Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra, si je veux,
 Que le manteau s'en aille au diable.
 L'ébattement pourroit nous en être agréable :
 Vous plaît-il de l'avoir ? Et bien gageons nous deux
 (Dit Phœbus) sans tant de paroles,
 A qui plutôt aura dégarni les épaules
 Du Cavalier que nous voyons.
 Commencez : je vous laisse obscurcir mes rayons.
 Il n'en falut pas plus. Notre souffleur à gage
 Se gorge de vapeur, s'enfle comme un balon ;
 Fait un vacarme de démon,
 Siffle, souffle, tempête, & brise en son passage
 Maint toît qui n'en peut mais, fait périr maint bateau :
 Le tout au sujet d'un manteau.
 Le Cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
 Ne se pût engouffrer dedans.
 Cela le préserva : le Vent perdit son temps :
 Plus il se tourmentoît, plus l'autre tenoit ferme :
 Il eut beau faire agir le colet & le plis.
 Si-tôt qu'il fut au bout du terme
 Qu'à la gageure on avoit mis,
 Le Soleil dissipe la nue
 Récréé, & puis pénètre enfin le Cavalier,
 Sous son (4) balandras fait qu'il sue,
 Le contraint de s'en dépouiller.
 Encore n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence.

(4) On Balandran, gros manteau de campagne.



F A B L E I V.

Jupiter & le (1) Métayer.

Jupiter eut jadis une ferme à donner.
 Mercure en fit l'annonce; & gens se présenterent;
 Firent des offres, écouterent:
 Ce ne fut pas sans bien tourner.
 L'un alléguoit que l'héritage
 Etoit (2) frayant & rude; & l'autre un autre (3) si.
 Pendant qu'ils marchandotent ainsi,
 Un d'eux le plus hardi, mais non pas le plus sage,
 Promit d'en rendre tant, pourvû que Jupiter
 Le laissât disposer de l'air,
 Lui donnât saison à sa guise,
 Qu'il eût du chaud, du froid, du beau tems, de la bise;
 Enfin du sec & du mouillé,
 Aussi-tôt qu'il auroit baillé.
 Jupiter y consent. Contrat passé: notre homme
 Tranche du Roi des airs, pleut, vente; & fait en somme

(1) Fermier qui tient des biens à loyer.

(2) *Héritage frayant*, qu'on ne peut mettre en valeur, sans faire de grosses dépenses. Les Fermiers & les Païsans de Champagne, & des environs de Château-Thierry où est né La Fontaine, se servent fort communément des mots *frayant* & *frayer*. La Vigne, disent-ils, & certaines Terres labourables *frayent beaucoup*, c'est-à-dire, que la culture de la Vigne & de certains Champs exige des soins & des frais considérables. C'est ce que j'ai appris d'une Demoiselle Champenoise, d'un esprit très-juste & très-délicat, qui sçait observer & retenir exactement ce qui mérite d'être observé. Le mot de *frayer* est présentement inconnu à la Langue Françoisé dans ce sens-là; & c'est pourtant de *frayer* qu'est venu *défrayer*, terme fort connu, fort usité, & dont le sens conserve un raport très-sensible avec celui de *frayer*, que lui donnent les Païsans de Champagne,

242 FABLES CHOISIES

Un climat pour lui seul : ses plus proches voisins
Ne s'en sentoient non plus que les (4) Amérindiens.
Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année ,

Pleine moisson , pleine vinée.

Monfieur le Receveur fut très-mal partagé.

L'an fuisant , voilà tout changé.

Il ajuſte d'une autre forte

La température des Cieux.

Son champ ne s'en trouve pas mieux.

Celui de ſes voiſins fructifie & rapporte.

Que fait-il ? Il recourt au Monarque des Dieux ;

Il confeſſe ſon imprudence.

Jupiter en uſa comme un Maître fort doux.

Concluons que la Providence

ſçait ce qu'il nous faut mieux que nous.

(4) Peuples de l'Amérique.

F A B L E V.

Le Cochet, le Chat & le Souriceau.

Uⁿ (1) Souriceau tout jeune, & qui n'avoit rien vu,
Fut preſque pris au dépourvu.

Voici comme il conta l'avanture à ſa mere.

J'avois franchi les Monts qui bornent cet Etat,
Et trottois comme un jeune Rat

Qui cherche à ſe donner carrière ;

Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux,
L'un doux , benin & gracieux ;

(1) Une jeune Souris.

Et l'autre turbulent & plein d'inquiétude,
Il a la voix perçant & rude;
Sur la tête un morceau de chair;
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air,
Comme pour prendre sa volée;
La queue en panache étalée.
Or c'étoit un Cochet dont notre Souriceau
Fit à sa mere le tableau,
Comme d'un Animal venu de l'Amérique.
Il se battoit, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit & tel fracas,
Que moi, qui grace aux Dieux, de courage me pique,
En ai pris la fuite de peur,
Le maudissant de très-bon cœur.
Sans lui j'aurois fait connoissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux.
Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance,
Un modeste regard, & pourtant l'œil luisant.
Je le crois fort sympathisant
Avec Messieurs les Rats : car il a des oreilles
En figure aux nôtres pareilles.
Je l'allois aborder, quand, d'un son plein d'éclat,
L'autre m'a fait prendre la fuite.
Mon fils, dit la Souris, ce doucet est un Chat,
Qui, sous son minois hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté.
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au Chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.
Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine.



F A B L E V I.

Le Renard, le Singe & les Animaux.

Les Animaux, au décès du Lion,
 En son vivant, Prince de la contrée,
 Pour faire un Roi s'assemblerent, dit-on.
 De son étui la Couronne est tirée.
 Dans une (1) chartre un Dragon la gardoit.
 Il se trouva que sur tous essayée,
 A pas un d'eux elle ne convenoit.
 Plusieurs avoient la tête trop menue,
 Aucuns trop grosse, aucuns même cornue.
 Le Singe aussi fit l'épreuve en riant;
 Et, par plaisir, la thiare essayant,
 Il fit autour force grimaceries,
 Tours de souplesse, & mille singeries,
 Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
 Aux Animaux cela sembla si beau,
 Qu'il fut élu : chacun lui fit hommage.
 Le Renard seul regretta son suffrage,
 Sans toutefois montrer son sentiment.
 Quand il eut fait son petit compliment,
 Il dit au Roi : Je sçais, Sire, une cache;
 Et ne crois pas qu'autre que moi la sçache.
 Or tout trésor, par droit de royauté,
 Appartient, Sire, à votre majesté.
 Le nouveau Roi baille après la finance :
 Lui-même y court pour n'être pas trompé.
 C'étoit un piège : il y fut attrapé.
 Le Renard dit, au nom de l'assistance,

(1) Le mot de *Chartre* signifie proprement une Prison,
 & nos vieux Romanciers l'employent souvent en ce sens-
 là. Il se prend ici pour un lieu propre à mettre quelque
 chose en sûreté.

Prétendrois-tu nous gouverner encor,
 Ne sçachant pas te conduire toi-même ?
 Il fut démis ; & l'on tomba d'accord,
 Qu'à peu de gens convient le Diadème.

F A B L E V I I.

Le Mulet se vantant de sa (1) Généalogie.

Le Mulet d'un Prélat se piquoit de noblesse,
 Et ne parloit incessamment
 Que de sa mere la Jument,
 Dont il contoit mainte prouesse.
 Elle avoit fait ceci, puis avoit été là.
 Son fils prétendoit pour cela,
 Qu'on le dût mettre dans l'histoire.
 Il eût crû s'abaisser servant un Médecin.
 Etant devenu vieux, on le mit au moulin.
 Son pere l'Ane alors lui revint en mémoire.

Quand le malheur ne seroit bon
 Qu'à mettre un sot à la raison.
 Toujours seroit-ce à juste cause,
 Qu'on le dit bon à quelque chose.

(2) La suite de ses Ancêtres.

F A B L E V I I I.

Le Vieillard & l'Ane.

Un Vieillard sur son Ane aperçut en passant
 Un pré plein d'herbe & fleurissant.

Il y lâche sa bête; & le Grifon se rue
 Au travers de l'herbe menue,
 Se veautrant, grattant & frottant,
 Gambadant, chantant & broutant,
 Et faisant mainte place nette.
 L'Ennemi vient sur l'entrefaite.
 Fuyons, dit alors le Vieillard.
 Pourquoi ? répondit le paillard;
 Me fera-t-on porter double bât, double charge?
 Non pas, dit le Vieillard, qui prit d'abord le large.
 Et que m'importe, donc dit l'Ane, à qui je fois?
 Sauvez-vous & me laissez paître.
 Notre ennemi, c'est notre Maître :
 Je vous le dis en bon François.

F A B L E I X.

Le Cerf se voyant dans l'eau.

Dans le cristal d'une fontaine,
 Un Cerf se mirant autrefois,
 Louoit la beauté de son (1) bois;
 Et ne pouvoit qu'avecque peine
 Souffrir ses jambes de (2) fuseaux,
 Dont il voyoit l'objet se perdre dans les eaux,
 Quelle proportion de mes pieds à ma tête!
 Disoit-il, en voyant leur ombre avec douleur :
 Des (3) taillis les plus hauts mon front atteint le faite:
 Mes pieds ne me font point d'honneur.
 Tout en parlant de la sorte,
 Un (4) Limier le fait partir :

(1) Ses Cornes, qu'on appelle Bois.

(2) Fort menues.

(3) Bois que l'on coupe de temps en temps.

(4) Gros Chien, bon pour la chasse du Cerf.

Il tâche à se garantir,
 Dans les forêts il s'emporte.
 Son bois, dommageable ornement,
 L'arrêtant à chaque moment,
 Nuit à l'office que lui rendent
 Ses pieds, de qui ses jours dépendent.
 Il se dédit alors, & maudit les (5) présens,
 Que le Ciel lui fait tous les ans.

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile;
 Et le beau souvent nous détruit.
 Ce Cerf blâme ses pieds qui le rendent agile:
 Il estime un bois qui lui nuit.

(5) Le bois du Cerf tombe, & revient toutes les années.

F A B L E X.

Le Lièvre & la Tortue.

Rien ne sert de courir : il faut partir à point.
 Le Lièvre & la Tortue en font un témoignage.

Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
 Si-tôt que moi ce but. Si-tôt ? Etes-vous sage ?

Repartit l'animal léger.

Ma commere, il vous faut purger
 Avec quatre grains d'Ellébore.

Sage ou non, je parie encore.

Ainsi fut fait, & de tous deux

On mit près du but les enjeux

Sçavoir quoi, ce n'est pas l'affaire;

Ni de quel Juge l'on convint.

Notre Lièvre n'avoit que quatre pas à faire,
 Tentens de ceux qu'il fait, lorsque prêt d'être atteint,

Il s'éloigne des Chiens, les renvoie (1) aux Calendes,

Et leur fait arpenter les (2) Landes.
Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir, & pour écouter
D'où vient le vent, il laisse la Tortue
Aller son train de (3) Sénateur.
Elle part, elle s'éveille,
Elle se hâte avec lenteur.

Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose,
Il s'amuse à toute autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchoit presque au bout de la carrière
Il partit comme un trait; mais les élans qu'il fit
Furent vains: la Tortue arriva la première.
Hé bien, lui cria-t-elle, avois-je pas raison?
De quoi vous sert votre vitesse?
Moi l'emporter! Et que seroit-ce
Si vous portiez une (4) maison?

(1) S'en éloigne si bien, que les Chiens ne peuvent le rattraper, & se trouvent par-là dans le cas où est un Créancier que ses Debitéurs renvoient aux Calendes Grecques, terme de payement tout-à-fait chimérique, parce qu'il n'y a point de jour dans l'année que les Grecs aient nommé Calendes; quand serez-vous hors de dettes, demanda Pantagruel. *Es Calendes Grecques*, répondit Panurge, lorsque tout le monde sera content, &c. *Pantagruel* Liv. III. chap. 3. La Fontaine supposant son Lecteur de instruit sur ce point de Littérature fort trivial, & qu'il doit avoir appris au Collège, s'est contenté de dire, que le Lièvre renvoie les Chiens aux Calendes.

(2) Terres stériles, incultes, fort propres pour chasse.

(3) Les Magistrats marchent posément.

(4) Comme la Tortue, qui est couverte d'une grosse écaille.

F A B L E X I.

L'Ane & ses Maîtres.

L'Ane d'un Jardinier se plaignoit au Destin
 De ce qu'on le faisoit lever devant l'Aurore.
 Les Coqs, lui disoit-il, ont beau chanter matin,
 Je suis plus matineux encore.
 Et pourquoi ? pour porter des herbes au marché.
 Belle nécessité d'interrompre mon somme !
 Le sort, de sa plainte touché,
 Lui donne un autre Maître ; & l'animal de somme
 Passe du Jardinier aux mains d'un Corroyeur.
 La pesanteur des peaux, & leur mauvaise odeur
 Eurent bien-tôt choqué l'impertinente bête.
 J'ai regret, disoit-il, à mon premier Seigneur :
 Encor, quand il tournoit la tête,
 J'attrapois, s'il m'en souvient bien,
 Quelque morceau de chou qui ne me coûtoit rien :
 Mais ici (1) point d'aubaine, ou si j'en ai quelqu'une,
 C'est de coups. Il obtint changement de fortune ;
 Et sur l'état d'un Charbonnier
 Il fut couché tout le dernier.
 Autre plainte. Quoi donc, dit le Sort en colere,
 Ce Baudet-ci m'occupe autant
 Que cent Monarques pourroient faire.
 Peut-il être le seul qui ne soit pas content ?
 N'ai-je en l'esprit que son affaire ?
 Le Sort avoit raison : tous gens sont ainsi faits :
 Notre condition jamais ne nous contente :
 La pire est toujours la présente.
 Nous fatiguons le Ciel à force de (2) placets.
 Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
 Nous lui romprons encor la tête.

(1) Nul profit casuel, nulle bonne aventure.

(2) Demandes.

Envoyât gens le visiter,
 Sous promesse de bien traiter
 Les Députés, eux & leur suite;
 Foi de Lion très-bien écrite;
 Bon passe-port contre la dent,
 Contre la griffe tout autant.
 L'édit du Prince s'exécute :
 De chaque espèce on lui députe.
 Les Renards gardans la maison,
 Un d'eux en dit cette raison.
 Les pas empreints sur la poussière,
 Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
 Tous, sans exception, regardent sa tanière;
 Pas un ne marque de retour.
 Cela nous met en méfiance.
 Que sa Majesté nous dispense.
 Grand-merci de son passe-port.
 Je le crois bon : mais dans cet antre,
 Je vois fort bien comme l'on entre,
 Et ne vois pas comme on en sort.

F A B L E X V.

L'Oiseleur, l'Autour, & l'Alouette.

Les injustices des pervers :
 Servent souvent d'excuses aux nôtres.
 Telle est la loi de l'Univers :
Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.

Un Manant au (1) miroir prenoit des Oisillons :
 Le fantôme brillant attiroit une Alouette.
 Aussi-tôt un (2) Autour planant sur les sillons,
 Descend des airs, fond & se jette

(1) Espèce de chasse aux petites Oiseaux.

(2) Oiseau de proie.

Aperçut un Serpent sur la neige étendu,
 Transi, gelé, percus, immobile rendu,
 N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
 Le Villageois le prend, l'emporte en sa demeure;
 Et sans considérer quel sera le (1) loyer
 D'une action de ce mérite,
 Il l'étend le long du foyer,
 Le réchauffe, le ressuscite.
 L'Animal engourdi sent à peine le chaud,
 Que l'ame lui revient avecque la colere.
 Il lève un peu la tête, & puis siffle aussi-tôt,
 Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut
 Contre son bienfaiteur, son sauveur & son pere.
 Ingrat, dit le Manant, voilà donc mon salaire?
 Tumourras. A ces mots, plein d'un juste courroux,
 Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête,
 Il fait trois Serpens de deux coups,
 Un tronçon, la queue, & la tête.
 L'insecte, sautillant, cherche (2) à se réunir,
 Mais il ne peut y parvenir.
 Il est bon d'être charitable :
 Mais envers qui, c'est le point.
 Quant aux ingrats, il n'en est point
 Qui ne meure enfin misérable.

(1) La récompense.
 (2) Se rejoindre.

F A B L E X I V.

Le Lion malade & le Renard. i.

De par le (1) Roi des Animaux,
 Qui dans son antre étoit malade,
 Fut fait sçavoir à ses vassaux
 Que chaque espèce en Ambassade

(1) Le Lion.

F A B L E X V I I.

Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre.

Chacun se trompe ici bas :
 On voit courir après l'ombre
 Tant de fous, qu'on n'en sçait pas,
 La plupart du temps, le nombre.
 Au Chien dont parle Esope, il faut les renvoyer.
 Ce Chien voyant sa proie en l'eau représentée,
 La quitta pour l'image, & pensa se noyer :
 La rivière devint tout d'un coup agitée,
 A toute peine il regagna les bords ;
 Et n'eut ni l'ombre, ni le corps.

F A B L E X V I I I.

Le Chartier embourbé.

Le (1) Phaëton d'une voiture à foin
 Vit son char embourbé. Le pauvre homme étoit loin
 De tout humain secours. C'étoit à la campagne,
 Près d'un certain canton de la basse Bretagne
 Appelé Quimper - corentin.
 On sçait assez que le Destin
 Adresse - là les gens, quand il veut qu'on enrage :
 Dieu nous préserve du voyage.

Pour venir au Chartier embourbé dans ces lieux,
 Le voilà qui déteste & jure de son mieux,
 Pestant en sa fureur extrême,
 Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
 Contre son char, contre lui - même.
 Il invoque à la fin, le Dieu, dont les travaux

(1) Phaëton, fils du Soleil, voulut conduire le Char de son Pere : & personne n'ignore quel fut le succès d'une entreprise si téméraire.

Sont si célèbres dans le monde.

Hercule, lui dit-il, aide-moi : si ton dos

A porté la machine ronde,

Ton bras peut me tirer d'ici.

Sa prière étant faite, il entend dans la nue

Une voix qui lui parle ainsi :

Hercule veut qu'on se remue,

Plus il aide les gens. Regarde d'où provient

L'achopement qui te retient :

Ote d'autour de chaque roue

Ce malheureux mortier, cette maudite boue,

Qui jusqu'à l'essieu les enduit.

Prends ton pic & me romps ce caillou qui te nuit.

Comble-moi cette ornière. As-tu fait ? Oui, dit l'homme.

Or bien je vaist'aider, dit la voix : prends ton fouet.

Je l'ai pris. Qu'est-ceci ? mon char marche à souhait !

Hercule en soit loué. Lors la voix : tu vois comme

Tes chevaux aisément se sont tirés delà.

Aide-toi, le Ciel t'aidera.

F A B L E X I X.

Le Charlatan.

Le monde n'a jamais manqué de Charlatans.

Cette science de tout temps,

Fut en Professeurs très-fertile.

Tantôt l'un en théâtre affronte (1) l'Acheron,

Et l'autre affiche par la ville

Qu'il est (2) une Passe-Cicéron.

(1) Affronte la mort, faisant sur lui-même des épreuves très-périlleuses en apparence, pour justifier aux yeux des Spectateurs la bonté de son Antidote, &c.

(2) Plus éloquent que Cicéron.

Un des derniers se vantoit d'être
 En éloquence si grand maître,
 Qu'il rendroit difert un (3) badaud,
 Un manant, un rustre, un lourdaud.
 Oui, Messieurs, un lourdaud, un animal, un ane:
 Que l'on m'amene un ane, un ane renforcé,
 Je le rendrai maître passé;
 Et veux qu'il porte la (4) soutane.
 Le Prince sçut la chose: il manda le Rhéteur.
 J'ai, dit-il, en mon écurie,
 Un fort beau roussin d'Arcadie,
 J'en voudrois faire un Orateur.
 Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme.
 On lui donna certaine somme.
 Il devoit, au bout de dix ans,
 Mettre son ane sur les (5) bancs:
 Sinon, il consentoit d'être, en place publique,
 Guindé la hart au col, étranglé court & net,
 Ayant au dos sa Réthorique,
 Et les oreilles d'un baudet.
 Quelqu'un des Courtisans lui dit qu'à la potence
 Il vouloit l'aller voir; & que, pour un pendu,
 Il auroit bonne grace & beaucoup de prestance:
 Sur-tout qu'il se souvint de faire à l'assistance
 Un discours où son art fût au long étendu;
 Un discours pathétique, & dont le formulaire
 Servit à certains Cicerons
 Vulgairement nommés larrons.
 L'autre reprit: avant l'affaire,
 Le Roi, l'ane, ou moi nous mourrons.
 Il avoit raison. C'est folie
 De compter sur dix ans de vie.
 Soyons bien buvans, bien mangeans,
 Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.
 (3) Niais, imbécile.
 (4) Robe longue que portent les Bacheliers en Licence
 (5) Des Ecoles publiques.

F A B L E X X.

La Discorde.

La Déesse Discorde ayant brouillé les Dieux,
 Et fait un grand procès là-haut pour une (1) pomme ;
 On la fit déloger des Cieux.
 Chez l'animal qu'on appelle Homme,
 On la reçut à bras ouverts,
 Elle, (2) & Que-si-que-non, son frere,
 Avecque Tien-&-mien, son pere.
 Elle nous fit l'honneur, en ce bas Univers,
 De préférer notre Hémisphere,
 A celui des (3) mortels, qui nous sont opposés,
 Gens grossiers, peu civilisés,
 Et qui, se mariant sans Prêtre & sans Notaire,
 De la Discorde n'ont que faire.
 Pour la faire trouver aux lieux où le besoin
 Demandoit qu'elle fût présente,
 La Renommée avoit le soin
 De l'avertir ; & l'autre diligente,
 Couroit vite aux débats, & prévenoit la paix ;
 Faisoit, d'une étincelle, un feu long à s'éteindre.
 La Renommée enfin commença de se plaindre,
 Que l'on ne lui trouvoit jamais
 De demeure fixe & certaine.
 Bien souvent l'on perdoit, à la chercher, sa peine.

(1) La Pomme d'or prétendue par Junon, Pallas, & Vénus ; & qui fut donnée à la dernière par Paris.

(2) *Que si, que non* : termes que répètent incessamment ceux qui sont en dispute, l'un pour affirmer ce que l'autre nie. Les uns disent *que si*, & les autres *que non*. Scarron, *Poés.*

(3) Nous les nommons nos Antipodes ; & nous sommes leurs Antipodes à leur égard, étant opposés à eux, comme ils le sont à nous.

(1) *EPILOGUE.*

Bornons ici cette carrière :
 Les longs ouvrages me font peur.
 Loin d'épuiser une matière,
 On n'en doit prendre que la fleur.
 Il s'en va-temps que je reprenne
 Un peu de forces & d'haleine,
 Pour fournir à d'autres projets.
 Amour, ce tyran de ma vie,
 Veut que je change de sujets :
 Il faut contenter son envie :

(2) Retournons à *Psyché*. Damon, vous m'exhortez
 A peindre ses malheurs & ses félicités.

J'y consens : peut-être ma veine
 En sa faveur s'échauffera.

Heureux ! si ce travail est la dernière peine ;
 Que son Epoux me causera !

(1) Conclusion.

(2) Ici La Fontaine veut parler d'un petit Ouvrage en Prose & en Vers, où il a raconté très-agréablement les *Avantures de Psyché*, mais qu'il n'avoit pas encore achevé quand il dit, *Retournons à Psyché*, Quoique le fond de cet ouvrage soit tiré d'*Apulée*, Auteur Latin, La Fontaine a trouvé le secret de l'enrichir de plusieurs beaux Tableaux de son invention, qui dans l'opinion de bien des gens, le mettent au-dessus de l'ancien original.

Fin du sixième Livre.



T A B L E

D E S F A B L E S

C O N T E N U E S

DANS LA PREMIERE PARTIE.

L I V R E P R E M I E R.

Fable I. L a Cigale & la Fourmi,	Page 3
Fable II. Le Corbeau & le Renard,	4
Fable III. La Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf,	5
Fable IV. Les deux Mulets,	ibid.
Fable V. Le Loup & le Chien,	6
Fable VI. La Genisse, la Chèvre & la Brebis, en so- ciété avec le Lion,	8
Fable VII. La Beface,	9
Fable VIII. L'Hirondelle & les petits Oiseaux,	10
Fable IX. Le Rat de Ville & le Rat des Champs,	12
Fable X. Le Loup & l'Agneau.	14
Fable XI. L'Homme & son Image,	15
Fable XII. Le Dragon à plusieurs têtes, & le Dragon à plusieurs queues,	16
Fable XIII. Les Voleurs & l'Ane,	17

TABLE DES FABLES

Fable XIV. <i>Simonide préservé par les Dieux</i> ,	Page 18
Fable XV. <i>La Mort & le Malheureux</i> ,	20
Fable XVI. <i>La Mort & le Bucheron</i> ,	21
Fable XVII. <i>L'Homme entre deux âges & ses deux Maitresses</i> ,	22
Fable XVIII. <i>Le Renard & la Cicogne</i> ,	24
Fable XIX. <i>L'Enfant & le Maître d'Ecole</i> ,	25
Fable XX. <i>Le Coq & la Perle</i> ,	26
Fable XXI. <i>Les Frêlons & les Mouches à miel</i> ,	27
Fable XXII. <i>Le Chêne & le Roseau</i> ,	28

LIVRE SECOND.

Fable I. <i>Contre ceux qui ont le goût délicat</i> ,	Page 30
Fable II. <i>Conseil tenu par les Rats</i> ,	32
Fable III. <i>Le Loup plaidant contre le Renard parde- vant le Singe</i> ,	33
Fable IV. <i>Les deux Taureaux & une Grenouille</i> ,	34
Fable V. <i>La Chauve-souris & les deux Belettes</i> ,	35
Fable VI. <i>L'Oiseau blessé d'une flèche</i> ,	36
Fable VII. <i>La Licé & sa Compagne</i> ,	37
Fable VIII. <i>L'Aigle & l'Escarbot</i> ,	38
Fable IX. <i>Le Lion & le Moucheron</i> ,	40
Fable X. <i>L'Ane chargé d'éponges, & l'Ane chargé de sel</i> ,	41
Fable XI. <i>Le Lion & le Rat</i> ,	43
Fable XII. <i>La Colombe & la Fourmi</i> ,	ibid.
Fable XIII. <i>L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits</i> ,	44
Fable XIV. <i>Le Lièvre & les Grenouilles</i> ,	46
Fable XV. <i>Le Coq & le Renard</i> ,	47
Fable XVI. <i>Le Corbeau voulant imiter l'Aigle</i> ,	49
Fable XVII. <i>Le Paon se plaignant à Junon</i> ,	50

DE LA I. PARTIE.

Fable XVIII. <i>La Chatte métamorphosée en Femme</i> ,	Page 51
Fable XIX. <i>Le Lion & l'Ane chassant</i> ,	52
Fable XX. <i>Testament expliqué par Esope</i> ,	53

LIVRE TROISIEME.

Fable I. L <i>e Méunier, son Fils & l'Ane</i> ,	Page 57
Fable II. <i>Les Membres & l'Estomac</i> ,	60
Fable III. <i>Le Loup devenu Berger</i> ,	62
Fable IV. <i>Les Grenouilles qui demandent un Roi</i> ,	63
Fable V. <i>Le Renard & le Bouc</i> ,	64
Fable VI. <i>L'Aigle, la Laye & la Chate</i> ,	65
Fable VII. <i>L'Ivrogne & sa Femme</i> ,	67
Fable VIII. <i>La Goutte & l'Araignée</i> ,	68
Fable IX. <i>Le Loup & la Cicogne</i> ,	70
Fable X. <i>Le Lion abattu par l'Homme</i> ,	ibid.
Fable XI. <i>Le Renard & les Raisins</i> ,	71
Fable XII. <i>Le Cygne & le Cuisinier</i> ,	72
Fable XIII. <i>Les Loups & les Brebis</i> ,	73
Fable XIV. <i>Le Lion devenu vieux</i> ,	74
Fable XV. <i>Philomèle & Progné</i> ,	ibid.
Fable XVI. <i>La Femme noyée</i> ,	75
Fable XVII. <i>La Belette entrée dans un Grenier</i> ,	76
Fable XVIII. <i>Le Chat & un vieux Rat</i> ,	77

TABLE DES FABLES

LIVRE QUATRIÈME.

Fable I.	L e Lion amoureux,	Page 80
Fable II.	Le Berger & la Mer,	82
Fable III.	La Mouche & la Fourmi,	84
Fable IV.	Le Jardinier & son Seigneur,	86
Fable V.	L'Ane & le petit Chien,	88
Fable VI.	Le combat des Rats & des Belettes,	89
Fable VII.	Le Singe & le Dauphin,	91
Fable VIII.	L'Homme & l'Idole de bois,	93
Fable IX.	Le Geai paré des plumés du Paon,	94
Fable X.	Le Chameau & les Bâtons flottans,	ibid.
Fable XI.	La Grenouille & le Rat,	95
Fable XII.	Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre,	97
Fable XIII.	Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf,	100
Fable XIV.	Le Renard & le Buste,	101
Fable XV.	Le Loup, la Chèvre & le Chevreau,	102
Fable XVI.	Le Loup, la Mere & l'Enfant,	103
Fable XVII.	Parole de Socrate,	104
Fable XVIII.	Le Vieillard & ses Enfans,	105
Fable XIX.	L'Oracle & l'Impie,	107
Fable XX.	L'Avare qui a perdu son Trésor,	108
Fable XXI.	L'œil du Maître,	109
Fable XXII.	L'Alouette & ses petits, avec le Maître d'un Champ,	111

DE LA I. PARTIE.

LIVRE CINQUIÈME.

Fable I. L e Bucheron & Mercure,	Page 114
Fable II. Le Pot de terre & le Pot de fer,	116
Fable III. Le Petit Poisson & le Pêcheur,	118
Fable IV. Les Oreilles du Lièvre,	119
Fable V. Le Renard qui a la queue coupée,	120
Fable VI. La Vieille & les deux Servantes,	121
Fable VII. Le Satyre & le Passant,	122
Fable VIII. Le Cheval & le Loup,	124
Fable IX. Le Laboureur & ses Enfants,	125
Fable X. La Montagne qui accouche,	126
Fable XI. La Fortune & le jeune enfant,	127
Fable XII. Les Médecins,	128
Fable XIII. La Poule aux œufs d'or,	ibid.
Fable XIV. L'Ane portant des Reliques,	129
Fable XV. Le Cerf & la Vigne,	ibid.
Fable XVI. Le Serpent & la Lime,	130
Fable XVII. Le Lièvre & la Perdrix,	131
Fable XVIII. L'Aigle & le Hibou,	132
Fable XIX. Le Lion s'en allant en guerre,	134
Fable XX. L'Ours & les deux Compagnons,	ibid.
Fable XXI. L'Ane vêtu de la peau du Lion,	136

LIVRE SIXIÈME.

Fable I. L e Pâtre & le Lion,	Page 137
Fable II. Le Lion & le Chasseur,	138
Fable III. Phœbus & Borée,	139
Fable IV. Jupiter & le Métayer,	141

TABLE DES FABLES.

Fable V. <i>Le Cochet , le Chat , & le Souriceau ,</i>	Page 142
Fable VI. <i>Le Renard , le Singe & les Animaux ,</i>	144
Fable VII. <i>Le Mulet se vantant de sa Généalogie ,</i>	145
Fable VIII. <i>Le Vieillard & l'Ane ,</i>	ibid.
Fable IX. <i>Le Cerf se voyant dans l'eau ,</i>	146
Fable X. <i>Le Lièvre & la Tortue ,</i>	147
Fable XI. <i>L'Ane & ses Mattres ,</i>	149
Fable XII. <i>Le Soleil & les Grenouilles ,</i>	150
Fable XIII. <i>Le Villageois & le Serpent ,</i>	ibid.
Fable XIV. <i>Le Lion malade , & le Renard ,</i>	151
Fable XV. <i>L'Oiseleur , l'Autour & l'Alouette ,</i>	152
Fable XVI. <i>Le Cheval & l'Ane ,</i>	153
Fable XVII. <i>Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre ,</i>	154
Fable XVIII. <i>Le Chartier embourbé ,</i>	ibid.
Fable XIX. <i>Le Charlatan ,</i>	155
Fable XX. <i>La Discorde ,</i>	157
Fable XXI. <i>La jeune Veuve ,</i>	158
Epilogue ,	160

Fin de la Table de la première Partie.



F A B L E S

C H O I S I E S,

M I S E S E N V E R S,

P A R

J. DE LA FONTAINE.

N O U V E L L E E D I T I O N :

Imprimée sur celle de *Paris in folio*, avec
les Notes de Mr. Coste, qui servent
à expliquer les passages & les expres-
sions moins intelligibles pour la Jeu-
nesse.

S E C O N D E P A R T I E.



à L E I D E,

Chez LUZAC ET VAN DAMME,

M D C C L X X V I I I.

C. H. W. H. H. H.

W. H. H. H. H.

W. H. H. H. H.

W. H. H. H. H.

W. H. H. H. H.

W. H. H. H. H.

W. H. H. H. H.

W. H. H. H. H.

W. H. H. H. H.

W. H. H. H. H.

W. H. H. H. H.

W. H. H. H. H.

W. H. H. H. H.

W. H. H. H. H.

W. H. H. H. H.

W. H. H. H. H.

W. H. H. H. H.

W. H. H. H. H.

W. H. H. H. H.


W. H. H. H. H.

W. H. H. H. H.

W. H. H. H. H.


W. H. H. H. H.

W. H. H. H. H.



AVERTISSEMENT

Imprimé pour la première fois en 1678.

 **V** OICI un second recueil de Fables que je présente au Public. J'ai jugé à propos de donner à la plupart de celles-ci un air & un tour un peu différent de celui que j'ai donné aux premières, tant à cause de la différence des sujets, que pour remplir avec plus de variété mon Ouvrage. Les traits familiers que j'ai semé avec assez d'abondance dans celles-là, convenoient bien mieux aux inventions d'Esopé qu'à ces dernières, où j'en use plus sobrement, pour ne pas tomber en des répétitions: car le nombre de ces traits n'est pas infini. Il a donc fallu que j'aye cherché d'autres enrichissemens, & étendu davantage les circonstances de ces récits, qui d'ailleurs me sembloient le demander de la sorte. Pour peu que le Lecteur y prenne garde, il le reconnoitra lui-même: ainsi je ne tiens pas qu'il soit nécessaire d'en étaler ici les

raisons, non plus que de dire où j'ai puisé ces derniers sujets. Seulement je dirai par reconnoissance, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay, sage Indien. Son Livre a été traduit en toutes les Langues. Les gens du Pays le croient fort ancien, & original à l'égard d'Esopé, si ce n'est Esopé lui-même, sous le nom du sage *Loc-man*. Quelques autres m'ont fourni des sujets assez heureux. Enfin, j'ai tâché de mettre en ces deux dernières Parties toute la diversité dont j'étois capable.





A M A D A M E

DE MONTESPAN.

L'APOLLOUR est un don qui vient des Immortels,
Ou si c'est un présent des hommes,
Quiconque nous l'a fait, mérite des autels.
Nous devons, tous tant que nous sommes,
Eriger en Divinité

Le Sage par qui fut ce bel Art inventé.
C'est proprement un charme : il rend l'ame attentive,
Ou plutôt il la tient captive,
Nous attachant à des vœux

Qui mènent à son gré les cœurs & les esprits.
O vous qui l'imitiez, Olympe, si ma Muse
A quelquefois pris place à la table des Dieux,
Sur ses dons aujourd'hui daignez porter les yeux :
Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse.

Le temps qui détruit tout, respectant votre appui,
Me laissera franchir les ans dans cet Ouvrage :
Tout Auteur qui voudra vivre encore après lui,
Doit s'acquérir votre suffrage.

C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix :
Il n'est beauté dans nos Ecrits,
Dont vous ne connoissiez jusques aux moindres traces ;
Eh ! qui connoît que vous les beautés & les graces ?
Paroles & regards, tout est charme dans vous.

Ma Muse ; en un sujet si doux,

II. Partie.

M

Voudroit s'étendre davantage,
 Mais il faut réserver à d'autres cet emploi,
 Et d'un plus grand Maître que moi
 Votre louange est le partage.
 Glimps, c'est assez qu'à mon dernier Ouvrage
 Votre nom serve un jour de rempart & d'abri:
 Protégez désormais le Livre favori
 Par qui j'ose espérer une seconde vie:
 Sous vos seuls auspices ces Vers
 Seront jugés, malgré l'envie,
 Dignes des yeux de l'Univers.
 Je ne mérite pas une faveur si grande;
 La Fable, en son nom, la demande:
 Vous savez quel crédit et mensonge a sur nous;
 S'il procure à mes Vers le bonheur de vous plaire,
 Je croirai lui devoir un temple pour salaire:
 Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous.





L I V R E S E P T I E M E.



F A B L E P R E M I E R E.

Les Animaux malades par la peste.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom)
Capable d'enrichir en un jour (1) l'Achéron,
Faisoit aux Animaux la guerre.
Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient frappés.
On n'en voyoit point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie.
Nul mets n'excitoit leur envie.
Ni Loups, ni Renards n'épioient
La douce & l'innocente proie.
Les Tourterelles se fuyoient;
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le Lion tint conseil, & dit : mes chers amis,
Je crois que le Ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune :

(1) Les Enfers, séjour des morts.

Que le plus coupable de nous
 Se sacrifie aux traits du céleste courroux,
 Peut-être il obtiendra la guérison commune.
 L'Histoire nous apprend qu'en de tels accidens
 On fait de pareils dévouemens.
 Ne nous flattons donc point, voyons sans indulgence
 L'état de notre conscience.
 Pour moi, satisfaisant mes apétits gloutons,
 J'ai dévoré force moutons.
 Que m'avoient-ils fait? Nulle offense :
 Même il m'est arrivé quelquefois de manger
 Le berger.
 Je me dévouerai donc, s'il le faut ; mais je pense
 Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi :
 Car on doit souhaiter, selon toute justice,
 Que le plus coupable périsse.
 Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon Roi ;
 Vos scrupules font voir trop de délicatesse ;
 Et bien, manger moutons, canaille, toute espèce,
 Est-ce un péché ? Non, non : vous leur faites, Seigneur,
 En les croquant beaucoup d'honneur.
 Et quant au berger, l'on peut dire
 Qu'il étoit digne de tous maux,
 Étant de ces gens-là qui, sur les Animaux,
 Se font un chimérique empire.
 Ainsi dit le Renard, & flatteurs d'applaudir,
 On n'osa trop approfondir
 Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
 Les moins pardonnables offenses.
 Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
 Au dire de chacun, étoient de petits saints.
 L'âne vint à son tour, & dit : J'ai souvenance
 Qu'en un pré de moines passant,
 La faim, l'occasion, l'herbe tendre, & je pense,
 Quelque diable aussi me poussant,
 Je tondis de ce pré la largeur de ma langue :
 Je n'en avois nul droit, puisqu'il faut parler net.

A ces mots on cria (2.) haro sur le baudet.
 Un Loup, quelque peu (3) Clerc, prouva par sa
 harangue,
 Qu'il falloit dévouer ce maudit animal,
 Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout le mal.
 Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
 Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
 Rien que la mort n'étoit capable
 D'expier son forfait ; on le lui fit bien voir.

Selon que vous ferez puissant ou misérable,
 Les jugemens de cour vous rendront blanc ou noir.

(2) Cri pour arrêter un criminel.

(3) Sçavans dans les Loix.

F A B L E I I.

Le mal Marié.

Que le bon soit toujours camarade du beau,
 Dès demain je chercherai femme :
 Mais comme le divorce entr'eux n'est pas nouveau,
 Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle ame,
 Assemblent l'un & l'autre point,
 Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.

J'ai vu beaucoup d'hymens, aucuns d'eux ne me
 tentent :

Cependant, des humains presque les quatre parts
 S'exposent hardiment au plus grand des hazards :

Les quatre parts aussi des humains se repentent.

J'en vais alléguer un, qui s'étant repenti,

Ne put trouver d'autre parti,

Que de renvoyer son épouse

Querelleuse, avare & jalouse.

Rien ne la contentoit, rien n'étoit comme il faut;
 On se levoit trop tard, on se couchoit trop tôt :
 Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre chose.
 Les valets enrageoient, l'époux étoit à bout :
 Monsieur ne songe à rien, monsieur dépense tout,

Monsieur court, monsieur se repose.

Elle en dit tant, que monsieur à la fin,

Lassé d'entendre un tel lutin,

Vous la renvoie à la campagne

Chez ses parens. La voilà donc compagne

De certaines Philis qui gardent les dindons,

Avec les gardeurs de cochons.

Au bout de quelque temps qu'on la crut adoucie,

Le mari la reprend. Eh bien, qu'avez-vous fait?

Comment passiez-vous votre vie?

L'innocence des champs est-elle votre fait?

Assez, dit-elle : mais ma peine

Etoit de voir les gens plus paresseux qu'ici :

Ils n'ont des troupeaux nul souci.

Je leur sçavois bien dire ; & m'aurois la haine

De tous ces gens si peu soigneux.

Eh, Madame, reprit son époux tout-à-l'heure,

Si votre esprit est si hargneux

Que le monde qui ne demeure

Qu'un moment avec vous, & ne revient qu'au soir,

Est déjà lassé de vous voir,

Que feront des valets qui, toute la journée,

Vous verront contre eux déchaînée ?

Et que pourra faire un époux.

Que vous voulez qui soit jour & nuit avec vous ?

Retournez au village : adieu. Si de ma vie

Je vous rapelle, & qu'il m'en prenne envie,

Puisse-je chez les morts avoir, pour mes péchés,

Deux femmes comme vous sans cesse à mes côtés.

F A B L E I I I.

Le Rat qui s'est retiré du monde.

Les (1) Levantins en leur (2) légende,
 Dient qu'un certain Rat, las des soins d'ici-bas,
 Dans un fromage de Hollande
 Se retira loin du tracas.

La solitude étoit profonde,
 S'étendant par-tout à la ronde.

Notre hermite nouveau subsistoit là-dedans.

* Il fit tant des pieds & des dents,
 Qu'en peu de jours il eut au fond de l'hermitage,
 Le vivre & le couvert : que faut-il davantage ?

Il devint gros & gras : Dieu prodigue ses biens
 A ceux qui font vœu d'être siens.

Un jour, au dévot personnage,
 Des députés du peuple rat

S'en vinrent demander quelque aumône légère :

Ils alloient en terre étrangère

Chercher quelque secours contre le peuple chat :

(3) Ratapollis étoit bloquée :

On les avoit contraints de partir sans argent,

Attendu l'état indigent

De la république attaquée.

Ils demandoient fort peu, certains que le secours

Seroit prêt dans quatre ou cinq jours.

(1) Les peuples du Levant.

(2) Livre qui contient les Vies de plusieurs Saints.

* Il fit tant des pieds & des dents, &c.

C'est ainsi que La Fontaine l'a imprimé. On dit plus communément des pieds & des mains. Il s'est exprimé encore de même. Liv. v, 11. p. 12. Vers 19. Le Cerf reprit ainsi, Sire, le temps de pleurs, &c.

(3) La Ville capitale des Rats.

Mes amis, dit le Solitaire,
 Les choses d'ici-bas ne me regardent plus :
 En quoi peut un pauvre reclus
 Vous assister ? Que peut-il faire,
 Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci ?
 J'espere qu'il aura de vous quelque souci.
 Ayant parlé de cette sorte,
 Le nouveau Saint ferma sa porte.

Qui désignai-je, à votre avis,
 Par ce Rat si peu secourable ?
 Un Moine ? non, mais un (4) Dervis.
 Je suppose qu'un Moine est toujours charitable.

(4) Religieux Turc.

F A B L E I V.

Le Héron.

F A B L E V.

La Fille.

U n jour sur ses longs pieds alloit je ne sçai où,
 Le Héron au long bec emmanché d'un long cou.
 Il côtoyoit une rivière. (jours,
 L'onde étant transparente, ainsi qu'aux plus beaux
 Ma commere la carpe y faisoit mille tours
 Avec le brochet son compere.
 Le Héron en eut fait aisément son profit ;
 Tous approchoient du bord, l'oiseau n'avoit qu'à
 prendre :
 Mais il crut mieux faire d'attendre
 Qu'il eût un peu plus d'appétit.

Il vivoit de (1) régime; & mangeoit à ses heures.
Après quelques momens l'appétit vint: l'oiseau

S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des tanches qui sortoient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas, il s'attendoit à mieux,

Et montrait un goût dédaigneux

Comme le (2) rat du bon Horace.

Moi des tanches? dit-il, moi Héron que je fasse
Une si pauvre chère? Et pour qui me prend-on?
La tanche rebutée, il trouva du (3) goujon.

Du goujon! c'est bien-là le dîner d'un Héron!
J'ouvrerois pour si peu le bec! aux Dieux ne plaise.
Il l'ouvrit pour bien moins: tout alla de façon

Qu'il ne vit plus aucun poisson.

La faim le prit: il fut tout heureux & tout aisé
De rencontrer un Limaçon.

Ne soyons pas si difficiles:

Les plus accommodans, ce sont les plus habiles.
On hazarde de perdre en voulant trop gagner.

Gardez-vous de rien dédaigner,

Sur-tout quand vous avez à peu près votre compte.
Bien des gens y sont pris: ce n'est pas aux Hérons
Que je parle: écoutez, Humains, un autre conte.
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

Certaine fille un peu trop fière,

Prétendoit trouver un mari

Jeune, bien fait, & beau, d'agréable manière,
Point froid & point jaloux: notez ces deux point-ci.

(1) C'est manger avec précaution.

(2) Le Rat de Ville, qui goûtoit d'un air dédaigneux
tout ce que lui présentait le Rat de campagne, pour le
régaler de son mieux.

— *Cupiens variâ fastidia canâ*

Vincere, tangentiâ malè singula dente superbo.

Horat. Sat. VI. L. 2.

(3) Espèce de petit Poisson.

Ordre lui vient d'aller au fond de la (4) Norvège
 Prendre le soin d'une maison
 En tout temps couverte de neige ;
 Et (5) d'Indou qu'il étoit, on vous le fait (6) Lapon.
 Avant que de partir, l'Esprit dit à ses hôtes :
 On m'oblige de vous quitter ,
 Je ne sçais pas pour quelles fautes ,
 Mais enfin il le faut, je ne puis arrêter ,
 Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une
 semaine.
 Employez-la : formez trois souhaits, car je puis
 Rendre trois souhaits accomplis ;
 Trois sans plus. Souhaiter, ce n'est pas une peine
 Etrange & nouvelle aux humains.
 Ceux-ci pour premier vœu, demandent l'abondance ;
 Et l'abondance, à pleines mains,
 Verse en leurs coffres la finance,
 En leurs greniers le bled, dans leurs caves les vins :
 Tout en creve. Comment ranger cette (7) chevançe ?
 Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut !
 Tous deux sont empêchés si jamais on le fut.
 Les voleurs contre eux comploterent,
 Les grands Seigneurs leur emprunterent,
 Le Prince les taxa. Voilà les pauvres gens
 Malheureux par trop de fortune.
 Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
 Dirent-ils l'un & l'autre : heureux les indigens !
 La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse,
 Retirez-vous, trésors : fuyez ; & toi, Déesse,
 Mere du bon esprit, compagne du repos,
 O Médiocrité, reviens vite. A ces mots

(4) País très-froid au Nord de l'Europe.

(5) Indien, habitant des Indes.

(6) Habitant de la Laponie, le país le plus Septentrional de l'Europe.

(7) Vieux mot, pour dire tout ce bien, toutes ces richesses.

La Médiocrité revient; on lui fait place;
 Avec elle ils reprennent en grâce,
 Au bout de deux souhaits, étant aussi chanceux
 Qu'ils étoient, & que sont tous ceux
 Qui souhaitent toujours, & perdent en chimères
 Le temps qu'ils feroient mieux de mettre à leurs
 affaires.

Le Folet en rit avec eux.

Pour profiter de sa largesse,

Quand il voulut partir, & qu'il fût sur le point,

Ils demandèrent la sagesse :

C'est un trésor qui n'embarrasse point.

F A B L E V I I .

La Cour du Lion.

Sa Majesté Lionne un jour voulut connaître
 De quelles nations le ciel l'avoit fait maître.

Il manda donc par députés :

Ses (1) vassaux de toute nature,

Envoyant de tous les côtés

Une circulaire écriture,

Avec son sceau. L'écrit portoit

Qu'un mois durant, le roi tiendrait

(2) Cour plénière, dont l'ouverture

Devoit être un fort grand festin,

Suivi des tours de (3) Fagotin.

Par ce trait de magnificence

Le Prince à ses sujets étaloit sa puissance.

(1) Les Animaux qui dépendoient de lui.

(2) Assemblée générale de ses Vassaux.

(3) Nom d'un Singe qui, en son temps, amusa le Peuple de Paris.

En son louvre il les invita :

Quel louvre ! un vrai (4) charnier, dont l'odeur
se porta

D'abord au nez des gens. Lours boucha sa narine :
Il se fût bien passé de faire cette mine.
Sa grimace déplut. Le monarque irrité
L'envoya chez (5) Pluton faire

Le dégoûté.

Le finge approuva fort cette sévérité ;
Et, flatteur excessif, il loua la colère,
Et la griffe du prince, & l'ancre, & cette odeur :
Il n'étoit ambre, il n'étoit fleur,

Qui ne fût ail au prix. Sa sotte flatterie
~~Fut un mauvais succès, & fut encor punie.~~

Ce monseigneur du Lion-là,

Fut parent de (6) Caligula.

Le renard étant proche : Or ça, lui dit le Sire,
Que fens-tu ? Dis-le-moi : parle sans déguiser.

L'autre aussi tôt de s'excuser,

Alléguant un grand rhume : il ne pouvoit que dire
Sans odorat : bref il s'en tire.

Ceci vous sert d'enseignement.

Ne foyez à la Cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère ;
Et tâchez quelquefois de répondre en (7) Normand.

(4) Lieu où l'on renferme les bêtes qu'on y égorge
pour les vendre à la boucherie.

(5) Dieu d'Enfer, c'est-à-dire, le fit mourir.

(6) Empereur Romain très-cruel.

(7) En termes équivoques, qui ont un double sens.



F A B L E V I I I

Les Vautours & les Pigeons.

Mars (1) autrefois mit tout l'air en émeute.
 Certain sujet fit naître la dispute
 Chez les Oiseaux, non (2) ceux que le Printemps
 Mène à la Cour, & qui sous la feuillée,
 Par leur exemple & leurs sons éclatans,
 Font que (3) Vénus est en nous réveillée;
 Ni (4) ceux encor que la mere d'Amour
 Met à son char: mais le peuple Vautour
 Au bec retors, à la tranchante ferre.
 Pour un chien mort se fit, dit-on, la guerre.
 Il plut du (5) sang: je n'exagere point.
 Si je voulois conter de point en point
 Tout le détail, je manquerois d'haleine.
 Maint chef périt, maint héros expira;
 Et sur son roc (6) Prométhée espéra
 De voir bien-tôt une fin à sa peine.
 C'étoit plaisir d'observer leurs efforts;
 C'étoit pitié de voir tomber les morts.
 Valeur, adresse, & ruses, & surprises,
 Tout s'employa. Les deux troupes éprises

(1) Le Dieu de la Guerre.

(2) Les moineaux, &c.

(3) La passion de l'amour.

(4) Les Colombes.

(5) Parce que les Vautours se battoient dans l'air.

(6) Condamné par Jupiter à être continuellement rongé par un Vautour, pour avoir enlevé du Ciel le feu dont il s'étoit servi pour animer l'Homme.

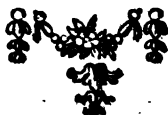
D'ardent courroux, n'épargnoient nuls moyens
 De peupler l'air que respirent les (7) ombres :...
 Tout élément rempli de citoyens
 Le vaste enclos qu'ont les (8) Royaumes sombres.
 Cette fureur mit la compassion
 Dans les esprits d'une autre (9) nation
 Au col changeant, au cœur tendre & fidèle :
 Elle employa sa médiation
 Pour accorder une telle querelle.
 Ambassadeurs par le peuple Pigeon
 Furent choisis ; & si bien travaillèrent,
 Que les Vautours plus ne se chamaillèrent.
 Ils firent trêve ; & la paix s'ensuivit.
 Hélas ! ce fut aux dépens de la race
 A qui la leur auroit dû rendre grace.
 La gent maudite aussi - tôt poursuivit
 Tous les Pigeons , en fit ample carnage,
 En dépeupla les bourgades, les champs..
 Peu de prudence eurent les pauvres gens,
 D'accorder un peuple si sauvage.

Tenez toujours divisés les méchants ;
 La fureté du reste de la terre
 Dépend de là : semez entre eux la guerre,
 Ou vous n'aurez avec eux nulle paix.
 Ceci soit dit en passant : Je me tais.

(7) Les morts qui sont aux Enfers.

(8) Les Enfers, selon les Poètes.

(9) Les Pigeons.



F A B L E I X.

Le Coche & la Mouche.

Dans un chemin montant, sablonneux, mal-aisé,
Et de tous les côtés au Soleil exposé,

Six forts chevaux tiroient un Coche.

Femmes, moines, vieillards, tout étoit descendu.

L'attelage suoit, souffloit, étoit rendu.

Une Mouche survient, & des chevaux s'approche,

Prétend les animer par son bourdonnement,

Pique l'un, pique l'autre, & pense à tout moment,

Qu'elle fait aller la machine,

S'affied sur le timon, sur le nez du Cocher.

Aussi-tôt que le char chemine,

Et qu'elle voit les gens marcher,

Elle s'en attribue uniquement la gloire,

Va, vient, fait l'empressee: il semble que ce soit

Un sergent de bataille, allant en chaque endroit

Faire avancer ses gens, & hâter la victoire.

La Mouche, en ce commun besoin,

Se plaint qu'elle agit seule, & qu'elle a tout le soin,

Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.

Le moine disoit son bréviaire:

Il prenoit bien son temps! Une femme chantoit:

C'étoit bien de chansons qu'alors il s'agissoit!

Dame Mouche s'en va chanter à leurs oreilles,

Et fait cent sottises pareilles.

Après bien du travail, le coche arrive au haut.

Raspirons maintenant, dit la Mouche aussi-tôt;

J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.

Ça, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
 S'introduisent dans les affaires.
 Ils font par-tout les nécessaires;
 Et par-tout importuns, devroient être chassés.

F A B L E X.

La Laitière & le Pot au Lait.

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait,
 Bien posé sur un couffinet,
 Prétendoit arriver sans (1) encombre à la ville.
 Légère & court vêtue, elle alloit à grands pas;
 Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
 Cotillon simple & souliers plats.
 Notre Laitière ainsi trouffée,
 Comptoit déjà dans sa pensée
 Tout le prix de son lait, en employoit l'argent,
 Achetoit un cent d'œufs, faisoit triple couvée:
 Là chose alloit à bien par son soin diligent.
 Il m'est, disoit-elle, facile
 D'élever des poulets autour de ma maison:
 Le renard sera bien habile,
 S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
 Le porc à s'engraïsser coûtera peu de son:
 Il étoit, quand je l'eus, de grosseur raisonnable.
 J'aurai, le revendant, de l'argent bel & bon;
 Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
 Vû le prix dont il est, une vache & son veau,
 Que je verrai sauter au milieu du troupeau?
 Perrette là-dessus faite aussi, transportée.
 Le lait tombe: adieu veau, vache, cochon, couvée.

(1) Malheur, accident, échec.

La Dame de ces biens, quittant d'un œil marri
 Sa fortune ainsi répandue,
 Va s'excuser à son mari,
 En grand danger d'être battue.
 Le récit en farce en fut fait :
 On l'appela le *Pot au Lait*.

Quel esprit ne bat la campagne ?
 Qui ne fait châteaux en Espagne ?

(2) Pichrocole , (3) Pyrrhus , la Laitière , enfin tous ,
 Autant les sages que les fous.

Chacun songe en veillant , il n'est rien de plus doux ,
 Une flatteuse erreur emporte alors nos ames :

Tout le bien du monde est à nous ,
 Tous les honneurs , toutes les femmes.

Quand je suis seul , je fais au plus brave un défi :
 Je m'écarte , je vais détrôner le (4) Soffi ;

On m'élit Roi , mon peuple m'aime :

Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant.

Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même ,
 Je suis Gros-Jean comme devant.

(2) Prince colére , ambitieux & visionnaire , dont
 parle Rabelais. *Gargantua* , Liv. 1. ch. 33.

(3) Pyrrhus , Roi des Epirotes : autre ambitieux vi-
 gonnair , descendu d'Achille. Voyez sa vie dans *Plutarque*.

(4) Empereur de Perse.



F A B L E X I.

Le Curé & le Mort.

Un mort s'en alloit tristement
 S'emparer de son dernier gîte :
 Un Curé s'en alloit gaiment
 Enterrer ce mort au plus vite.
 Notre défunt étoit en carosse porté,
 Bien & dâment empaqueté,
 Et vêtu d'une robe, hélas ! qu'on nomme bière,
 Robe d'hyver, robe d'été,
 Que les morts ne dépouillent guère.
 Le Pasteur étoit à côté,
 Et récitait à l'ordinaire
 Maintes dévotes oraisons,
 Et des pseaumes & des leçons,
 Et des versets & des répons.
 Monsieur le Mort, laissez-nous faire,
 On vous en donnera de toutes les façons :
 Il ne s'agit que du salaire.
 Messire Jean Chouart couvoit des yeux son Mort,
 Comme si on eût dû lui ravir ce trésor ;
 Et, des regards, sembloit lui dire :
 Monsieur le Mort, j'aurai de vous,
 Tant en argent, & tant en cire,
 Et tant en autres menus coûts.
 Il fendoit là-dessus l'achat d'une feuillette
 Du meilleur vin des environs :
 Certaine nièce assez proprette,
 Et sa chambrière Pâquette
 Devoient avoir des cotillons.

Sur cette agréable pensée

Un heurt survient : adieu le char.

Voilà Messire Jean Chouart

Qui du choc de son mort a la tête cassée :

Le Paroissien , en plomb , entraîne son Pasteur ,

Notre Curé fuit son Seigneur :

Tous deux s'en vont de compagnie.

Proprement, toute notre vie

Est le Curé Chouart , qui sur son mort comptoit,

Et la Fable du Pot au lait.

F A B L E X I I.

*L'Homme qui court après la Fortune, &
l'Homme qui l'attend dans son lit.*

Qui ne court après la Fortune?

Je voudrois être en lieu d'où je pusse aisément

Contempler la foule importune

De ceux qui cherchent vainement

Cette fille du sort de royaume en royaume ,

Fidèles courtisans d'un volage fantôme,

Quand ils sont près du bon moment,

L'Inconstante aussi-tôt, à leurs desirs échappe :

Pauvres gens ! Je les plains ; car on a pour les fous

Plus de pitié que de courroux.

Cet homme , disent-ils , étoit planteur de choux ;

Et le voilà devenu Pape :

Ne le valons-nous pas ? vous valez cent fois mieux :

Mais que vous sert votre mérite ?

La Fortune a-t-elle des yeux ?

Et puis , la papauté vaut-elle ce qu'on quitte ,

Le repos , le repos , trésor si précieux ,

II. Partie.

I.

Qu'on en faisoit jadis (1) le partage des dieux ?
Rarement la fortune à ses hôtes le laisse.

Ne cherchez point cette déesse,
Elle vous cherchera : son sexe en use ainsi.

Certain couple d'amis, en un bourg établi,
Possédoit quelque bien. L'un soupiroit sans cesse

Pour la Fortune : il dit à l'autre un jour,

Si nous quittons notre séjour ?

Vous sçavez que nul n'est prophète

En son pays : cherchons notre aventure ailleurs.

Cherchez, dit l'autre ami : pour moi je ne souhaite

Ni climats, ni destins meilleurs.

Contentez-vous ; suivez votre humeur inquiète :

Vous reviendrez bientôt. Je fais vœu cependant

De dormir en vous attendant.

L'ambitieux, ou si l'on veut, l'avare,

S'en va par voie & par chemin.

Il arriva le lendemain

En un lieu que devoit la Déesse bizarre

Fréquenter sur tout autre ; & ce lieu, c'est la cour

Là donc, pour quelque temps, il fixe son séjour

Se trouvant au (2) coucher, au lever, à ces heures

Que l'on sçait les meilleures,

Bref se trouvant à tout, & n'arrivant à rien.

Qu'est ceci ? se dit-il : cherchons ailleurs du bien

La Fortune pourtant habite ces demeures.

Je la vois tous les jours entrer chez celui-ci,

Chez celui-là ; d'où vient qu'aussi

Je ne puis (3) héberger cette capricieuse ?

On me l'avoit bien dit, que des gens de ce lieu

L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.

Adieu, messieurs de cour, messieurs de cour, adieu

Suivez jusques au bout une ombre qui vous flatte

La Fortune a, dit-on, des Temples à (4) Sur

(1) Selon Epicure & ses sectateurs, les Dieux vivent dans un doux repos, sans se mêler des affaires du monde.

(2) Du Roi. (3) Loger chez moi.

(4) Grande Ville de commerce dans les Indes.

Allons là. Ce fut un de dire & s'embarquer.

(5) Ames de bronze, humains, celui-là fut sans doute
Armé de diamant, qui tenta cette route,
Et le premier osa l'abysme défier.

Celui-ci, pendant son voyage,

Tourna les yeux vers son village

Plus d'une fois; effuyant les dangers

Des (9) pirates, des vents, du calme & des rochers,

Ministres de la mort. Avec beaucoup de peines

On s'en va la chercher en des rives lointaines,

La trouvant assez tôt sans quitter la maison.

L'homme arrive au Mogol: on lui dit qu'au (7) Japon

La Fortune pour lors distribuoit ses graces.

Il y court: les mers étoient lasses

De le porter; & tout le fruit

Qu'il tira de ses longs voyages,

Ce fut cette leçon que donnent les sauvages:

Demeure en ton pays, par la nature instruit.

Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme

Que le (8) Mogol l'avoit été:

Ce qui lui fit conclure en somme,

Qu'il avoit à grand tort son village quitté.

Il renonce aux courses ingrates,

Revient en son pays, voit de loin ses (9) pénates,

Pleure de joie, & dit: heureux qui vit chez soi,

De régler ses désirs faisant tout son emploi.

(5) La Fontaine imite assez heureusement ici ce passage d'Horace,

Illi robur & as triplex circa pectus erat.

Ode 3. Livre 1.

On ne peut pas dire la même chose de ce qui suit,

Qui fragilem truci commisit pelato ratem Primus.

Car l'expression du Poëte Latin est sans doute beaucoup

plus juste & plus naturelle que celle-ci,

Et le premier osa l'abime défier.

(6) Voleurs de mer.

(7) Puissant Royaume au Nord-Est de la Chine.

(8) Grand Royaume des Indes.

(9) La maison où étoient ses Dieux domestiques.

Il ne sçait que par ouï-dire
 Ce que c'est que la cour, la mer, & tøn empire,
 Fortune, qui nous fais passer devant les yeux
 Des dignités, des biens, que jusqu'au bout du monde
 On suit, sans que l'effet aux promesses réponde.
 Désormais je ne bouge, & ferai cent fois mieux.

En raisonnant de cette sorte,
 Et contre la Fortune ayant pris ce conseil,
 Il la trouve assise à la porte
 De son ami plongé dans un profond.sommeil.

F A B L E X I I I.

Le deux Coqs.

Deux Coqs vivoient en paix, une Poule survint,
 Et voilà la guerre allumée.

(1) Amour, tu perdis Troye; & c'est de toi que vint
 Cette querelle envenimée,

Où du sang des dieux même on vit le (2) Xanthe teint
 Long-tems, entre nos Coqs, le combat se maintint
 Le bruit s'en répandit par tout le voisinage.

La gent qui porte crête au spectacle accourut.

Plus d'une Hélène au beau plumage
 Fut le prix du vainqueur: le vaincu disparut:
 Il alla se cacher au fond de sa retraite,

Pleura sa gloire & ses amours;
 Ses amours, qu'un rival tout fier de sa défaite
 Possédoit à ses yeux. Il voyoit tous les jours

(1) A cause de l'enlèvement d'Hélène par Paris Prince Troyen.

(2) Rivière qui couloit à Troye.

Cet objet rallumer sa haine & son courage.
 Il aiguïsoit son bec, battoit l'air & ses flancs ;
 Et s'exerçant contre les vents ,
 S'armoit d'une jalouse rage.
 Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits
 S'alla percher & chanter sa victoire.
 Un Vautour entendit sa voix :
 Adieu les amours & la gloire.
 Tout cet orgueil périt sous l'ongle du (3) Vautour.
 Enfin, par un fatal retour ,
 Son rival autour de la Poule
 S'en revint faire le coquet :
 Je laisse à penser quel caquet ,
 Car il eut des femmes en foule.

La Fortune se plait à faire de ces coups :
 Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
 Défions-nous du sort, & prenons garde à nous ,
 Après le gain d'une bataille.

(3) Oiseau de proie , qui dévora le Coq.

F A B L E X I V .

*L'ingratitude & l'injustice des Hommes
 envers la Fortune.*

U n trafiquant sur mer , par bonheur s'enrichit :
 Il triompha des vents pendant plus d'un voyage.
 Souffre, banc, ni rocher, n'exigea de péage
 D'aucun de ses ballots : le sort l'en affranchit.

Sur tous ses compagnons, (1) Atropos & (2) Neptune
(3) Recueillirent leur droit, tandis que la Fortune
Prenoit soin d'amener son marchand à bon port.
Facteurs, associés, chacun lui fut fidele.

Il vendit son tabac, son sucre, sa canelle
Ce qu'il voulut, sa porcelaine encor.

Le luxe & la folie enflèrent son trésor :

Bref, il plut dans son estarcelle.

On ne parloit chez lui que par doublés ducats ;
Et mon homme d'avoir chiens, chevaux & carrosses :

Ses jours de jeûne étoient des nêces.

Un sien ami, voyant ces somptueux repas,
Lui dit : & d'où vient donc un si bon ordinaire ?
Et d'où me viendrait-il ; que de mon sçavoir-faire ?
Je n'en dois rien qu'à moi, qu'à mes soins, qu'au talent
De risquer à propos, & bien placer l'argent.
Le profit lui semblant une fort douce chose,
Il risqua de nouveau le gain qu'il avoit fait :
Mais rien, pour cette fois, ne lui vint à souhait.

Son imprudence en fut la cause.

Un vaisseau mal (4) freté périt au premier vent.

Un autre, mal pourvu des armes nécessaires,

Fut enlevé par les Corfaires.

Un troisième, au port arrivant,

Rien n'eut cours ni débit. Le luxe & la folie

N'étoient plus tels qu'auparavant.

Enfin, ses (5) facteurs le trompant,
Et lui-même ayant fait grand fracas, chere lie,
Mis beaucoup en plaisirs, en bâtimens beaucoup,
Il devint pauvre tout d'un coup.

Son ami le voyant en mauvais équipage,

Lui dit : d'où vient cela ? De la Fortune, hélas !

(1) Une des Parques, qui est chargée de couper le fil de la vie des hommes.

(2) Le Dieu de la Mer.

(3) Les ayant fait périr par de funestes naufrages.

(4) Terme de marine, pour dire, *mal équipé*.

(5) Ceux qui avoient soin de son négoce.

Consolez-vous, dit l'autre ; & s'il ne lui plait pas
Que vous soyez heureux, tout au moins soyez sage.

Je ne sçais s'il crut ce conseil :

Mais je sçais que chacun impute, en cas pareil,

Son bonheur à son industrie :

Et si de quelque échec notre faute est suivie,

Nous disons injures au sort :

Chose n'est ici plus commune.

Le bien, nous le faisons : le mal, c'est la Fortune.
On a toujours raison ; le destin toujours tort.

F A B L E X V .

Les Devinereffes.

C'est souvent du hazard que naît l'opinion ;
Et c'est l'opinion qui fait toujours la (1) vogue.

Je pourrois fonder ce prologue

Sur gens de tous états : tout est prévention,

Cabale, entêtement, point ou peu de justice.

C'est un torrent : qu'y faire ? il faut qu'il ait son cours,

Cela fut & sera toujours.

Une femme à Paris faisoit la (2) Pythonisse.

On l'alloit consulter sur chaque événement :

Perdoit-on un chiffon, avoit-on un amant,

Un mari vivant trop au gré de son épouse,

Une mere fâcheuse, une femme jalouse,

Chez la Devineuse on couroit

Pour se faire annoncer ce que l'on désiroit.

Son fait consistoit en adresse :

Quelques termes de l'art, beaucoup de hardiesse,

Du hazard quelquefois, tout cela concouroit ;

(1) Qu'on vous recherche avec empressement.

(2) La Devinereffe.

Tout cela, bien souvent, faisoit crier miracle.
Enfin, quoiqu'ignorante (3) à vingt & trois carats,

Elle passoit pour un (4) oracle.

L'oracle étoit logé dedans un galetas.

Là cette femme emplit sa bourse;

Et, sans avoir d'autre ressource,

Gagne de quoi donner un rang à son mari:

Elle achete un office, une maison aussi.

Voilà le galetas rempli

D'une nouvelle hôteffe, à qui toute la ville

Femmes, filles, valets, gros messieurs, tout enfin

Alloit, comme autrefois, demander son destin:

Le galetas devint l'autre de la (5) Sibylle.

L'autre femelle avoit achalandé ce lieu.

Cette dernière femme eut beau faire, eut beau dire,

Moi Devine! on se moque: eh! messieurs, sçai-je lire?

Je n'ai jamais appris que ma croix de pardieu.

Point de raison: fallut deviner & prédire,

Mettre à part force bons ducats,

Et gagner, malgré foi, plus que deux Avocats.

Le meuble & l'équipage aidoient fort à la chose:

Quatre sièges boiteux, un manche de balai,

Tout sentoît son (6) sabbat, & sa métamorphose.

Quand cette femme auroit dit vrai

Dans une chambre tapissée,

On s'en seroit moqué: la vogue étoit passée

Au galetas, il avoit le crédit:

L'autre femme se (7) morfondit.

L'enseigne fait la chalandise.

J'ai vu dans le palais une robe mal mise

(3) Métaphore, pour dire, au dernier point.

(4) Fausse Divinité, qui prédisoit l'avenir par le ministère d'un Prêtre ou d'une Prêtresse.

(5) Prophétesse.

(6) Lieu mal propre, où s'assemblent les Sorciers.

(7) Attendait inutilement qu'on vint encore la consulter dans sa nouvelle maison,

Gagner gros : les gens l'avoient prise
 Pour Maître tel, qui traînoit après soi.
 Force écoutans : demandez-moi pourquoi.

F A B L E X V I .

Le Chat, la Belette, & le petit Lapin.

Du palais d'un jeune Lapin
 Dame Belette, un beau matin,
 S'empara : c'est une rusée.

Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.

Elle porta chez lui ses (1) pénates un jour

Qu'il étoit allé (2) faire à l'aurore sa cour,

Parmi le thim & la rosée.

Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,

Janot Lapin retourne aux souterrains séjours.

La Belette avoit mis le nez à la fenêtre.

O dieux hospitaliers ! que vois-je ici paroître ?

Dit l'animal chassé du paternel logis :

Holà, madame la Belette,

Que l'on déloge sans trompette,

Ou je vais avertir tous les rats du país.

La dame au nez pointu répondit que la terre

Etoit au (3) premier occupant.

C'étoit un beau sujet de guerre

Qu'un logis où lui-même il n'entroît qu'en rampant :

Et quand ce seroit un royaume,

Je voudrois bien sçavoir, dit-elle, quelle loi

En a pour toujours fait l'octroi

A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,

(1) Dieux domestiques, pour dire, elle alla se loger chez lui.

(2) Avant le lever du Soleil.

(3) A celui qui s'en empare le premier.

Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.
Jean Lapin allégua la coutume & l'usage.
Ce sont, dit-il, leurs loix qui m'ont de ce lois
Rendu maître & seigneur; & qui, de pere en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi, Jean, transmis.
Le premier occupant, eût-ce une loi plus sage?

Or bien, fairs crier davantage,
Raportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.
C'étoit un Chat vivant comme un dévot hermite,
Un Chat faisant la chateinite,
Un saint homme de Chat, bien fourré, gros & gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean Lapin pour Juge l'agréa.
Les voilà tous deux arrivés
Devant sa majesté fourrée.

Grippeminaud leur dit: mes enfans, approchez,
Approchez: je suis sourd, les ans en font la cause.
L'un & l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
(4) Grippeminaud, le bon apôtre,
Jettant des deux côtés la griffe en même-temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un & l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont par fois
Les petits souverains se rapportant aux rois.

(4) Autre nom de Chat, comme Raminagrobis.



F A B L E X V I I.

(1) *La tête & la queue du Serpent.*

Le Serpent a deux parties
 Du genre humain ennemies,
 Tête & queue; & toutes deux
 Ont acquis un nom fameux
 Auprès des parques cruelles;
 Si bien qu'autrefois, entre elles,
 Il survint de grands débats
 Pour le pas.

La tête avoit toujours marché devant la queue;

La queue au ciel se plaignit,
 Et lui dit :

Je fais mainte & mainte lieue,
 Comme il plaît à celle-ci :

Croit-elle que, toujours j'en veuille user ainsi ?

Je suis son humble servante.
 On m'a faite, Dieu merci,
 Sa sœur, & non sa suivante.
 Toutes deux de même sang,
 Traitez-nous de même sorte :

Aussi-bien qu'elle, je porte
 Un poison prompt & puissant.

Enfin, voilà ma requête :

C'est à vous de commander

Qu'on me laisse précéder

A mon tour, ma sœur la tête.

(1) Cette Fable se trouve dans la Vie d'*Agis & Cléomènes*, ch. 1. par Plutarque, qui en fait une très-belle application à ceux qui dans le Gouvernement se livrent inconsidérément aux fantaisies du Peuple, & c'est apparemment de là que La Fontaine l'a tirée.

Je la conduirai si bien,
 Qu'on ne se plaindra de rien.
 Le ciel eut pour ses vœux une bonté cruelle.
 Souvent sa complaisance a de méchans effets.
 Il devroit être sourd aux aveugles souhaits.
 Il ne le fut pas lors : & la guide nouvelle,
 Qui ne voyoit au grand jour ,
 Pas plus clair que dans un four,
 Donnoit tantôt contre un marbre,
 Contre un passant, contre un arbre :
 Droit aux ondes du Styx (2) elle mena sa sœur.
 Malheureux les Etats tombés dans son erreur.

(2) Lui causa la mort.

F A B L E X V I I I.

Un Animal dans la Lune.

Pendant qu'un Philosophe assure,
 Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés ;
 Un autre Philosophe jure
 Qu'ils ne nous ont jamais trompés.
 Tous les deux ont raison ; & la Philosophie
 Dit vrai, quand elle dit, que les sens tromperont
 Tant que sur le rapport les hommes jugeront.
 Mais aussi, si l'on rectifie
 L'image de l'objet sur son éloignement,
 Sur le milieu qui l'environne,
 Sur l'organe & sur l'instrument,
 Les sens ne tromperont personne.
 La Nature ordonna ces choses sagement :
 J'en dirai quelque jour les raisons amplement.

J'aperçois le soleil : quelle en est la figure ?
 Ici bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour :
 Mais si je le voyois là-haut dans son séjour ,
 Que seroit-ce à mes yeux que (1) l'œil de la Nature ?
 Sa distance me fait juger de sa grandeur :
 Sur l'angle & les côtés ma main la détermine.
 L'ignorant le croit plat, j'épaissis sa rondeur :
 Je le rends immobile ; & la Terre chemine.
 Bref, je déments mes yeux en toute sa machine.
 Ce sens ne me nuit point par son illusion.

Mon ame, en toute occasion ,
 Développe le vrai caché sous l'apparence.
 Je ne suis point d'intelligence
 Avecque mes regards peut-être un peu trop prompts,
 Ni mon oreille lente à m'apporter les sons.
 Quand (2) l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse :
 La raison décide en maîtresse.

Mes yeux, moyennant ce secours,
 Ne me trompent jamais en me mentant toujours.
 Si je crois leur rapport, erreur assez commune,
 Une tête de femme est au corps de la Lune.
 Y peut-elle être ? non. D'où vient donc cet objet ?
 Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.
 La Lune nulle part n'a sa surface unie :
 Montueuse en des lieux, en d'autres applanie,
 L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent
 Un homme, un bœuf, un éléphant.
 Naguere l'Angleterre y vit chose pareille.
 La (3) lunette placée, un animal nouveau
 Parut (4) dans cet astre si beau ;
 Et chacun de crier merveille.

(1) Il n'est pas fort nécessaire, ce me semble, d'expliquer comment le Soleil est l'œil de la Nature, à ceux qui croient l'entendre, & je me joins à ceux qui demandent cette explication, parce que je ne sçauois la trouver.

(2) Parce qu'il paroît courbé dans l'eau.

(3) Lunette d'approche, propre à regarder les Astres.

(4) Dans ce bel Astre, la Lune.

Il étoit arrivé là-haut un changement,
 Qui préageoit sans doute un grand événement.
 Sçavoit-on si la guerre entre tant de puissances
 N'en étoit point l'effet? Le monarque accourut:
 Il favorise en Roi ces hautes connoissances.
 Le monstre dans la Lune à son tour lui parut.
 C'étoit une Souris cachée entre les verres:
 Dans la lunette étoit la source de ces guerres.
 On en rit: peuple heureux! quand pourront les François
 Se donner, comme vous, entiers à ces emplois?
 Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire:
 C'est à nos ennemis de craindre les combats,
 A nous de les chercher, certains que la Victoire,
 Amante de (5) Louis, suivra par-tout ses pas.
 Ses lauriers nous rendront célèbres dans l'Histoire.

Même les Filles de mémoire

Ne nous ont point quittés: nous goûtons des plaisirs:
 La paix fait nos souhaits, & non point nos soupirs.
 (6) Charles en sçait jouir: il sçauroit dans la guerre
 Signaler sa valeur, & mener l'Angleterre
 A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.
 Cependant s'il pouvoit appaiser la (7) querelle,
 Que d'encens! est-il rien de plus digne de lui?
 La carrière (8) d'Auguste a-t-elle été moins belle
 Que les fameux exploits du premier des (9) Césars?
 O peuple trop heureux! quand la paix viendra-t-elle
 Nous rendre comme vous tout entiers aux beaux arts?

(5) XIV. alors Roi de France.

(6) II. du nom, Roi d'Angleterre.

(7) La France étoit en guerre dans ce tems-là.

(8) Qui a presque toujours regné en paix.

(9) Jules-César, qui fit toujours la guerre.

Fin du septième Livre.





L I V R E H U I T I È M E.



F A B L E P R E M I È R E.

La Mort & le Mourant.

La Mort ne surprend point le sage :
 Il est toujours prêt à partir ,
 S'étant seu lui-même avertir
 Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
 Ce temps , hélas ! embrasse tous les temps :
 Qu'on le partage en jours , en heures , en momens ,
 Il n'en est point qu'il ne comprenne :
 Dans le fatal tribut : tous sont de son domaine :
 Et le premier instant où les enfans des rois
 Ouvrent les yeux à la lumière ,
 Est celui qui vient quelquefois ,
 Fermer pour toujours leur paupière.
 Défendez-vous par la grandeur ,
Allégez la beauté , la vertu , la jeunesse ,
 La Mort ravit tout sans pudeur.
 Un jour le monde entier accroîtra sa richesse ,
 Il n'est rien de moins ignoré ;
 Et , puisqu'il faut que je le die ,
 Rien où l'on soit moins préparé.

Un Mourant qui comptoit plus de cent ans de vie,
Se plaignoit à la Mort que précipitamment
Elle le contraignoit de partir tout à l'heure,

Sans qu'il eût fait son testament,
Sans l'avertir au moins. Est-il juste qu'on meure
Au pied levé? dit-il : attendez quelque peu.
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle :
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu :
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aîle.
Que vous êtes pressante, ô Déesse cruelle!
Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris.
Tu te plains sans raison de mon impatience.
Eh! n'as-tu pas cent ans? trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux, trouve-m'en dix en France.
Je devois, ce dis-tu, te donner quelque avis

Qui te disposât à la chose :

J'aurois trouvé ton testament tout fait,
Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause

Du marcher & du mouvement,

Quand les esprits, le sentiment,

Quand tout faillit en toi? plus de goût, plus d'ouïe:

Toute chose pour toi semble être évanouie :

Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus :

Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.

Je t'ai fait voir tes camarades,

Ou morts, ou mourans, ou malades.

Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement?

Allons, vieillard, & sans réplique :

Il n'importe à la république

Que tu fasses ton testament.

La Mort avoit raison : Je voudrois qu'à cet âge

(1) On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,

(1) Belle image que La Fontaine a empruntée de ce
Vers de Lucrèce,

Cur non ut plenus vita sprui va recedis.

Lib. 3. vers la fin.

Remerciant son hôte ; & qu'on fit son paquet :
 Car de combien peut-on retarder le voyage ?
 Tu murmures , vieillard : vois ces jeunes mourir ,
 Vois - les marcher , vois - les courir
 A des (2) morts , il est vrai , glorieuses & belles ,
 Mais sûres cependant , & quelquefois cruelles .
 J'ai beau te le crier , mon zèle est indiscret :
 Le plus semblable aux morts , meurt le plus à regret .

(2) Que les gens de guerre rencontrent souvent dans
 la fleur de leur âge .

F A B L E I I .

Le Savetier & le Financier.

U n Savetier chantoit du matin jusqu'au soir :
 C'étoit merveille de le voir ,
 Merveille de l'ouïr : il faisoit des (1) passages ,
 Plus content qu'aucun des sept (2) sages .
 Son voisin , au contraire , étant tout coufu d'or ,
 Chantoit peu , dormoit moins encor .
 C'étoit un homme de finance .
 Si sur le point du jour par fois il sommeilloit ,
 Le Savetier alors en chantant l'éveilloit ;
 Et le Financier se plaignoit ,
 Que les soins de la Providence
 N'eussent pas au marché fait vendre le dormir ,
 Comme le manger & le boire .
 En son hôtel il fait venir
 Le chanteur , & lui dit : or , ça , sire Grégoire ,

(1) Des fredons , des roulemens de voix , tels qu'en
 pouvoit faire un homme de sa sorte .

(2) De Grèce , connus sous ce nom-là .

Que gagnez-vous par an ? Par an ? ma foi , monsieur ,
Dit avec un ton de rieur .

Le gaillard Savetier , ce n'est point ma maniere
De compter de la forte ; & je n'entasse guere

Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin

J'attrape le bout de l'année :

Chaque jour amene son pain.

Et bien , que gagnez-vous , dites-moi , par journée ?

Tantôt plus , tantôt moins : le mal est que toujours ,

(Et sans cela nos gains seroient assez honnêtes ,)

Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours

Qu'il faut chommer : on nous ruine en Fêtes .

L'une fait tort à l'autre : & monsieur le Curé ,

De quelque nouveau Saint charge toujours son prône .

Le Financier riant de sa naïveté ,

Lui dit : je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône .

Prenez ces cent écus : gardez-les avec soin ,

Pour vous en servir au besoin .

Le Savetier crut avoir tout l'argent que la terre

Avoit , depuis plus de cent ans ,

Produit pour l'usage des gens .

Il retourne chez lui : dans sa cave il enferme

L'argent & sa joie à la fois .

Plus de chant : il perdit la voix

Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines .

Le sommeil quitta son logis ,

Il eut pour hôtes les soucis ,

Les soupçons , les alarmes vaines .

Tout le jour il avoit l'œil au guet ; & la nuit ,

Si quelque chat faisoit du bruit ,

Le chat prenoit l'argent . A la fin le pauvre homme

S'en courut chez celui qu'il ne réveilloit plus .

Rendez-moi , lui dit-il , mes chansons & mon somme .

Et reprenez vos cent écus .



F A B L E I I I.

Le Lion, le Loup & le Renard.

Un Lion décrépît, gouteux, n'en pouvant plus,
Vouloit que l'on trouvât remède à la vieillesse :
Alléguer l'impossible aux rois, c'est un abus.

Celui-ci, parmi chaque espèce,
Manda des Médecins : il en est de tous arts.
Médecins au Lion viennent de toutes parts :
De tous côtés lui vient des docteurs de recettes.

Dans les visites qui sont faites,
Le regard se dispense, & se tient clos & coi.
Le Loup en fait sa cour, daube au coucher du roi.
Son camarade absent. Le prince tout à l'heure
Veut qu'on aille enlever Renard dans sa demeure,
Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté ;
Et sçachant que le Loup lui faisoit cette affaire :
Je crains, Sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère

Ne m'ait, à mépris, imputé
D'avoir différé cet hommage :

Mais j'étois en pèlerinage,
Et m'acquittois d'un vœu fait pour votre santé.

Même j'ai vû dans mon voyage
Gens experts & sçavans ; leur ai dit la langueur
Dont votre majesté craint, à bon droit, la suite.

Vous ne manquez que de chaleur ;

Le long âge en vous l'a détruite.

D'un Loup écorché vif, appliquez-vous la peau

Toute chaude & toute fumante :

Le secret sans doute en est beau

Pour la nature défaillante.

Messire Loup vous servira,
 S'il vous plaît, de robe de chambre.
 Le Roi goûte cet avis-là.
 On écorche, on taille, on démembre
 Messire Loup. Le Monarque en soupa,
 Et de sa peau s'envelopa.

Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire :
 Faites, si vous pouvez, votre cour sans vous nuire.
 Le mal se rend chez vous au quadruple du bien.
 Les (1) daubeurs ont leur tour, d'une ou d'autre
 manière :

Vous êtes dans une carrière
 Où l'on ne se pardonne rien.

(1) Ceux qui par de mauvais discours, tâchent de
 nuire aux autres.

F A B L E I V.

Le Pouvoir des Fables.

A (1) MONSIEUR DE BARILLON.

La qualité d'Ambassadeur
 Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires ?
 Vous puis-je offrir mes vers & leurs graces légères ?
 S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,
 Seront-ils point traités par vous de téméraires ?
 Vous avez bien d'autres affaires
 À démêler que les débats
 Du Lapin & de la Belette.

(1) Qui pour lors étoit Ambassadeur en Angleterre.

Lisez - les , ne les lisez pas :
 Mais empêchez qu'on ne nous mette
 Toute l'Europe sur les bras.

Que de mille endroits de la terre
 Il nous vienne des ennemis ,

J'y consens : mais que l'Angleterre
 Veuille que (2) nos deux Rois se lassent d'être amis ,
 J'ai peine à digérer la chose.

N'est - il pas encor temps que Louis se repose ?
 Quel autre (3) Hercule enfin ne se trouveroit las
 De combattre cette (4) Hydre ? & faut - il qu'elle oppose
 Une nouvelle tête aux efforts de son bras ?

Si votre esprit plein de souplesse ,
 Par éloquence & par adresse ,

Peut adoucir les cœurs , & détourner ce coup ,
 Je vous sacrifierai cent moutons : c'est beaucoup

Pour un (5) habitant du Parnasse.

Cependant faites - moi la grace
 De prendre en don ce peu d'encens.

Prenez en gré mes vœux ardents ,

Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.

Son sujet vous convient ; je n'en dirai pas plus.

Sur les éloges que l'envie

Doit avouer qui vous sont dûs ,

Vous ne voulez pas qu'on apuie.

Dans Athènes autrefois , peuple vain & léger ,
 Un Orateur voyant sa patrie en danger ,
 Courut à la (6) tribune ; & d'un art tyrannique ,
 Voulant forcer les cœurs dans une république ,

(2) Louis XIV. Roi de France , & Charles II. Roi d'Angleterre.

(3) Héros fameux par ses grands travaux.

(4) Serpent à plusieurs têtes , auquel une tête étant coupée , il en renaissoit nombre d'autres.

(5) Un Poète , qui d'ordinaire n'est pas riche.

(6) Lieu élevé , d'où l'on haranguoit le Peuple.

Il parla fortement sur le commun salut.

On ne l'écoutoit pas : l'Orateur recourut

A ces (7) figures violentes

Qui sçavent exciter les ames les plus lentes.

Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put.

Le vent emporta tout; personne ne s'émut.

(8) L'animal aux têtes frivoles

Etant fait à ces traits, ne daignoit l'écouter.

Tous regardoient ailleurs : il en vit s'arrêter

A des combats d'enfans, & point à ses paroles.

Que fit le harangueur ? il prit un autre tour.

(9) Cérès, commença-t-il, faisoit voyage un jour

Avec l'Anguille & l'Hirondelle :

Un fleuve les arrête ; & l'Anguille en nageant,

Comme l'Hirondelle en volant,

Le traversa bientôt. L'assemblée à l'instant

Cria tout d'une voix : & Cérès, que fit-elle ?

Ce qu'elle fit ? un prompt courroux

L'anima d'abord contre vous.

Quoi ! de contes d'enfans (10) son peuple s'embarrasse

Et du péril qui le menace,

Lui seul, entre les Grecs, il néglige l'effet !

Que ne demandez-vous ce que (11) Philippe fait ?

A ce reproche l'assemblée

Par (12) l'Apologue réveillée

Se donne entière à l'Orateur :

Un trait de Fable en eut l'honneur.

Nous sommes tous d'Athene en ce point ; & moi-même,

Au moment que je fais cette moralité,

(7) De Rhétorique, façons de parler, qui présentent à l'Esprit des images vives, touchantes, &c.

(8) Le Peuple.

(9) La Déesse des bleds.

(10) Les Athéniens étoient sous la protection de Cérès

(11) Roi de Macédoine, qui leur faisoit la guerre.

(12) La Fable.

Si (13) peu-d'ane m'étoit conté,

J'y prendrois un plaisir extrême.

Le monde est vieux, dit-on, je le crois ; cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

(13) Vieux Conte, dont on amuse les petits enfans.

F A B L E V.

L'Homme & la Puce.

Par des vœux importuns nous fatiguons les dieux,
Souvent pour des sujets, même indignes des hommes.
Il semble que le ciel, sur tous tant que nous sommes,
Soit obligé d'avoir incessamment les yeux ;
Et que le plus petit de la race mortelle,
A chaque pas qu'il fait, à chaque bagatelle,
Doive intriguer l'Olympe & tous ses citoyens,
Comme s'il s'agissoit des Grecs & des Troyens.

Un sot par une Puce eut l'épaule mordue,
Dans les plis de ses draps elle alla se loger.
Hercule, se dit-il, tu devois bien purger
La terre de cette hydre au printemps revenue.
Que fais-tu, Jupiter, que du haut de la nue
Tu n'en perdes la race, afin de me venger ?
Pour tuer une Puce il vouloit obliger
Ces dieux à lui prêter leur foudre & leur massue.



F A B L E V I.

Les Femmes & le Secret.

Rien ne pèse tant qu'un secret :
 Le porter loin est difficile aux dames ;
 Et je sçai même sur ce fait
 Bon nombre d'hommes qui sont femmes.
 Pour éprouver la sienne un mari s'écria ,
 La nuit étant près d'elle : ô Dieux ! qu'est-ce cela ?
 Je n'en puis plus , on me déchire :
 Quoi ! j'accouche d'un œuf ! d'un œuf ? oui le voilà
 Frais & nouveau pondu : gardez bien de le dire ,
 On m'appelleroit poule. Enfin n'en parlez pas.
 La femme neuve sur ce cas ,
 Ainsi que sur mainte autre affaire ,
 Crut la chose , & promit ses grands dieux de se taire.
 Mais ce serment s'évanouit
 Avec les ombres de la nuit.
 L'épouse indiscrete & peu fine ,
 Sort du lit quand le jour fut à peine levé ;
 Et de courir chez sa voisine.
 Ma commere , dit-elle , un cas m'est arrivé :
 N'en dites rien sur-tout , car vous me feriez battre.
 Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.
 Au nom de Dieu , gardez-vous bien
 D'aller publier ce mystère.
 Vous moquez-vous ? dit l'autre : ah ! vous ne sçavez
 guere .
 Quelle je suis , Allez , ne craignez rien.
 La femme du pondreur s'en retourne chez elle.
 L'autre grille déjà de conter la nouvelle ;
 Elle va la répandre en plus de dix endroits.
 Au-lieu d'un œuf elle en dit trois ,

Ce n'est pas encor tout ; car une autre commere
En dit quatre ; & raconte à l'oreille le fait :

Précaution peu nécessaire ,
Car ce n'étoit plus un secret.

Comme le nombre d'œufs , grace à la renommée ,
De bouche en bouche alloit croissant ,
Avant la fin de la journée ,
Ils se montoient à plus d'un cent.

F A B L E V I I .

*Le Chien qui porte à son cou le dîner
de son Maître.*

Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles ;
Ni les mains à celle de l'or :
Peu de gens gardent un trésor
Avec des soins assez fideles.

Certain Chien qui portoit la pitance au logis ,
S'étoit fait un collier du dîner de son maître.
Il étoit tempérant plus qu'il n'eût voulu l'être ,

Quand il voyoit un mets exquis :

Mais enfin il l'étoit ; & tous tant que nous sommes ,
Nous nous laissons tenter à l'ap proche des biens.

Chose étrange ! on apprend la tempérance aux Chiens ,
Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes.

Ce Chien - ci donc étant de la sorte atourné ,
Un matin passe , & veut lui prendre le dîner.

Il n'en eut pas toute la joie

Qu'il espéroit d'abord : le Chien mit bas la proie ,
Pour la défendre mieux , n'en étant plus chargé.

Grand combat : d'autres chiens arrivent.

Ils étoient de ceux - là qui vivent

II. Partie.

K

Sur le public, & craignent peu les coups.
 Notre Chien se voyant trop foible contre eux tous,
 Et que la chair couroit un danger manifeste,
 Voulut avoir sa part; & lui sage, il leur dit:
 Point de courroux, messieurs, mon loupin me suffit;
 Faites votre profit du reste.

A ces mots, le premier, il vous hape un morceau,
 Et chacun de tirer, le matin, la canaille,
 A qui mieux mieux; ils firent tous (1) ripaille:
 Chacun d'eux eut part au gâteau.

Je crois voir en ceci l'image d'une ville,
 Où l'on met les dépiers à la merci des gens.

Echevins, Prevôt des marchands,
 Tout fait sa main: le plus habile
 Donne aux autres l'exemple; & c'est un passe-temps
 De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.
 Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,
 Veut défendre l'argent, & dit le moindre mot,
 On lui fait voir qu'il est un sot.
 Il n'a pas de peine à se rendre:
 C'est bien-tôt le premier à prendre.

(1) Firent grand'chère.

F A B L E V I I I.

Le Rieur & les Poissons.

On cherche les Rieurs; & moi je les évite.
 Cet art veut sur tout autre un suprême mérite.

Dieu ne créa que pour les sots
 Les (1) méchans diseurs de bons mots.

(1) Gens d'un esprit fade, pesant & superficiel. qu

J'en vais, peut-être, en une Fable
Introduire un : peut-être aussi
Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.

Un Rieur étoit à la table

D'un Financier ; & n'avoit en son coin
Que de petits poissons ; tous les gros étoient loin.
Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille
Et puis il seint, à la pareille,
D'écouter leur réponse. On demeura surpris ;

Cela suspendit les esprits :

Le Rieur alors, d'un ton sage,

Dit, qu'il craignoit qu'un sien ami

Pour les grandes Indes parti,

N'eût depuis un an fait naufrage.

Il s'en informoit donc à ce menu fretin :

Mais tous lui répondoient, qu'ils n'étoient point

d'un âge

A savoir au vrai son destin :

Les gros en sauroient davantage.

N'en puis-je donc, Messieurs, un gros interroger ?

De dire si la compagnie

Prit goût à sa plaisanterie,

J'en doute : mais enfin il les scut engager

A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire :

Tous les noms des (2) chercheurs de mondes inconnus,

Qui n'en étoient pas revenus,

Et que depuis cent ans, sous (3) l'abyssme avoient vus

Les anciens du vaste Empire.

croisant l'avoir agréable, vif, profond & délicat, nous
nébient hardiment des pensées vulgaires & très-insipides
comme quelque chose d'exquis & de véritablement plai-
sant, dont ils tiennent tous les premiers.

(2) Les Voyageurs.

(3) Dans la Mer.

F A B L E I X.

Le Rat & l'Huître.

Un Rat, hôte d'un champ, Rat de peu de cervelle,
Des (1) Hautes paternels un jour se trouva fou.
Il laissa-là le champ, le grain & la javelle,
Va courir le pays, abandonne son trou.

Si-tôt qu'il fut hors de la case,
Que le monde, dit-il, est grand & spacieux!
Voilà les (2) Appennins, & voici le (3) caucase;
La moindre taupinée étoit mont à ses yeux.

Au bout de quelques jours le voyageur arrive:
En un certain canton, où (4) Thétis sur la rive
Avait laissé mainte Huître, & notre Rat d'abord
Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.

Corge, dit-il, mon pere étoit un pauvre sire:
Il n'osoit voyager, craintif au dernier point,
Pour moi, j'ai déjà vû le maritime empire:
J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point.

D'un certain magister le Rat tenoit ces choses,
Et les disoit à travers champs;
N'étant pas de ces Rats, qui, les livres rongeurs,
Se font scavans jusques aux dents.

Parmi tant d'Huîtres toutes closes,
Une s'étoit ouverte, & baillant au Soleil,
Par un doux Zéphir réjouie,
Humoit l'air, respiroit, étoit épanouie,
Blanche, grasse, & d'un goût à la voir nonpareil.

(1) De sa maison.

(2) Hautes Montagnes qui regnent le long de l'Italie.

(3) Grande Montagne en Asie.

(4) Déesse de la Mer, pour la Mer même.

D'aussi loin que le Rat voit cette Huitre qui bâille,
 Qu'aperçois - je ? dit - il, c'est quelque victualle ;
 Et si je ne me trompe à la couleur du mets ;
 Je dois faire aujourd'hui bonne chère ; ou jamais.
 Là-dessus maître Rat, plein de belle espérance,
 Approche de l'écaille, alonge un peu le cou,
 (5) Se sent pris comme aux laes, car l'Huitre tombe
 d'un coup
 Se referme ; & voilà ce que fait l'ignorance.

Cette Fable contient plus d'un enseignement,
 Nous y voyons premièrement,
 Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience,
 Sont aux moindres objets frappés d'étonnement ;
 Et puis, nous y pouvons apprendre,
 Que tel est pris qui croyoit prendre.

(5) On m'a assuré qu'il est assez ordinaire de voir des
 Rats, qui ont actuellement donné dans ce piège. Mais
 la Fable n'est pas moins ingénieuse, ni moins instructive,
 pour être fondée sur la Vérité.

F A B L E X.

L'Ours & l'Amateur des Jardins.

Certain Ours montagnard, Ours à demi léché,
 Confiné par le sort dans un bois solitaire,
 Nouveau (1) Bellerophon, vivoit seul & caché :
 Il fut devenu fou : la raison d'ordinaire

(1) Prince valeureux, qui, après avoir mis à fin les
 plus terribles aventures, accablé d'une noire mélancolie,
 se retira dans un désert, dit Homère, pour rompre tout
 commerce avec les hommes. Je n'ai garde de mettre ici
 les paroles du Poëte. Du Grec, Eh ! qui s'attendroit à
 voir du Grec dans des Notes sur les Fables de La Fon-
 taine ? Cette bigarure choquerait infailliblement la fleur
 des plus beaux esprits de ce siècle.

N'habite pas long-tems chez les gens (2) sequestrés.
Il est bon de parler, & meilleur de se taire,
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.

Nul animal n'avoit affaire

Dans les lieux que l'Ours habitoit;

Si bien, que tout Ours qu'il étoit.

Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.

Pendant qu'il se livroit à la mélancolie,

Non loin de là certain Vieillard

S'ennuyoit aussi de sa part.

Il almoit les jardins, étoit Prêtre de (3) Flore;

Il l'étoit de (4) Pomone encore:

Ces deux emplois sont beaux: mais je voudrois parmi,

Quelque doux & discret ami.

Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon Livre:

De façon que lassé de vivre (1)

Avec des gens muets, notre homme un beau matin

Va chercher compagnie, & se met en campagne.

L'Ours porté d'un même dessein,

Venoit de quitter sa montagne:

Tous deux, par un cas surprenant,

Se rencontrent en un tournant.

L'homme eut peur: mais comment esquiver, & que faire?

Se tirer en gascon d'une semblable affaire,

Est le mieux: il sçut donc dissimuler sa peur.

L'Ours, très-mauvais complimenteur,

Lui dit: Viens-t-en me voir. L'autre reprit, Seigneur,

Vous voyez mon logis; si vous vouliez me faire

Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,

J'ai des fruits, j'ai du lait. Ce n'est peut-être pas

De nosseigneurs les Ours le manger ordinaire,

Mais j'offre ce que j'ai. L'Ours l'accepte; & d'aller.

Les voilà bons amis ayant que d'arriver.

(2) Séparés des autres.

(3) Déesse des Fleurs.

(4) Déesse des Fruits.

Arrivés, les voilà, se trouvant bien ensemble,
Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
Beaucoup moins seul qu'avec des sots,
Comme l'Ours en un jour ne disoit pas deux mots,
L'homme pouvoit sans bruit vaquer à son ouvrage.
L'Ours alloit à la chasse, apportoit du gibier,
Faisoit son principal métier

D'être bon (5) émoucheur, écartoit du visage
De son ami dormant, ce parasite allé

Que nous avans mouche appelé.

Un jour que le vieillard donnoit d'un profond somme,
Sur le bout de son nez une allant se placer,
Mit l'Ours au désespoir, il eut beau la chasser.
Je t'attraperai bien, dit-il. Et voici comme.
Aussi-tôt fait que dit; le fidele émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche,
Et non moins bon archer que mauvais raisonneur,
Roide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami;

Mieux vaudrait un sage ennemi.

(5) De chasser les mouches qui venoient piquer son ami.

F A B L E X I.

Les deux Amis.

Deux vrais amis vivoient au (1) Monomotapa;
L'un ne possédoit rien qui n'appartint à l'autre:
Les amis de ce pays-là
Valent bien, dit-on, ceux du nôtre.

(1) Pays au Sud-Est de l'Afrique.

Une nuit que chacun s'occupoit au sommeil,
Et mettoit à profit l'absence du soleil,
Un de nos deux amis fort du lit en alarmé:
Il court chez son intime, éveillé les valets:

(2) Morphée avoit touché le feuil de ce palais.
L'Ami couché s'étonne, il prend sa bourse, il s'arme,
Vient trouver l'autre, & dit: il vous arrive peu
De courir quand on dort: vous me paroissiez homme
A mieux user du temps destiné pour le sommeil:
N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu?
En voici: s'il vous est venu quelque querelle,
J'ai mon épée, allons: vous ennuiez-vous point
De coucher toujours seul? une esclave assez belle
Etoit à mes côtés; voulez-vous qu'on l'appelle?
Non, dit l'ami, ce n'est ni l'un ni l'autre point:

Je vous rends grace de ce zèle.

Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu:
J'ai craint qu'il ne fût vrai, je suis vite accouru.

Ce maudit songe en est la cause.

Qui d'eux aimoit le mieux, que l'en semble? L'lecteur
Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.

Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur:

Il vous épargne la pudeur

~~De les lui découvrir vous-même.~~

Un songe, un rien, tout lui fait peur

Quand il s'agit de ce qu'il aime.

(2) Le Dieu du sommeil, c'est-à-dire, tout le monde
dormoit dans ce Palais.



F A B L E X I I .

Le Cochon , la Chèvre & le Mouton.

U n d e Chèvre , un Mouton , avec un Cochon gras ,
 Montés sur même char , s'en alloient à la foire :
 Leur divertissement ne les y portoit pas ;
 On s'en alloit les vendre , à ce que dit l'histoire :

Le Charton n'avoit pas dessein
 De les mener voir (1) Tabarin.

Dom Pourceau crioit en chemin ,

Comme s'il avoit eu cent bouchers à ses trouffes :
 C'étoit une clameur à rendre les gens sourds.

Les autres animaux , créatures plus douces ,
 Bonnes gens , s'étonnoient qu'il criât au secours :

Ils ne voyoient nul mal à craindre.

Le Charton dit au Porc ; qu'as-tu tant à te plaindre ?

Tu nous étourdis tous , que ne te tiens-tu coi ?

Ces deux personnes-ci , plus honnêtes que toi ,
 Devroient t'apprendre à vivre , ou du moins à te taire.

Regarde ce Mouton : a-t-il dit un seul mot ?

Il est sage. Il est un fût ,

Repartit le Cochon : s'il sçavoit son affaire ,

Il crieroit comme moi du haut de son gosier ;

Et cette autre personne honnête ,

Crieroit tout du haut de sa tête.

Ils pensent qu'on les veut seulement décharger ,

La Chèvre de son lait , le Mouton de sa laine.

Je ne sçai pas s'ils ont raison ,

Mais quant à moi qui ne suis bon

Qu'à manger , ma mort est certaine :

Adieu mon toit & ma maison.

(1) Nom d'un Farcieur , pour toute la Troupe.

Dom Pourceau raisonnoit en subtil personnage ;
 Mais que lui servoit-il ? Quand le mal est certain,
 La plainte ni la peur ne changent le destin ;
 Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

F A B L E X I I I.

Tircis & Amarante.

POUR MADEMOISELLE DE SILLERY.

J'avois Esope quitté,
 Pour être tout à (1) Bocace :
 Mais une divinité
 Veut revoir sur le parnasse
 Des fables de ma façon.
 Or d'aller lui dire non,
 Sans quelque valable excuse,
 Ce n'est pas comme on en use
 Avec des divinités ;
 Sur tout quand ce sont de celles
 Que la qualité de belles
 Fait reines des volontés.
 Car afin que l'on le sçache,
 C'est Sillery qui s'attache
 A vouloir que de nouveau
 Sire Loup, sire Corbeau
 Chez moi se parlent en rime,
 Qui dit Sillery, dit tout :
 Peu de gens en leur estime
 Lui refusent le haut bout.

(1) Ecrivain célèbre, qui en Prose Italienne, admiré des connoisseurs, a composé des Contes dont plusieurs ont été agréablement imités en vers par La Fontaine.

Comment le pourroit-on faire ?
 Pour venir à notre affaire,
 Mes contes, à son avis,
 Sont obscurs. Les beaux esprits
 N'entendent pas toute chose :
 Faisons donc quelques récits
 Qu'elle déchiffre sans glose.
 Amenons des bergers, & puis nous rimerons
 Ce que disent entr'eux les loups & les moutons.

~~Tout d'un coup~~ un jour à la jeune Amarante,
 Ah! si vous connoissiez comme moi certain mal,
 Qui nous plaît & qui nous enchante!
 Il n'est bien sous le ciel qui vous parût égal :
 Souffrez qu'on vous le communique.
 Croyez-moi, n'ayez point de peur :
 Voudrois-je vous tromper ; vous pour qui je me pique
 Des plus doux sentimens que puisse avoir un cœur ?
 Amarante aussi-tôt réplique :
 Comment l'appeliez-vous, ce mal ? quel est son nom ?
 L'Amour. Ce mot est beau : dites-moi quelques
 marques
 A quoi je le pourrai connoître ; que sent-on ?
 Des peines près de qui le plaisir des monarques
 Est ennuyeux & fade : on s'oublie, on se plaît
 Touté seule en une forêt.
 Se mire-t-on près d'un rivage ?
 Ce n'est pas soi qu'on voit, on ne voit qu'une image
 Qui sans cesse revient ; & qui suit en tous lieux :
 Pour tout le reste on est sans yeux.
 Il est un berger du village
 Dont l'aberd, dont la voix, dont le nom fait rougir
 On soupire à son souvenir :
 On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire :
 On a peur de le voir encor qu'on le désire.
 Amarante dit à l'instant,
 Oh! oh! c'est-là ce mal que vous me prêchez tant?

Il ne m'est pas nouveau; je pense le connoître.

Tircis à son but croyoit être,

Quand la Belle ajouta: voilà tout justement

Ce que je sens pour Clidamant:

L'autre pensa mourir de dépit & de honte.

Il est force gens comme lui,

Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,

Et qui font le marché d'autrui.

F A B L E X I V.

Les Obsèques de la Lionne.

La femme du Lion mourut:
 Aussi-tôt chacun accourut
 Pour s'acquitter envers le Prince
 De certains complimens de consolation,
 Qui sont surcroît d'affliction.
 Il fit avertir sa province,
 Que les obsèques se feroient
 Un tel jour, en tel lieu: ses prévôts y feroient
 Pour régler la cérémonie,
 Et pour placer la compagnie.
 Jugez si chacun s'y trouva.
 Le Prince aux cris s'abandonna,
 Et tout son antre en résonna.
 Les Lions n'ont point d'autre temple.
 On entendit, à son exemple,
 Rugir en leurs patois messieurs les courtisans.

Je définis la cour un pays où les gens
 Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférens,
 Sont ce qu'il plaît au prince; ou s'ils ne peuvent l'être,
 Tâchent au moins de le paroître:

Peuple (1) caméléon, (2) peuple singe du maître,
On dirait qu'un esprit anime mille corps :
C'est bien là que les gens font de (3) simples ressorts.

Pour revenir à notre affaire,
Le Cerf ne pleura point; comment l'eût-il pu faire?
Cette mort le vengeoit : la Reine avoit jadis

Etranglé sa femme & son fils.

Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
Et soutint qu'il l'avoit vu fire.

La colere du roi, comme dit (4) Salomon,
Est terrible, & sur-tout celle du roi Lion :

Mais ce Cerf n'avoit pas accoutumé de lire.

Le monarque lui dit : chétif hôte des bois,

Tu ris, tu ne suis pas ces gémissantes voix.

Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes

Nos sacrés ongles : venez, Loups,

Vengez la reine ; immolez tous

Ce traître à ses augustes manes.

Le Cerf reprit alors : sire, le tems des pleurs

Est passé : la douleur est ici superflue.

Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,

Tout près d'ici m'est apparue,

Et je l'ai d'abord reconnue.

Ami, mia-t-elle dit ; garde que ce convoi,

Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes.

Aux champs (5) élysiens j'ai goûté mille charmes,

Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.

Laisse agir quelque temps le désespoir du roi :

(1) Animal qui prend la couleur du lieu où il est, celle du verd, du jaune, du rouge, sur un tapis verd, jaune, rouge, &c.

(2) Servile imitateur du maître.

(3) Sans raisonnement, sans sentiment, comme Descartes le dit des Animaux brutes.

(4) Roi des Juifs, qui a fait un Recueil de Proverbes.

(5) Lieu des Enfers où sont les Bienheureux.

D'une précaution sur qui rouloit la vie
De celui qu'il aimoit, défendit que jamais
On lui laissât passer le seuil de son palais.
Il pouvoit, sans sortir, contenter son envie;
Avec ses compagnons tout le jour badinet,

Sauter, courir, se promener.

Quand il fut en l'âge où la chasse
Plait le plus aux jeunes esprits,
Cet exercice avec mépris

Lui fut dépeint : mais quoi qu'on fasse,
Propos, conseil, enseignement,
Rien ne change un tempérament.

Le jeune homme inquiet, ardent, plein de courage,
A peine se sentit des bouillons d'un tel âge,

Qu'il soupira pour ce plaisir.

Plus l'obstacle étoit grand, plus fort fut le désir.
Il sçavoit le sujet des fatales défenses;
Et comme ce logis, plein de magnificences,

Abondoit par-tout en tableaux,

Et que la (1) laine & les (2) pinceaux
Traçoient de tous côtés chasses & paysages,

En cet endroit des animaux,

En cet autre des personnages,

Le jeune homme s'émeut voyant peint un lion.

Ah, monstre ! cria-t-il ; c'est toi qui me fais vivre
Dans l'ombre & dans les fers ! A ces mots il se livre
Aux transports violens de l'indignation,

Porte le poing sur l'innocente bête.

Sous la tapisserie un clou se rencontra :

Ce clou de blesse ; il pénétra

Jusqu'aux ressorts de l'ame ; & cette chère tête
Pour qui l'art (3) d'Esculape en vain fit ce qu'il put ;
Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut.

(1) Les Tapisseries.

(2) Les Tableaux.

(3) Dieu de la Médecine & de la Chirurgie.

Même précaution nuisit au poëte (4) : *Æschile*.
 Quelque devin le menaça, dit-on,
 De la chute d'une maison.
 Aussi tôt il quitta la ville,
 Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les cieus.
 Un aigle qui portoit en l'air une tortue,
 Passa par-là, vit l'homme, & sur sa tête nue,
 Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,
 Etant de cheveux dépourvue,
 Laisa tomber sa proie afin de la cassier :
 Le pauvre *Æschile* ainsi scut ses jours avancer.

De ces exemples il résulte,
 Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux
 Que craint celui qui le consulte ;
 Mais je l'en justifie, & maintiens qu'il est faux.
 Je ne crois point que la nature
 Se soit lié les mains, & nous les lies encor,
 Jusqu'au point de marquer dans les cieus notre sort.
 Il dépend d'une conjoncture
 De lieux, de personnes, de temps ;
 Non des conjonctions de tous ces charlatans.
 Ce berger & ce roi sont sous même planète ;
 L'un d'eux porte le sceptre & l'autre la boubette :
 (5) Jupiter le vouloit ainsi.
 Qu'est-ce que Jupiter ? un corps sans connoissance.
 D'où vient donc que son influence
 Agit différemment sur ces deux hommes-ci ?
 Puis comment pénétrer jusques à notre monde ?
 Comment percer des airs la campagne profonde ?
 Percer (6) Mars, le Soleil, & des vuides sans fin ?
 Un atome la peut détourner en chemin :

(4) Ancien Poëte Grec, dont il nous reste quelques Tragedies.

(5) C'est une des grandes Planettes.

(6) Autre Planette au-dessous de Jupiter, par raport à la Terre.

Où l'on ne trouvera (67) les faiseurs d'horoscope?

L'état où nous voyons l'Europe,

Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu :

Que ne l'a-t-il donc dit ? mais nul d'eux ne l'a su.

L'immense éloignement, le point & la vitesse,

Celle aussi de nos passions,

Permettent-ils à leur foiblesse

De suivre pas à pas toutes nos actions ?

Notre sort en dépend : sa course entresuivie,

Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas ;

Et ces gens veulent au compas

Tracer le cours de notre vie !

Il ne se faut point arrêter ;

Aux deux faits ambigus que je viens de conter.

Ce fils par trop chéri, ni le bon homme Eschille

N'y font rien. Tout aveugle & menteur qu'est cet art,

Il peut frapper au but une fois entre mille :

Ce sont des efforts du hasard.

(7) Charlatans qui veulent nous faire accroire qu'ils voyent clairement tout le bien & tout le mal qui doit arriver à une personne, par la situation où se trouvent les Planètes dans le moment de sa naissance. De tous les métiers, celui de Charlatan est le plus aisé à apprendre. Deux choses suffisent pour le sçavoir parfaitement : la première, la crédulité des hommes, qui ne dépend pas du Charlatan, mais dont il s'assure bien tôt par le moyen de la seconde, qui consiste à leur dire hardiment qu'il sçait fort bien ce qui lui est absolument inconnu.



F A B L E X V I I.

L'Ane & le Chien.

Il se faut entraider, c'est la loi de nature :
 L'Ane un jour pourtant s'en moqua,
 Et ne sçait comme il y manqua;
 Car il est bonne créature.
 Il alloit par pays accompagné du Chien,
 Gravement, sans songer à rien,
 Tous deux suivis d'un commun maître.
 Ce maître s'endormit : l'Ane se mit à paître :
 Il étoit alors dans un pré,
 Dont l'herbe étoit fort à son gré.
 Point de chardons pourtant, il s'en passa pour l'heure;
 Il ne fait pas toujours être si délicat,
 Et faute de servir ce plat,
 Rarement un festin demeure.
 Notre Baudet s'en fût enfin
 Passer pour cette fois. Le Chien mourant de faim,
 Lui dit : cher compagnon, baïsse-toi, je te prie,
 Je prendrai mon dîner dans le panier au pain.
 Point de réponse, mot : le (1) Roussin d'Arcadie
 Craignit qu'en perdant un moment,
 Il ne perdît un coup de dent.
 Il fit long-temps la fourde oreille :
 Enfin il répondit : ami, je te conseille
 D'attendre que ton maître ait fini son sommeil ;
 Car il te donnera sans faute à son réveil.
 Ta portion accoutumée :
 Il ne sçauroit tarder beaucoup.
 Sur ces entrefaites un Loup
 Sort du bois, & s'en vient ; autre bête affamée.

(1) Sobriquet de l'Ane.

Le troupeau s'en sentit : & tu te sentiras
 Du choix de semblable canaille.
 Si tu fais bien , tu reviendras à moi.
 Le Grec le crut. Ceci montre aux Provinces
 Que tout compte , mieux vaut , en bonne foi ,
 S'abandonner à quelque puissant Roi ;
 Que s'appuyer de plusieurs petits Princes.

F A B L E X I X.

L'avantage de la Science.

Entre deux bourgeois d'une ville
 S'émut jadis un différend.
 L'un étoit pauvre , mais habile :
 L'autre riche , mais ighorant.
 Celui - ci sur son concurrent
 Vouloit emporter l'avantage ;
 Prétendoit que tout homme sage
 Étoit tenu de l'honorer.
 C'étoit tout homme sot : car pourquoi révéler
 Des biens dépourvus de mérite ?
 La raison m'en semble petite.
 Mon ami , disoit - il souvent
 Au sçavant ,
 Vous vous croyez considérable :
 Mais dites - moi , tenez - vous table ?
 Que sert à vos pareils de lire incessamment ?
 Ils sont toujours logés à la troisième chambre ,
 Vêtus au mois de Juin comme au mois de Décembre ,
 Ayant pour tout Laquais leur ombre seulement.
 La république a bien affaire
 De gens qui ne dépendent rien.
 Je ne sçais d'homme nécessaire ,
 Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien :

Le prévien-dront, bien certains qu'à la ronde,
 Il y a des gens tout prêts pour le venger.
 Quelque poison l'enverra protéger
 Les trafiquans qui sont en l'autre monde.
 Sur cet avis, le Turc se comporta
 Comme (3) Alexandre: & plein de confiance
 Chez le Marchand tout droit il s'en alla;
 Se mit à table. On vit tant d'assurance
~~En ses discours & dans tout son maintien;~~
 Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.
 Ami, dit-il, je sçais que tu me quittes:
 Même l'on veut que j'en craigne les suites:
 Mais je te croïs un trop homme de bien.
 Tu n'as point l'air d'un donneur de (4) breuvage.
 Je n'en dis pas là-dessus davantage.
 Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,
 Ecoute-moi. Sans tant de dialogue,
 Et de raisons qui pourroient t'ennuyer,
 Je ne te veux conter qu'un apologue.

Il étoit un berger, son chien, & son troupeau.
 Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendoit faire
 D'un dogue de qui l'ordinaire
 Etoit un pain entier. Il falloit bien & beau
 Donner cet animal au seigneur du village.
 Lui berger, pour plus de ménage,
 Auroit deux ou trois matinaux,
 Qui, lui dépensant moins, veilleroient aux troupeaux,
 Bien mieux que cette bête seule.
 Il mangeoit plus que trois, mais on ne disoit pas
 Qu'il avoit aussi triple gueule,
 Quand les loups livroient des combats.
 Le Berger s'en défait: il prend trois chiens de taille
 Qui lui dépensent moins, mais à fuir la bataille.

(3) Qui prit une médecine de la main de son Médecin,
 quoiqu'on lui eût écrit que ce Médecin devoit l'empoi-
 sonner.

(4) De poison.

Racine que j'ai trop chérie,
 Tu périras cette fois.
 Jupiter ne tarda guère
 A modérer son transport.

O vous, rois, qu'il voulut faire
 Arbitres de notre sort,
 Laissez entre la colere
 Et l'orage qui la suit,
 L'intervalle d'une nuit.

Le Dieu dont (2) l'aile est légère,
 Et la langue a des (3) douceurs,
 Alla voir les noires sœurs.
 A (4) Tisiphone & (4) Mégere
 Il préféra; ce dit-on,
 L'impitoyable (4) Alecton,
 Ce choix la rendit si fière,
 Qu'elle jura par (5) Pluton,
 Que toute l'engeance humaine
 Serait bien tôt du domaine

Des déités de là-bas.

Jupiter n'approuva pas

Le serment de l'Euménide.

Il la renvoie, & pourtant

Il lance un foudre à l'instant

Sur certain peuple perfide.

Le tonnerre ayant pour guide

Le pere même de ceux

Qu'il menaçoit de ses feux,

Se contenta de leur crainte.

Il n'embrasa que l'enceinte

D'un désert inhabité.

Tout pere (6) frappe à côté.

(2) Mercure, messager des Dieux.

(3) Qui parle agréablement.

(4) Les trois furies d'Enfer.

(5) Nom général des Furies.

(6) Ayant peur de faire du mal à son enfant.

Qu'arriva-t-il ? notre égeance
 Frit pied sur cette indulgence,
 Tout l'olympé s'en plaignit;
 Et (7) l'assembleur de nuages
 Jura le (8) Styx, & promit
 De former d'autres orages :
 Ils seroient surs. On sourit :
 On lui dit qu'il étoit pere ;
 Et qu'il laissât, pour le mieux,
 A quelqu'un des autres Dieux
 D'autres tonnerres à faire.
 (9) Vulcan entreprit l'affaire.
 Ce Dieu remplit ses fourneaux
 De deux sortes de carreaux.
 L'un, jamais ne se fourvoie,
 Et c'est celui que toujours
 L'olympé en corps nous envoie.
 L'autre s'écarte en son cours :
 Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte :
 Bien souvent même il se perd ;
 Et ce dernier en sa route
 Nous vient du seul Jupiter.

(7) Epithète qu'Homère donne très-souvent à Jupiter.

(8) Fleuve de l'Enfer, par qui les Dieux juroient.

(9) Ou Vulcain, Dieu du feu.

F A B L E X X I.

Le Faucon & le Chapon.

U ne trahisse voix bien souvent vous apelle :
 Ne vous pressez donc nullement.

II. Partie.

L

Ce n'étoit pas un sot, non, non, & croyez-m'en,
Que le (1) chien de Jean de Nivelle.

Un citoyen du Mans, Chapon de son métier,
Étoit sommé de comparoître
Pardevant les (2) lares du maître,
Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
Tous les gens lui crioient, pour déguiser la chose
Petit, petit, petit : mais loin de s'y fier,
Le (3) Normand & demi laissoit les gens crier.
Serviteur, disoit-il, votre appât est grossier :

On ne m'y tient pas : & pour cause.
Cependant un (4) Faucon sur sa perche voyoit
Notre Manceau qui s'enfuyoit.

Les Chapons ont en nous fort peu de confiance,
Soit instinct, soit expérience.

Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,
Devoit, le lendemain, être d'un grand soupé,
Fort à l'aise, en un plat, honneur dont la volaille
Se seroit passée aisément.

L'oiseau chasseur lui dit : ton peu d'entendement
Me rend tout étonné : vous n'êtes que racaille,
Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien
Pour moi, je sçais chasser, & revenir au maître.

Le vois-tu pas à la fenêtre ?
Il t'attend, es-tu sourd ? Je n'entens que trop bien
Repartit le Chapon : mais que me veut-il dire,
Et ce beau Cuisinier armé d'un grand couteau ?

Reviendrois-tu pour cet appeau ?
Laisse-moi fuir, cesse de rire
De l'indocilité qui me fait envoler,
Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler

(1) Qui s'enfuyoit quand on l'appeloit.

(2) La cuisine.

(3) Nom que l'on donne aux Manceaux.

(4) Un Oiseau dressé pour la chasse.

Si tu voyois mettre à la broche
Tous les jours autant de Faucons
Que j'y vois mettre de Chapons,
Tu ne me ferois pas un semblable reproche.

F A B L E X X I I.

Le Chat & le Rat.

Quatre animaux divers, le Chat Grippe-fromage,
Triste oiseau le Hibou, Ronge-maille le Rat,
Dame Bélette au long corrage,
Toutes gens d'esprit scélérat,
Hantoient le tronc pourri d'un Pin vieux & sauvage.
Tant y furent qu'un soir à l'entour de ce pin
L'homme tendit ses rets. Le Chat de grand matin
Sort pour aller chercher sa proie.
Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne
voie.

Le filet : il y tombe, en danger de mourir;
Et mon Chat de crier, & le Rat d'accourir,
L'un plein de désespoir, & l'autre plein de joie.
Il voyoit dans les lacs son mortel ennemi.

Le pauvre Chat dit : cher ami,
Les marques de ta bienveillance
Sont communes en mon endroit :

Viens m'aider à fortir du piège où l'ignorance

M'a fait tomber : c'est à bon droit

Que seul entre les tiens, par amour singulière,
Je t'ai toujours choyé, t'aimant comme mes yeux.
Je n'en ai point regret, & j'en rends grace aux dieux.

J'allois leur faire ma prière;

Comme tout dévot Chat en use les matins :

Ce rézeau me retient : ma vie est entre tes mains :

Viens dissoudre ces nœuds. Et quelle récompense

En aurai-je ? reprit le Rat.

Je jure éternelle alliance

Avec toi , repartit le Chat.

Dispose de ma griffe , & sois en assurance :

Envers & contre tous je te protégerai ;

Et la bêtelette mangerai

Avec l'époux de la chouette.

Ils t'en veulent tous deux. Le Rat dit : idiot !

Moi ton libérateur ? Je ne suis pas si sot.

Puis il s'en va vers sa retraite.

La bêtelette étoit près du trou.

Le Rat grimpe plus haut, il y voit le Hibou :

Dangers de toutes parts : le plus pressant l'emporte.

Ronge - maille retourne au Chat , & fait en sorte

Qu'il détache un chaînon , puis un autre , & puis tant

Qu'il dégage enfin l'hypocrite.

L'homme paroît en cet instant :

Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.

A quelque temps de là , notre Chat vit de loin

Son Rat qui se tenoit alerte & sur ses gardes.

Ah ! mon frere , dit - il , viens m'embrasser : ton so-

Me fait injure ; tu regardes

Comme ennemi ton allié ?

Penses - tu que j'aye oublié

Qu'après Dieu je te dois la vie ?

Et moi , reprit le Rat , penses - tu que j'oublie

Ton naturel ? Aucun traité

Peut - il forcer un Chat à la reconnoissance ?

S'assure - t - on sur l'alliance

Qu'a faite la nécessité ?



F A B L E X X I I I .

Le Torrent & la Rivière.

Avec grand bruit & grand fracas,
 Un Torrent tomboit des montagnes.
 Tout fuyoit devant lui : l'horreur suivoit ses pas;
 Il faisoit trembler les campagnes.
 Nul voyageur n'osoit passer
 Une barrière si puissante.
 Un seul vit des voleurs ; & se sentant presser,
 Il mit entr'eux & lui cette onde menaçante.
 Ce n'étoit que menace , & bruit sans profondeur :
 Notre homme enfin n'eut que la peur.
 Ce succès lui donnant courage ,
 Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours ,
 Il rencontra sur son passage
 Une Rivière dont le cours ,
 Image d'un sommeil doux , paisible & tranquile ,
 Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile .
 Point de bords escarpés , un sable pur & net .
 Il entre , & son cheval le met
 À couvert des voleurs , mais non de l'onde noire .
 Tous deux au Styx (1) allèrent boire ;
 Tous deux , à nager malheureux ,
 Allèrent traverser au séjour ténébreux ,
 Bien d'autres fleuves que les nôtres .

Les gens sans bruit sont dangereux :
 Il n'en est pas ainsi des autres .

(1) Se noyèrent .

FABLE XXIV.

L'Education.

Laridon & César, freres dont l'origine
 Venoit de chiens fameux, beaux, bien faits & hardis,
 A deux maîtres divers échus au temps jadis,
 Hantoient, l'un les forêts, & l'autre la cuisine.
 Ils avoient eu d'abord chacun un autre nom :

Mais la diverse nourriture
 Fortifiant en l'un cette heureuse nature,
 En l'autre l'altérant, un certain marmiton

Nomma celui-ci Laridon.
 Son frere ayant couru mainte haute aventure,
 Mis maint cerf aux abois, maint sanglier abattu;
 Fut le premier César que la gent chienne ait eu.
 On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse
 Ne fit en ses enfans dégénérer son sang.
 Laridon négligé témoignoit sa tendresse

A l'objet le premier passant.

Il peupla tout de son engeance :

(1) Tourne-broches par lui rendus communs en
 France,

Y font un corps à part, gens fuyans les hazards.

Peuple (2) antipode des Césars.

On ne suit pas toujours ses ayeux ni son pere :
 Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénère.
 Faute de cultiver la nature & ses dons,
 O combien de Césars deviendront Laridons !

(1) Chiens dressés à faire tourner une roue, dont le
 mouvement fait tourner la broche.

(2) D'un naturel directement contraire à celui des
 Chiens hardis & courageux.

F A B L E X X V .

Les deux Chiens & l'Ane mort.

Les vertus devoient être sœurs,
 Ainsi que les vices sont freres :
 Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
 Tous viennent à la file, il ne s'en manque gueres ;
 J'entends de ceux qui n'étant pas contraires,
 Peuvent loger sous même toit.
 A l'égard des vertus, rarement on les voit
 Toutes en un sujet éminemment placées,
 Se tenir par la main sans être dispersées.
 L'un est vaillant, mais prompt : l'autre est prudent,
 mais froid.

Parmi les animaux, le Chien se pique d'être
 Soigneux & fidele à son maître :
 Mais il est sot, il est gourmand :
 Témoin ces deux Mâtins qui, dans l'éloignement,
 Virent un Ane mort qui flotloit sur les ondes.
 Le vent de plus en plus l'éloignoit de nos Chiens.
 Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens,
 Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes.
 J'y crois voir quelque chose : est-ce un bœuf, un
 cheval ?

Hé qu'importe quel animal ?

Dit l'un de ces Mâtins : voilà toujours (1) curée.
 Le point est de l'avoir : car le trajet est grand ;
 Et de plus il nous faut nager contre le vent.
 Buons toute cette eau : notre gorge altérée

(1.) De quoi manger.

En viendra bien à bout : ce corps demeurera
 Bien-tôt à sec, & ce fera
 Provision pour la semaine.

Voilà mes Chiens à boire, ils perdirent l'haleine
 Et puis-la vie : ils firent tant
 Qu'on les vit crever à l'instant.

L'homme est ainsi bâti : quand un sujet l'enflamme
 L'impossibilité dispaçoit à son ame.

Combien fait-il de vœux ? combien perd-il de pas ?
 S'outrant pour acquérir des biens ou de la gloire ?
 Si j'arrondissois mes états !

Si je pouvois remplir mes coffres de ducats !
 Si j'apprenois l'hébreu, les sciences, l'histoire !
 Tout cela c'est la mer à boire.

Mais rien à l'homme ne suffit :
 Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,
 Il faudroit quatre corps, encor loin d'y suffire,
 A mi-chemin je crois que tous demeureroient :
 Quatre (2) Mathusalem bout à bout ne pourroient
 Mettre à fin ce qu'un seul désire.

(2) Nul homme n'a vécu si long-tems que Mathusalem.

F A B L E X X V I.

(2) *Démocrite & les Abdéritains.*

Que j'ai toujours haï les pensers du vulgaire !
 Qu'il me semble profane, injuste & téméraire,
 Mettant de faux milieux entre la chose & lui,
 Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui !

(1) Un des plus grands Philosophes de l'antiquité, né à Abdere.

Le Maître (2) d'Epicure en fit l'apprentissage.
Son pays le crut fou : petits esprits ! mais quoi ?

Aucun n'est prophète chez soi.

Ces gens étoient les fous, Démocrite le sage.

L'erreur alla si loin, (3) qu'Abdere députa

Vers (4) Hippocrate, & l'invita

Par lettres & par ambassade,

À venir rétablir la raison du malade.

Notre concitoyen, disoient-ils en pleurant,

Perd l'esprit : la lecture a gâté Démocrite.

Nous l'estimerions plus s'il étoit ignorant.

(5) Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite :

Peut-être même ils sont remplis

De Démocrites infinis.

Non content de ce songe, il y joint les atômes,

Enfans d'un cerveau creux ; invisibles fantômes ;

Et mesurant les cieus sans bouger d'ici-bas,

Il connoît l'univers, & ne se connoît pas.

Un temps fut qu'il sçavoit accorder les débats :

Maintenant il parle à lui-même.

Venez, divin mortel, sa folie est extrême.

Hippocrate n'eut pas (6) trop de foi pour ces gens ;

Cependant il partit : & voyez, je vous prie,

Quelles rencontres dans la vie

Le sort cause ; Hippocrate arriva dans le temps

Que celui qu'on disoit n'avoir raison ni sens,

(2) Autre célèbre Philosophe, à qui La Fontaine donne Démocrite pour Maître à très-juste titre ; car quoi qu'Epicure n'eût jamais vu Démocrite, c'est des Ouvrages de Démocrite qu'il tira les grands principes sur lesquels il bâtit son Système.

(3) Ville de Thrace, dont les Habitans étoient généralement fort stupides, au jugement des Grecs.

(4) Le Prince de la Médecine.

(5) Opinion particulière de Démocrite, qui a été renouvelée de nos jours.

(6) Par la raison marquée ci-devant dans la Note (3), où j'ai dit un mot des Habitans d'Abdere.

Cherchoit dans l'homme & dans la bête,
 Quel siège a la raison, soit le cœur, soit la tête.
 Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,

Les (7) labyrinthes d'un cerveau
 L'occupoient. Il avoit à ses pieds maint volume;
 Et ne vit presque pas son ami s'avancer,

Attaché selon sa coutume.

Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser:
 Le sage est ménager du temps & des paroles.

Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
 Et beaucoup raisonné sur l'homme & sur l'esprit,

Ils tomberent sur la morale.

Il n'est pas besoin que j'étaie

Tout ce que l'un & l'autre dit.

Le récit précédent suffit

Pour montrer que le peuple est juge récusable.

En quel sens est donc véritable

Ce que j'ai lu dans certain lieu,

Que sa voix est la voix de Dieu?

(7) Les ventricales, les sinuosités, les différentes parties du cerveau.

F A B L E X X V I I.

Le Loup & le Chasseur.

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
 Regardent comme un point tous les bienfaits des
 Dieux,

Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage?
 Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons?
 L'homme sourd à ma voix, comme à celle du sage,
 Ne dira-t-il jamais : c'est assez, jouissons?

Hâte-toi, mon ami : tu n'as pas tant à vivre.
 Je te rebats ce mot, car il vaut tout un livre.
 Jouis. Je le ferai. Mais quand donc ? Dès demain.
 Eh ! mon ami, la mort te peut prendre en chemin.
 Jouis dès aujourd'hui : redoute un fort semblable
 A celui du Chasseur & du Loup de ma Fable.

Le premier, de son arc avoit mis bas un daim.
 Un fan de biche passe, & le voilà soudain
 Compagnon du défunt ; tous deux gisent sur l'herbe.
 La proie étoit honnête ; un daim avec un fan !
 Tout modeste chasseur en eût été content.
 Cependant un sanglier, monstre énorme & superbe,
 Tente encor notre archer, friand de tels morceaux.
 Autre habitant du Styx : la parque & ses ciseaux
 Avec peine y mordoient ; (1) la Déesse infernale
 Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale :
 De la force du coup pourtant il s'abattit.
 C'étoit assez de biens ; mais quoi ? rien ne remplit
 Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.
 Dans le temps que le porc revient à soi, l'Archer
 Voit le long du sillon une perdrix marcher,
 Surcroît chétif aux autres têtes.
 De son arc toutefois il bande les ressorts.
 Le Sanglier rappelant les restes de sa vie,
 Vient à lui, le (2) découde, meurt vengé sur son corps ;
 Et la Perdrix le remercie.

Cette part du récit s'adresse aux convoiteux.
 L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.

Un Loup vit en passant ce spectacle piteux.
 O Fortune ! dit-il, Je te promets un temple.

(1) Le Sanglier conserva quelque temps un reste de vie, quoique sa blessure fût mortelle.

(2) Le déchire avec ses défenses.

Quatre corps étendus ! que de biens ! mais pourtant
Il faut les ménager ; ces recontres sont rares.

(Ainsi s'excusent les avarés.)

J'en aurai, dit le Loup, pour un mois, pour autant.
Un, deux, trois, quatre corps, ce sont quatre semaines,

Si je sçai compter, toutes pleines.

Commençons dans deux jours ; & mangeons cependant
La corde de cet arc : il faut que l'on l'ait faite
De vrai boyau ; l'odeur me le témoigne assez.

En disant ces mots, il se jette
Sur l'arc qui se détend, & fait de la (3) sajette
Un nouveau mort : mon Loup a les boyaux percés.

Je reviens à mon texte : il faut que l'on jouisse,
Témoins ces deux gloutons punis d'un sort commun.

La convoitise perdit l'un,
L'autre périt par l'avarice.

(3) La flèche dressée sur l'Arc. *Sagette*, vieux mot, formé de *Sagitta*, qui veut dire flèche. *Sagette* étoit encore en usage du temps de *Regnier*, témoin ces vers qui méritent d'être retenus.

*Ainsi les actions aux langues sont sujettes :
Mais ces divers rapports sont de foibles sagettes,
Qui blessent seulement ceux qui sont mal armés.*

Fin du huitième Livre.





L I V R E . N E U V I È M E .

FABLE PREMIERE.

Le Dépositaire infidèle.

GRACE aux Filles de Mémoire,
J'ai chanté des animaux :
Peut-être d'autres Héros
M'auroient acquis moins de gloire.
Le loup, en langue des dieux,
Parle au chien dans mes ouvrages.
Les bêtes, à qui mieux mieux,
Y font divers personnages :
Les uns fous, les autres sages,
De telle sorte pourtant
Que les fous vont l'emportant :
La mesure en est plus pleine.
Je mets aussi sur la scène
Des trompeurs, des scélérats,
Des tyrans, & des ingrats,
Mainte imprudente pécure,
Force fots, force fâteurs.
Je pourrois y joindre encore
Des légions de menteurs.

Tout homme ment, dit le (1) Sage,
 S'il n'y mettoit seulement
 Que les gens du bas étage,
 On pourroit aucunement
 Souffrir ce défaut aux hommes.
 Mais que tous tant que nous sommes,
 Nous-mentionns, grand & petit,
 Si quelqu'autre l'avoit dit,
 Je soutiendrois le contraire.
 Et même qui mentiroit
 Comme Esope, & comme Homère,
 Un vrai menteur ne feroit.
 Le doux charme de maint songe,
 Par leur bel art inventé,
 Sous les habits du mensonge
 Nous offre la vérité.
 L'un & l'autre a fait un livre
 Que je tiens digne de vivre
 Sans fin, & plus, s'il se peut:
 Comme eux ne ment pas qui veut.
 Mais mentir comme sçut faire
 Un certain Dépositaire
 Payé par son propre mot,
 Est d'un méchant, & d'un sot.
 Voici le fait. Un trafiquant de Perse
 Chez son voisin, s'en allant en commerce,
 Mit en dépôt un cent de fer un jour.
 Mon fer, dit-il, quand il fut de retour.
 Votre fer? il n'est plus: j'ai regret de vous dire,
 Qu'un rat l'a mangé tout entier.
 J'en ai grondé mes gens: mais qu'y faire? un grenier
 A toujours quelque trou. Le trafiquant admire
 Un tel prodige, & feint de le croire pourtant.
 Au bout de quelques jours il détourne l'enfant

(1) Salomon, dans ses Proverbes.

Du perfide voisin; puis à souper convie
 Le pere qui s'excuse, & lui dit en pleurant :
 Dispensez-moi, je vous supplie;
 Tous plaisirs pour moi sont perdus.
 J'aimois un fils plus que ma vie;
 Je n'ai que lui : que dis-je ? hélas ! je ne l'ai plus.
 On me l'a dérobé. Plaignez mon infortune.
 Le marchand repartit : hier au soir sur la brune,
 Un chat-huant s'en vint votre fils enlever :
 Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.
 Le pere dit : comment voulez-vous que je croie
 Qu'un hibou pût jamais emporter cette proie ?
 Mon fils, en un besoin, eût pris le chat-huant.
 Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment,
 Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux, dis-je,
 Et ne vois rien qui vous oblige
 D'en douter un moment après te que je dis.
 Faut-il que vous trouviez étrange
 Que les Chats-huants d'un pays
 Où (2) le quintal de fer par un seul rat se mange,
 Enlèvent un garçon pesant un demi-cent ?
 L'autre vit où tendoit cette triste aventure,
 Il rendit le fer au marchand,
 Qui lui rendit sa géniture.

Même dispute avint entre deux voyageurs.
 L'un d'eux étoit de ces conteurs
 Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un (3) microscope.
 Tout est Géant chez eux : écoutez-les, l'Europe
 Comme l'Afrique aura des monstres à foison.
 Celui-ci se croyoit l'hyperbole permise.
 J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.
 Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une Eglise.
 Le premier se moquant, l'autre reprit : tout doux,
 On le fit pour cuire vos choux.

(2.) Le poids de cent livres.

(3.) Verre qui grossit beaucoup les objets qu'on regarde
 travers.

L'homme au pot fut plaissant : l'homme au fer fut habile.

Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
De vouloir, par raison, combattre son erreur :
Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

F A B L E I I.

Les deux Pigeons.

Deux Pigeons s'aimoient d'amour
tendre :

L'un d'eux s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.

L'autre lui dit : qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frere ?

L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel. Au moins que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.

Encor si la saison s'avançoit davantage !

Attendez les Zéphirs : qui vous presse ? un corbeau
Tout à l'heure annonçoit malheur à quelque oiseau.

Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que rezeaux. Hélas ! dirai-je, il pleut :

Mon frere a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon soupé, bon gîte, & le reste ?

Ce discours ébranla le cœur

De notre imprudent voyageur :

Mais le désir de voir & l'humeur inquiète

L'emportèrent enfin. Il dit : ne pleurez point ;

Trois jours au plus rendront mon ame satisfaite :
Je reviendrai dans peu conter de point en point

Mes aventures à mon frere.

Je le défennuirai : quiconque ne voit guere,
N'a guere à dire aussi. Mon voyage dépeint

Vous sera d'un plaisir extrême.

Je dirai : J'étois-là, telle chose m'avint :

Vous y croirez être vous-même.

A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.

Le voyageur s'éloigne ; & voilà qu'un nuage

L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.

Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage

Maltraita le Pigeon en dépit du feuillage.

L'air devenu ferein, il part tout morfondu,

Sèche, du mieux qu'il peut, son corps chargé de pluie,

Dans un champ à l'écart voit du bled répandu,

Voit un Pigeon auprès, cela lui donne envie :

Il y vole, il est pris : ce bled couvroit d'un las

Les menteurs & traitres appâts.

Le las étoit usé ; si bien que de son aile,

De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :

Quelque plume y périt ; & le pis du destin

Fut qu'un certain vautour à la ferre cruelle,

Vit notre malheureux, qui traînant la ficelle,

Et les morceaux du las qui l'avoit attrappé,

Sembloit un (1) forçat échappé.

Le vautour s'en alloit (2) le lier, quand des nues

Fond à son tour un Aigle aux ailes étendues,

Le Pigeon profita du (3) conflit des voleurs,

S'envola, s'abattit auprès d'une mazure,

Crut pour ce coup que ses malheurs

Finiroient par cette aventure :

(1) Un Galerien qui s'est sauté.

(2) Lier se dit, lorsque l'oiseau enlève sa proie dans ses serres.

(3) Du combat de ces Oiseaux de proie, qui se disputoient le pauvre Pigeon.

Mais un fripon d'enfant, cet âge est sans pitié,
Prit sa fronde, & du coup, tua plus d'à moitié

La volatile malheureuse,
Qui maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile, & tirant le pied,
Demi-morte, & demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna :
Que bien, que mal, elle arriva,
Sans autre aventure fâcheuse.

Voilà nos gens rejoints; & je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payerent leurs peines.

Amans, heureux amans, voulez-vous voyager ?
Que ce soit aux rives prochaines.

Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau :

Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé : je n'aurois pas alors ;

Contre le Louvre & ses trésors,
Contre le Firmament & sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux,

Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable & jeune Bergere,

Pour qui, sous le fils de Cythere,
Je servis engagé par mes premiers sermens.

Hélas ! quand reviendront de semblables momens ?

Faut-il que tant d'objets si doux & si charmans,
Me laissent vivre au gré de mon ame inquiète,

Ah ! Si mon cœur osoit encor se renflammer !

Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?

Ai-je passé le temps d'aimer ?

F A B L E I I I.

Le Singe & le Léopard.

Le Singe avec le Léopard

Gagnoient de l'argent à la foire :

Ils affichioient chacun à part.

L'un d'eux disoit : messieurs, mon mérite & ma gloire
Sont connus en bon lieu : le Roi m'a voulu voir ;

Et si je meurs, il veut avoir

Un manchon de ma peau, tant elle est bigarrée,

Pleines de taches, marquetée,

Et vergetée, mouchetée..

La bigarrure plaît : partant chacun le vit.

Mais ce fut bien-tôt fait, bien-tôt chacun sortit.

Le Singe de sa part disoit : venez de grâce,

Venez, messieurs : je fais cent tours de passe-passe.

Cette diversité dont on vous parle tant,

~~Mon voisin Léopard l'a sur son feulement.~~

Moi je l'ai dans l'esprit : votre serviteur gille,

Cousin & gendre de Bertrand,

Singe du Pape en son vivant,

Tout fraîchement en cette Ville

Arrive (1) en trois bateaux, exprès pour vous parler :

Car il parle, on l'entend, il sçait danser, baler,

(1) C'est une façon de parler fort usitée encore parmi le Peuple de Paris. Lorsqu'on lui surfait, par exemple, du poisson, comme le Merlan, le Maquereau, &c. l'acheteur, pour en ravalier le prix, répond ironiquement au vendeur, *Oh je le vois bien, ce poisson est venu en trois bateaux.* Celui qui le premier imagina ce trait, trouva plaisant de comparer la méchante petite barque d'un Pêcheur à un Vaisseau Marchand richement chargé, qui

Faire des tours de toute sorte,
 Passer en des cerceaux ; & le tout pour fix blancs :
 Non , messieurs , pour un sou : si vous n'êtes contents,
 Nous rendrons à chacun son argent à la porte.

Le Singe avoit raison : ce n'est pas sur l'habit
 Que la diversité me plaît , c'est dans l'esprit :
 L'une fournit toujours des choses agréables ,
 L'autre , en moins d'un moment , lasse les regardans.
 O que de grands Seigneurs , au Léopard semblables,
 N'ont que l'habit pour tous talens !

seroit été escorté par deux vaisseaux de guerre , d'où le Propriétaire prend droit d'augmenter le prix de ses Marchandises à proportion de ce que lui a coûté le convoi. La plaisanterie plut au Peuple : & ici La Fontaine trouve le moyen de la mettre agréablement en œuvre , quel que fade qu'elle soit en elle-même. Car pour relever plaisamment le mérite du Singe , il lui fait dire à lui-même , qu'il vient d'arriver à Paris , en trois bateaux : & par là , tout le ridicule de cette expression que le Peuple n'emploie jamais que dans un sens ironique , tombe directement sur Gille ,

*Cousin & gendre de Bertrand ,
 Singe du Pape en son vivant.*

F A B L E I V.

Le Gland & la Citrouille.

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la
 preuve

En tout cet univers , & l'aller parcourant ,
 Dans les Citrouilles je la treuve.

Un villageois considérant
 Combien ce fruit est gros , & sa tige menue ,
 A quoi songeoit , dit-il , l'Auteur de tout cela ?

Il a bien mal placé cette Citrouille-là ;

Hé , parbleu , je l'aurois pendue

A l'un des chênes que voilà.

C'eût été justement l'affaire :

Tel fruit , tel arbre , pour bien faire.

C'est dommage , Garo , que tu n'es point entré

Au conseil de celui que prêche ton curé :

Tout en eût été mieux : car pourquoi , par exemple ,

Le Gland qui n'est pas gros comme mon petit doigt ,

Ne pend-il pas en cet endroit ?

Dieu s'est mépris : plus je contemple

Ces fruits ainsi placés , plus il semblo à Garo

Que l'on a fait un (1) quiproquo.

Cette réflexion embarrassant notre homme ,

On ne dort point , dit-il , quand on a tant d'esprit.

Sous un chêne aussi-tôt il va prendre son somme.

Un Gland tombe : le nez du dormeur en pâtit ,

Il s'éveille ; & portant la main sur son visage ,

Il trouve encor le Gland pris au poil du menton.

Son nez meurtri le force à changer de langage :

Oh , oh , dit-il , je saigne ! & que seroit-ce donc

S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde ,

Et que ce Gland eût été (2) Gourde ?

Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison :

J'en vois bien à présent la cause.

En louant Dieu de toute chose

Garo retourne à la maison.

(1) Pris l'un pour l'autre.

(2) Espèce de calabasse , moins grosse qu'une citrouille.



F A B L E V.

*L'Ecolier, le Pédant, & le Maître d'un
Jardin.*

Certain enfant qui sentoît son Collège,
 Doublement sot & doublement fripon,
 Par le jeune âge & par le privilège
 Qu'ont les Pédans de gâter la raison,
 Chez un voisin déroboit, ce dit-on,
 Et fleurs & fruits. Ce voisin en automne
 Des plus (1) beaux dons que nous offre Pomone,
 Avoit la fleur, les autres le rebut.
 Chaque saison apportoit son tribut :
 Car au Printemps il jouissoit encore
 Des plus beaux (2) dons que nous présente (3)
 Flore.

Un jour dans son jardin il vit notre Ecolier,
 Qui grimpant, sans égard, sur un arbre fruitier,
 Gâtoit jusqu'aux boutons, douce & frêle espérance,
 Avant-coureurs des biens que promet l'abondance ;
 Même il ébranchoit l'arbre ; & fit tant à la fin,
 Que le possesseur du jardin -

Envoya faire plainte au Maître de la classe.
 Celui-ci vint suivi d'un cortège d'enfans.

Voilà le verger plein de gens
 Pires què le premier. Le Pédant, de sa grace,
 Accrut le mal en amenant

Cette jeunesse mal instruite :
 Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtiment
 Qui pût servir d'exemple, & dont toute sa suite

(1) Les plus beaux fruits.

(2) Les plus belles fleurs.

(3) Déesse des fleurs.

Se souvint à jamais comme d'une leçon.
 Là-dessus il cita Virgile & Ciceron,
 Avec force traits de science.
 Son discours dura tant, que la maudite engeance
 Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.

Je hais les pièces d'éloquence
 Hors de leur place, & qui n'ont point de fin;
 Et ne sçais bête au monde pire
 Que l'Ecolier, si ce n'est le Pédant.
 Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
 Ne me plairoit aucunement.

F A B L E V I.

Le Statuaire & la Statue de Jupiter.

U n (1) bloc de marbre étoit si beau,
 Qu'un Statuaire en fit l'emplette.
 Qu'en fera, dit-il, mon ciseau?
 Sera-t-il dieu, table, ou cuvette?

Il fera dieu : même je veux
 Qu'il ait en sa main un tonnerre.
 Tremblez, humains ; faites des vœux :
 Voilà le maître de la terre.

L'artisan exprima si bien
 Le caractère de l'idole,
 Qu'on trouva qu'il ne manquoit rien
 A Jupiter que la parole :

(1) Pièce de marbre, telle qu'on l'a tirée de la carrière.

Même l'on dit que l'ouvrier
 Eut à peine achevé l'image,
 Qu'on le vit frémir le premier,
 Et redouter son propre ouvrage.

A la foiblesse du sculpteur,
 Le poëte autrefois n'en dut guere,
 Des dieux dont il fut l'inventeur
 Craignant la haine & la colere.

Il étoit enfant en ceci:
 Les enfans n'ont l'ame occupée
 Que du continuel souci
 Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur suit aisément l'esprit:
 De cette source est descendue
 L'erreur payenne qui se vit
 Chez tant de peuples répandue.

Ils embrassoient violemment
 Les intérêts de leur chimere.
 (2) Pigmalion devint amant
 De la Vénus dont il fut pere.

Chacun tourne en réalités
 Autant qu'il peut, ses propres songes.
 L'homme est de glace aux vérités,
 Il est de feu pour les mensonges.

(2) Sculpteur, qui devint amoureux d'une Statue d'y-
 voire qu'il avoit faite lui-même. Voyez les Métamor-
 phoses d'Ovide, Liv. X, Fab. 1x.

F A B L E V I I.

La Souris métamorphosée en Fille.

Une Souris tomba du bec d'un chat-huant :
 Je ne l'eusse pas ramassée ;
 Mais un (1) bramin le fit : je le crois aisément,
 Chaque pays a sa pensée.
 La Souris étoit fort froissée :
 De cette sorte de prochain
 Nous nous foucions peu ; mais le peuple bramin
 Le traite en frere. Ils ont en tête
 Que notre ame, au sortir d'un roi,
 Entre dans un ciron, ou dans telle autre bête
 Qu'il plaît au sort : c'est-là l'un des points de leur loi.
 (2) Pythagore chez eux a puisé ce mystere.
 Sur un tel fondement le bramin crut bien faire
 De prier un forcier qu'il logeât la Souris
 Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au temps jadis.
 Le forcier en fit une fille
 De l'âge de quinze ans, & telle & si gentille,
 Que le fils de (3) Priam pour elle auroit tenté
 Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté.
 Le bramin fut surpris de chose si nouvelle.
 Il dit à cet objet si doux :
 Vous n'avez qu'à choisir ; car chacun est jaloux
 De l'honneur d'être votre époux.

(1) Nom qu'on donne aux Prêtres chez les Persans idolâtres.

(2) Qui a enseigné la Métempsychose, ou le passage d'une ame dans plusieurs corps successivement.

(3) Paris, qui enleva la belle Hélène, femme de Ménelas.

En ce cas je donne, dit-elle,
 Ma voix au plus puissant de tous.
 Soleil, s'écria lors le bramin à genoux,
 C'est toi qui feras notre genre.
 Non, dit-il : ce nuage épais
 Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits ;
 Je vous conseille de le prendre.
 Et bien, dit le bramin au nuage volant,
 Es-tu né pour ma Fille ? hélas ! non ; car le vent
 Me chasse à son plaisir de contrée en contrée :
 Je n'entreprendrai point sur les droits de (4) Borée.

Le bramin fâché, s'écria :
 O vent donc, puisque vent y a,
 Viens dans les bras de notre Belle.
 Il accouroit : un mont en chemin l'arrêta.

(*) L'étréuf passant à celui-là,
 Il le renvoye, & dit : J'aurois une querelle
 Avec le rat ; & l'offenser

Ce seroit être fou, lui qui peut me percer.
 Au mot de rat, la Demoiselle
 Ouvrit l'oreille ; il fut l'époux :
 Un rat ! un rat : c'est de ces coups
 Q'amour fait, témoin telle & telle :
 Mais ceci soit dit entre nous.

On tient toujours du lieu dont on vient ; cette fable
 Prouve assez bien ce point : mais à la voir de près,
 Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits :
 Car quel époux n'est point au soleil préférable,
 En s'y prenant ainsi ? Dirai-je qu'un géant
 Est moins fort qu'une puce ? elle le mord pourtant.
 Le rat devoit aussi renvoyer, pour bien faire,
 La Belle au chat, le chat au chien,

(4) Vent du Nord, l'un des plus violens.

(*) L'étréuf passant à celui-là. Le mot d'étréuf n'est pas tout à-fait hors d'usage : mais il est assez vieux pour n'être pas entendu de bien des gens. Le Dictionnaire de l'Académie Française le définit ainsi : *Petite hale dont on joue à la longue paille.*

Le chien au loup. Par le moyen

De cet argument circulaire,

{5) Pilpay jusqu'au soleil eût enfin remonté;

Le soleil eût joui de la jeune beauté.

Revenons, s'il se peut, à la métempsychose :

Le forcier du bramin fit sans doute une chose

Qui, loin de la prouver, fait voir sa fausseté.

Je prends droit là-dessus contre le bramin même :

Car il faut, selon son système,

Que l'homme, la souris, le ver, enfin chacun

Aille puiser son ame en un trésor commun.

Toutes sont donc de même trempe;

Mais agissant diversement

Selon l'organe seulement,

L'une s'élève, & l'autre rampe.

D'où vient donc que ce corps, si bien organisé,

Ne put obliger son hôtesse

De s'unir au soleil, un rat eut sa tendresse ?

Tout débattu, tout bien pesé,

Les ames des Souris, & les ames des Belles

Sont très-différentes entre elles.

Il en faut revenir toujours à son destin,

C'est-à-dire, à la loi par le ciel établie.

Parlez au diable, employez la magie,

Vous ne détournerez nul être de sa fin.

{5) Auteur Indien, inventeur de quelques Fables.

F A B L E V I I I.

Le Fou qui vend la Sagesse.

Jamais auprès des fous ne te mets à portée :

Jé ne te puis donner un plus sage conseil.

Il n'est enseignement pareil

A celui-là de fuir une tête éventée.

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui :
 Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles ;
 Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui ;
 Et ne laisse aux plaideurs que le sac & les quilles.

F A B L E X.

Le Loup & le Chien maigre.

Autrefois carpillon fresin,
 Eut beau prêcher, il eut beau dire,
 On le mit dans la poêle à frire.
 Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
 Sous espoir de grosse aventure,
 Est imprudence toute pure.
 Le pêcheur eut raison ; carpillon n'eut pas tort ;
 Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.
 Maintenant il faut que j'appuie
 Ce que j'avançai lors, de quelque trait encon.
 Certain, Loup aussi sot que le Pêcheur fut sage,
 Trouvant un Chien hors du village,
 S'en alloit l'emporter : le chien représenta
 Sa maigreur. Jà ne plaise à votre seigneurie
 De me prendre en cet état-là ;
 Attendez, mon maître marie
 Sa fille unique, & vous jugez
 Qu'étant de nèce il faut, malgré moi, que j'engraisse.
 Le Loup le croit, le Loup le laisse.
 Le Loup, quelques jours écoulés,
 Revient voir si son Chien n'est point meilleur à
 prendre.
 Mais le drôle étoit au logis.
 Il dit au Loup par un treillis :
 Ami, je vais sortir ; & si tu veux attendre

Le portier du logis & moi ,
 Nous ferons tout à l'heure à toi.
 Ce portier du logis étoit un Chien énorme ,
 (1) Expédiant les Loups en forme.
 Celui-ci s'en douta. Serviteur au portier ,
 Dit-il, & de courir. Il étoit fort agile ,
 Mais il n'étoit pas fort habile :
 Ce Loup ne sçavoit pas encor bien son métier.

(1) Qui les étrangloit.

F A B L E X I.

Rien de trop.

Je ne vois point de créature
 Se comporter modérément.
 Il est certain tempéramment
 Que le Maître de la nature
 Veut que l'on garde en tout. Le fait-on ? nullement.
 Soit en bien , soit en mal , cela n'arrive guere.
 Le bled , riche présent de la blonde (1) Cérés ,
 Trop touffu bien souvent épuise les guérets ;
 En superfluités s'épandant d'ordinaire ,
 Et poussant trop abondamment ,
 Il ôte à son fruit l'aliment.
 L'arbre n'en fait pas moins , tant le luxe sçait plaire.
 Pour corriger le bled Dieu permit aux moutons
 De retrancher l'excès des prodigues moissons.
 Tout aux travers ils se jetterent ,
 Gâtèrent tout , & tout brouterent ;
 Tant que le ciel permit aux loups
 D'en croquer quelques-uns ; ils les croquerent tous :

(1) Déesse des bleds.

S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâchèrent.
 Puis le ciel permit aux humains
 De punir ces derniers; les humains abusèrent
 A leur tour des ordres divins.

De tous les animaux, l'homme a le plus de pente
 A se porter dedans l'excès. -
 Il faudroit faire le procès
 Aux petits comme aux grands. Il n'est ame vivante
 Qui ne peche en ceci. *Rien de trop*, est un point
 Dont on parle sans cesse, & qu'on n'observe point.

F A B L E X I I.

Le Cierge.

C'est du séjour des dieux que les abeilles viennent :

Les premières, dit-on, s'en allèrent loger

Au mont (1) Hymette, & se gorger
 Des trésors qu'en ce lieu, les Zéphirs entretiennent.
 Quand on eut des palais de ces filles du ciel,
 Enlevé l'ambroisie en leurs chambres enclose,

Où, pour dire en françois la chose,

Après que les ruches sans miel

N'eurent plus que la cire, on fit mainte bougie :

Maint Cierge aussi fut façonné.

Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie,
 Vaincre l'effort des ans, il eut la même envie;

(1) Hymette étoit une montagne célébrée par les Poètes, située dans l'Attique, & où les Grecs recueilloient d'excellent miel. J'ai lu quelque part qu'à présent on le réserve tout pour le Grand-Seigneur.

Et nouvel Empedocle (2) aux flammes condamné
 Par sa propre & pure folie,
 Il se lança dedans. Ce fut mal raisonnée.
 Ce Cierge ne sçavoit grain de philosophie.
 Tout en tout est divers : ôtez-vous de l'esprit
 Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.
 L'Empedocle de cire au brasier se fondit :
 Il n'étoit pas plus fou que l'autre.

(2) Empedocle étoit un Philosophe ancien, qui ne pouvant comprendre les merveilles du Mont-Etna, se jeta dedans par une vanité ridicule, & trouvant l'action belle, de peur d'en perdre le fruit, & que la postérité ne l'ignorât, laissa ses pantoufles au pied du Mont.

F A B L E X I I I.

Jupiter & le Passager.

O combien le péril enrichiroit les dieux,
 Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire !
 Mais, le péril passé, l'on ne se souvient guere
 De ce qu'on a promis aux cieux :
 On compte seulement ce qu'on doit à la terre.
 Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier :
 Il ne se sert jamais d'Huissier.
 Eh qu'est-ce donc que le tonnerre ?
 Comment appelez-vous ces avertissemens ?

Un Passager pendant l'orage,
 Avoit voué cent bœufs au vainqueur des titans,
 Il n'en avoit pas un : vouer cent éléphans
 N'auroit pas coûté davantage.
 Il brula quelques os quand il fut au rivage.
 Au nez de Jupiter la fumée en monta.
 Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu, le voilà !

C'est un parfum de bœuf que ta grandeur respire.
La fumée est ta part : je ne te dois plus rien.

Jupiter fit semblant de rire :

Mais après quelques jours le dieu l'attrapa bien ,

Envoyant un songe lui dire

Qu'un tel trésor étoit en tel lieu. L'homme au vœu

Courut au trésor comme au feu.

Il trouva des voleurs : & n'ayant dans sa bourse

Qu'un écu pour toute ressource ,

Il leur promit cent talens d'or ,

Bien comptés & d'un tel trésor :

On l'avoit enterré dedans telle bourgade.

L'endroit parut suspect aux voleurs , de façon

Qu'à notre prometteur l'un dit : mon camarade ,

Tu te moques de nous , meurs ; & vas chez (1) Pluton

Porter tes cent talens en don.

(1) Déesse des enfers.

F A B L E X I V.

Le Chat & le Renard.

Le Chat & le Renard , comme beaux petits saints ,
S'en alloient en pèlerinage.

C'étoient deux vrais (1) tuteurs , deux (2) archi-
patelins ,

Deux francs pate-pelus , qui des fraix du voyage ,
Croquant mainte volaille , escroquant maint fro-
mage ,

S'indemnissoient à qui mieux mieux.

Le chemin étant long , & partant ennuyeux ,

(1) De francs hypocrites.

Pour l'accourcir ils disputèrent.
 La dispute est d'un grand secours :
 Sans elle on dormiroit toujours.
 Nos pèlerins s'égoillèrent.

Ayant bien disputé l'on parla du prochain.

Le Renard au Chat dit enfin :

Tu prétends être fort habile ,

En sçais-tu tant que moi ? J'ai cent ruses au sac.

Non, dit l'autre , je n'ai qu'un tour dans mon bissac ;

Mais je soutiens qu'il en vaut mille.

Eux de recommencer la dispute à l'envi.

Sur le que - si , que - non , tous deux étant ainsi ,

Une moute apaisa la noise.

Le Chat dit au Renard : fouille en ton sac , ami :

Cherche en ta cervelle matoise

Un stratagème sûr : pour moi , voici le mien.

A ces mots , sur un arbre il grimpa bel & bien.

L'autre fit cent tours inutiles ,

Entra dans cent terriers , mit cent fois en (2) défaut

Tous les confreres de Brifaut.

Par-tout il tenta des asyles ;

Et cè fut par-tout sans succès ;

(3) La fumée y pourvut , ainsi que les (4) bassets :

Au sortir d'un terrier deux chiens aux pieds agiles ,

L'étranglerent du premier bond.

Le trop d'expédiens peut gâter une affaire :

On perd du temps au choix , on tente , on veut tout faire :

N'en ayons qu'un , mais qu'il soit bon :

(2) Leur donna le change , les dérouta en cent manières différentes.

(3) Quand un Renard est dans un terrier , on l'ensume pour l'obliger d'en sortir.

(4) Certains peüss chiens qui entrent sous terre.



F A B L E X V.

Le Mari, la Femme, & le Voleur.

Un mari fort amoureux,
 Fort amoureux de sa Femme,
 Bien qu'il fût jouissant, se croyoit malheureux.
 Jamais œillade de la Dame,
 Propos flatteur & gracieux,
 Mot d'amitié, ni doux sourire,
 (1) Défiant le pauvre sire,
 N'avoient fait soupçonner qu'il fût vraiment chéri.
 Je le crois, c'étoit un Mari.
 Il ne tint point à l'hyménée
 Que, content de sa destinée,
 Il n'en remerciât les dieux.
 Mais quoi ? si l'amour n'affaïsonne
 Les plaisirs que l'hymen nous donne,
 Je ne vois pas qu'on en soit mieux.
 Notre Epouse étant donc de la forte bâtie,
 Et n'ayant caressé son Mari de sa vie,
 Il en faisoit sa plainte une nuit. Un Voleur
 Interrompit la doléance.
 La pauvre Femme eut si grand peur,
 Qu'elle chercha quelque assurance
 Entre les bras de son Epoux.
 Ami Voleur, dit-il, sans toi ce bien si doux
 Me seroit inconnu. Prends donc en récompense
 Tout ce qui peut chez nous être à ta bienfaisance :
 Prends le logis aussi. Les Voleurs ne sont pas
 Gens honteux, ni fort délicats :
 Celui-ci fit sa main. J'infère de ce conte
 Que la plus forte passion,

(1) Capable de le rendre heureux comme un Dieu.

C'est la peur : elle fait vaincre l'aversion ;
 Et l'amour quelquefois : quelquefois (2) il la domte :
 J'en ai pour preuve cet amant ,
 Qui brûla sa maison pour embrasser sa dame ,
 L'emportant à travers la flamme .
 J'aime assez cet emportement :
 Le conte m'en a plu toujours infiniment :
 Il est bien d'une ame espagnolle ,
 Et plus grande encore que folle .

(2) Et quelquefois c'est l'amour qui dompte la peur ,
 témoin cet amant qui brûla sa maison , &c.

F A B L E X V I.

Le Trésor & les deux Hommes.

Un homme n'ayant plus ni crédit, ni ressource,
 Et logeant le diable en sa bourse
 C'est-à-dire, n'y logeant rien,
 S'imagina qu'il feroit bien
 De se pendre, & finir lui-même sa misère :
 Puisqu'aussi bien, sans lui, la faim le viendrait faire ;
 Genre de mort qui ne doit pas
 A gens peu curieux de goûter le trépas.
 Dans cette intention une vieille mesure
 Fut (1) la scène où devoit se passer l'aventure :
 Il y porte une corde ; & vent avec un clou
 Au haut d'un certain mur attacher le licou.
 La muraille vieille & peu forte ,
 S'ébranle aux premiers coups, tombe avec un trésor.
 Notre désespéré le ramasse, & l'emporte :
 Laisse là le licou, s'en retourne avec l'or,
 Sans compter : ronde ou non, la somme plut au sire.
 Tandis que le galant à grands pas se retire ,

(1) L'endroit, le lieu choisi.

970 FABLES CHOISIES

L'homme au trésor arrive, & trouve son argent
Absent.

Quoi, dit-il, sans mourir je perdrai cette somme ?
Je ne me pendrai pas ? & vraiment si ferai,

Ou de corde je manquerai.

Le lacs étoit tout prêt, il n'y manquoit qu'un homme :
Celui-ci se l'attache, & se pend bien & beau.

Ce qui le consola peut-être,

Fut qu'un autre eût pour lui fait les fraix du cordeau.
Aussi-bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs :
Il a le moins de part au trésor qu'il enfers.

Thésaurisant pour les voleurs,

Pour ses parens, ou pour la terre.

Mais que dire du troc que la fortune fit ?

Ce sont-là de ses traits : elle s'en divertit.

Plus le tour est bizarre, & plus elle est contente.

Cette Déesse inconstante

Se mit alors en l'esprit

De voir un homme se pendre,

Et celui qui se pendit,

S'y devoit le moins attendre.

F A B L E X V I I.

Le Singe & le Chat.

Bertrand avec Raton, l'un Singe, & l'autre Chat,
Commensaux d'un logis, avoient un commun maître.
D'animaux malfaisans c'étoit un très-bon plat :
Ils n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
Trouvoit-on quelque chose au logis de gâté,
L'on ne s'en prenoit point aux gens du voisinage.
Bertrand déroboit tout : Raton, de son côté,
Étoit moins attentif aux fouris qu'au fromage.

Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons

Regardoient rôtir des marons :

Les escroquer étoit une très-bonne affaire :

Nos galâns y voyoient double profit à faire,

Leur bien premièrement, & puis le mal d'autrui.

Bertrand dit à Raton : frere, il faut aujourd'hui

Que tu fasses un coup de maître.

Tire-moi ces marons : si dieu m'avoit fait maître

Propre à tirer marons du feu,

Certes, marons verroient beau jeu.

Aussi-tôt fait que dit : Raton avec sa patte,

D'une manière délicate,

Ecarte un peu la cendre, & retire les doigts ;

Puis les reporte à plusieurs fois ;

Tire un maron, puis deux, & puis trois en escroque.

Et cependant Bertrand les croque.

Une servante vient : adieu mes gens : Raton

N'étoit pas content, ce dit-on.

Aussi ne le sont pas la plupart de ces Princes

Qui, flattés d'un pareil emploi,

Vont s'échauder en des Provinces,

Pour le profit de quelque Roi.



F A B L E X V I I I.

Le Milan & le Rossignol.

Après que le (1) Milan, manifeste voleur,
Eut répandu l'alarme en tout le voisinage,
Et fait crier sur lui les enfans du village,
Un Rossignol tomba dans ses mains, par malheur.
Le (2) héraut du printemps lui demande la vie :
Aussi-bien que manger en qui n'a que le son ?

Ecoutez plutôt ma chanson :

Je vous raconterai Térée & son envie.

Qui, (3) Térée ? est-ce un mets propre pour les
Milans ?

Non pas, c'étoit un Roi, dont les feux violens
Me firent ressentir leur ardeur criminelle :

Je m'en vais vous en dire une chanson si belle
Qu'elle vous ravira : mon chant plaît à chacun.

Le Milan alors lui réplique :

Vraiment nous voici bien, lorsque je suis à jeun,
Tu me viens parler de musique ?

J'en parle bien aux-rois. Quand un roi te prendra,
Tu peux lui conter ces merveilles :

Pour un Milan, il s'en rira :

Ventre affamé n'a point d'oreilles.

(1) Gros oiseau de proie.

(2) Parce qu'il l'annonce par son chant.

(3) Mari de Progné, sœur de Philomèle. Celle-ci fut changée en Rossignol, Progné en Hirondelle, & Térée en Hupe.

F A B L E X I X

Le Berger & son Troupeau.

Quoi toujours il me manquera
 Quelqu'un de ce peuple imbécille !
 Toujours le loup m'en gobera !
 J'aurai beau les compter : ils étoient plus de mille ;
 Et m'ont laissé ravir notre pauvre robin ;
 Robin-mouton, qui par la ville
 Me suivoit pour un peu de pain ,
 Et qui m'auroit suivi jusques au bout du monde !
 Hélas ! de ma mufette il entendoit le son :
 Il me sentoît venir de cent pas à la ronde.
 Ah le pauvre robin mouton !
 Quand Guillot eut fini cette oraison funebre ,
 Et rendu de robin la mémoire célèbre ,
 Il harangua tout le troupeau ,
 Les chefs, la multitude, & jusqu'au moindre agneau ,
 Les conjurant de tenir ferme :
 Cela seul suffiroit pour écarter les loups.
 Foi de peuple d'honneur ils lui promirent tous ,
 De ne bouger non plus qu'un (1) terme.
 Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton ,
 Qui nous a pris robin mouton.
 Chacun en répond sur sa tête.
 Guillot les crut, & leur fit fête.
 Cependant devant qu'il fût nuit ,
 Il arriva un nouvel encombre.
 Un loup parut, tout le troupeau s'enfuit.
 Ce n'étoit pas un loup, ce n'en étoit que l'ombre.

(1) Espèce de Statue qu'on met dans les jardins

Haranguez de méchans soldats,

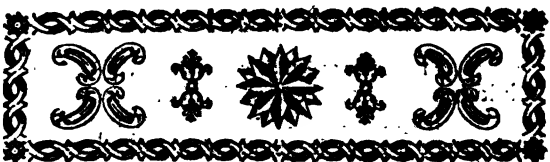
ils promettent de faire rage :

Mais au moindre danger adieu tout leur courage :

Votre exemple & vos cris ne les retiendront pas.

Fin du neuvième Livre.





L I V R E D I X I E M E .

FABLE PREMIERE.

Les deux Rats , le Renard & l'Ouf.

D I S C O U R S

A MADAME DE LA SABLIERE

Iris je vous louerois , il n'est que trop aisé :
Mais vous avez cent fois notre encens refusé ;
En cela peu semblable au reste des mortelles ,
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur ,
Je ne les blâme point , je souffre cette humeur ;
Elle est commune aux dieux , aux monarques , aux belles .
Ce breuvage vanté par le peuple rimeur ,
Le nectar que l'on sert au maître du tonnerre ,
Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre ,
C'est la louange , Iris : vous ne la goûtez point .
D'autres propos chez vous récompensent ce point ;

Propos, agréables commerces,
 Où le hazard fournit cent matières diverses :
 Jusques-là qu'en votre entretien
 La bagatelle a par le monde n'en croit rien.
 Laissons le monde & sa croyance.
 La bagatelle, la science,
 Les chimères, le rien, tout est bon : Je soutiens
 Qu'il faut de tout aux entretiens :
 C'est un parterre, où Flore épand ses biens :
 Sur différentes fleurs l'Abeille s'y repose,
 Et fait du miel de toute chose.
 Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais,
 Qu'en ces Fables aussi j'entremêle des traits
 De certaine philosophie
 Subtile, engageante & hardie.
 On l'appelle nouvelle. Eh avez-vous ou non :
 Oui parler ? Ils disent donc
 Que la Bête est une machine ;
 Qu'en elle tout se fait sans choix & par ressorts :
 Nul sentiment, point d'ame, en elle tout est corps.
 Telle est la montre qui chemine,
 A pas toujours égaux, l'avant & sans dessein.
 Ouvrez-la, lisez dans son sein :
 Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde.
 La première y meut la seconde,
 Une troisième suit, elle sonne à la fin.
 Au dire de ces gens, la bête est toute telle :
 L'objet la frappe en un endroit :
 Ce lieu frappé s'en va tout droit,
 Selon nous, au voisin en porter la nouvelle :
 Le sens de proche en proche aussi-tôt la reçoit.
 L'impression se fait ; mais comment se fait-elle ?
 Selon eux, par nécessité,
 Sans passion, sans volonté.
 L'animal se sent agité
 De mouvements que le vulgaire appelle
 Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,

On quelqu'autre de ces états :
 Mais ce n'est point cela ; ne vous y trompez pas.
 Qu'est-ce donc ? une montre. Et nous ? c'est autre
 chose.

Voici de la façon que Descartes l'expose,
 Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
 Chez les payens, & qui tient le milieu
 Entre l'homme & l'esprit, comme entre l'huître &
 l'homme

Le tient tel de nos gens, franche bête de l'homme.

Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur.

Sur tous les animaux, enfans du Créateur,

J'ai le don de penser, & je sçais que je pense.

Or vous sçavez, Iris, de certaine science,

Que quand la bête penseroit,

La bête ne réfléchiroit

Sur l'objet, ni sur sa pensée.

Descartes va plus loin, & soutient nettement ;

Qu'elle ne pense nullement.

Vous n'êtes point embarrassée

De le croire ; ni moi. Cependant quand aux bois

Le bruit des cors, celui des voix

N'a donné nul relâche à la fuyante proie,

Qu'en vain elle a mis ses efforts,

A confondre & brouiller la voie ;

L'animal chargé d'ans, vieux cerf, & de dix cors,

En suppose un plus jeune, & l'oblige par force,

A présenter aux chiens une nouvelle amorce.

Que de raisonnemens pour conserver ses jours !

Le retour sur ses pas, les malices, les tours,

Et le change, & cent stratagèmes

Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort

On le déchire après sa mort ;

Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la Perdrix

Voit les petits

En danger, & n'ayant qu'une plume nouvelle,
 Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
 Elle fait la blessée, & va traînant de l'aile,
 Attirant le chasseur, & le chien sur ses pas,
 Détourne le danger, sauve ainsi sa famille;
 Et puis quand le chasseur croit que son chien la pille,
 Elle lui dit adieu, prend sa volée, & rit
 De l'homme, qui confus, des yeux en vain la suit.

Non loin du nord il est un monde,
 Où l'on sçait que les habitans
 Vivent, ainsi qu'aux premiers temps
 Dans une ignorance profonde :
 Je parle des humains : car quant aux animaux,
 Ils y construisent des travaux,
 Qui des torrens grossis arrêtent le ravage,
 Et font communiquer l'un & l'autre rivage.
 L'édifice résiste, & dure en son entier ;
 Après un lit de bois, est un lit de mortier :
 Chaque castor agit : commune en est la tâche :
 Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche.
 Maint maître d'œuvre y court, & tient haut le bâton.

La République de Platon,
 Ne seroit rien que l'apprentie
 De cette famille amphibie.
 Ils sçavent en byver élever leurs maisons,
 Passent les étangs sur des ponts,
 Fruit de leur art, sçavant ouvrage ;
 Et nos pareils ont beau le voir,
 Jusqu'à présent tout leur sçavoir
 Est de passer l'onde à la nage.

Que ces castors ne soient qu'un corps vuide d'esprit,
 Jamais on ne pourra m'obliger à le croire.
 Mais voici beaucoup plus : écoutez ce récit,
 Que je tiens d'un roi plein de gloire.

Le défenseur du nord en fera mon garant :
 Je vais citer un prince aimé de la victoire :
 Son nom seul est un mur à l'empire Ottoman :
 C'est le roi Polonois , jamais un roi ne ment.

Il dit donc que sur la frontière

Des animaux entr'eux ont guerre de tout temps :
 Le fang qui se transmet des peres aux enfans ,
 En renouvelle la matière.

Ces animaux , dit-il , sont germains du renard.
 Jamais la guerre avec tant d'art
 Ne s'est faite parmi les hommes ,
 Non pas même au siècle où nous sommes.

Corps de garde avancé , vedettes , espions ,
 Embuscades , partis , & mille inventions
 D'une pernicieuse & maudite science ,
 Fille du styx , & mere des héros ,
 Exercent de ces animaux
 Le bon sens & l'expérience.

Pour chanter leurs combats , l'Acheron nous devoit
 Rendre Homère. Ah , s'il le rendoit ,

Et qu'il rendit aussi le (1) rival d'Epicure !
 Que diroit ce dernier sur ces exemples - ci ?
 Ce que j'ai déjà dit , qu'aux bêtes la nature
 Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci ;

Que la mémoire est corporelle ;
 Et que , pour en venir aux exemples divers ,
 Que j'ai mis au jour dans ces vers ,
 L'animal n'a besoin que d'elle.

L'objet , lorsqu'il revient , va dans son magasin
 Chercher par le même chemin
 L'image auparavant tracée ,

Qui sur les mêmes pas revient pareillement ,
 Sans le secours de la pensée ,
 Causer un même événement.
 Nous agissons tout autrement.

(1) Descartes.

180 FABLES CHOISIES

La volonté nous détermine,
Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine :
Je sens en moi certain agent :

Tout obéit dans ma machine
À ce principe intelligent.

Il est distinct du corps, se conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même ;
De tous nos mouvemens c'est l'arbitre suprême.

Mais comment le corps l'entend-il ?

C'est-là le point : je vois l'outil
Obéir à la main ; mais la main, qui la guide ?
Eh ! qui guide les cieux, & leur course rapide ?
Quelque ange est attaché peut-être à ces grands
corps.

Un esprit vit en nous, & meut tous nos ressorts :
L'impression se fait ; le moyen, je l'ignore.
On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité ;
Et s'il faut en parler avec sincérité,

Descartes l'ignoroit encore.

Nous & lui, là-dessus, nous sommes tous égaux.
Ce que je sçais, Iris, c'est qu'en ces animaux

Dont je viens de citer l'exemple,
Cet esprit n'agit pas, l'homme seul est son temple.
Aussi faut-il donner à l'animal un point

Que la plante après tout n'a point.

Cependant la plante respire :

Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire ?

Deux rats cherchoient leur vie, ils trouverent un
œuf.

Le diné suffisoit à gens de cette espèce :
Il n'étoit pas besoin qu'ils trouvassent un Bœuf.

Pleins d'appétit & d'alégresse,
Ils alloient de leur œuf manger chacun sa part ;
Quand un quidam parut, C'étoit maître renard :
Rencontre incommode & fâcheuse.

Car comment sauver l'œuf ? le bien emballer,

Puis

Puis des pieds de devant ensemble le porter,
Ou le rouler, ou le trainer,

C'étoit chose impossible autant que hasardeuse.

Nécessité, l'ingénieuse,

Leur fournit une invention.

Comme ils pouvoient gagner leur habitation,

L'écornifleur étant à demi-quart de lieue,

L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras,

Puis, malgré quelques heurts & quelques mauvais pas,

L'autre le traîna par la queue.

Qu'on m'aïlle soutenir, après un tel récit,

Que les bêtes n'ont point d'esprit.

Pour moi, si j'en étois le maître,

Je leur en donneroïis aussi-bien qu'aux enfans.

Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans ?

Quelqu'un peut donc penser, ne se pouvant connoître.

Par un exemple tout égal,

J'attribuerois à l'animal,

Non point une raison, selon notre manière,

Mais beaucoup plus aussi qu'un (1) aveugle ressort.

Je (2) subtiliserois un morceau de matière,

Que l'on ne pourroit plus concevoir sans effort,

(3) Quintessence d'atôme, (4) extrait de la lumière,

Je ne sçais quoi plus vif, & plus mobile encor

Que le feu : car enfin, si le bois fait la flamme,

La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'ame

Nous donner quelque idée, & fort-il pas de l'or

(1) Tel que Descartes l'attribue à tous les Animaux différens de l'Homme.

(2) Je le supposerois, je l'imaginerois composé de parties extrêmement subtiles. Pour sçavoir ce que l'esprit humain peut inférer de cette supposition, voyez la Note (5).

(3) Dont les parties seroient de beaucoup plus petites que le plus petit atôme.

(4) Et plus subtiles que les parties qui composent la lumière.

Des entrailles du plomb ? Je rendrois (5) mon
ouvrage

Capable de sentir, juger, rien davantage,

Et juger imparfaitement,

Sans qu'un finge jamais fit le moindre (6) argument

A l'égard de nous autres hommes,

Je ferois notre lot infiniment plus fort :

Nous aurions un double trésor :

L'un, cette ame pareille en tous tant que nous sommes,

Sages, fous, enfans, idiots,

Hôtes de l'univers, sous le nom d'animaux :

L'autre, encore une autre ame, entre-nous & les anges

Commune en un certain degré ;

Et ce trésor à part créé,

Suivroit parmi les airs les célestes (7) phalanges

Entreroit dans un point sans en être pressé,

Ne finiroit jamais quoiqu'ayant commencé :

Choses réelles quoiqu'étranges.

Tant que l'enfance dureroit,

Cette fille du ciel en nous ne paroîtroit

Qu'une tendre & foible lumière :

L'organe étant plus fort, la raison perceroit

Les ténèbres de la matière,

Qui toujours envelopperoit

L'autre ame imparfaite & grossière.

(5) Mais cet Ouvrage n'étant toujours que pure Matière, on aura beau donner à cette Matière des parrin mille & mille fois plus subtiles & plus mobiles que celles du Feu & de la Lumière, nul Philosophe, assez téméraire pour n'affirmer que ce qu'il comprend véritablement, ne pourra jamais nous faire comprendre, ni comprendre lui-même, qu'à force de subtiliser la Matière & d'augmenter l'activité de ses parties, on puisse rendre capable de sentir & de juger : & c'est aussi ce qu'on ne se croira jamais en droit d'affirmer, quoiqu'en puisse dire des Philosophes d'un autre caractère.

(6) Raisonnement.

(7) Les Esprits bienheureux.

F A B L E I I.

L'Homme & la Couleuvre.

Un homme vit une Couleuvre :

Ah ! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers.

A ces mots, l'animal pervers,

(C'est le Serpent que je veux dire,

Et non l'Homme, on pourroit aisément s'y tromper)

A ces mots, le Serpent se laissant attraper,

Est pris, mis en un sac, & ce qui fut le pire,

On résolut sa mort, fut-il coupable ou non.

Afin de le payer toutefois de raison,

L'autre lui fit cette harangue.

Symbole des ingrats, être bon aux méchans,

C'est être sot ; meurs donc : ta colere & tes dents

Ne me nuiront jamais. Le Serpent, en sa langue,

Reprit du mieux qu'il put : s'il falloit condamner

Tous les ingrats qui sont au monde,

A qui pourroit-on pardonner ?

Soi-même, tu te fais ton procès. Je me fonde

Sur tes propres leçons : jette les yeux sur toi.

Mes jours sont en tes mains, tranche-les : ta justice,

C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice :

Selon ces loix condamne-moi :

Mais trouve bon qu'avec franchise,

En mourant au moins je te dise,

Que le symbole des ingrats

C'en est point le Serpent, c'est l'Homme. Ces paroles

Firent arrêter l'autre ; il recula d'un pas.

Enfin il repartit : tes raisons sont frivoles :

Je pourrois décider, car ce droit m'appartient :
 Mais rapportons-nous-en. Soit fait, dit le Reptile.
 Une Vache étoit là, l'on l'appelle, elle vient,
 Le cas est proposé, c'étoit chose facile.
 Faloit-il pour cela, dit-elle, m'appeler ?
 La Couleuvre a raison, pourquoi diffimuler ?
 Je nourris celui-ci depuis longues années :
 Il n'a, sans mes bienfaits, passé nulles journées :
 Tout n'est que pour lui seul : mon lait & mes enfans
 Le font à la maison revenir les mains pleines :
 Même j'ai rétabli sa santé que les ans

Avoient altérée ; & mes peines
 Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
 Enfin me voilà vieille ; il me laisse en un coin
 Sans herbe : s'il vouloit encor me laisser paître !
 Mais je suis attachée ; & si j'eusse eu pour maître
 Un Serpent, eût-il sçu jamais pousser si loin
 L'ingratitude ? adieu. J'ai dit ce que je pense.
 L'Homme tout étonné d'une telle sentence,
 Dit au Serpent : faut-il croire ce qu'elle dit ?
 C'est une radoteuse, elle a perdu l'esprit.

Croyons ce Bœuf. Croyons, dit la rampante bête.
 Ainsi dit, ainsi fait. Le Bœuf vient à pas lents :
 Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,

Il dit que du labeur des ans,
 Pour nous seuls, il portoit les soins les plus pesans,
 Parcourant, sans cesser, ce long cercle de peines
 Qui, revenant sur soi, ramenoit dans nos plaines
 Ce que Cérès nous donne, & vend aux animaux :

Que cette suite de travaux
 Pour récompense avoit, de tous tant que nous
 sommes,

Force coups, peu de gré : puis quand il étoit vieux,
 On croyoit l'honorer chaque fois que les hommes
 (1) Achetoient de son sang l'indulgence des Dieux.

(1) L'égorgeoient, pour apaiser les Dieux par son sang.

Ainsi parla le Bœuf. L'Homme dit : faisons taire :

Cet ennuyeux déclamateur.

Il cherche de grands mots, & vient ici se faire,

Au lieu d'arbitre, accusateur.

Je le refuse aussi. L'Arbre étant pris pour juge,

Ce fût bien pis encoir. Il servoit de refuge,

Contre le chaud, la pluie, & la fureur des vents :

Pour nous seuls il ornoit les jardins & les champs.

L'ombrage n'étoit pas le seul bien qu'il sçût faire :

Il courboit sous les fruits : cependant pour salaire

Un rustre l'abattoit, c'étoit-là son loyer,

Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne

Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne ;

L'ombre, l'été, l'hiver, les plaisirs du foyer.

Que ne (2) l'émondoit-on sans prendre-la (3)
coignée ?

De son tempérament il eût encore vécu.

L'Homme trouvant mauvais que l'on l'eût con-
vaincu,

Voulut à toute force avoir cause gagnée.

Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là.

Du sac & du Serpent aussi-tôt il donna

Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les grands.

La raison les offense : ils se mettent en tête

Que tout est né pour eux, quadrupèdes & gens,

Et Serpens.

Si quelqu'un desserre les dents,

C'est un sot. J'en conviens. Mais que faut-il donc
faire ?

Parler de loin ; ou bien se taire.

(2) En couper les branches inutiles.

(3) Pour l'abattre tout-à-fait.

FABLE III.

La Tortue & les deux Canards.

Une Tortue étoit, à la (1) tête légère,
 Qui lassé de son trou voulut voir le pays.
 Volontiers on* fait cas d'une terre étrangère:
 Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
 Deux Canards à qui la commero
 Communiqua ce beau dessein,
 Lui dirent qu'ils avoient de quoi la satisfaire:
 Voyez-vous ce large chemin?
 Nous vous voiturerons par l'air en (2) Amérique.
 Vous verrez mainte république,
 Maint royaume, maint peuple; & vous profiterez
 Des différentes mœurs que vous remarquerez.
 (3) Ulysse en fit autant. On ne s'attendoit guère
 De voir Ulysse en cette affaire.
 La Tortue écouta la proposition.
 Marché fait, les oiseaux forgent une machine,
 Pour transporter la pélerine.
 Dans la gueule en travers on lui passe un bâton:
 Serrez bien, dirent-ils: gardez de lâcher prise:
 Puis chaque Canard prend ce bâton par un bout.
 La Tortue enlevée, on s'étonne partout
 De voir aller, en cette guise,
 L'animal lent & sa maison,
 Justement au milieu de l'un & l'autre Oïson.
 Miracle, crioit-on: venez voir dans les nues
 Passer la reine des Tortues.

(1) Folle, imprudente.

(2) Une des quatre parties du Monde.

(3) Héros Grec, qui fut engagé dans de longs voyages après la prise de Troye.

La reine! vraiment oui; je la suis en effet:
 Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup
 mieux fait
 De passer son chemin sans rien dire autre chose;
 Car lâchant le bâton en desserrant les dents,
 Elle tombe, elle crève aux pieds des regardans.
 Son indiscretion de sa perte fut cause.

Imprudence, babil, & sotte vanité,
 Et vaine curiosité,
 Ont ensemble étroit parentage:
 Ce sont enfans tous d'un lignage.

F A B L E I V.

Les Poissons & le Cormoran.

Il n'étoit point d'étang dans tout le voisinage
 Qu'un (1) Cormoran n'eût mis à contribution.
 Viviers & réservoirs lui payoient pension:
 Sa cuisine alloit bien: mais lorsque le long âge
 Eut (2) glacé le pauvre animal,
 La même cuisine alla mal.
 Tout Cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.
 Le nôtre un peu trop vieux pour voir au fond des
 eaux,
 N'ayant ni filets, ni réseaux,
 Souffroit une disette extrême.
 Que fit-il? le besoin, docteur en stratagème,
 Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang
 Cormoran vit une écrevisse.

(1) Gros Oiseau qui se nourrit de poissons.

(2) Lui eût ôté les forces nécessaires pour aller à la pêche lui-même.

Ma commere, dit-il, allez tout à l'instant.
Porter un avis important

A ce peuple; il faut qu'il périsse:
Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera.

L'Ecrevisse en hâte s'en va

Gonter le cas: grande est l'émûte.

On court, on s'assemble, on députe

A l'oiseau. Seigneur Cormoran,

D'où vous vient cet avis? quel est votre garant?

Etes-vous sûr de cette affaire?

N'y sçavez-vous remède? & qu'est-il bon de faire?

Changer de lieu, dit-il. Comment le ferons-nous?

N'en soyez point en foin: je vous porterai tous

L'un après l'autre en ma retraite.

Nul, que Dieu seul & moi, n'en connoît les chemins:

Il n'est demeure plus secrète.

Un vivier que nature y creusa de ses mains,

Inconnu des traîtres humains,

Sauvera votre république.

On le crut. Le peuple aquatique,

L'un après l'autre, fut porté

Sous ce rocher peu fréquenté.

Là, Cormoran le bon apôtre,

Les ayant mis en un endroit

Transparent, peu creux, fort étroit,

Vous les prenoit sans peine, un jour l'un, un
jour l'autre.

Il leur apprit à leurs dépens,

Que l'on ne doit jamais avoir de confiance;

En ceux qui sont mangeurs de gens.

Ils y perdirent peu; puisque l'humaine engeance

En auroit aussi bien croqué sa bonne part.

Qu'importe qui vous mange? homme ou loup,
toute panse

Me paroît une à cet égard:

Un jour plutôt, un jour plus tard,

Ce n'est pas grande différence.

F A B L E V.

L'Enfouisseur & son Compere.

Un (1) Prince-maillé avoit tant amassé,

Qu'il ne sçavoit où loger sa finance.

L'avarice, compagne & sœur de l'ignorance,

Le rendoit fort embarrassé

Dans le choix d'un dépositaire :

Car il en vouloit un ; & voici sa raison.

L'objèt tenta : il faudra que ce monceau s'altère,

Si je le laisse à la maison :

Moi-même, de mon bien je serai le larron.

Le larron ? quoi jouir, c'est se voler soi-même !

Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.

Apprends de moi cette leçon :

Le bien, n'est bien qu'autant que l'on s'en peut
défaire.

Sans cela, c'est un mal. Veux-tu le réserver

Pour un âge & des temps qui n'en ont plus que faire ?

La peine d'acquérir, le soin de conserver,

Otent le prix à l'or qu'on croit si nécessaire.

Pour se décharger d'un tel soin,

Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin,

Il aima mieux la terre, & prenant son compere,

Celui-ci l'aide : ils vont enfouir le trésor.

Au bout de quelque temps l'homme va voir son or :

Il ne trouva que le gîte.

Soupçonnant à bon droit le Compere, il va vite

Lui dire : apprêtez vous ; car il me reste encor

Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre masse.

Le Compere aussi-tôt va remettre en sa place

(1) Un Avare outré.

L'argent volé, prétendant bien
 Tout reprendre à la fois, sans qu'il y manquât rien.
 Mais pour ce coup l'autre fut sage :
 Il retint tout chez lui, résolu de jouir,
 Plus n'entasser, plus n'enfouir ;
 Et le pauvre voleur ne trouvant plus son gage,
 Pensa tomber de sa hauteur.
 Il n'est pas mal-aisé de tromper un trompeur.

F A B L E V I.

Le Loup & les Bergers.

Un Loup rempli (1) d'humanité,
 (S'il en est de tels dans le monde)
 Fit un jour sur sa cruauté,
 Quoiqu'il ne l'exercât que par nécessité,
 Une réflexion profonde.
 Je suis haï, dit-il, & de qui ? de chacun.
 Le loup est l'ennemi commun :

(1) De douceur, d'affection pour les Animaux de toute espèce. Les hommes, bien éloignés d'avoir cette humanité-là, ne paroissent pas même respecter, ou plutôt connoître une autre sorte d'humanité qui ne concerne que les animaux de leur espèce. Comme elle est la base de toute véritable société, & de toute bonne Religion, & qu'elle n'oblige les hommes qu'à ne point maltraiter les autres hommes, qu'à leur rendre à tous les mêmes services, à avoir pour eux les mêmes égards qu'en pareil cas chaque homme se croit en droit d'exiger des autres hommes, il semble que la pratique de cette vertu leur devroit être aussi naturelle que la respiration. Mais la manière dont ils se traitent les uns les autres, montrent évidemment, qu'en général, l'Homme n'a guère plus d'humanité pour les autres hommes, qu'eût pour les Brebis de son voisinage le Loup dont parle ici La Fontaine.

Chiens, chasseurs, villageois, s'assembloient pour sa perte.

Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris :

C'est par-là que de Loups l'Angleterre est déserte :

On y mit notre tête à prix.

Il n'est (2) hobereau qui ne fasse

Contre nous (3) tels bans publier :

Il n'est marmot osant crier,

Que du Loup aussi-tôt sa mere ne menace.

Là tout pour un ane rogneux,

Pour un mouton pourri, pour quelque chien har-
gneux

Dont j'aurai passé mon envie.

Et bien, ne mangeons plus de chose ayant eu vie,
Paissions l'herbe, broutons, mourons de faim plutôt.

Est-ce une chose si cruelle ?

Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle ?

Disant ces mots, il vit des Bergers, pour leur rôt,

Mangeans un agneau cuit en broche,

Oh ! oh ! dit-il, je me reproche

Le sang de cette gent : voilà ses gardiens

S'en repaissant, eux & leurs chiens ;

Et moi Loup, j'en ferai scrupule ?

Non, par tous les Dieux, non : je serois ridicule.

Thibaut l'agnelet passera,

Sans qu'à la broche je le mette ;

Et non-seulement lui, mais la mere qu'il tette,

Et le pere qui l'engendra.

Le loup avoit raison. Est-il dit qu'on nous voie

Faire festin de toute proie,

Manger les animaux ; & nous les reduirons

Aux mets de (4) l'âge d'or, autant que nous pourrons ?

(2) Vieux mot qu'on n'emploie qu'ironiquement pour désigner un petit Gentilhomme de campagne.

(3) Déclaration faite à cri public, par laquelle on promet récompense à qui tuera un Loup, &c.

(4) Des premiers temps, où les hommes vivoient de glan & de légumes.

Ils n'auront ni croc , ni marmite ?
 Bergers , Bergers , le Loup n'a tort .
 Que quand il n'est pas le plus fort :
 Voulez - vous qu'il vive en hermite ?

F A B L E V I I.

L'Araignée & l'Hirondelle.

O Jupiter , qui sçus de ton cerveau,
 Par un secret d'accouchement nouveau,
 Tirer (1) Pallas , jadis mon ennemie ,
 Entens ma plainte une fois en ta vie.
 (2) Progné me vient enlever les morceaux :
 Caracolant , frisant l'air & les eaux ,
 Elle me prend mes mouches à ma porte :
 Miennes je puis les dire : & mon rézeau
 En seroit plein sans ce maudit oiseau :
 Je l'ai tissé de matière assez forto.
 Ainsi , d'un discours insolent ,
 Se plaignoit l'Araignée autrefois tapissière ,
 Et qui lors étant filandière ,
 Prétendoit enlacer tout insecte volant.
 La Sœur de (3) Philomele , attentive à sa proie :
 Malgré le bestion (4) happoit mouches dans l'air ,
 Pour ses petits , pour elle , impitoyable joie ,
 Que ses enfans gloutons , d'un bec toujours ouvert ,

(1) Déesse . fille de Jupiter , qui changea Aragne en Araignée.

(2) Princesse , qui fut changée en Hirondelle.

(3) Autre Princesse , changée en Rossignol.

(4) . . . Ipsaque volantes

Ore ferunt dulcem nidis immitibus escam.

Virg. Geor. L. IV. vers. 16, 17.

On ne peut guère douter que La Fontaine n'ait eu dessein d'imiter ce dernier vers de Virgile.

D'un ton demi-formé, bégayante couvée,
Demandoient par des cris encor mal entendus.

La pauvre Aragne n'ayant plus
Que la tête & les pieds, artisans superflus,
Se vit elle-même enlevée.

L'Hirondelle en passant emporta toile & tout,
Et l'animal pendant au bout.

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde.
L'adroit, le vigilant; & le fort sont assis.
A (5) la première; & les petits
Mangent leur reste à la seconde.

(5) La mieux servie.

F A B L E V I I I.

La Perdrix & les Coqs.

Parmi de certains Coqs incivils, peu galans,
Toujours en noise & turbulens,
Une Perdrix étoit nourrie.
Son sexe & l'hospitalité,
De la part de ces Coqs, peuple à l'amour porté,
Lui faisoient espérer beaucoup d'honnêteté.
Ils feroient les honneurs de la ménagerie.
Ce peuple cependant fort souvent en furie,
Pour la dame étrangere ayant peu de respect,
Lui donnoit souvent d'horribles coups de bec.

D'abord elle en fut affligée :

Mais si-tôt qu'elle eut vu cette troupe enragée,
S'entrebattre elle-même, & se percer les flancs,
Elle se consola. Ce sont leurs mœurs, dit-elle :
Ne les accusons point; plaignons plutôt ces gens,
Jupiter sur un seul modèle

204 FABLES CHOISIES

N'a pas formé tous les esprits.
Il est des naturels de Coqs & de Perdrix.
S'il dépendoit de moi, je passerois ma vie
En plus honnête compagnie.

Le maître de ces lieux en ordonne autrement.

Il nous prend avec des (1) tonnelles,
Nous loge avec des Coqs, & nous coupe les ailes:
C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement.

(1) Filets dont on se sert pour prendre les Perdrix,
dans le temps qu'elles sont arrêtées par un Chien.

F A B L E I X.

Le Chien à qui on a coupé les oreilles.

Qu'ai-je fait pour me voir ainsi
Mutilé par mon propre maître?

Le bel état où me voici!

Devant les autres Chiens oserai-je paroître?

O rois des animaux, ou plutôt leur tyrans!

Qui vous feroit choses pareilles?

Ainsi crioit Moufflar, jeune dogue; & les gens

Peu touchés de ses cris douloureux & perçans,

Venoient de lui couper sans pitié les oreilles.

Moufflar y croyoit perdre. Il vit avec le temps.

Qu'il y gagnoit beaucoup: car étant de nature

A piller ses pareils, mainte mésaventure

L'auroit fait retourner chez lui

Avec cette partie en cent lieux altérée:

Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.

Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui,
C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à dé-
fendre,

On le munit de peur d'esclandre :
Témoin maître Moufflar armé d'un (1) gorgerin,
Du reste ayant d'oreille autant que sur sa main,
Un loup n'eût sçu par où le prendre.

(1) Quelque sens qu'on donne au mot de *Gorgerin* dans les Dictionnaires, il ne peut signifier ici qu'un gros collier hérissé de pointes de fer, qui sert à défendre le Chien contre les attaques du Loup.

F A B L E X.

Le Berger & le Roi.

Deux démons, à leur gré, partagent notre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la raison.

Jé ne vois point de cœurs qui ne leur sacrifie.

Si vous demandez leur état & leur nom,

J'appelle l'un, amour ; & l'autre, ambition.

Cette dernière étend le plus loin son empire :

Car même elle entre dans l'amour.

Jé le ferois bien voir : mais mon but est de dire

Comme un Roi fit venir un Berger à sa cour.

Le conte est du (1) bon temps, non du siècle où nous sommes.

Ce Roi vit un troupeau qui couvroit tous les champs,

Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,

Grace aux soins du Berger, de très-notables sommes.

Le Berger plut au Roi par ses soins diligens.

Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens :

Laisse-là tes moutons, viens conduire des hommes.)

Je te fais Juge souverain.

Voilà notre Berger la (2) balance à la main.

(1) Du vieux temps, qui étoit meilleur que le présent.

(2) C'est le symbole de la Justice.

Quelqu'il n'eut guère vu d'autres gens qu'un hermite,

Son troupeau, ses mâtins, le loup, & puis c'est tout,
Il avoit du bon sens : le reste vient ensuite :

Bref, il en vint fort bien à bout.

L'hermite son voisin accourut pour lui dire :

Veillai-je, n'est-ce point un songe que je vois ?

Vous favori ! vous grand ! défiez-vous des rois :

Leur faveur est glissante, on s'y trompe ; & le pire,

C'est qu'il en coûte cher : de pareilles erreurs

Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.

Vous ne connoissez pas l'attrait qui vous engage.

Je vous parle en ami. Craignez tout. L'autre rit ;

Et notre hermite poursuivit :

Voyez combien déjà la Cour vous rend peu sage.

Jé crois voir cet aveugle, à qui dans un voyage

Un serpent engourdi de froid,

Vint s'offrir sous la main : il le prit pour un fouet.

Le sien s'étoit perdu tombant de sa ceinture.

Il rendoit grace au ciel de l'heureuse aventure,

Quand un passant cria : que tenez-vous ? ô dieux !

Jetez cet animal traître & pernicieux, (dis-je :

Ce serpent. C'est un fouet. C'est un serpent, vous.

A me tant tourmenter, quel intérêt m'oblige ?

Prétendez-vous garder ce trésor ? Pourquoi non ?

Mon fouet étoit usé, j'en retrouve un fort bon :

Vous n'en parlez que par envie.

L'aveugle enfin ne le crut pas,

Il en perdit bien-tôt la vie :

L'animal dégoûdi piqua son homme au bras.

Quant à vous, j'ose vous prédire

Qu'il vous arrivera quelque chose de pire.

Eh ? que me sçauroit-il arriver que la mort ?

Mille dégoûts viendront, dit le prophète hermite.

Il en vint en effet : l'hermite n'eut pas tort.

Mainte (3) peste de cour fit tant par maint ressort,

(3) Les envieux & médifans.

Que la candeur du Juge, ainsi que son mérite,
Furent suspects au prince. On cabale, on suscite
Accusateurs & gens (4) grevés par ses arrêts.
De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais.
Le prince vouloit voir ses richesses immenses,
Il ne trouva par-tout que médiocrité,
Louanges du désert & de la pauvreté :

C'étoit-là ses magnificences.

Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix :
Un grand coffre en est plein, fermé de dix Serrures,
Lui-même ouvrit ce coffre, & rendit bien surpris :

Tous les machineurs d'impostures.

Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,

L'habit d'un gardeur de troupeaux,

Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,

Et, je pense, aussi sa musette.

Doux trésors ! ce dit-il, chers gages, qui jamais

N'attirâtes sur vous l'envie & le mensonge,

Je vous reprens : sortons de ces riches palais,

Comme l'on sortiroit d'un songe.

Sire, pardonnez-moi cette exclamation.

J'avois prévu ma chute en montant sur le falte.

Je m'y suis trop complû : mais qui n'a dans la tête

Un petit grain d'ambition ?

(4) Opprimés, condamnés injustement par ses Décisions.

F A B L E X I.

*Les Poissons & le Berger qui joue
de la flute.*

Tircis, qui pour la seule Annette
Faisoit résonner les accords
D'une voix & d'une musette
Capables de toucher les morts,

Chantoit un jour le long des bords
 D'une onde arrosant des prairies,
 Dont Zéphire habitoit les campagnes fleuries.
 Annette cependant à la ligne pêchoit :

Mais nul poisson ne s'approchoit.

La Bergere perdoit ses peines.

Le Berger qui, par ses chansons,

Eût attiré des inhumaines,

Crut, & crut mal, attirer des poissons.

Il leur chanta ceci : citoyens de cette onde,

Laissez votre (1) nayade en sa grotte profonde ;

Venez voir un objet mille fois plus charmant.

Ne craignez point d'entrer aux prisons de la belle ;

Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle :

Vous ferez traités doucement ;

On n'en veut point à votre vie.

Un vivier vous attend, plus clair que fin cristal.

Et quand à quelques-uns l'appât seroit fatal,

Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie.

Ce discours éloquent ne fit pas grand effet :

L'auditoire étoit sourd aussi-bien que muet.

Tircis eut beau prêcher : ces paroles miellées,

S'en étant au vent envolées,

Il tendit un long rets. Voilà les poissons pris :

Voilà les poissons mis aux pieds de la Bergere.

O vous ! pasteurs d'humains & non pas de brebis ;

Rois, qui croyez gagner par raison les esprits

D'une multitude étrangère,

Ce n'est jamais par-là que l'on en vient à bout ;

Il y faut une autre manière :

Servez-vous de vos rets, la puissance fait tout.

(1) Espèce de Nymphe qui séjourne dans les eaux, selon les Poètes.

F A B L E X I I.

Les deux Perroquets, le Roi & son Fils.

Deux Perroquets, l'un pere & l'autre fils,
Du rôl d'un roi faisoient leur ordinaire.
Deux demi-dieux, l'un fils & l'autre pere,
De ces oiseaux faisoient leurs favoris.
L'âge lioit une amitié sincere
Entre ces gens. Les deux peres s'aimoient :
Les deux enfans, malgré leur cœur frivole,
L'un avec l'autre aussi s'accoutumoient ;
Nourris ensemble & compagnons d'école.
C'étoit beaucoup d'honneur au jeune Perroquet,
Car l'Enfant étoit prince, & son Pere monarque.
Par le tempérament que lui donna la (1) Parque,
Il aimoit les oiseaux. Un moineau fort coquet,
Et le plus amoureux de toute la province,
Faisoit aussi sa part des délices du prince.
Ces deux rivaux un jour ensemble se jouans,
Comme il arrive aux jeunes gens,
Le jeu devint une querelle.
Le passereau, peu circonspect,
S'attira de tels coups de bec,
Que demi-mort & trainant l'aile,
On crut-qu'il n'en pourroit guérir.
Le prince indigné fit mourir
Son Perroquet. Le bruit en vint au pere.
L'infortuné vieillard crie & se défespere ;

(1) Qui, au dire des Poëtes, préside à la naissance des hommes, & détermine leurs inclinations durant tout le cours de leur vie.

Le tout en vain : les cris sont superflus :
 L'oiseau parleur est déjà dans la barque :
 Pour dire mieux, l'oiseau ne parlant plus,
 Fait qu'en fureur sur le fils du monarque,
 Son pere s'en va fondre & lui crève les yeux.
 Il se sauve aussi-tôt, & choisit pour asile
 Le haut d'un pin. Là, dans le sein des dieux,
 Il goûte sa vengeance en lieu sûr & tranquille :
 Le roi lui-même y court, & dit pour l'attirer :
 Ami, reviens chez moi : que nous sert de pleurer ?
 Haine, vengeance & deuil, laissons tout à la porte.
 Je suis contraint de déclarer,
 Encor que ma douleur soit forte,
 Que le tort vient de nous : mon fils fut l'agresseur.
 Mon fils ! non : c'est le sort qui du coup est l'auteur.
 La parque avoit écrit de tout temps en son livre,
 Que l'un de nos enfans devoit cesser de vivre,
 L'autre de voir, par ce malheur,
 Consolons-nous tous deux, & reviens dans ta cage.

Le Perroquet dit : sire Roi,
 Crois-tu qu'après un tel outrage
 Je me doive fier à toi ?
 Tu m'allegues le sort : prétens-tu par ta foi
 Me leurrer de l'appât d'un profane langage ?
 Mais que la Providence, ou bien que le destin
 Règle les affaires du monde,
 Il est écrit (2) là-haut qu'au faite de ce pin,
 Ou dans quelque forêt profonde,
 J'acheverai mes jours loin du fatal objet
 Qui doit t'être un juste sujet
 De haine & de fureur. Je sçais que la vengeance
 Est un (3) morceau de roi, car vous vivez en dieux.
 Tu veux oublier cette offense :
 Je le crois : cependant, il me faut, pour le mieux,
 Eviter ta main & tes yeux.

(1) Dans le Ciel.

(2) Comme pour les dieux qui se sont réservés la vengeance.

Sire roi, mon ami, va t'en, tu perds ta peine,
Ne me parle point de retour :
L'absence est aussi-bien un remède à la haine,
Qu'un appareil contre l'amour.

F A B L E XIII.

La Lionne & l'Ours.

Mere Lionne avoit perdu son (1) fan :
Un chasseur l'avoit pris. La pauvre infortunée
Pouffoit un tel rugissement,
Que toute la forêt étoit importunée.
La nuit, ni son obscurité,
Son silence & ses autres charmes,
De la Reine des bois n'arrêtoit les vacarmes.
Nul animal n'étoit du sommeil visité.
L'Ours enfin lui dit : ma commere,
Un mot sans plus : tous les enfans
Qui sont passés entre vos dents,
N'avoient-ils ni pere ni mere ?
Ils en avoient. S'il est ainsi,
Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues,
Si tant de meres se sont tues,
Que ne vous taisez-vous aussi ?
Moi me taire ? moi malheureuse !
Ah ! j'ai perdu mon-fils ! il me faudra traîner
Une vieilleffe douloureuse.
Dites-moi, qui vous force à vous y condamner ?
Hélas ! c'est le destin qui me hait. Ces paroles
Ont été de tous temps en la bouche de tous.

Misérables humains, ceci s'adresse à vous.
Je n'entens résonner que des plaintes frivoles.

(1) Son Petit,

Quiconque, en pareil cas, se croit hâï des cieux,
Qu'il confidere (2) Hécube, il rendra grace aux dieux.

(1) Femme du Roi Priam, reduite en esclavage après avoir vu mettre à mort son mari, & la plupart de ses enfans, &c.

F A B L E X I V.

Les deux Avanturiers & le Talisman.

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.
Je n'en veux pour témoin, qu'Hercule & ses travaux.

Ce dieu n'a guère de rivaux :

J'en vois peu dans la fable, encor moins dans l'histoire.

En voici pourtant un, que de vieux (1) Talismans
Firent chercher fortune au pays des (2) romans.

Il voyageoit de compagnie :

Son camarade & lui trouverent un poteau,

Ayant au haut cet écriteau :

Seigneur Avanturier, s'il te prend quelque envie

De voir ce que n'a vû nul (3) Chevalier errant,

Tu n'as qu'à passer ce torrent,

(1) Certaines figures gravées ou taillées sur quelque pierre ou métal avec plusieurs vaines observations sur les caractères & les dispositions des corps célestes : auxquelles figures les Charlatans attribuent des vertus merveilleuses.

(2) Histoire de pure invention, dont la plupart sont composées de faits arrivés dans des lieux tout aussi chimeriques que ces faits. Telle est l'aventure qui fait le sujet de cette Fable.

(3) Qui court de contrée en contrée pour chercher les Aventures.

Puis prenant dans tes bras un éléphant de pierre ,

Que toi verras couché par terre ,

Le porter d'une haleine au sommet de ce mont

Qui menace les cieux de son superbe front.

L'un des deux Chevaliers (4) saigna du nez. Si l'onde

Est rapide autant que profonde ,

Dit-il , & supposé qu'on la puisse passer ,

Pourquoi de l'éléphant s'aller embarrasser ?

Quelle ridicule entreprise !

Le sage l'aura fait par tel art & de guise ,

Qu'on le pourra peut-être porter quatre pas :

Mais jusqu'au haut du mont , d'une haleine , il n'est pas

Au pouvoir d'un mortel , à moins que la figure

Ne soit d'un éléphant nain , pignée , avorton ,

Propre à mettre au bout d'un bâton : .

Auquel cas , où l'honneur d'une telle aventure ?

On nous veut attraper dedans cette écriture :

Ce sera quelque énigme à tromper un enfant.

C'est pourquoi je vous laisse avec votre éléphant.

Le Raïsonneur parti , l'Avanturier se lance ,

Les yeux clos , à travers cette eau.

Ni profondeur ni violence

Ne purent l'arrêter ; & selon l'écriteau ,

Il vit son éléphant couché sur l'autre rive.

Il le prend , il l'emporte , au haut du mont arrive ,

Rencontre une esplanade , & puis une cité.

Un cri par l'éléphant est aussi-tôt jetté.

Le peuple aussi-tôt fort en armes.

Tout autre Avanturier , au bruit de ces alarmes ,

Auroit fui. Celui-ci , loin de tourner le dos ,

Veut vendre au moins sa vie , & mourir en héros ,

Il fut étonné de voir cette cohorte ,

Le proclamer monarque au-lieu de son roi mort.

Il ne se fit prier que de la bonne sorte ,

Encor que le fardeau fût , dit-il , un peu fort ,

(4) Fut rebuté d'une telle entreprise.

(5) Sixte en disoit. autant quand on le fit saint père,
 (Seroit-ce bien une misère
 Que d'être pape, ou d'être roi?)
 On reconnut bien-tôt son peu de bonne foi.

Fortune aveugle suit aveugle hardiesse.
 Le sage quelquefois fait bien d'exécuter,
 Avant que de donner le temps à la sagesse
 D'envisager le fait, & sans la consulter.

(5). Cinquième du nom, quand il fut élu Pape.

FABLE XV.

Les Lapins.

DISCOURS

A MR. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULT.

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte
 L'homme agit, & qu'il se comporte
 En mille occasions comme les animaux :
 Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
 Que ses sujets ; & la nature
 A mis dans chaque créature
 Quelque grain d'une masse où puisent les (1) esprits,
 J'entens les esprits corps, & pétris de matière.
 Je vais prouver ce que je dis.

A l'heure de l'affut, soit (2) lorsque la lumière

(1) Qui sont dans le sang.

(2) Un peu avant la nuit.

Précipite ses traits dans l'humide séjour,
 Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
 Et que n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour,
 Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe;
 Et, nouveau Jupiter, du haut de cet olympe,

Je foudroie à discrétion

Un Lapin qui n'y pensoit guères.

Je vois fuir aussi - tôt toute la nation

Des Lapins, qui sur la bruyère,

L'œil éveillé, l'oreille au guet,

S'égayoit, & de thim parfumoit leur banquet.

Le bruit du coup fait que la bande

S'en va chercher sa sûreté

Dans la fouteraine cité :

Mais le danger s'oublie ; & cette peur si grande

S'évanouit bientôt. Je revois les Lapins

Plus gais qu'auparavant revenir sous mes mains.

Ne reconnoît-on pas en cela les humains ?

Dispersés par quelque orage,

A peine ils touchent le port,

Qu'ils vont hazarder encor

Même vent, même naufrage.

Vrais Lapins, on les revoit

Sous les mains de la fortune.

Joignons à cet exemple une chose commune.

Quand des chiens étrangers passent par quelque
 endroit

Qui n'est pas de leur détroit,

Je laisse à penser quelle fête !

Les chiens du lieu n'ayant en tête

Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents

Vous accompagnent ces passans

Jusqu'aux confins du territoire.

Un intérêt de biens, de grandeur, & de gloire,

Aux gouverneurs d'Etats, à certains courtisans,

II. Partie.

O

A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.

On nous voit tous, pour l'ordinaire,

Piller le survenant, nous jeter sur sa peau.

La coquette & l'auteur sont de ce caractère :

Malheur à l'écrivain nouveau !

Le moins de gens qu'on peut à l'entour du (3) gâteau,

C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.

Cent exemples pourroient appuyer mon discours.

Mais les ouvrages les plus courts

Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guide

Tous les maîtres de l'art, & tiens qu'il faut laisser

Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser :

Ainsi ce discours doit cesser.

Vous, qui m'avez donné ce qu'il a de solide,

Et dont la modestie égale la grandeur,

Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur

La louange la plus permise,

La plus juste, & la mieux acquise ;

Vous enfin, dont à peine ai-je encore obtenu

Que votre nom reçût ici quelques hommages,

Du temps & des censeurs défendant mes ouvrages,

Comme un nom qui des ans & des peuples connu,

Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde

Qu'aucun climat de l'univers ;

Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde,

Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.

(3) Un bien qui est à partager entre plusieurs.



F A B L E X V I.

*Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre
& le fils de Roi.*

Quatre (1) chercheurs de nouveaux
mondes,

Presque nuds, échappés à la fureur des ondes,
Un Trafiquant, un Noble, un (2) Pâtre, un Fils
de Roi,

Réduits au sort de (3) Belisaire,
Demandoient aux passans de quoi
Pouvoir soulager leur misère.

De raconter quel sort les avoit assemblés,
Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés,
C'est un récit de longue haleine.

Ils s'affirent enfin au bord d'une fontaine.
Là, le conseil se tint entre les pauvres gens.
Le Prince s'étendit sur le malheur des grands.
Le Pâtre fut d'avis, qu'éloignant la pensée

De leur aventure passée,

Chacun fit de son mieux, & s'appliquât au soin
De pourvoir au commun besoin.

La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme ?
Travaillons : c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome.
Un Pâtre ainsi parler ! ainsi parler ? croit-on
Que le ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
De l'esprit & de la raison ;

(1) Engagés dans de longs voyages par mer.

(2) Un Païsan qui mène paître les Bestiaux.

(3) Belisaire étoit un grand Capitaine, qui ayant commandé les Armées de l'Empereur Justinien, & perdu les bonnes grâces de son maître, tomba dans un tel point de misère, qu'il demandoit l'aumône sur les grands chemins.

Et que de tout berger comme de tout mouton ,
Les connoissances soient bornées ?

L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
Par les trois échoués au bord de l'Amérique.
L'un, c'étoit le Marchand, sçavoit l'Arithmétique.
A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.

J'enseignerai la politique,
Reprit le Fils de Roi. Le Noble poursuivit,
Moi, je sçai le (4) blason, j'en veux tenir école;
Comme si devers l'Inde on eût eu dans l'esprit
La fotte vanité de ce jargon frivole.

Le Pâtre dit: amis, vous parlez bien: mais quoi?
Le mois a trente jours, jusqu'à cette échéance

-Jeûnerons-nous par votre foi?

Vous me donnez une espérance

Belle, mais éloignée; & cependant j'ai faim.

Qui pourvoira de nous au dîner de demain?

Ou plutôt, sur quelle assurance

Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui?

Avant tout autre c'est celui

Dont il s'agit: votre science

Est courte là-dessus: ma main y suppléera.

A ces mots, le Pâtre s'en va

Dans un bois: il y fit des fagots, dont la vente,

Pendant cette journée & pendant la suivante,

Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fit tant,

Qu'ils allassent là-bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure,

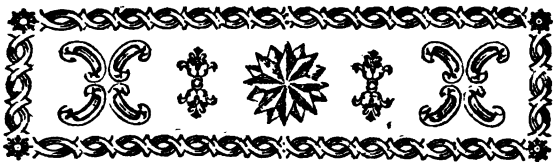
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours;

Et grace aux dons de la nature,

La main est le plus sûr & le plus prompt secours.

(4) La Science des Armoiries.

Fin du dixième Livre.



L I V R E O N Z I E M E.

FABLE PREMIERE.

Le Lion.

(1) **S**ULTAN Léopard autrefois

Eut, ce dit-on, par mainte (2) aubaine

Force bœufs dans ses prés, force cerfs dans ses bois,

Force moutons parmi la plaine.

Il nâquit un Lion dans la forêt prochaine.

Après les complimens & d'une & d'autre part,

Comme entre les grands il se pratique,

Le sultan fit venir son (3) visir le renard,

Vieux routier & bon politique.

Tu crains, ce lui dit-il, (4) Lionceau mon voisin:

Son pere est mort, que peut-il faire?

Plains plutôt le pauvre orphelin.

Il a chez lui plus d'une affaire,

(1) Riche & puissant Seigneur.

(2) Confiscation, certain droit de Seigneur,

(3) Ministre d'un grand Prince d'Orient, tel que le Turc, le Persan, le Grand Mogol.

(4) Jeune Lion.

Et devra beaucoup au destin,
 S'il garde ce qu'il a sans tenter de conquête.
 Le renard dit, branlant la tête,
 Tels orphelins, seigneur, ne me font point pitié;
 Il faut de celui-ci conserver l'amitié,
 Ou s'efforcer de le détruire,
 Avant que la griffe & la dent
 Lui soit crue, & qu'il soit en état de nous nuire:
 N'y perdez pas un seul moment.
 J'ai fait son horoscope : il croîtra pour la guerre.
 Ce sera le meilleur Lion,
 Pour ses amis, qui soit sur terre;
 Tachez donc d'en être, sinon
 Tâchez de l'affoiblir. La harangue fut vaine.
 Le sultan dormoit lors; & dedans son domaine
 Chacun dormoit aussi, bêtes, gens : tant qu'enfin
 Le Lionceau devient vrai Lion. Le (5) tocsin
 Sonne aussi-tôt sur lui : l'alarme se promène
 De toutes parts, & le visir
 Consulté là-dessus, dit avec un soupir :
 Pourquoi l'irritez-vous ? la chose est sans remède.
 En vain nous appelons mille gens à notre aide.
 Plus ils sont, plus ils coûtent, & je ne les tiens bons
 Qu'à manger leur part des moutons.
 Apaisez le Lion : seul il passe en puissance
 Ce monde d'alliés vivant sur notre bien.
 Le Lion en a trois qui ne lui coûtent rien,
 Son courage, sa force, avec sa vigilance.
 Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton ;
 S'il n'en est pas content, jetez-en davantage :
 Joignez-y quelque bœuf : choisissez, pour ce don,
 Tout le plus gras du pâturage :
 Sauvez le reste ainsi. Ce conseil ne plut pas :
 Il en prit mal ; & force états
 Voisins du sultan en pâtirent :
 Nul n'y gagna, tous y perdirent.

(5) Cloche qu'on frappe à coups pressés, pour avertir le peuple de prendre les armes à l'approche de l'ennemi.

Quoi que fit ce monde ennemi,
Celui qu'ils craignoient fut le maître.

Proposez-vous d'avoir le Lion pour ami,
Si vous voulez le laisser croître.

F A B L E I I.

*Les Dieux voulant instruire un fils
de Jupiter.*

POUR MONSIEUR

(1) LE DUC DU MAINE.

Jupiter eut un fils, qui se sentant du lieu
Dont il tiroit son origine,
Avoit l'âme toute divine.

(2) L'enfance n'aime rien : celle du jeune Dieu
Faisoit sa principale affaire
Des doux soins d'aimer & de plaie.
En lui, l'amour & la raison.

Devancèrent le temps, dont les ailes légères
N'amènent que trop tôt, hélas ! chaque saison.

(3) Flore aux regards rians, aux charmantes manières,
Toucha d'abord le cœur du jeune (4) Olympien,
Ce que la passion peut inspirer d'adresse,
Sentimens délicats & remplis de tendresse,
Pleurs, soupirs, tout en fut : bref, il n'oublia rien.

(1) Fils légitimé de Louis XIV. Roi de France.

(2) Les enfans ne s'attachent à rien pour l'ordinaire.

(3) Déesse des fleurs, jeune & brillante.

(4) Parce que Jupiter est maître des Cieux ou de l'Olympe.

Le fils de Jupiter devoit, par sa naissance,
Avoir un autre esprit, & d'autres dons des cieux,
Que les enfans des autres Dieux.
Il sembloit qu'il n'agit que par (5) réminiscence,
Et qu'il eût autrefois fait le métier d'amant,
Tant il le fit parfaitement.

Jupiter cependant voulut le faire instruire.
Il assembla les Dieux, & dit : j'ai sçu conduire
Scul & sans compagnon jusqu'ici l'univers :

Mais il est des emplois divers

Qu'aux nouveaux Dieux je distribue.

Sur cet enfant chéri j'ai donc jetté la vue.
C'est mon sang ; tout est plein déjà de ses autels.
Afin de mériter le rang des immortels,
Il faut qu'il sçache tout. Le Maître du tonnerre
Eut à peine achevé, que chacun applaudit.
Pour sçavoir tout, l'enfant n'avoit que trop d'esprit.

Je veux, dit le (6) dieu de la guerre,

Lui montrer moi-même cet art

Par qui maints héros ont eu part

Aux honneurs de l'Olympe, & grossi cet empire.

Je serai son maître de lyre,

Dit le blond & docte Apollon.

Et moi, reprit Hercule à la peau de lion,

Son maître à surmonter les vices,

A dompter les transports, monstres empoisonneurs ;
Comme hydres renaissans sans cesse dans les cœurs.

Ennemi des molles délices,

Il apprendra de moi les sentiers peu battus

Qui mènent aux honneurs sur les pas des vertus.

Quand ce vint au (7) Dieu de Cythere,

Il dit qu'il lui montreroit tout.

L'Amour avoit raison ; de quoi ne vient à bout

L'esprit joint au désir de plaire ?

(5) Le souvenir du passé, selon les principes de Platon,
qui supposoit que les ames avoient existé long-tems
avant que de venir animer nos corps sur la terre.

(6) Mars.

(7) L'Amour.

F A B L E I I I.

Le Fermier, le Chien, & le Renard.

Le Loup & le Renard sont d'étranges voisins :
Je ne bâtirai point autour de leur demeure.

Ce dernier guettoit à tout heure
Les poules d'un fermier : & quoique des plus fins,
Il n'avoit pû donner atteinte à la volaille.
D'une part l'appétit, de l'autre le danger,
N'étoient pas au compere un embarras léger.

Hé quoi, dit-il, cette canaille,
Se moque impunément de moi ?

Je vais, je viens, je me travaille,
J'imagine cent tours : le rustre, en paix chez soi,
Vous fait argent de tout, convertit en monnoie,
Ses chapons, sa poulaille : il en a même au croc :
Et moi, maître passé, quand j'attrape un vieux coq,

Je suis au comble de la joie !

Pourquoi fire Jupin m'a-t-il donc appelé
Au métier de Renard ? Je jure les puissances
De l'olympé & du styx, il en sera parlé.

Roulant en son cœur les vengeances,

Il choisit une nuit libérale en (1) payots.

Chacun étoit plongé dans un profond repos :

Le maître du logis, les valets, le chien même,
Poules, poulets, chapons, tout dormoit. Le Fermier

Laisant ouvert son poulailler,

Commit une sottise extrême.

(1) Les Payots assoupissent & sont dormis.

Le voleur tourne tant, qu'il entre au lieu guetté;
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité.

Les marques de sa cruauté,

Parurent avec (2) l'aube : on vit un étalage
De corps sanglans, & de carnage.

Peu s'en fallut que le soleil

Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide.

Tel, & d'un spectacle pareil

Apollon irrité contre le fier (3) Atreïde,

Joncha son camp de morts : on vit presque détruit

(4) L'ost des Grecs ; & ce fut l'ouvrage d'une nuit.

Tel encore autour de sa tente,

(5) Ajax à l'ame impatiente,

De moutons & de boucs fit un vaste débris,

Croyant tuer en eux son concurrent (6) Ulysse,

Et les auteurs de l'injustice

Par qui l'autre emporta le prix.

Le Renard, autre Ajax, aux volailles funeste,

Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.

Le maître ne trouva de recours qu'à crier

Contre ses gens, son chien : c'est l'ordinaire usage.

Ah ! maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,

Que n'avertissois-tu dès l'abord du carnage ?

Que ne l'évitiez-vous ? c'eût été plutôt fait.

Si vous, Maître & Fermier, à qui touche le fait,

Dormez sans avoir soin que la porte soit close,

Voulez-vous que moi, chien, qui n'ai rien à la chose,

Sans aucun intérêt je perde le repos ?

Ce chien parloit très-à-propos :

Son raisonnement pouvoit être

Fort bon dans la bouche d'un maître,

(2) Au point du jour.

(3) Agamemnon, fils d'Atreïde.

(4) Le Camp des Grecs, vieux mot.

(5) Prince Grec, qui se distingua par une valeur extraordinaire au siège de Troie.

(6) Autre Prince Grec, qui entra en débat contre Ajax pour les Armes d'Achille.

Mais n'étant que d'un simple chien,
On trouva qu'il ne valoit rien :
On vous sangla le pauvre drille.

Toi donc, qui que tu sois, ô perc de famille,
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur)
T'attendre aux yeux d'autrui, quand tu dors, c'est
erreur.

Couche-toi le dernier, & vois fermer ta porte.
Que si quelque affaire t'importe,
Ne la fais point par (7) procureur.

(7) Par le moyen d'une autre personne.

F A B L E I V.

Le Songe d'un Habitant du Mogol.

Jadis certain (1) Mogol vit en songe un (2) visir,
Aux champs (3) Elysiens possesseur d'un plaisir
Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée :
Le même songeur vit en une autre contrée

Un hermite entouré de feux,
Qui touchoit de pitié même les malheureux.
Le cas parut étrange, & contre l'ordinaire.
(4) Minos en ces deux morts sembloit s'être mépris,
Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris.
Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,
Il se fit expliquer l'affaire.
L'interprète lui dit : ne vous étonnez point,
Votre songe a du sens ; & si j'ai sur ce point

(1) Habitant d'un Royaume des Indes, ainsi nommé.

(2) Un grand Ministre.

(3) Séjour des bienheureux aux Enfers.

(4) Le grand Juge des morts.

Acquis tant soit peu d'habitude,
 C'est un avis des dieux. Pendant l'humain séjour
 Ce vifir quelquefois cherchoit la (5) solitude;
 Cet hermite aux vifirs alloit faire sa (6) cour.

Si j'osois ajoûter au mot de l'interprète,
 J'inspirerois ici l'amour de la retraite;
 Elle offre à ses amans des biens sans embarras,
 Biens purs, présens du ciel, qui naissent sous les pas.
 Solitude où je trouve une douceur secrete,
 Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
 Loin du monde & du bruit goûter l'ombre & le frais?
 O qui m'arrêtera sous vos sombres asyles!
 Quand pourront les neuf sœurs, loin des cours &
 des villes

M'occuper tout entier, & m'apprendre des dieux
 Les divers mouvemens inconnus à nos yeux,
 Les noms & les vertus de ces clartés errantes,
 Par qui sont nos destins & nos mœurs différentes?
 Que si je ne suis né pour de si grands projets,
 Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets!
 Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie!
 La parque à filets d'or n'ourdira point ma vie;
 Je ne dormirai point sous de riches lambris:
 Mais voit-on que le somme en perde de son prix?
 En est-il moins profond, & moins plein de délices?
 Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
 Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
 J'aurai vécu sans soins, & mourrai sans remords.

(5) Se retiroit en particulier pour penser à son salut.

(6) Quittoit la solitude par ambition.



F A B L E V.

Le Lion, le Singe, & les deux Anes.

Le Lion, pour bien gouverner,
 Voulant apprendre la morale,
 Se fit, un beau jour, amener
 Le Singe (1) maître ès arts chez la gent animale.
 La première leçon que donna le régent,
 Fut celle-ci : grand roi, pour régner sagement,
 Il faut que tout prince préfère
 Le zèle de l'état à certain mouvement,
 Qu'on appelle communément.
 Amour-propre ; car c'est le pere,
 C'est l'auteur de tous les défauts,
 Que l'on remarque aux animaux.
 Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte,
 Ce n'est pas chose si petite,
 Qu'on en vienne à bout dans un jour :
 C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour.
 Par là votre personne auguste
 N'admettra jamais rien en soi
 De ridicule ni d'injuste.
 Donne-moi, repartit le roi,
 Des exemples de l'un & de l'autre.
 Toute espece, dit le docteur,
 (Et je commence par la nôtre)
 Toute profession s'estime dans son cœur,
 Traite les autres d'ignorantes,
 Les qualifie impertinentes,
 Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.
 L'amour-propre, au rebours, fait qu'au degré suprême
 On porte ses pareils ; car c'est un bon moyen
 De s'élever aussi soi-même.

(1) Docteur, qui est ou doit être capable d'enseigner les autres.

La lune au fond d'un puits.: (3) l'orbiculaire image

Lui parut un ample fromage.

Deux seaux alternativement

Puisoient le liquide élément.

Notre Renard, pressé par une faim (4) canine,

S'accommode en celui qu'au haut de la machine

L'autre seau tenoit suspendu.

Voilà l'animal descendu,

Tiré d'erreur, mais fort en peine,

Et voyant sa perte prochaine :

Car comment remonter, si quelque autre affamé,

De la même image charmé,

Et succédant à sa misère

Par le même chemin ne le tiroit d'affaire ?

Deux jours s'étoient passés sans qu'aucun vint au puits :

Le temps qui toujours marche, avoit, pendant deux
nuits,

Echancré, selon l'ordinaire,

(5) De l'astre au fond d'argent la face circulaire.

Sire Renard étoit désespéré.

Compere Loup, le gosier altéré,

Passé par-là : l'autre dit : camarade,

Je vous veux régaler ; voyez-vous cet objet ?

C'est un fromage exquis. Le dieu (6) Faune l'a fait ;

La vache lo donna le lait.

Jupiter, s'il étoit malade,

Reprendroit l'appétit en tâtant d'un tel mets,

J'en ai mangé cette échancrure,

Le reste vous sera suffisante pâture.

Descendez dans un seau que j'ai là mis exprès.

Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajustât l'histoire,

Le Loup fut un sot de le croire.

(3) La forme ronde de la Lune dans l'eau.

(4) Très-grande faim, à laquelle sont sujets les chiens, & bien d'autres animaux.

(5) Vers très-figuré, qui signifie que la Lune commençant à décroître, ne paroïssoit plus ronde.

(6) Dieu des Troupeaux.

Il descend , & son poids emportant l'autre part,
Réguinte en haut maître Renard.

Ne nous en moquons point : nous nous laissons
séduire

Sur aussi peu de fondement :

Et chacun croit fort aisément

Ce qu'il craint & ce qu'il désire.

F A B L E V I I.

Le Paysan du Danube.

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon ; mais il n'est pas nouveau.

Jadis, l'erreur du (1) fourreau
Me servit à prouver le discours que j'avance.

J'ai, pour le fonder à présent,
Le bon (2) Socrate, Esope ; & certain Payfan
Des rives du (3) Danube , homme dont (4).

Marc - Aurele

Nous fait un portrait fort fidele.

On connoît les premiers : quant à l'autre, voici

Le personnage en racourci.

Son menton nourrissoit une barbe touffue ;

Toute sa personne velue

Représentoit un ours , mais un ours mal léché.

Sous un sourcil épais il avoit l'œil caché ,

Le regard de travers , nez tortu , grosse lèvre ;

Portoit (5) sayon de poil de chèvre ,

(1) Qui charmé de l'air douxereux du Chat , fut sur le point de s'aller livrer entre ses pattes. *Liv. VI. Fab. 5.*

(2) Le plus sage des Philosophes , & le plus moral , mais d'un extérieur à peu près aussi disgracié que celui qu'on donne communément à Esope.

(3) Grand fleuve d'Allemagne.

(4) Sage Empereur Romain du second siècle.

(5) Sorte d'habit grossier.

Et ceinture de joncs marins.

Cet homme, ainsi bâti, fut député des villes
Que lave le Danube ; il n'étoit point d'asiles

Où l'avarice des Romains

Ne pénétrât alors, & ne portât les mains.

Le député vint donc, & fit cette harangue :

Romains, & vous, Sénat assis pour m'écouter,

Je supplie, avant tout, les dieux de m'assister :

Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,

Que je ne dise rien qui doive être repris.

Sans leur aide il ne peut entrer dans les esprits,

Que tout mal & toute injustice :

Faute d'y recourir on viole leurs loix.

Témoin nous que punit la romaine avarice,

Rome est, par nos (6) forfaits, plus que par ses
exploits,

L'instrument de notre supplice.

Craignez, Romains, craignez que le Ciel quelque jour

Ne transporte chez vous les pleurs & la misère,

Et mettant en nos mains, par un juste retour,

Les armes dont se sert sa vengeance sévère,

Il ne vous fasse, en sa colere,

Nos esclaves à votre tour.

Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? qu'on me dise

En quoi vous valez mieux que cent peuples divers ?

Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers ?

Pourquoi venir troubler une innocente vie ?

Nous cultivions en paix d'heureux champs, & nos mains

Etoient propres aux arts, ainsi qu'au labourage :

Qu'avez-vous appris aux (7) Germains ?

Ils ont l'adresse & le courage :

S'ils avoient eu l'avidité,

Comme vous, & la violence,

Peut-être, en votre place, ils auroient la puissance,

Et sçauroient en user sans inhumanité.

(6) Le mal que nous avons fait aux autres, est puni
par celui qu'ils nous font.

(7) Les Allemands.

Celle que vos (8) Préteurs ont sur nous exercée,
N'entre qu'à peine en la pensée.

La majesté de vos autels,

Elle-même en est offensée :

Car sçachez que les immortels

Ont les regards sur nous. Graces à vos exemples,

Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,

De mépris d'eux, & de leurs temples,

D'avarice qui va jusques à la fureur.

Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :

La terre & le travail de l'homme

Font ; pour les affouvir, des efforts superflus.

Retirez-les : on ne veut plus

Cultiver pour eux les campagnes.

Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes ;

Nous laissons nos cheres compagnes :

Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,

Découragés de mettre au jour des malheureux,

Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.

Quant à nos enfans déjà nés,

Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :

Vos préteurs, au malheur, nous font joindre le crime,

Retirez-les, ils ne nous apprendront

Que la molesse, & que le vice.

Les Germains comme eux deviendront

Gens de rapine & d'avarice :

C'est tout ce que j'ai vû dans Rome à mon abord.

N'a-t-on point de présent à faire ?

Point de pourpre à donner ? c'est envain qu'on espère

Quelque refuge aux loix : encor leur ministere

A-t-il mille longueurs. Ce discours, un peu fort,

Doit commencer à vous déplaire.

Je finis. Punissez de mort

Une plainte un peu trop sincere.

A ces mots, il se couche, & chacun étonné,

Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence

(8) Gouverneurs Romains en Allemagne.

Du Sauvage ainsi prosterné.

On le créa (9) Patrice ; & ce fut la vengeance -
Qu'on crut qu'un tel discours méritoit. On choisit

D'autres prêteurs : & par écrit
Le sénat demanda ce qu'avoit dit cet homme ,
Pour servir de modele aux parleurs à venir.

On ne sçut pas long - tems à Rome
Cette éloquence entretenir.

(9) Sénateur.

F A B L E V I I I.

Le Vieillard & les trois jeunes Hommes.

U n (1) Octogénaire plantoit.
Passe encor de bâtir ; mais planter à cet âge !
Disoient trois (2) Jouvenceaux enfans du voisinage ,
Assurément il radotoit.

Car , au nom des dieux , je vous prie ,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?
Autant qu'un (3) patriarche il vous faudroit vieillir.

A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées.

Quittez le long espoir & les vastes pensées :
Tout cela ne convient qu'à nous.

(1) Un homme de quatre-vingts ans.

(2) Par le titre de cette Fable , La Fontaine fait entendre à tous ses Lecteurs ce que c'est que *Jouvenceaux*, terme , qui bien qu'exclu du stile sublime , est d'ailleurs assez connu & fort bon François.

(3) Tels que ceux dont il est parlé dans l'Histoire Sainte.

Il ne convient pas à vous-mêmes,
 Repartit le Vieillard. Tout établissement
 Vient tard & dure peu. La main des parques blêmes
 De vos jours & des miens se joue également.
 Nos termes sont pareils par leur courte durée.
 Qui de nous (4) des clartés de la voute azurée
 Doit jouir le dernier ? est-il aucun moment
 Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?
 Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :

Hé bien, défendez-vous au sage
 De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
 Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :
 J'en puis jouir demain, & quelques jours encore :

Je puis enfin compter l'Aurore
 Plus d'une fois sur vos tombeaux.

Le Vieillard eut raison : l'un des trois Jouvenceaux
 Se noya dès le port allant à (5) l'Amérique.
 L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
 Dans les emplois de Mars servant la République,
 Par un coup imprévu vit ses jours emportés.

Le troisième tomba d'un arbre

Que lui-même il voulut enter ;
 Et, pleurés du Vieillard, il grava sur leur marbre
 Ce que je viens de raconter.

(4) C'est-à-dire, doit être le dernier à jouir de la vie.

(5) Une des quatre parties du monde.

F A B L E I X.

Les Souris & le Chat-huant.

Il ne faut jamais dire aux gens,
 Ecoutez un bon mot, oyez une merveille.
 Sçavez-vous si les écoutans
 En feront une estime à la vôtre pareille ?

Voici pourtant un cas qui peut être excepté ;
 Je le maintiens prodige , & tel que d'une fable
 Il a l'air & les traits , encor que véritable.
 On abattit un pin pour son antiquité ,
 Vieux palais d'un Hibou , triste & sombre retraite
 De l'oiseau (1) qu'Atropos prend pour son interprète.
 Dans son tronc caverneux & miné par le temps ,
 Logeoient , entre autres habitans ,
 Force Souris sans pieds , toutes rondes de graisse.
 L'oiseau les nourrissoit parmi des tas de blé ,
 Et de son bec avoit leur troupeau (2) mutilé ;
 Cet oiseau raisonnoit , il faut qu'on le confesse.
 En son temps , aux Souris le compagnon chassa.
 Les premières qu'il prit , du logis échapées ,
 Pour y remédier , le drôle estropia
 Tout ce qu'il prit ensuite ; & leurs jambes coupées
 Firent qu'il les mangeoit à sa commodité ,
 Aujourd'hui l'une , & demain l'autre.
 Tout manger à la fois , l'impossibilité
 S'y trouvoit , joint aussi le soin de sa santé.
 Sa prévoyance alloit aussi loin que la nôtre :
 Elle alloit jusqu'à leur porter
 Vivres & grains pour subsister.
 Puis qu'un (3) Cartésien s'obstine
 A traiter cet Hibou de montre & de machine !
 Quel ressort lui pouvoit donner
 Le conseil de tronquer un peuple (4) mis en mue ?

(1) Celle des trois parques qui donne la mort.

(2) Estropié en lui coupant les jambes.

(3) Disciple de Descartes.

(4) Enfermé pour être engraisé. On appelle *mue* une espèce de cage longue , étroite & obscure , où l'on enferme la volaille pour l'engraisser. Et lorsqu'on nourrit des Chapons , & des Oisons , &c. dans cette cage , on dit qu'on les a mis en mue. Ainsi le Hibou qui vouloit nourrir ses Souris pour les manger quand il en auroit envie se servit du tronc caverneux d'un Pin pour les y mettre en mue , dit La Fontaine. L'image est plaisante , & d'une justesse admirable.

Si ce n'est pas là raisonner ,
La-raison m'est chose inconnue.
Voyez que d'argumens il fit !

Quand ce peuple est pris, il s'enfuit :

Donc il faut le croquer aussi-tôt qu'on le happe.

Tout ? il est impossible. Et puis, pour le besoin

N'en dois-je pas garder ? donc il faut avoir soin

De le nourrir sans qu'il échappe.

Mais comment ? otons-lui les pieds. Or trouvez-moi

Chose, par les humains, à sa fin mieux conduite !

Quel autre art de penser (5) Aristote & sa suite

Enseignent-ils, par votre foi ? (*)

(5) Chef d'une secte de Philosophes qu'on nomme
Aristotéliciens, & Péripatéticiens.

(*) Ceci n'est point une Fable ; & la chose, quoique
merveilleuse & presque incroyable, est véritablement
arrivée. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de
ce Hibou, car je ne prétens pas établir dans les bêtes
un progrès de raisonnement tel que celui-ci : mais ces
exagérations sont permises à la poésie, surtout dans la
manière d'écrire dont je me fers.

(I) E P I L O G U E.

C'est ainsi que ma muse, aux bords d'une onde
pure,

Traduisoit en langue des dieux

Tout ce que disent sous les cieux

Tant d'êtres empruntans la voix de la nature.

Truchement de peuples divers,

Je les faisois servir d'acteurs en mon ouvrage ;

Car tout parle dans l'univers :

Il n'est rien qui n'ait son langage.

Plus éloquens chez eux qu'ils ne sont dans mes
vers,

(2) Conclusion.

Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidèle ;
 Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle ,
 J'ai du moins ouvert le chemin :
 D'autres pourront y mettre une dernière main.
 Favoris des neuf Sœurs, achevez l'entreprise :
 Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise :
 Sous ces inventions il faut l'envelopper :
 Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper.
 (2) Pendant le doux emploi de ma muse innocente,
 Louïs domte l'Europe ; & d'une main puissante ,
 Il conduit à leur fin les plus nobles projets
 Qu'ait jamais formés un monarque.
 Favoris des neuf Sœurs , ce sont-là des sujets
 Vainqueurs du temps & de la Parque.

(2) Espèce d'imitation de ces beaux Vers de Virgile ,
 qui font la conclusion de ses Georgiques :

*Hoc super arborum culta , pecorumque canebam
 Et super arboribus : Cæsar dum magnus ad altum
 Fulminat Euphratem bello , victorque volentes
 Per populos dat jura , viamque affectat Olympo.
 Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
 Parthenope , studiis florentem ignobilis otii.*

Fin du onzième Livre.





L I V R E D O U Z I E M E.

A MONSEIGNEUR

LE DUC

DE BOURGOGNE (1).

MONSEIGNEUR,

*Je ne puis employer pour mes Fables,
de protection qui me soit plus glorieuse que*

(1) Fils du Dauphin, & qui Dauphin ensuite lui-même, mourut âgé de trente ans le 18. Février 1712. Il laissa un Fils, qui successeur de Louis XIV. est à présent sur le Trône, en 1742. & porte le nom de Louis XV.

II. Partie.

P

E P I T R E.

la vôtre. Ce goût exquis, & ce jugement si solide que vous faites paroître dans toutes choses au-delà d'un âge où à peine les autres Princes sont-ils touchés de ce qui les environne avec le plus d'éclat ; tout cela joint au devoir de vous obéir & à la passion de vous plaire, m'a obligé de vous présenter un ouvrage dont l'original a été l'admiration de tous les siècles, aussi-bien que celle de tous les sages. Vous m'avez même ordonné de continuer ; & si vous me permettez de le dire, il y a des sujets dont je vous suis redevable, & où vous avez jeté des graces qui ont été admirées de tout le monde. Nous n'avons plus besoin de consulter ni Apollon, ni les Muses, ni aucunes des Divinités du Parnasse. Elles se rencontrent dans les présens que vous a fait la Nature, & dans cette science de bien juger des ouvrages de l'esprit, à quoi vous joignez déjà celle de connoître toutes les règles qui y conviennent. Les Fables d'Esopé sont une ample matière pour ces talens. Elles embrassent toutes sortes d'événemens & de caractères. Ces men-songer sont proprement une manière d'Histoire, où on ne flatte personne. Ce ne sont pas choses de peu d'importance que ces sujets. Les animaux sont les précepteurs des hommes dans mon ouvrage. Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus : vous voyez mieux

É P I T R E.

ue moi le profit qu'on en peut tirer. Si vous
ous connoissez maintenant en orateurs &
poètes, vous vous connoîtrez encore
ieux quelque jour en bons politiques &
bons généraux d'armée; & vous vous
omprez aussi peu au choix des personnes,
u'au mérite des actions. Je ne suis pas
un âge à espérer d'en être témoin. Il faut
ue je me contente de travailler sous vos
rdres. L'envie de vous plaire me tiendra
eu d'une imagination que les ans ont affoi-
lie. Quand vous souhaiterez quelque fable,
la trouverai dans ce fonds-là. Je vou-
drois bien que vous y puissiez trouver des
ouanges dignes du (1) Monarque qui fait
maintenant le destin de tant de peuples &
de nations, & qui rend toutes les parties
du monde attentives à ses conquêtes, à ses
victoires, & à la paix qui semble se
raprocher, & dont il impose les conditions
avec toute la modération que peuvent sou-
haiter nos ennemis. Je me le figure comme
un conquérant qui veut mettre des bornes à
sa gloire & à sa puissance, & de qui on
pourroit dire à meilleur titre, qu'on ne l'a
dit d'Alexandre; qu'il va tenir les états
de l'univers, en obligeant les ministres de
tant de Princes de s'assembler, pour ter-

(1) Louis XIV. son Ayeul.

E P I T R E

miner une guerre qui ne peut être que ruineuse à leurs maîtres. Ce sont des sujets au-dessus de nos paroles : je les laisse à de meilleures plumes que la mienne ; & suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéissant
& très-fidèle Serviteur.

DE LA FONTAINE.

FABLE PREMIERE.

Les Compagnons d'Ulysse.

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE BOURGOGNE.

PRINCE, l'unique objet du soin des immortels,
 Souffrez que mon encens parfume vos autels.
 Je vous offre un peu tard ces présens de ma muse :
 Les ans & les travaux me serviront d'excuse.
 Mon esprit diminue ; au-lieu qu'à chaque instant,
 On apperçoit le vôtre aller en augmentant.
 Il ne va pas, il court, il semble avoir des ailes :
 (1) Le Héros dont il tient des qualités si belles,
 Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant :
 Il ne tient pas à lui, que forçant la victoire,
 Il ne marche à pas de géant
 Dans la carrière de la gloire.

Quelque Dieu le retient, (c'est notre (2) Souve-
 rain),

Lui, qu'un mois a rendu maître & vainqueur du rhin.
 Cette rapidité fut alors nécessaire :

Peut-être elle seroit aujourd'hui téméraire.

Je m'en tais ; aussi-bien les ris & les amours

Ne sont pas soupçonnés d'aimer les longs discours.

(1) Louis Dauphin, fils du Roi Louis.

(2) Le Roi son pere.

De ces sortes de dieux votre cour se compose,
 Ils ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après tout
 D'autres divinités n'y tiennent le haut bout :
 Le sens & la raison y régient toute chose.
 Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs ,
 Imprudens & peu circonspects ,
 S'abandonnerent à des charmes
 Qui métamorphosoient en bêtes les humains.

Les compagnons (3) d'Ulysse, après dix ans d'alarmes,
 Erroient au gré du vent, de leur sort incertains.

 Ils aborderent un rivage

 Où la fille du dieu du jour,

 Circé, tenoit alors sa cour.

 Elle leur fit prendre un breuvage

Délicieux, mais plein d'un funeste poison.

 D'abord ils perdent la raison :

Quelques momens après leur corps & leur visage ,

Prennent l'air & les traits d'animaux différens ,

Les voilà devenus ours, lions, éléphans ;

 Les uns sous une masse énorme ,

 Les autres sous une autre forme ;

Il s'en vit de petits, *exemplum ut talpa* :

 Le seul Ulysse en échappa.

Il sçut se méfier de la liqueur traîtresse.

 Comme il joignoit à la sagesse

La mine d'un héros & le doux entretien ,

 Il fit tant que l'enchanteresse

Prit un autre poison peu différent du sien.

Une déesse dit tout ce qu'elle a dans l'ame :

 Celle-ci déclara sa flamme.

Ulysse étoit trop fin pour ne pas profiter

 D'une pareille conjoncture :

Il obtint qu'on rendroit à ses Grecs leur figure.

Mais la voudront-ils bien, dit la nymphe, accepter ?

(3) Le reste des Soldats qu'il avoit amené au Siège de Troye, & qu'il tâchoit de ramener à Ithaque.

Allez le proposer de ce pas à la troupe.

Ulysse y court, & dit : l'empoisonneuse coupe
A son remede, encore, & je viens vous l'offrir :
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir ?

On vous rend déjà la parole.

Le lion dit, pensant rugir,

Je n'ai pas la tête si folle.

Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir !
J'ai griffe & dent, & mets en pièce qui m'attaque :
Je suis roi, deviendrai-je un citadin (4) d'Itaque ?
Tu me rendras, peut-être, encor simple Soldat ?

Je ne veux point changer d'état.

Ulysse, du lion court à l'ours : eh ! mon frere,
Comme te voilà fait : Je t'ai vû si joll.

Ah ! vraiment, nous y voici,

Reprit l'ours à sa manière ;

Comme me voilà fait ! comme doit être un ours.

Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre ?

Est-ce à la tienne à juger de la nôtre ?

Je m'en raporte aux yeux d'une ourse mes amours.

Te déplais-je ? Va-t-en, suis ta route & me laisse :

Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse ;

Et te dis, tout net & tout plat,

Je ne veux point changer d'état.

Le Prince Grec au loup va proposer l'affaire :

Il lui dit, au hazard d'un semblable refus :

Camarade, je suis confus,

Qu'une jeune & belle bergere

Conte aux échos les appétits gloutons

Qui t'ont fait manger ses moutons.

Autrefois on t'eût vû sauver sa bergerie :

Tu menois une honnête vie.

Quitte ces bois, & redevien,

Au-lieu de loup, homme de bien.

En est-il, dit le loup ? pour moi, je n'en vois guere.

Tu t'en viens me traiter de bête carnaciere :

(4) Petite île où régnoit Ulysse.

Toi, qui parles, qu'es-tu ? n'auriez-vous pas sans moi
Mangé ces animaux que plaint tout le village ?

Si j'étois homme, par ta foi,

Aimerois-je moins le carnage ?

Pour un mot, quelquefois, vous vous étranglez tous ;

Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups ?

Tout bien considéré, je te soutiens en somme,

Que scélérat pour scélérat,

Il vaut mieux être un loup qu'un homme ;

Je ne veux point changer d'état.

Ulysse fit à tous une même (5) semonce :

Chacun d'eux fit même réponse,

Autant le grand que le petit.

La liberté, les bois, suivre leur appétit,

C'étoit leurs délices suprêmes :

Tous renonçoient au lû des belles actions,

Ils croyoient s'affranchir, suivant leurs passions ;

Ils étoient esclaves d'eux-mêmes.

Prince, j'aurois voulu choisir un sujet

Où je pusse mêler le plaisant à l'utile :

C'étoit sans doute un beau projet,

Si ce choix eût été facile.

Les Compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts :

Ils ont force pareils en ce bas univers,

Gens à qui j'impose pour peine

Votre censure & votre haine.

(5) Proposition.



F A B L E I I.

Le Chat & les deux Moineaux.

A M O N S E I G N E U R

LE DUC DE BOURGOGNE.

U n Chat, contemporain d'un fort jeune Moineau,
 Fut logé près de lui dès l'âge du berceau.
 La cage & le panier avoient mêmes (1) pénates.
 Le Chat étoit souvent agacé par l'Oiseau;
 L'un s'escrimoit du bec, l'autre jouoit des pattes.
 Ce dernier, toutefois, épargnoit son ami,

Ne le corrigeant qu'à demi.

Il se fut fait un grand scrupule.

D'armer de pointes sa fêrûle.

Le Passereau moins circonspect,

Lui donnoit force coups de bec :

En sage & discrète personne.

Maître Chat excusoit ses jeux.

Entre amis il ne faut jamais qu'on s'abandonne

Aux traits d'un courroux sérieux.

Comme ils se connoissoient tous deux dès leur bas
 âge,

Une longue habitude en paix les maintenoit ;

Jamais en vrai combat le jeu ne se tournoit.

Quand un Moineau du voisinage

S'en vint les visiter, & se fit compagnon

Du pétulant Pierrot, & du sage Raton

(1) Etoient dans la même maison.

Entre les deux oiseaux il arriva querelle :

Et Raton de prendre parti.

Cet inconnu, dit-il, nous la vient donner belle
D'insulter ainsi notre ami ;

Le Moineau du voisin viendra manger le nôtre ?

Non, de par tous les chats. Entrant lors au combat,

Il croque l'étranger : vraiment, dit notre Chat,

Les Moineaux ont un goût exquis & délicat.

Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

Quelle morale puis-je inférer de ce fait ?

Sans cela, toute fable est un œuvre imparfait.

J'en crois voir quelques traits, mais leur ombre
m'abuse.

Prince, vous les aurez incontinent trouvez :

Ce sont des jeux pour vous, & non point pour
ma muse :

Elle & ses sœurs n'ont pas l'esprit que vous avez.

F A B L E I I I .

Du Thésauriseur & du Singe.

Un homme accumuloit. On sçait que cette er-
reur

Va souvent jusqu'à la fureur.

Celui-ci ne songeoit que ducats & pistoles.

Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont
frivoles.

Pour sûreté de son trésor,

Notre Avare habitoit un lieu dont (1) Amphitrite

Défendoit aux voleurs de toutes parts l'abord.

Là, d'une volupté, selon moi, fort petite,

(1) La mer entouroit sa maison.

Et selon lui fort grande, il entassoit toujours.

Il passoit les nuits & les jours

A compter, calculer, supputer sans relâche ;

Calculant, supputant, comptant comme à la tâche ,

Car il trouvoit toujours du mécompte à son fait.

Un gros Singe plus sage , à mon sens , que son Maître,

Jettoit quelques doublons toujours par le fenêtre ,

Et rendoit le compte imparfait.

La chambre bien cadenassée ,

Permettoit de laisser l'argent sur le comptoir.

Un beau jour Dom-Bertrand se mit dans la pensée

D'en faire un sacrifice au liquide manoir.

Quant à moi , lorsque je compare

Les plaisirs de ce Singe à ceux de cet Avare ,

Je ne sçai bonnement auquel donner le prix.

Dom-Bertrand gagneroit près de certains esprits :

Les raisons en seroient trop longues à déduire.

Un jour donc l'animal , qui ne songeoit qu'à nuire ,

Détachoit du monceau tantôt quelque doublon ,

Un jacobus , un ducaton ,

Et puis quelque (3) noble à la rose ,

Eprouvoit son adresse & sa force à jeter

Ces morceaux de métal qui se font souhaiter

Par les humains , sur toute chose.

S'il n'avoit entendu son Compteur à la fin :

Mettre la clef dans la serrure ,

Les ducats auroient tous pris le même chemin ,

Et couru la même aventure.

Il les auroit fait tous voler jusqu'au dernier

Dans le gouffre enrichi par maint & maint naufrage.

Dieu veuille préserver maint & maint financier :

Qui n'en fait pas meilleur usage.

(2) A la mer.

(3) Espèce de vieille monnaie.

F A B L E I V.

Les deux Chèvres.

Dès que les Chèvres ont brouté,
Certain esprit de liberté
Leur fait chercher fortune : elles vont en voyage
Vers les endroits du paturage
Les moins fréquentés des humains.
Là, s'il est quelque lieu sans route & sans chemins,
Un rocher, quelque mont pendant en précipices,
C'est où ces Dames vont promener leurs caprices :
Rien ne peut arrêter cet animal grim pant.
Deux Chèvres donc s'émancipant,
Toutes deux ayant patte blanche,
Quitterent les bas prez, chacune de sa part.
L'une vers l'autre alloit pour quelque bon hasard.
Un ruisseau se rencontre, & pour pont une planche :
Deux bélettes à peine auroient passé de front.
Sur ce pont :
D'ailleurs, l'onde rapide & le ruisseau profond
Devoient faire trembler de peur ces Amazones.
Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes
Pose un pied sur la planche, & l'autre en fait autant,
Je m'imagine voir, avec Louis le Grand,
Philippe quatre qui s'avance
Dans (1) l'isle de la Conférence.
Ainsi s'avançoient pas à pas,
Nez à nez nos Avanturières,
Qui toutes deux étant fort fières,
Vers le milieu du pont ne se voulurent pas

(1) Près saint Jean-de-Luz, où la Paix entre Louis XIV. & Philippe IV. fut signée en 1659.

L'une à l'autre céder. Elles avoient la gloire
 De compter dans leur race (à ce que dit l'histoire)
 L'une, certaine Chèvre au mérite sans pair,
 Dont (2) Polyphème fit présent à Galathée;
 Et l'autre, la Chèvre (8) Amalthée
 Par qui fut nourri Jupiter.
 Faute de reculer, leur chute fut commune :
 Toutes deux tomberent dans l'eau.
 Cet accident n'est pas nouveau
 Dans le chemin de la fortune.

(2) Fameux Cyclope, amant de la Nympe Galatée.

(3) Qui fut pour cela placée parmi les Astres.

A M O N S E I G N E U R

LE DUC DE BOURGOGNE,

Qui avoit demandé à M. de La Fontaine
 une Fable qui fût nommée *le Chat*
& la Souris.

P our plaire au jeune Prince à qui la renommée
 Destine un temple en mes écrits,
 Comment composerai-je une fable nommée
Le Chat & la Souris?

Dois-je représenter dans ces vers une belle,
 Qui douce en apparence, & toutefois cruelle,
 Va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris
 Comme le Chat de la Souris?

Prendrai-je pour sujet les jeux de la fortune?
 Rien ne lui convient mieux; & c'est chose commune

*Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis,
Comme le Chat fait la Souris.*

*Introduirai-je un roi, qu'entre ses favoris
Elle respecte eul, roi, qui fixe sa roue,
Qui n'est point empêché d'un monde d'ennemis;
Et qui, des plus puissans, quand il lui plait, se joue.
Comme le Chat de la Souris?*

*Mais insensiblement, dans le tour que j'ai pris;
Mon dessein se rencontre; & si je ne m'abuse,
Je pourrais tout gâter par de plus longs récits.
Le jeune Prince alors se joiroit de ma muse.
Comme le Chat de la Souris.*

F A B L E V.

Le vieux Chat & la jeune Souris.

Une jeune Souris de peu d'expérience,
Crut fléchir un vieux Chat implorant sa clémence,
Et payant de raisons le Rominagrobis.

Laissez-moi vivre : une Souris :

De ma taille & de ma dépense

Est-elle à charge en ce logis ?

Affamerois-je, à votre avis,

L'hôte, l'hôtesse, & tout leur monde ?

D'un grain de bled je me nourris :

Une noix me rend toute ronde.

A présent je suis maigre : attendez quelque temps.

Réservez ce repas à messieurs vos enfans.

Ainsi parloit au Chat la Souris attrapée.

L'autre lui dit : tu t'es trompée.

Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours ?

Tu gagnerois autant de parler à des sourds.

Chat & vieux pardonner ? cela n'arrive guères.

Selon ces loix, descends là-bas,

Meurs, & va-t-en de ce pas

Haranguer les sœurs filandières.

Mes enfans trouveront assez d'autres repas.

Il tint parole. Et pour ma fable,

Voici le sens moral qui y peut convenir.

La jeunesse se flatte, & croit tout obtenir :

La vieillesse est impitoyable.

F A B L E V I.

Le Cerf malade.

En pays plein de Cerfs, un Cerf tomba malade.

Incontinent maint camarade

Accourt à son grabat le voir, le secourir,

Le consoler du moins : multitude importune.

Eh ! messieurs, laissez-moi mourir :

Permettez qu'en forme commune,

La Parque m'expédie, & finissez vos pleurs.

Point du tout : les consolateurs

De ce triste devoir tout au long s'acquitterent ;

Quand il plut à Dieu s'en allerent :

Ce ne fut pas sans boire un coup,

C'est-à-dire sans prendre un droit de pâturage.

Tout se mit à brouter les bois du voisinage.

La pitance du Cerf en déchet de beaucoup.

Il ne trouva plus rien à frire :

D'un mal, il tomba dans un pire ;

Et se vit réduit à la fin

A jeûner & mourir de faim.

Il en coûte à qui vous réclame,
 Médecins du corps & de l'ame.
 O temps, ô mœurs ! J'ai beau crier,
 Tout le monde se fait payer.

F A B L E V I I.

La Chauve-Souris, le Buisson & le Canard.

Le Buisson, le Canard & la Chauve-Souris,
 Voyant tous trois qu'en leur pays
 Ils faisoient petite fortune,
 Vont trafiquer au loin, & font bourse commune.
 Il avoient des comptoirs, des facteurs, des agents,
 Non moins soigneux qu'intelligens,
 Des registres exacts de mise & de recette.
 Tout alloit bien, quand leur emplette,
 En passant par certains endroits
 Remplis d'écueils, & fort étroits,
 Et de trajet très-difficile,
 Alla toute emballée au fond des magasins,
 Qui du (1) Tartare sont voisins.
 Notre trio poussa maint regret inutile,
 Ou plutôt il n'en poussa point.
 Le plus petit marchand est sçavant sur ce point:
 Pour sauver son crédit, il faut cacher sa perte.
 Celle que par malheur nos gens avoient soufferte,
 Ne put se réparer : le cas fut découvert.
 Les voilà sans crédit, sans argent, sans ressource,
 Prêts à porter le (2) bonnet vert.
 Aucun ne leur ouvrit sa bourse,

(1) C'est à-dire, au fond des eaux. Tartare, l'un des noms dont les Poètes se servent pour désigner les Enfers.

(2) Qu'autrefois les Banqueroutiers étoient obligés de porter.

Et le sort principal , & les gros intérêts ,
Et les fergens , & les procès ,
Et le créancier à la porte ,
Dès devant la pointe du jour ,
N'occupoient le trio qu'à chercher maint détour ,
Pour contenter cette cohorte.

Le Buiffon accrochoit les passans à tous coups :
Messieurs , leur disoit-il , de grâce apprenez - nous
En quel lieu sont les marchandises
Que certains gouffres nous ont prises ?
Le Plongeon , sous les eaux s'en alloit les chercher.
L'oiseau Chauve - Souris n'osoit plus approcher ,
Pendant le jour , nulle demeure :
Suivi des fergens à toute heure ,
En des trous il s'alloit cacher.

Je connois maint detteur , qui n'est ni Souris-chauve ,
Ni Buiffon , ni Canard , ni dans tel cas tombé ,
Mais simple grand seigneur , qui tous les jours se
sauve
Par un escalier dérobé.

F A B L E V I I I .

*La querelle des Chiens & des Chats, & celle
des Chats & des Souris.*

La discorde a toujours régné dans l'univers ;
Notre monde en fournit mille exemples divers.
Chez nous cette déesse a plus d'un tributaire.
Commençons par les Elémens :
Vous serez étonné de voir qu'à tous momens
Ils seront appointés contraire.

Outre ces quatre potentats,
Combien d'êtres de tous états
Se font une guerre éternelle ?

Autrefois un logis plein de Chiens & de Chats,
Par cent arrêts rendus en forme solennelle,

Vit terminer tous leurs débats.

Le maître ayant réglé leurs emplois, leurs repas,
Et menacé du fouet quiconque auroit querelle,
Ces animaux vivoient entr'eux comme cousins :

Cette union si douce, & presque fraternelle,

Édifioit tous les voisins.

Enfin elle cessa. Quelque plat de potage,
Quelque os, par préférence, à quelqu'un d'eux donné,
Fit que l'autre parti s'en vint tout forcé

Représenter un tel outrage.

J'ai vu des croniqueurs attribuer le cas

Aux passe-droits qu'avoit une Chienne en gésine ;

Quoiqu'il en soit, cet altercas

Mit en combustion la salle & la cuisine :

Chacun se déclara pour son Chat, pour son Chien.

On fit un règlement dont les Chats se plaignirent,

Et tout le quartier étourdirent.

Leur Avocat disoit, qu'il falloit bel & bien

Recourir aux Arrêts. En vain ils les chercherent,

Dans un coin où d'abord leurs agens les cachèrent,

Les Souris enfin les mangerent.

Autre procès nouveau : le peuple Souriquois

En pâtit. Maint vieux Chat, fin, subtil & narquois,

Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,

Les guetta, les prit, fit main-basse.

Le Maître du logis ne s'en trouva que mieux.

J'en reviens à mon dire. On ne voit sous les cieux

Nul animal, nul être, aucune créature

Qui n'ait son opposé : c'est la loi de la Nature.

D'en chercher la raison, ce sont soins superflus.

Dieu fit bien ce qu'il fit, & je n'en sçais pas plus.

Ce que je sçais, c'est qu'aux grosses paroles
On en vient, sur un rien, plus des trois quarts
du temps.

Humains, il vous faudroit encore à soixante ans

(1) Renvoyer chez les Barbacoles.

(1) Comme de petits enfans, qui, toujours prêts à s'emporter & à se quereller fort sérieusement pour de pures bagatelles, doivent être corrigés de cette humeur vicieuse par leurs Maîtres, que La Fontaine nomme *Barbacoles*, terme plaisant & burlesque, emprunté des Italiens, qui l'ont inventé pour désigner un Maître d'École qui, pour se rendre plus vénérable à ses Ecoliers, porte une longue barbe, *Barbam colit*.

F A B L E I X.

Le Loup & le Renard.

(1) **D**'où vient que personne en la vie
N'est satisfait de son état?
Tel voudroit bien être soldat,
À qui le soldat porte envie.

Certain Renard voulut, dit-on,
Se faire Loup. Hé, qui peut dire
Que pour le métier de mouton
Jamais aucun Loup ne soupire?

(1) Légère imitation du commencement de la première Satire d'Horace.

*Qui fit, Macenas, ut nemo quam sibi sortem,
Sed ratio dederit, seu Fors objecerit, illi
Contentus vivas, laudet diversa sequentes?*

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans,
Un (2) Prince en fable ait mis la chose,
Pendant que sous mes cheveux blancs
Je fabrique à force de temps.
Des vers moins sentés que sa prose.

Les traits dans sa fable semés,
Ne sont en l'ouvrage du poëte,
Ni tous, ni si bien exprimés.
Sa louange en est plus complete.

De la chanter sur la Mufette
C'est mon talent; mais je m'attens,
Que mon Héros, dans peu de temps,
Me fera prendre la Trompette.

Je ne suis pas un grand Prophete,
Cependant je l's dans les cieux,
Que bientôt ses faits glorieux
Demanderont plusieurs Homeres;
Et ce temps-ci n'en produit gueres.

Laisant à part tous ces mystères,
Essayons de conter la fable avec succès.

Le Renard dit au Loup : notre cher, pour tous mets
J'ai souvent un vieux coq, ou de maigres poulets :
C'est une viande qui me lasse.

Tu fais meilleure chère avec moins de hasard.
J'approche des maisons : tu te tiens à l'écart.
Apprends-moi ton métier, camarade, de grâce :

Rends-moi le premier de ma race
Qui fournisse son croc de quelque mouton gras,
Tu ne me-mettras point au nombre des ingrats.
Je le veux, dit le Loup : il m'est mort un mien frere,
Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras.
Il vint, & le Loup dit : voici comme il faut faire,

(2) Monseigneur le Duc de Bourgogne.

Si tu veux écarter les mâtons du troupeau.

Le Renard ayant mis la peau,
Répétoit les leçons que lui donnoit son maître.
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien :
Puis enfin il n'y manqua rien.

A peine il fut instruit autant qu'il pouvoit l'être,
Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau Loup y
court,

Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.

Tel vêtu des armes d'Achille,

(3) Patrocle mit l'allarme au camp & dans la ville:

Mères, brus & vieillards au temple couroient tous.

L'ost du peuple bëlant crut voir cinquante loups :

Chien, berger & troupeau, tout fuit vers le village.

Et laisse seulement une brebis pour gage.

Le larron s'en saisit. A quelque pas de là

Il entendit chanter un coq du voisinage.

Le disciple aussi - tôt droit au coq s'en alla,

Jettant bas sa robe de classe,

Oubliant les brebis, les leçons, le régent,

Et courant d'un pas diligent.

Que sert-il qu'on se contrefasse?

Prétendre ainsi changer, est une illusion :

L'on reprend sa première trace

A la première occasion.

De votre esprit que nul autre n'égale,
Prince, ma muse tient tout entier ce projet.

Vous m'avez donné le sujet,

Le dialogue & la morale.

(3) Prince Grec, ami d'Achille. Il fut tué & dépouillé des Armes d'Achille par Hector.



Caquet bon bec ma mie : adieu , je n'ai que faire
D'une babillarde à ma cour :

C'est un fort méchant caractère.

Margot ne demandoit pas mieux.

Ce n'est pas ce qu'on croit , que d'entrer chez
les dieux :

Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.

Redifeurs , espions , gens à l'air gracieux ,

Au cœur tout différent , s'y rendent odieux ;

Quoiqu'ainsi que la Pic , il faille dans ces lieux

Porter (2) habit de deux Paroisses.

(2) Être toujours prêts à jouer divers personnages ,
directement opposés.

F A B L E X I I.

Le Roi , le Milan , & le Chasseur.

A SON ALTESSE SERENISSIME

M O N S E I G N E U R

LE PRINCE DE CONTI.

Comme les dieux sont bons , ils veulent que
les rois

Le soient aussi : c'est l'indulgence

Qui fait le plus beau de leurs droits ,

Non les douceurs de la vengeance.

Prince , c'est votre avis. On sçait que le courroux

S'éteint en votre cœur si-tôt qu'on l'y voit naître.

Achille , qui du sien ne put se rendre maître ,

Fut par - là moins Héros que vous.

Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes,
 Qui, comme en l'âge d'or, font cent biens ici-bas.
 Peu de grands font nés tels en cet âge où nous sommes.
 L'univers leur sçait gré du mal qu'ils ne font pas.

Loin que vous suiviez ces exemples,
 Mille actes généreux vous promettent des temples.
 Apollon, citoyen de ces augustes lieux,
 Prétend y célébrer votre nom sur sa lyre.

Je sçais qu'on vous attend dans le palais des dieux:
 Un siècle de séjour ici doit vous suffire.

Hymen veut séjourner tout un siècle chez vous.

Puissent ses plaisirs les plus doux

Vous composer des destinées

Par ce temps à peine bornées!

Et la (1) Princesse & vous, n'en méritez pas moins;

J'en prends ses charmes pour témoins;

Pour témoins j'en prends les merveilles

Par qui le ciel, pour vous prodigue en ses présens,

De qualités qui n'ont qu'en vous seul leurs pareilles,

Voulut orner vos jeunes ans.

B O U R B O N, de son esprit ses graces assaisonne.

Le ciel joignit en sa personne

Ce qui sçait se faire estimer,

A ce qui sçait se faire aimer.

Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie;

Je me tais donc, & vais rimer

Ce que fit un oiseau de proie.

Un Milan, de son nid antique possesseur,

Etant pris vif par un Chasseur,

D'en faire au Prince un don cet homme se propose.

La rareté du fait donnoit prix à la chose.

L'Oiseau par le Chasseur humblement présenté,

Si ce conte n'est apocryphe,

Va tout droit imprimer sa griffe

Sur le nez de sa Majesté.

(1) Fille légitimée de Louis XIV. mariée en 1680.

Quoi, sur le nez du Roi ? du Roi même en personne
 Il n'avoit donc alors ni sceptre ni couronne ?
 Quand il en auroit eu, ç'auroit été tout un.
 Le nez royal fut pris pour un nez du commun.
 Dire des courtisans les clameurs & la peine,
 Seroit se consumer en efforts impuissans.
 Le Roi n'éclata point : les cris sont indécens
 A la Majesté souveraine.

L'Oiseau garda son poste. On ne put seulement
 Hâter son départ d'un moment.
 Son Maître le rappelle, & crie, & se tourmente,
 Lui présente le leurre, & le poing, mais en vain,
 On crut que jusqu'au lendemain
 Le maudit animal à la serre insolente,
 Nicheroit là malgré le bruit,
 Et sur le nez sacré voudroit passer la nuit :
 Tâcher de l'en tirer irritoit son caprice.
 Il quitte enfin le Roi, qui dit : laissez aller
 Ce Milan, & celui qui m'a cru régaler.
 Ils se sont acquittés tous deux de leur office,
 L'un en Milan, & l'autre en citoyen des bois.
 Pour moi, qui sçais comment doivent agir les Rois,
 Je les affranchis du supplice.
 Et la cour d'admirer. Les courtisans ravis
 Elevent de tels faits, par eux si mal suivis.
 Bien peu, même des Rois, prendroient un tel modèle
 Et le Veneur l'échappa belle,
 Coupable seulement, tant lui que l'animal,
 D'ignorer le danger d'approcher trop du maître.
 Ils n'avoient appris à connoître
 Que les hôtes des bois : étoit-ce un si grand mal ?

(2) Pilpay fait, près du (3) Gange, arriver l'aventure
 Là nulle humaine créature

(2) Auteur indien. Voyez ci-dessus ce que La Fontaine dit dans un Avertissement, page 163.

(3) Grand fleuve des Indes.

Ne touche aux animaux pour leur sang épancher;
Le Roi même feroit scrupule d'y toucher.

Sçavons-nous, disent-ils, si cet Oiseau de proie

N'étoit point au siège de Troie?

Peut-être y tint-il lieu d'un prince ou d'un héros,

Des plus hupés & des plus hauts.

Ce qu'il fut autrefois, il pourra l'être encore.

Nous croyons après (4) Pythagore,

Qu'avec les animaux de forme nous chapeçons,

Tantôt Milans, tantôt pigeons,

Tantôt humains, puis volatiles

Ayant dans les airs leurs familles.

Comme l'on conte en deux façons

L'accident du Chasseur, voici l'autre manière.

Un certain Fauconnier ayant pris, ce dit-on,

A la chasse un Milan (ce qui n'arrive guere)

En voulut au Roi faire un don,

Comme de chose singulière.

Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans,

C'est le *non* (5) *plus ultra* de la fauconnerie.

Ce Chasseur perce donc un gros de courtisans,

Plein de zèle, échauffé s'il le fut de sa vie.

Par ce parangon des présens

Il croyoit sa fortune faite,

Quand l'animal porte-sonnette

Sauvage encor & tout grossier,

Avec ses ongles tout d'acier,

Prend le nez du Chasseur, happe le pauvre sire.

Lui de crier, chacun de rire,

Monarque & courtisans. Qui n'eût ri? quant à moi

Je n'en eusse quitté ma part pour un empire.

Qu'un Pape rie, en bonne foi,

(4) Philosophe, qui a cru que les ames passoient dans les corps de différens animaux

(5) Le cas le plus rare, le plus extraordinaire.

Je ne l'ose assurer : mais je tiendrois un Roi
 Bien malheureux s'il n'osoit rire :

C'est le plaisir des dieux. Malgré son noir sourcil,
 Jupiter, & le peuple immortel rit aussi.

Il en fit des éclats, à ce que dit (6) l'histoire,
 Quand Vulcain, clopinant, vint lui donner à boire.
 Que le peuple immortel se montrât sage ou non,
 J'ai changé mon sujet avec juste raison ;

Car, puisqu'il s'agit de morale,
 Que nous eût du Chasseur l'aventure fatale
 Enseigné de nouveau ? L'on a vû de tout temps
 Plus de fots Fauconniers, que de Rois indulgens.

(6) *Homère* dans l'*Illiade* Liv. I. où ce Poète dit que les Dieux éclatèrent d'un ris inextinguible, ce qui paroît peu digne de leur caractère, comme *La Fontaine* l'innue assez ouvertement.

FABLE XIII.

Le Renard, les Mouches, & le Hérisson.

Aux traces de son sang, un vieux hôte des bois,
 Renard fin, subtil & matois,

Blessé par des chasseurs, & tombé dans la fange,
 Autrefois attira ce (1) parasite ailé

Que nous avons Mouche appelé.

Il accusoit les dieux, & trouvoit fort étrange

Que le sort à tel point le voulut affliger,

Et le fit aux Mouches manger.

Quoi ! se jeter sur moi, sur moi le plus habile

De tous les hôtes des forêts ?

(1) Celui qui fait métier d'aller impudemment manger où il n'est pas appelé.

Depuis quand les Renards sont-ils un si bon mets ?
Et que me sert ma queue ? est-ce un poids inutile ?
Va, le ciel te confonde, animal importun :

Que ne vis-tu sur le commun ?

Un Hérifon du voisinage,
Dans mes vers nouveau personnage,

Voulut le délivrer de l'importunité
Du peuple plein d'avidité.

Je les vais de mes dards enfiler par centaines,
Voisin Renard, dit-il, & terminer tes peines.
Garde-t-en bien, dit l'autre : ami, ne le fais pas :
Laisse-les, je te prie, achever leur repas.
Ces animaux sont saouls : une troupe nouvelle
Viendrait fondre sur moi, plus âpre & plus cruelle.

Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas :
Ceux-ci sont courtisans, ceux-là sont magistrats :
Aristote appliquoit cet apologue aux hommes.

Les exemples en sont communs,

Sur-tout aux pays où nous sommes.

(2) Plus telles gens sont pleins, moins ils sont
importuns.

(2) On fait un conte qui vrai ou faux, peut servir également à illustrer cette ancienne Fable. Un riche Financier, qui s'étoit engraisé des malheurs de la France, sous le règne de Louis XIV. se trouvant un jour à la campagne, comme il se promenoit dans ses jardins délicieux, ordre lui vint de se démettre de son Emploi. Surpris de cette nouvelle, il dit à celui qui la lui annonçoit. *J'en suis fâché : car après avoir fait mes affaires, j'allois faire celles du Roi.*



F A B L E X I V.

L'Amour & la Folie.

Tout est mystère dans l'Amour,
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son en-
fance.

Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour,
Que d'épuiser cette science.

Je ne prétends donc point tout expliquer ici.

Mon but est seulement de dire à ma manière

Comment l'Aveugle que voici,

(C'est un dieu) comment, dis-je, il perdit la lumière :

Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien ;

J'en fais juge un amant, & ne décide rien.

La Folie & l'Amour jouoient un jour ensemble.

Celui-ci n'étoit pas encor privé des yeux.

Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble

Là-dessus le conseil des dieux.

L'autre n'eut pas la patience.

Elle lui donne un coup si furieux,

Qu'il en perd la clarté des cieux.

Vénus en demande vengeance.

Femme & mere, il suffit pour juger de ses cris :

Les dieux en furent étourdis,

Et Jupiter, & (1) Némésis,

Et les juges d'enfer, enfin toute la bande.

Elle représenta l'énormité du cas.

Son fils, sans un bâton, ne pouvoit faire un pas.

Nulla peine n'étoit pour ce crime assez grande.

(1) La Déesse de la Justice vengeresse.

Le dommage devoit être aussi réparé.

Quand on eut bien considéré
L'intérêt du public , celui de la partie ,
Le résultat enfin de la suprême cour
Fut de condamner la Folie
A servir de guide à l'Amour.

F A B L E X V .

*Le Corbeau , la Gazelle , la Tortue
& le Rat.*

(1) A MADAME DE LA SABLIERE.

Je vous gardois un temple dans mes vers :
Il n'eût fini qu'avecque l'univers.
Déjà ma main en fondoît la durée
Sur ce bel art (2) qu'ont les dieux inventé,
Et sur le nom de la Divinité
Que dans ce temple on auroit adorée ;
Sur le portail j'aurois ces mots écrits ;
PALAIS SACRÉ DE LA Déesse IRIS,
Non celle-là qu'à Junon à ses gages ;
Car Junon même , & le maître des dieux ,
Serviroient l'autre , & feroient glorieux
Du seul honneur de porter ses messages.
L'apothéose (3) à la voûte eût paru.
Là , tout l'Olympe en pompe eût été vu.
Plaçant Iris sous un dais de lumière.
Les murs auroient amplement contenu
Toute sa vie , agréable matière ,
Mais peu féconde en ces événemens
Qui des états font les renversemens.

(1) Dame illustre par son beau génie.

(2) La Poésie.

(3) L'histoire de son entrée dans le Ciel.

Au fond du temple eût été son image,
Avec ses traits, son sourris, ses appas,
Son art de plaire & de n'y penser pas,
Ses agrémens à qui tout rend hommage.
J'aurois fait voir à ses pieds des mortels,
Et des héros, des demi-dieux encore,
Même des dieux : ce que le monde adore
Vient quelquefois parfumer ses autels.
J'eusse en ses yeux fait briller de son ame
Tous les trésors, quoiqu'imparfaitement;
Car ce cœur vif & tendre infiniment,
Pour ses amis, & non point autrement;
Car cet esprit qui, né du firmament,
A beauté d'homme avec graces de femme,
Ne se peut pas, comme on veut, exprimer.
O vous, Iris, qui sçavez tout charmer,
Qui sçavez plaire en un degré suprême,
Vous, que l'on aime à l'égal de soi-même,
(Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour,
Car c'est un mot banni de votre cour,
Laissons-le donc) agréez que ma Muse
Acheve un jour cette ébauche confuse.
J'en ai placé l'idée & le projet,
Pour plus de grace, au-devant d'un sujet
Où l'amitié donne de telles marques,
Et d'un tel prix, que leur simple récit
Peut quelque temps amuser votre esprit.
Non que ceci se passe entre monarques :
Ce que chez vous nous voyons estimer
N'est pas un roi qui ne sçait point aimer,
C'est un mortel qui sçait mettre sa vie
Pour son ami. J'en vois peu de si bons.
Quatre animaux, vivant de compagnie,
Vont aux humains en donner des leçons.

La Gazelle, le Rat, le Corbeau, la Tortue,
Vivoient ensemble unis : douce société.

Le choix d'une demeure aux humains inconnue
Affueroit leur félicité.

Mais quoi, l'homme découvre enfin toutes retraites.

Soyez au milieu des déserts,

Au fond des eaux, au haut des airs,

Vous n'éviterez point ses embuches secrètes.

La Gazelle s'alloit ébattre innocemment,

Quand un chien, maudit instrument

Du plaisir barbare des hommes,

Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas.

Elle fuit; & le Rat, à l'heure du repas,

Dit aux amis restans : d'où vient que nous ne
sommes

Aujourd'hui que trois conviés ?

La Gazelle déjà nous a-t-elle oubliés ?

A ces paroles la Tortue

S'écrie, & dit : ah ! si j'étois,

Comme un Corbeau, d'ailes pourvue,

Tout de ce pas je m'en irois

Apprendre au moins quelle contrée,

Quel accident tient arrêtée

Notre compagne au pied léger :

Car, à l'égard du cœur, il en faut mieux juger.

Le Corbeau part à tire-d'aile :

Il aperçoit de loin l'imprudente Gazelle,

Prise au piège, & se tourmentant.

Il retourne avertir les autres à l'instant.

Car de lui demander quand, pourquoi, ni comment,

Ce malheur est tombé sur elle,

Et perdre en vains discours cet utile moment,

Comme eût fait un maître d'école,

Il avoit trop de jugement.

Le Corbeau donc vole & revole.

Sur son rapport les trois amis

Tiennent conseil. Deux font d'avis

De se transporter sans remise

Aux lieux où la Gazelle est prise.

L'autre, dit le Corbeau, gardera le logis :
 Avec son marcher lent quand arriveroit-elle ?
 Après la mort de la Gazelle.

Ces mots à peine dits, ils s'en vont secourir
 Leur chère & fidelle compagne,
 Pauvre Chevrette de montagne.
 La Tortue y voulut courir ;
 La voilà comme eux en campagne,

Maudissant ses pieds courts avec juste raison,
 Et la nécessité de porter sa maison.

Rongemaille (le Rat eut à bon droit ce nom)
 Coupe les nœuds du lacs : on peut penser la joie.
 Le Chasseur vient, & dit : qui m'a ravi ma proie ?
 Rongemaille, à ces mots, se retire en un trou,
 Le Corbeau sur un arbre, en un bois la Gazelle :
 Et le Chasseur à demi fou

De n'en avoir nulle nouvelle,
 Apperçoit la Tortue, & retient son courroux.

D'où vient, dit-il, que je m'effraie ?
 Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraie.
 Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous,
 Si le Corbeau n'en eût averti la Chevrette.

Celle-ci quittant sa retraite,
 Contrefait la boiteuse & vient-se présenter.

L'homme de suivre, & de jeter
 Tout ce qui lui pesoit ; si bien que Rongemaille
 Autour des nœuds du sac tant opere & travaille

Qu'il délivre encor l'autre sœur
 Sur qui s'étoit fondé le souper du Chasseur.

Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.
 Pour peu que je voulusse invoquer Apollon,
 J'en ferois, pour vous plaire, un ouvrage aussi long
 Que l'Iliade ou l'Odyssée.

Rongemaille feroit le principal Héros,
 Quoi qu'à vrai dire ici chacun soit nécessaire.

Porte-maison l'infante y tient de (4) tels propos,

Que monsieur du Corbeau va faire

Office d'espion, & puis de messager.

La Gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager

Le Chasseur à donner du temps à Rongemaille.

Ainsi, chacun en son endroit

S'entremet, agit & travaille.

A qui donner le prix ? au cœur, si l'on m'en croit.

Que n'ose & que ne peut l'amitié violente !

Cet autre sentiment que l'on appelle Amour,

Mérite moins d'honneur : cependant chaque jour

Je le célèbre & je le chante.

Hélas ! il n'en rend pas mon ame plus contente.

Vous protégez sa sœur, il suffit ; & mes vers

Vont s'engager pour elle à des tons tous divers.

Mon maître étoit l'Amour, j'en vais servir (5)

un autre ;

Et porter par tout l'univers

Sa gloire aussi-bien que la vôtre.

(4) Des discours si pressans, si pathétiques, qu'à sa persuasion le Corbeau va faire office d'Espion, &c.

(5) Amour fondé sur l'estime, & dont le nom propre est *Amitié*.

F A B L E X V I.

La Forêt & le Bucheron.

U n Bucheron venoit de rompre ou d'égarer

Le bois dont il avoit emmanché sa coignée.

Cette perte ne put si-tôt se réparer,

Que la Forêt n'en fût quelque temps épargnée.

L'Homme enfin la prie humblement

Dé lui laisser tout doucement

Emporter une unique branche
 Afin de faire un autre manche.
 Il iroit employer ailleurs son gagne-pain ;
 Il laisseroit debout maint chêne & maint sapin ,
 Dont chacun respectoit la vieillesse & les charmes.
 L'innocente Forêt lui fournit d'autres armes.
 Elle en eut du regret. Il emmanche son fer.
 Le Misérable ne s'en sert
 Qu'à dépouiller sa bienfaitrice
 De ses principaux ornemens.
 Elle gémit à tous momens.
 Son propre don fait son supplice.

Voilà le train du monde & de ses sectateurs :
 On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.
 Je suis las d'en parler : mais que de doux ombrages
 Soient exposés à ces outrages ,
 Qui ne se plaindroit là-dessus !
 Hélas ! J'ai beau crier , & me rendre (1) incommode ;
 L'ingratitude & les abus
 N'en seront pas moins à la mode.

(1) Par mes remontrances.

F A B L E X V I I .

Le Renard, le Loup & le Cheval

Un Renard jeune encor , quoique des plus madrés ,
 Vit le premier Cheval qu'il eût vû de sa vie.
 Il dit à certain Loup , franc novice , accourez ;
 Un animal paît dans nos prés ;
 Beau , grand , j'en ai la vûe encore toute ravie.
 Est-il plus fort que nous ? dit le Loup en riant :
 Fais-moi son portrait , je te prie.

Si j'étois quelque peintre , ou quelque étudiant ,
Repartit le Renard , j'avancerois la joie

Que vous aurez en le voyant.

Mais venez: que sçait-on ? peut- être est - ce une proie

Que la fortune nous envoie.

Ils vont ; & le Cheval qu'à l'herbe on avoit mis ,

Assez peu curieux de semblables amis ,

Fut presque sur le point d'enfiler la venelle.

Seigneur , dit le Renard , vos humbles serviteurs

Apprendroient volontiers comment on vous appelle.

Le Cheval qui n'étoit dépourvu de cervelle ,

Leur dit : lisez mon nom , vous le pouvez , Messieurs ,

Mon Cordonnier l'a mis autour de ma femelle.

Le Renard s'excusa sur son peu de sçavoir.

Mes parens , reprit - il , ne m'ont point fait instruire.

Ils sont pauvres , & n'ont qu'un trou pour tout avoir.

Ceux du Loup , gros messieurs , l'ont fait apprendre
à lire.

Le Loup , par ce discours flatté ,

S'approcha ; mais sa vanité

Lui coûta quatre dents. Le Cheval lui desferre

Un coup ; & haut le pied. Voilà mon Loup par terre ,

Mal en point , sanglant & gâté.

Frere , dit le Renard , ceci nous justifie

Ce que m'ont dit des gens d'esprit :

Cet animal vous a sur la mâchoire écrit ,

Que de tour inconnu le sage se méfie.

F A B L E X V I I I .

Le Renard & les Poulets d'Inde.

Contre les assauts d'un Renard
Un arbre à des Dindons servoit de citadelle.

Le perfide ayant fait tout le tour du rempart,
 Et vû chacun en sentinelle,
 S'écria : quoi, ces gens se moqueront de moi !
 Eux-seuls seront exemts de la commune loi !
 Non, par tous les dieux, non. Il accomplit son dire.
 Là lune alors luisant, sembloit contre le fire
 Vouloir favoriser la dindonnière gent.
 Lui, qui n'étoit novice au métier d'assiégeant,
 Eut recours à son sac de ruses scélérates,
 Feignit vouloir gravir, se guinda sur ses pattes,
 Puis contrefit le mort, puis le ressuscité.

Arlequin n'eût exécuté
 Tant de différens personnages.
 Il élevoit sa queue, il la faisoit briller,
 Et cent mille autres badinages,
 Pendant quoi nul Dindon n'eût osé sommeiller.
 L'ennemi les faisoit en leur tenant la vûe
 Sur même objet toujours tendue.
 Les pauvres gens étant à la longue éblouis,
 Toujours il en tomboit quelqu'un : autant de pris :
 Autant de mis à part : près de moitié succombe.
 Le Compagnon les porte en son garde-manger.

Le trop d'attention qu'on a pour le danger,
 Fait le plus souvent qu'on y tombe.

F A B L E X I X.

Le Singe.

Il est un Singe dans Paris
 A qui l'on avoit donné femme ;
 Singe en effet d'aucuns maris,
 Il la battoit. La pauvre Dame

En a tant soupiré qu'enfin elle n'est plus.
 Leur fils se plaint d'étrange sorte,
 Il éclate en cris superflus :
 Le pere en rit : sa femme est morte,
 Il a déjà d'autres amours
 Que l'on croit qu'il battra toujours.
 Il hante la taverne, & souvent il s'enivre.

N'attendez rien de bon du peuple imitateur,
 Qu'il soit Singe ou qu'il fasse un livre,
 La pire espece c'est l'Auteur.

F A B L E X X.

Le Philosophe Scythe.

Un Philosophe austère (1) & né dans la Scythie,
 Se proposant de suivre une plus douce vie,
 Voyagea chez les Grecs, & vit en certains lieux
 Un sage assez semblable au vieillard de (2) Virgile,
 Homme égalant les rois, homme approchant des
 dieux,
 Et, comme ces derniers, satisfait & tranquille.
 Son bonheur consistoit aux beautés d'un Jardin.
 Le Scythe l'y trouva, qui, la serpe à la main,
 De ses arbres à fruit retranchoit l'inutile,
 Ebranchoit, émondoit, ôtoit ceci, cela,
 Corrigeant partout la nature
 Excessive à payer ses soins avec usure.
 Le Scythe alors lui demanda,

(1) Cette Fable nous a été conservée par *Aulugelle*,
 Liv. XIX, ch. 12.

(2) *Regum aquabat opes animis*, dit Virg. Liv. IV. des
 Georg. vers, 132.

Pourquoi cette ruine : étoit-il d'homme sage...
De mutiler ainsi ces pauvres habitans ?
Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage,

Laissez agir la faux du temps :

Ils iront assez-tôt border le noir rivage.

J'ôte le superflu, dit l'autre ; & l'abbattant,

Le reste en profite d'autant.

Le Scythe retourné dans sa triste demeure,

Prend la serpe à son tour, coupe & taille à toute
heure :

Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis

Un universel abattis.

Il ôte de chez lui les branches les plus belles,

Il tronque son verger contre toute raison,

Sans observer temps ni saison,

Lunes (3) ni vieilles, ni nouvelles.

Tout languit & tout meurt. Ce Scythe exprime bien

Un indiscret Stoïcien.

(4) Celui-ci retranche de l'ame

Désirs & passions, le bon & le mauvais,

Jusqu'aux plus innocens souhaits.

Contre de telles gens, quant à moi je reclame.

Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort.

Il font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

(3) Les temps propres à tailler les arbres.

(4) *Sic isti apathia sectatores qui videri se esse tranquillos, & intrepidos, & immobiles volunt dum nihil cupiunt, nihil dolent, nihil irascuntur, nihil gaudent, omnibus vehementioribus animi officiis amputatis, in corpore ignava, & quasi anervata vita consenscunt.* Paroles pleines de force & de sens, qui font la conclusion de cette Fable dans Aulugelle, & dont La Fontaine n'a pas laissé échapper un seul trait digne d'être conservé.



F A B L E X X I .

L'Eléphant & le Singe de Jupiter.

Autrefois l'Eléphant & le Rhinocéros,
En dispute du pas & des droits de l'empire,
Voulurent terminer la querelle en champ clos.
Le jour en étoit pris, quand quelqu'un vint leur dire

Que le Singe de Jupiter,
Portant un caducée, avoit paru dans l'air.
Ce Singe avoit nom Gille, à ce que dit l'Histoire.

Aussi-tôt l'Eléphant de croire

Qu'en qualité d'ambassadeur

Il venoit trouver sa grandeur.

Tout fier de ce sujet de gloire,

Il attend maître Gille, & le trouve un peu lent

A lui présenter sa créance.

Maître Gille enfin, en passant,

Va saluer son Excellence.

L'autre étoit préparé sur la légation;

Mais pas un mot : l'attention

Qu'il croyoit que les dieux eussent à sa querelle,

N'agitoit pas encor chez eux cette nouvelle.

Qu'importe à ceux du firmament

Qu'on soit Mouche ou bien Eléphant ?

Il se vit donc réduit à commencer lui-même.

Mon cousin Jupiter, dit-il, verra dans peu

Un assez beau combat de son trône suprême :

Toute sa cour verra beau jeu.

Quel combat ? dit le Singe, avec un front sévère.

L'Eléphant repartit : quoi, vous ne sçavez pas

Que le Rhinocéros me dispute le pas ?

Qu'Eléphantide (1) a guerre avecque (2) Rhinocère ?

(1) Terme inventé pour dire la Capitale des Eléphants.

(2) De même, Ville feinte des Rhinocéros.

Vous connoissez ces Meux, ils ont quelque renom.
Vraiment je suis ravi d'en apprendre le nom,
Repartit maître Gille; on ne s'entretient guere
De semblables sujets dans nos vastes lambris.

L'Eléphant honteux & surpris,
Lui dit: & parmi nous, que venez-vous donc faire?
Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis.
Nous avons soin de tout: & quant à votre affaire,
On n'en dit rien encor dans le conseil des dieux.
Les petits & les grands sont égaux à leurs yeux.

F A B L E XXII.

Un Fou & un Sage.

Certain Fou poursuivoit à coups de pierre un Sage.
Le Sage se retourne, & lui dit; mon ami,
C'est fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci:
Tu fatigues assez pour gagner davantage.
Toute peine, dit-on, est digne de loyer.
Vois cet homme qui passe, il a de quoi payer:
Adresse-lui tes dons, ils auront leur salaire.
Amorcé par le gain, notre Fou s'en va faire
Même insulte à l'autre bourgeois.
On ne le paya pas en argent cette fois,
Maint estafier accourt: on vous happe notre homme,
On vous l'échine, on vous l'affomme.

Auprès des Rois il est de pareils Fous.
A vos dépens ils font rire le maître.
Pour réprimer leur babil, irez-vous
Les maltraiter? vous n'êtes pas peut-être
Assez puissant. Il faut les engager
A s'adresser à qui peut se vanger.

F A B L E X X I I I .

Le Renard Anglois.

A M A D A M E H A R V E Y .

Le bon cœur est chez vous compagnon du bon sens,

Avec cent qualités trop longues à déduire,
Une noblesse d'ame, un talent pour conduire

Et les affaires & les gens,

Une humeur franche & libre, & le don d'être amie,

Malgré Jupiter même, & les temps orageux:

Tout cela méritoit un éloge pompeux:

Il en eût été moins, selon votre génie.

La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuit:

J'ai donc fait celui-ci court & simple. Je veux

Y coudre encor un mot ou deux

En faveur de votre patrie:

Vous l'aimez. Les Anglois pensent profondément,

Leur esprit en cela suit leur tempérament.

Creusant dans les sujets, & forts d'expériences,

Ils étendent par-tout l'empire des sciences.

Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour.

Vos gens, à pénétrer, l'emportent sur les autres:

Même les chiens de leur séjour

Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.

Vos Renards sont plus fins, je m'en vais le prouver

Par un d'eux, qui, pour se sauver,

Mit en usage un stratagème

Non encor pratiqué, des mieux imaginés.

Le scélérat réduit en un péril extrême,

Et presque mis à bout par ces Chiens au bon nez,

Passa près d'un patibulaire.

Là, des animaux ravissans,

Bléreaux, Renards, Hiboux, race encline à mal faire,
Pour l'exemple pendus, instruisoient les passans.

Leur confrere, aux abois, entre ces morts s'arrange.

Je crois voir Annibal qui, presté des Romains,
Met leurs Chefs en défaut, ou leur donne le change,
Et sçait en vieux Renard s'échapper de leurs mains.

Les (1) Clefs de meute parvenues

A l'endroit où pour mort le traître se pendit,
Remplirent l'air de cris : leur Maître les rompit,
Bien que de leurs abois ils perçassent les nues.

Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.

Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant.

Mes Chiens n'appellent point au-delà des colonnes

Où sont tant d'honnêtes personnes.

Il y viendra, le drôle. Il y vint, à son dam.

Voilà maint Basset clabaudant :

Voilà notre Renard au charnier se guindant.

Maître pendu croyoit qu'il en tiroit de même

Que le jour qu'il tendit de semblables panneaux ;

Mais le pauvre, ce coup, y laissa ses (2) houeaux ;

Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagème.

Le Chasseur, pour trouver sa propre sûreté,

N'auroit pas cependant un tel tour inventé ;

Non point par peu d'esprit : Est-il quelqu'un qui nie

Que tout Anglois n'en ait bonne provision ?

Mais le peu d'amour pour la vie

Leur nuit en mainte occasion.

Je reviens à vous, non pour dire

D'autres traits sur votre sujet ;

(1) *Clefs de meute*, terme de Vénérerie, pour désigner les meilleurs Chiens qui servent à conduire & à dresser les autres Chiens de la meute. Quelquefois c'est un seul Chien qui est la Clef de la meute.

(2) Pour dire, *perdit la vie*. Voyez sur cette expression le Dictionnaire de l'Académie Française, au mot *Houeaux*.

— Tout long éloge est un projet
 Peu favorable pour ma lyre :
 Peu de nos chants, peu de nos vers
 Par un encens flatteur amusent l'Univers ;
 Et se font écouter des Nations étrangères.
 Votre Prince vous dit un jour,
 Qu'il aimoit mieux un trait d'amour
 Que quatre pages de louanges.
 Agréez seulement le don que je vous fais
 Des derniers efforts de ma Muse :
 C'est peu de chose : elle est confuse
 De ces ouvrages imparfaits.
 Cependant ne pourriez-vous faire
 Que le même hommage pût plaire
 A celle qui remplit vos climats d'habitans
 Tirés de l'Isle de Cythere ?
 Vous voyez par-là que j'entens
 (3) Mazarin, des Amours Déesse tutélaire.

(3) La belle *Hortense*, Duchesse de Mazarin, nièce du Cardinal Mazarin, laquelle pour vivre éloignée de son mari, se retira en Angleterre, où elle finit ses jours en 1699.

F A B L E XXIV.

Le Soleil & les Grenouilles.

 IMITATION D'UNE FABLE
 LATINE.

Les filles du Limon tiroient du Roi des astres
 Assistance & protection.
 Guerre ni pauvreté, ni semblables désastres
 Ne pouvoient approcher de cette nation.
 Elle faisoit valoir en cent lieux son empire.
 Les reines des étangs, Grenouilles, veux-je dire,

(Car que coûte-il d'appeller
Les choses par noms honorables?)
Contre leur bienfaiteur osèrent cabaler,
Et devinrent insupportables.
L'imprudence, l'orgueil, & l'oubli des bienfaits,
Enfans de la bonne fortune,
Firent bien-tôt crier cette troupe importune;
On ne pouvoit dormir en paix.
Si l'on eût cru leur murmure,
Elles auroient, par leurs cris,
Soulevé grands & petits
Contre l'œil de la nature.
Le Soleil, à leur dire, alloit tout consumer,
Il falloit promptement s'armer
Et lever des troupes puissantes.
Aussi-tôt qu'il faisoit un pas,
Ambassades croassantes
Alloient dans tous les états.
A les ouïr, tout le monde,
Toute la machine ronde,
Rouloit sur les intérêts
De quatre méchans marais.
Cette plainte téméraire
Dure toujours, & pourtant
Grenouilles doivent se taire,
Et ne murmurer pas tant;
Car si le Soleil se pique,
Il le leur fera sentir:
La République Aquatique
Pourroit bien s'en repentir.



F A B L E X X V.

L'Hymenée & l'Amour.

A LEURS ALTESSES SERENISSIMES
MADEMOISELLE DE BOURBON,
ET MONSIEUR LE PRIN-
CE DE CONTI.

Hymenée & l'Amour vont conclure un Traité
Qui les doit rendre amis pendant longues années.
BOURBON, jeune divinité,
CONTI, jeune héros, joignent leurs destinées.
CONDÉ l'avoit, dit-on, en mourant souhaité;
Ce guerrier qui transmet à son fils en partage
Son esprit, son grand cœur, avec un héritage
Dont la grandeur, non plus, n'est pas à mépriser,
Contemple avec plaisir de la voûte éthérée,
Que ce nœud s'accomplit, que le Prince l'agrée,
Que Louis aux Condé ne peut rien refuser.
Hymenée est vêtu de ses plus beaux atours.
Tout rit autour de lui, tout éclate de joie.
Il descend de l'Olympe environné d'Amours,

Dont CONTI doit être la proie;

Vénus à BOURBON les envoie.

Ils avoient l'air moins attrayant

Le jour qu'elle sortit de l'onde,

Et rendit surpris notre monde,

De voir un peuple si brillant.

Le chœur des Muses se prépare,

On attend de leurs nourrissons

Ce qu'un talent exquis & rare

Fait estimer dans nos chansons.

Apollon y joindra ses sons,

Lui-même il apporte sa lyre.
 Déjà l'amante de Zéphyre
 Et la Déesse du matin,
 Des dons que le printemps étale,
 Commencent à parer la salle
 Où se doit faire le festin.

O vous ! pour qui les dieux ont des soins si pressans,
 BOURBON, aux charmes tout-puissans,
 Ainsi qu'à l'ame toute belle ;
 CONTI, par qui sont effacés
 Les héros des siècles passés ;
 Conservez l'un pour l'autre une ardeur mutuelle.
 Vous possédez tous deux ce qui plaît plus d'un jour,
 Les graces & l'esprit, seuls soutiens de l'amour.

Dans la carrière aux époux assignée,
 Prince & Princesse, on trouve deux chemins ;
 L'un de tiédeur, comme chez les humains ;
 La passion à l'autre fut donnée.

N'en sortez point, c'est un état bien doux,
 Mais peu durable en notre ame inquiète.
 L'amour s'éteint par le bien qu'il souhaite,
 L'amant alors se comporte en époux.
 Ne sçauroit-on établir le contraire,
 Et renverser cette maudite loi ?
 Prince & Princesse, entreprenez l'affaire,
 Nul n'osera prendre exemple sur moi.
 De ce conseil faites expérience,
 Soyez amans fideles & constans :
 S'il faut changer, donnez-vous patience,
 Et ne foyez époux qu'à soixante ans.

Vous ne changerez point, écoutez Calliope ;
 Elle a pour votre hymen dressé cette horoscope.

Pratiquer tous les agrémens
 Qui des époux font des amans,

Em-

Employer la grace ordinaire,
 C'est ce que CONTI sçaura faire.
 Rendre CONTI le plus heureux
 Qui soit dans l'empire amoureux;
 Trouver cent moyens de lui plaire,
 C'est ce que BOURBON sçaura faire.

Apollon m'apprit l'autre jour
 Qu'il naitroit d'eux un jeune amour;
 Plus beau que l'enfant de Cythere,
 En un mot semblable à son Pere.
 Former cet enfant sur les traits
 Des modeles les plus parfaits,
 C'est ce que BOURBON sçaura faire;
 Mais de nous priver d'un tel bien,
 C'est à quoi BOURBON n'entend rien.

F A B L E X X V I .

La Ligue des Rats.

U ne Souris craignoit un Chat,
 Qui dès long-temps la guettoit au passage.
 Que faire en cet état? Elle, prudente & sage,
 Consulte son voisin; c'étoit un maître Rat,
 Dont la rateuse Seigneurie
 S'étoit logée en bonne hôtellerie,
 Et qui cent fois s'étoit vanté, dit-on,
 De ne craindre ni chat ni chate,
 Ni coup de dent, ni coup de pate.
 Dame Souris, lui dit ce fanfaron,
 Ma foi, quoi que je fasse,
 Seul je ne puis chasser le chat qui vous menace;

H. Partie.

R

Mais assemblons tous les Rats d'alentour,
 Je lui pourrai jouer d'un mauvais tour.
 La Souris fait une humble révérence,
 Et le Rat court en diligence
 A l'Office, qu'on nomme autrement la dépense,
 Où maints Rats assemblés
 Faisoient aux frais de l'hôte une entière bombance.
 Il arrive les sens troublés,
 Et tous les poudrons essoufflés.
 Qu'avez-vous donc ? lui dit un de ces Rats ; parlez.
 En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage,
 C'est qu'il faut promptement secourir la Souris ;
 Car Rominagrobis
 Fait en tous lieux un étrange carnage.
 Ce chat, le plus diable des chats,
 S'il manque de Souris, voudra manger des Rats.
 Chacun dit, il est vrai. Sus, fus, courons aux armes.
 Quelques Rates, dit-on, répandirent des larmes :
 N'importe, rien n'arrête un si noble projet,
 Chacun se mêt en équipage ;
 Chacun mit dans son sac un morceau de fromage ;
 Chacun promet enfin de risquer le paquet.
 Ils alloient tous comme à la fête,
 L'esprit content, le cœur joyeux.
 Cependant le Chat plus fin qu'eux,
 Tenoit déjà la Souris par la tête.
 Ils s'avancèrent à grand pas
 Pour secourir leur bonne amie :
 Mais le chat, qui n'en démord pas,
 Gronde & marche au-devant de la troupe ennemie.
 A ce bruit, nos très-prudens Rats,
 Craignant mauvaise destinée,
 Font, sans pousser plus loin leur prétendu fracas,
 Une retraite fortunée.
 Chaque Rat rentre dans son trou :
 Et si quelqu'un en sort, gare encor le matou.

F A B L E X X V I I.

Daphnis & Alcimadure.

-Imitation de Theocrite.

A MADAME DE LA MESANGERE.

Aimable fille d'une mere
A qui seule aujourd'hui mille cœurs font la cour,
Sans ceux que l'amitié rend soigneux de vous plaire,
Et quelques-uns encor que vous garde l'amour,
Je ne puis qu'en cette préface
Je ne partage entre elle & vous
Un peu de cet encens qu'on recueille au parnasse,
Et que j'ai le secret de rendre exquis & doux.
Je vous dirai donc. . . . Mais tout dire,
Ce seroit trop, il faut choisir,
Ménageant ma voix & ma lyre,
Qui bientôt vont manquer de force & de loisir.
Je louerai seulement un cœur plein de tendresse,
Ces nobles sentimens, ces graces, cet esprit :
Vous n'auriez en cela ni maître, ni maîtresse,
Sans celle dont sur vous l'éloge réjaillit.
Gardez d'environner ces roses
De trop d'épines. Si jamais
L'Amour vous dit les mêmes choses,
Il le dit mieux que je ne fais :
Aussi sçait-il punir ceux qui ferment l'oreille
A ses conseils : vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille
Méprisoit de ce Dieu le souverain pouvoir :

On l'appelloit Alcimadure,
Fier & farouche objet, toujours courant au bois,
Toujours sautant aux prés, dansant sur la verdure,
Et ne connoissant autres loix
Que son caprice : au reste égalant les plus belles,
Et surpassant les plus cruelles,
N'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs.
Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs !
Le jeune & beau Daphnis, berger de noble race,
L'aima pour son malheur : jamais la moindre grace,
Ni le moindre regard, le moindre mot enfin
Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
Las de continuer une poursuite vaine,
Il ne songea plus qu'à mourir :
Le désespoir le fit courir
A la porte de l'inhumaine.
Hélas ! Ce fut aux vents qu'il raconta sa peine ;
On ne daigna lui faire ouvrir
Cette maison fatale, où, parmi ses compagnes,
L'ingrate, pour le jour de sa nativité,
Joignoit aux fleurs de sa beauté
Les trésors des jardins & des vertes campagnes :
J'espérois, cria-t-il, expirer à vos yeux,
Mais je vous suis trop odieux,
Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste,
Vous me refusiez même un plaisir si funeste,
Mon pere, après ma mort, & je l'en ai chargé,
Doit mettre à vos pieds l'héritage
Que votre cœur a négligé.
Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage,
Tous mes troupeaux avec mon chien ;
Et que du reste de mon bien
Mes compagnons fondent un temple,
Où votre image se contemple ;
Renouvellant de fleurs l'autel à tout moment.
J'aurai, près de ce temple, un simple monument :

On gravera sur la bordure ;

Daphnis mourut d'amour ; passant , arrête-toi :

Pleure , & dit : celui-ci succomba sous la loi

De la cruelle Alcimadure.

A ces mots , par la (1) parqué il se sentit atteint :

Il auroit poursuivi , la douleur le prévint :

Son ingrate sortit triomphante & parée.

On voulut , mais en vain , l'arrêter un moment ,

Pour donner quelques pleurs au sort de son amant.

Elle insulta toujours au fils de cythérée ;

Menant , dès ce soir même , au mépris de ses loix ,

Ses compagnes danser autour de sa statue.

Le Dieu tomba sur elle , & l'accabla du poids :

Une voix sortit de la nue ,

Echo redit ces mots dans les airs épanchus :

Que tout aime à présent , l'Insensible n'est plus.

Cependant de Daphnis l'ombre au Styx descendue ,

Frémit , & s'étonna la voyant accourir.

Tout l'érebe entendit cette belle homicide

S'excuser au berger qui ne daigna l'ouïr ,

Non plus qu'Ajax Ulysse , & Didon son perfide.

(1) Celle des trois qui donne la mort.

T A B L E X X V I I I.

Philémon & Baucis.

A MONSIEUR LE DUC DE
VENDOSME.

Ni l'or , ni la grandeur ne nous rendent heureux :
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains , qu'un plaisir peu
tranquille ,
Des soucis dévorans c'est l'éternel asyle ,

Véritable vautour que le fils de Japet
 Représente enchainé sur son triste sommet.
 L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste;
 Le Sage y vit en paix, & méprise le reste.
 Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
 Il regarde à ses pieds les favoris des rois;
 Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne,
 Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
 Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour;
 Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.
 Philémon & Baucis nous en offrent l'exemple,
 Tous deux virent changer leur cabane en un temple.
 Hyménée & l'amour, par des desirs constans,
 Avoient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps:
 Ni le temps, ni l'hymen n'éteignirent leur flamme;
 Cloton prenoit plaisir à filer cette trame.
 Ils sçurent cultiver, sans se voir assistés,
 Leur enclos & leur champ par deux fois vingt Étés.
 Eux seuls ils composoient toute leur république:
 Heureux de ne devoir à pas un domestique
 Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendoient!
 Tout vieillit: sur leur front les rides s'étendoient;
 L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
 Et par des traits d'amour sçut encor se produire.
 Ils habitoient un bourg plein de gens, dont le cœur
 Joignoit aux dures un sentiment malheureux.
 Jupiter résolut d'abolir cette engeance.
 Il part avec son fils, le Dieu de l'Eloquence,
 Tous deux en pèlerins vont visiter ces lieux;
 Mille logis y'sont, un seul ne s'ouvre aux Dieux.
 Prêts enfin de quitter un séjour si profane,
 Ils virent à l'écart une étroite cabane,
 Demeure hospitalière, humble & chaste maison.
 Mercure frappe, on ouvre: aussi-tôt Philémon
 Vient au devant des Dieux, & leur tient ce langage:
 Vous me semblez tous deux fatigués du voyage,

Reposez-vous : usez du peu que nous avons :
L'aide des Dieux a fait que nous le conservons,
Usez-en : saluez ces pénates d'argille.
Jamais le ciel ne fut aux humains si facile,
Que quand Jupiter même étoit de simple bois :
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point, faites tiédir cette onde ;
Encor que le pouvoir au desir ne réponde,
Nos hôtes agréront les soins qui leur sont dûs.
Quelques restes de feu sous la cendre épandus,
D'un souffle haletant par Baucis s'allumerent :
Des branches de bois sec aussi-tôt s'enflammerent.
L'onde tiède, on lava les pieds des Voyageurs.
Philémon les pria d'excuser ces longueurs ;
Et pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretenit les Dieux, non point sur la fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe & la grandeur des rois,
Mais sur ce que les champs, les vergers & les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare :
Cependant, par Baucis, le festin se prépare.
La table où l'on servit le champêtre repas,
Fut d'ais non-façonnés à l'aide du compas :
Encore assure-t-on, si l'Histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le temps l'avoit rompue.
Baucis en égala les appuis chancelans
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.
Un tapis tout usé couvrit deux escabelles :
Il ne servoit pourtant qu'aux fêtes solennelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tout menu,
D'un peu de lait, de fruits, & des dons de Cérés.
Les divins voyageurs altérés de leur course,
Méloient au vin grossier le crystal d'une source.
Plus le vase versoit, moins il s'alloit vidant.
Philémon reconnut ce miracle évident :
Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillèrent ;
A ce signe d'abord leur yeux se défilèrent.

Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils
 Qui font trembler les cieus sur leurs poles assis.
 Grand Dieu, dit Philémon, excusez notre faute.
 Quels humains auroient crû recevoir un tel hôte!
 Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux,
 Mais quand nous ferions rois, que donner à des dieux?
 C'est le cœur qui fait tout : que la terre & que l'onde
 Apprêtent un repas pour les maîtres du monde,
 Ils lui préféreront les seuls présens du cœur.
 Baucis sort à ces mots pour réparer l'erreur;
 Dans le verger couroit une perdrix privée,
 Et par de tendres soins dès l'enfance élevée :
 Elle en veut faire un mets, & la poursuit en vain;
 La volatille échappe à sa tremblante main :
 Entre les pieds des Dieux elle cherche un asyle :
 Ce recours, à l'oiseau, ne fut pas inutile :
 Jupiter intercède. Et déjà les vallons [monts.
 Voyoient l'ombre en croissant tomber du haut des
 Les Dieux sortent enfin, & font sortir leurs hôtes.
 De ce Bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes :
 Suivez-nous : Toi, Metcure, appelle les vapeurs.
 O gens durs ! vous n'ouvrez vos logis, ni vos cœurs.
 Il dit; & les Autans troublent déjà la plaine.
 Nos deux Epoux suivoient, ne marchant qu'avec peine.
 Un appui de roseau soulageoit leurs vieux ans.
 Moitié secours des Dieux, moitié peur, se hâtans,
 Sur un mont assez proche enfin ils arriverent.
 A leurs pieds aussi-tôt cent nuages creverent.
 Des ministres de Dieu les orages flottans
 Entraînerent sans choix animaux, habitans,
 Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure :
 Sans vestige du bourg, tout disparut sur l'heure.
 Les vieillards déplorent ces sévères destins.
 Les animaux périr ! car encor les humains,
 Tous avoient dû tomber sous les célestes armes :
 Baucis en répandit en secret quelques larmes.

Cependant l'humble toit devient temple , & ses murs
 Changent leur frêle enduit en marbres les plus durs.
 De pilastres massifs les cloisons revêtues ,
 En moins de deux instans s'élevent jusqu'aux nues ;
 Le chaume devient or , tout brille en ce pourpris :
 Tous ces événemens sont peints sur les lambris.
 Loin ; bien loin les tableaux de Zeuxis & d'Apelle ,
 Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
 Nous deux Epoux surpris , étonnés , confondus ,
 Se crurent , par miracle , en l'olympé rendus.
 Vous comblez , dirent-ils , vos moindres créatures :
 Aurions-nous bien le cœur & les mains assez pures ,
 Pour présider ici sur les honneurs divins ,
 Et Prêtres , vous offrir les vœux des pèlerins ?
 Jupiter exauça leur prière innocente.
 Hélas ! dit Philémon , si votre main puissante
 Vouloit favoriser jusqu'au bout deux mortels ,
 Ensemble nous mourrions en servant vos autels ;
 Cloton feroit d'un coup ce double sacrifice ;
 D'autres mains nous rendroient un vain & triste office :
 Je ne pleurerois point celle-ci , ni ses yeux
 Ne troubleroient non plus de leurs larmes ces lieux.
 Jupiter , à ce vœu , fut encor favorable :
 Mais oserai-je dire un fait presque incroyable ?
 Un jour qu'assistous deux dans le sacré parvis ,
 Ils contoient cette histoire aux pèlerins ravis ,
 La troupe à l'entour d'eux debout prêtoit l'oreille.
 Philémon leur disoit : ce lieu plein de merveille
 N'a pas toujours servi de temple aux Immortels.
 Un bourg étoit autour , ennemi des autels ,
 Gens barbares , gens durs , habitacles d'impies :
 Du céleste courroux tous furent les hosties ;
 Il ne resta que nous d'un si triste débris :
 Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris :
 Jupiter l'y peignit. En contant ces annales ,
 Philémon regardoit Baucis par intervalles :

Elle devenoit arbre, & lui tendoit les bras;
 Il veut lui tendre aussi les siens, & ne peut pas.
 Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée:
 L'un & l'autre se dit adieu de la pensée;
 Le corps n'est tantôt plus que feuillage & que bois.
 D'étonnement la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix;
 Même instant, même fort à leur fin les entraîne:
 Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.
 On les va voir encore, afin de mériter
 Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
 Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
 Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
 Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
 Ah! si... Mais autre part j'ai porté mes présents.
 Célébrons seulement cette métamorphose.
 De fideles témoins m'ayant conté la chose,
 Clio me conseilla de l'étendre en ces vers,
 Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers.
 Quelque jour on verra chez les races futures,
 Sous l'appui d'un grand nom passer ces aventures.
 Vendôme, consentez au los que j'en attens;
 Faites-moi triompher de l'envie & du temps.
 Enchaînez ces Démon, que sur nous ils n'attendent,
 Ennemis des Héros & de ceux qui les chantent.
 Je voudrois pouvoir dire en un style assez haut,
 Qu'ayant mille vertus, vous n'avez nul défaut.
 Toutes les célébrer seroit œuvre infinie:
 L'entreprise demande un plus vaste génie;
 Car quel mérite enfin ne vous fait estimer,
 Sans parler de celui qui force à vous aimer?
 Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages;
 Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages;
 Don du ciel, qui peut seul tenir lieu des présents
 Que nous font à regret le travail & les ans.
 Peu de gens élevés, peu d'autres encor même,
 Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.

Si quelque enfant des Dieux les possède, c'est vous;
 Je l'ose, dans ces vers, soutenir devant tous.
 Cléo, sur son giron, à l'exemple d'Homère,
 Vient de les retoucher attentive à vous plaire:
 On dit qu'elle & ses sœurs, par l'ordre d'Apollon,
 Transportent dans Anet tout le sacré vallon:
 Je le crois. Puissions-nous chanter sous les ombrages
 Des arbres dont ce lieu va border ses rivages!
 Pussent-ils, tout d'un coup, élever leurs sourcils,
 Comme on vit autrefois Philémon & Baucis!

F A B L E X X I X.

Les Filles de Minée.

Je chante dans mes vers les Filles de Minée,
 Troupe aux arts de Pallas dès l'enfance adonnée,
 Et de qui le travail fit entrer en courroux
 Bacchus, à juste droit, de ses honneurs jaloux.
 Tout Dieu veut aux humains se faire reconnoître.
 On ne voit point les champs répondre aux soins de
 maître,
 Si dans les jours sacrés, autour de ses guérets,
 Il ne marche en triomphe en l'honneur de Cérés.

La Grèce étoit en jeux pour le fils de Sèmele.
 Seules on vit trois sœurs condamner ce saint zèle.
 Alcithoé l'aînée, ayant pris ses fuseaux,
 Dit aux autres : quoi donc, toujours des Dieux non-
 veaux ?

L'olympé ne peut plus contenir tant de têtes,
 Ni l'an fournir de jours assez pour tant de fêtes.
 Je ne dis rien des vœux dûs aux travaux divers
 De ce Dieu qui purgea de monstres l'univers:

Mais à quoi sert Bacchus , qu'à causer des querelles,
 Affoiblir les plus sains , enlaidir les plus belles ,
 Souvent mener aux Styx par de tristes chemins ?
 Et nous irons chommer la peste des humains ?
 Pour moi , j'ai résolu de poursuivre ma tâche.
 Se donne ce jour-ci qui voudra du relâche ,
 Ces mains n'en prendront point. Je suis encor d'avis
 Que nous rendions le temps moins long par des récits.
 Toutes trois , tour à tour , racontons quelque histoire.
 Je pourrois retrouver sans peine en ma mémoire
 Du monarque des Dieux les divers changemens ;
 Mais comme chacun sçait tous ces événemens ,
 Disons ce que l'amour inspire à nos pareilles :
 Non toutefois qu'il faille en contant ses merveilles ,
 Accouttumer nos cœurs à goûter son poison ;
 Car , ainsi que Bacchus , il trouble la raison.
 Récitons - nous les maux que les biens nous attirent.
 Alcithoé se tut , & ses sœurs applaudirent.

Après quelques momens , haussant un peu la voix ,
 Dans Thebes , reprit - elle , on conte qu'autrefois
 Deux jeunes cœurs s'aimoient d'une égale tendresse :
 Pyrame , c'est l'Amant , eut Thisbé pour maîtresse.
 Jamais couple ne fut si bien assorti qu'eux :
 L'un bien fait , l'autre belle , agréables tous deux ,
 Tous deux dignes de plaire , ils s'aimèrent sans peine ,
 D'autant plutôt épris , qu'une invincible haine
 Divisant leurs parens , ces deux amans unit ,
 Et concourut aux traits dont l'amour se servit.
 Le hazard , non le choix , avoit rendu voisins
 Leurs maisons où régnoient ces guerres intestines :
 Ce fut un avantage à leurs desirs naissans.
 Le cours en commença par des jeux innocens ;
 La première étincelle eut embrasé leur ame ,
 Qu'ils ignoroient encor ce que c'étoit que flamme
 Chacun favorisoit leurs transports mutuels ,
 Mais c'étoit à l'insçu de leurs parens cruels.

La défense est un charme : on dit qu'elle affaïsonne
Les plaisirs , & surtout ceux que l'amour nous donne.
D'un des logis à l'autre , elle instruit du moins.
Nos amans à se dire avec signe leurs soins.
Ce léger reconfort ne les put satisfaire ;
Il fallut recourir à quelque autre mystère.
Un vieux mur entr'ouvert séparoit leurs maisons ,
Le temps avoit miné ses antiques cloisons :
Là , souvent de leurs maux ils déploroient la cause ;
Les paroles passaient , mais c'étoit peu de chose.
Se plaignant d'un tel sort , Pyrame dit un jour :
Chere Thisbé , le ciel veut qu'on s'aide en amour.
Nous avons à nous voir une peine infinie :
Fuyons de nos parens l'injuste tyrannie :
J'en ai d'autres en Grèce , ils se tiendront heureux
Que vous daigniez chercher un asyle chez eux :
Leur amitié , leurs biens , leur pouvoir , tout m'invite
A prendre le parti dont je vous sollicite.
C'est votre seul repos qui me le fait choisir ,
Car je n'ose parler , hélas ! de mon desir :
Faut-il à votre gloire en faire un sacrifice ?
De crainte de vains bruits , faut-il que je languisse ?
Ordonnez , j'y consens ; tout me semblera doux ;
Je vous aime , Thisbé , moins pour moi que pour vous.
J'en pourrois dire autant , lui repartit l'amante ;
Votre amour étant pure encor que véhémence ,
Je vous suivrai par - tout : notre commun repos
Me doit mettre au-dessus de tous les vains propos.
Tant que de ma vertu je serai satisfaite ,
Je rirai des discours d'une langue indiscrete ,
Et m'abandonnerai sans crainte à votre ardeur ,
Contente que je fais des soins de ma pudeur.
Jugez ce que sentit Pyrame à ces paroles !
Je n'en fais point ici de peintures frivoles.
Suppléez au peu d'art que le ciel mit en moi :
Vous-même peignez-vous cet amant hors de soi.
Demain , dit-il , il faut sortir avant l'aurore ;

N'attendez point les traits que son char fait éclore :
 Trouvez - vous aux degrés du terme de Cérès :
 Là, nous nous attendrons : le rivage est tout près :
 Une barque est au bord, les rameurs, le vent même,
 Tout, pour notre départ, montre un hâte extrême ;
 L'augure en est heureux, notre sort va changer ;
 Et les Dieux sont pour nous, si je sçais bien juger.
 Thisbé consent à tout : elle en donne pour gage
 Deux baisers, par le mur, arrêtés au passage.
 Heureux mur ! tu devois servir mieux leur désir ;
 Ils n'obtinrent de toi qu'une ombre de plaisir.
 Le lendemain Thisbé sort & prévient Pyrame ;
 L'impatience, hélas ! maîtresse de son ame,
 La fait arriver seule & sans guide aux degrés ;
 L'ombre & le jour luttoient dans les champs azurés.
 Une lionne vint, monstre imprimant la crainte,
 D'un carnage récent sa gueule est toute teinte.
 Thisbé fuit ; & son voile emporté par les airs,
 Source d'un sort cruel, tombe dans ces déserts.
 La lionne le voit, le fouille, le déchire ;
 Et l'ayant teint de sang, aux forêts se retire.
 Thisbé s'étoit cachée en un buisson épais.
 Pyrame arrive, & voit ces vestiges tous frais.
 O Dieux ! Que devient-il ? Un froid court dans ses veines,
 Il apperçoit le voile étendu dans ces plaines :
 Il le leve ; & le sang joint aux traces des pas,
 L'empêche de douter d'un funeste trépas.
 Thisbé, s'écria-t-il, Thisbé, je t'ai perdue !
 Te voilà, par ma faute, aux Enfers descendue !
 Je l'ai voulu ; c'est moi, qui suis le monstre affreux
 Par qui tu t'en vas voir le séjour ténébreux :
 Attends - moi, je te vais rejoindre aux rives sombres ;
 Mais m'osera - je à toi présenter chez les ombres ?
 Jouis au moins du sang que je te vais offrir,
 Malheureux de n'avoir qu'une mort à souffrir.
 Il dit, & d'un poignard coupe aussi-tôt sa trame.
 Thisbé vient ; Thisbé voit tomber son cher Pyrame

Que devient-elle aussi ? Tout lui manque à la fois ,
Les sens & les esprits aussi bien que la voix .
Elle revient enfin ; Cloton , pour l'amour d'elle ,
Laisse à Pyrame ouvrir sa mourante prunelle .
Il ne regarde point la lumière des cieux :
Sur Thisbé seulement il tourne encor les yeux .
Il voudroit lui parler , sa langue est retenue :
Il témoigne mourir content de l'avoir vue .
Thisbé prend le poignard ; & découvrant son sein ,
Je n'accuserai point , dit-elle , ton dessein ,
Bien moins encor l'erreur de ton ame alarmée :
Ce seroit t'accuser de m'avoir trop aimée .
Je ne t'aime pas moins : tu vas voir que mon cœur
N'a , non plus que le tien , mérité son malheur .
Cher amant , reçois donc ce triste sacrifice .
Sa main & le poignard font alors leur office :
Elle tombe , & tombant range ses vêtemens ,
Dernier trait de pudeur , même aux derniers moments ,
Les Nymphes d'alentour lui donnerent des larmes ;
Et du sang des amans teignirent par des charmes
Le fruit d'un Murier proche , & blanc jusqu'à ce jour ,
Eternel monument d'un si parfait amour .
Cette histoire attendrit les filles de Minée :
L'une accusoit l'amant , l'autre la destinée ;
Et toutes , d'une voix , conclurent que nos cœurs
De cette passion devoient être vainqueurs .
Elle meurt quelquefois avant qu'être contente :
L'est-elle ? Elle devient aussi-tôt languissante .
Sans l'hymen on n'en doit recueillir aucun fruit ,
Et cependant l'hymen est ce qui la détruit .
Il y joint , dit Climene , une âpre jalousie ,
Poison le plus cruel dont l'ame soit saisie .
Je n'en veux pour témoin que l'erreur de Procria .
Alcithoé ma sœur , attachant vos esprits ,
Des tragiques amours vous a conté l'élite ;
Celles que je vais dire ont aussi leur mérite .
J'accourcirai le temps , ainsi qu'elle , à mon tour .

Peu s'en faut que Phœbus ne partage le jour;
A ses rayons perçans opposons quelques voiles :
Voyons combien nos mains ont avancé nos toiles.
Je veux que sur la mienne, avant que d'être au soir,
Un progrès tout nouveau se fasse appercevoir :
Cependant donnez-moi quelque heure de silence,
Ne vous rebutez point de mon peu d'éloquence;
Souffrez-en les défauts; & songez seulement
Au fruit qu'on peut tirer de cet événement.

Céphale aimoit Procris, il étoit aimé d'elle :
Chacun se propoisoit leur hymen pour modele :
Ce qu'amour fait sentir de piquant & de doux,
Combloit abondamment les vœux de ces époux :
Ils ne s'aimoient que trop : leurs soins & leur tendresse
Approchoient des transports d'amant & de maîtresse;
Le ciel même envia cette félicité :
Céphale eut à combattre une Divinité.
Il étoit jeune & beau, l'Aurore en fut charmée,
N'étant pas à ces biens, chez elle, accoutumée.
Nos belles cacheroient un pareil sentiment :
Chez les Divinités on en use autrement.
Celle-ci déclara son amour à Céphale.
Il eut beau lui parler de la foi conjugale;
Les jeunes Déeses qui n'ont qu'un vieil époux,
Ne se soumettent point à ces loix, comme nous.
La Déesse enleva ce héros si fidele :
De modérer ses feux il pria l'immortelle.
Elle le fit : l'amour devint simple amitié :
Retournez, dit l'Aurore, avec votre moitié ;
Je ne troublerai plus votre ardeur ni la sienne :
Recevez seulement ces marques de la mienne.
(C'étoit un javelot toujours sûr de ses coups.)
Un jour cette Procris, qui ne vit que pour vous,
Fera le désespoir de votre ame charmée,
Et vous aurez regret de l'avoir tant aimée.
Tout oracle est douteux, & porte un double sens;

Celui-ci mit d'abord notre époux en suspens :
J'aurai regret aux vœux que j'ai formés pour elle ?
Et comment ? N'est-ce point qu'elle m'est infidelle ?
Ah ! finissent mes jours plutôt que de le voir !
Eprouvons toutefois ce que peut son devoir.
Des Mages aussi-tôt consultant la science ,
D'un feint adolescent il prend la ressemblance ,
S'en va trouver Procris , élève jusqu'aux cieux
Ses beautés , qu'il soutient être dignes des dieux ,
Joint les pleurs aux soupirs , comme un amant sçait faire ,
Et ne peut s'éclaircir par cet art ordinaire .
Il fallut recourir à ce qui porte coup ,
Aux présens : il offrit , donna , promit beaucoup ,
Promit tant que Procris lui parut incertaine .
Toute chose a son prix : voila Céphale en peine ;
Il renonce aux cistés , s'en va dans les forêts ,
Conte aux vents , conte aux bois ses déplaisirs secrets ;
S' imagine , en chassant , dissiper son martyre ;
C'étoit pendant ces mois où le chaud qu'on respire
Oblige d'implorer l'haleine des zéphirs .
Doux vents , s'écrioit-il , prêtez-moi des soupirs ,
Venez , légers démons , par qui nos champs fleurissent ;
Aure , fais-les venir : je sçais qu'ils t'obéissent ;
Ton emploi dans ces lieux est de tout ranimer .
On l'entendit , on crut qu'il venoit de nommer
Quelque objet de ses vœux , autre que son épouse .
Elle en est avertie , & la voilà jalouse .
Maint voisin charitable entretient ses ennuis :
Je ne le puis plus voir , dit-elle , que les nuits .
Il aime donc cette Aure , & me quitte pour elle ?
Nous vous plaignons ; il l'aime , & sans cesse il l'appelle ;
Les échos de ces lieux n'ont plus d'autres emplois
Que celui d'enseigner le nom d'Aure à nos bois .
Dans tous les environs le nom d'Aure résonne .
Profitez d'un avis qu'en passant on vous donne .
L'intérêt qu'on y prend est de vous obliger .
Elle en profite , hélas ! & ne fait qu'y songer .

Les amans font toujours de légère croyance ;
 S'ils pouvoient conserver un rayon de prudence ,
 (Je demande un grand point , la prudence en amours)
 Ils seroient aux rapports insensibles & sourds.
 Notre épouse ne fut l'une ni l'autre chose :
 Elle se lève un jour ; & lorsque tout repose ,
 Que de l'aube au teint frais la charmante douceur
 Force tout au sommeil , hormis quelque chasseur ,
 Elle cherche Céphale : un bois l'offre à sa vûe.
 Il invoquoit déjà cette Aure prétendue.
 Viens me voir , disoit-il , chere Déesse , accours :
 Je n'en puis plus , je meurs ; fais que par ton secours
 La peine que je sens se trouve soulagée.
 L'épouse se prétend par ces mots outragée :
 Elle croit y trouver , non le sens qu'ils cachotent ,
 Mais celui seulement que ses soupçons cherchoient.
 O triste jalousie ! O passion amère !
 Fille d'un fol amour , que l'erreur a pour mere !
 Ce qu'on voit par tes yeux cause assez d'embarras ,
 Sans voir encor par eux ce que l'on ne voit pas.
 Procris s'étoit cachée en la même retraite :
 Qu'un Fari de Biche avoit pour demeure secrète :
 Il en sort ; & le bruit trompe aussi-tôt l'époux.
 Céphale prend le dard , toujours sûr de ses coups ,
 Le lance en cet endroit , & perce sa jalouse :
 Malheureux assassin d'une si chere épouse.
 Un cri lui fait d'abord soupçonner quelque erreur ;
 Il accourt , voit sa faute ; & tout plein de fureur ,
 Du même javelot il veut s'ôter la vie.
 L'Aurore & les destins arrêtent cette envie.
 Cet office lui fut plus cruel qu'indulgent.
 L'infortuné mari sans cesse s'affligeant ,
 Eût accru par ses pleurs le nombre des fontaines ,
 Si la Déesse enfin , pour terminer ses peines ,
 N'eût obtenu du sort que l'on tranchât ses jours :
 Triste fin d'un hymen bien divers en son cours !
 Fuyons ce notud , mes sœurs , je ne puis trop le dire.

Jugez par le meilleur quel peut être le pire.
S'il ne nous est permis d'aimer que sous ses loix,
N'aimons point. Ce dessein fut pris par toutes trois.
Toutes trois, pour chasser de si tristes pensées,
A revoir leur travail se montrent empressées.
Climene en un tissu riche, pénible & grand,
Avoit presque achevé le fameux différend
D'entre le Dieu des eaux & Pallas la sçavante.
On voyoit en lointain une ville naissante.
L'honneur de la nommer entr'eux deux contesté,
Dépendoit du présent de chaque déité.
Neptune fit le sien d'un symbole de guerre.
Un coup de son trident fit sortir de la terre
Un animal fougueux, un coursier plein d'ardeur.
Chacun de ce présent admiroit la grandeur.
Minerve l'effaça, donnant à la contrée
L'olivier, qui de paix est la marque assurée :
Elle emporta le prix, & nomma la cité.
Athene offrit ses vœux à cette déité.
Pour les lui présenter on choisit cent pucelles,
Toutes sçachant broder, aussi sages que belles.
Les premières portoient force présens divers ;
Tout le reste entouroit la déesse aux yeux pers.
Avec un doux souris elle acceptoit l'hommage.
Climene ayant enfin repleyé son ouvrage,
Le jeune Iris commence en ces mots son récit.

Rarement pour les pleurs mon talent réussit,
Je suivrai toutefois la matière imposée.
Télamon pour Cloris avoit l'ame embrasée ;
Cloris pour Télamon brûloit de son côté.
La naissance, l'esprit, les graces, la beauté,
Tout se trouvoit en eux, hormis ce que les hommes
Font marcher avant tout dans le siècle où nous sommes.
Ce sont les biens, c'est l'or, mérite universel.
Ces Amans, qu'univers d'un désir mutuel,
N'osoient au long hymen sacrifier encore,

Faute de ce métal que tout le monde adore.
Amour s'en passeroit ; l'autre état ne le peut :
Soit raison ; soit abus , le sort ainsi le veut.
Cette loi qui corrompt les douceurs de la vie ,
Fut par le jeune amant d'un autre erreur suivie.
Le démon des combats vint troubler l'univers.
Un pays contesté par des peuples divers ,
Engagea Télamon dans un dur exercice.
Il quitta pour un temps l'amoureuse milice.
Cloris y consentit , mais non pas sans douleur.
Il voulut mériter son estime & son cœur.
Pendant que ses exploits terminent la querelle ,
Un parent de Cloris meurt ; & laisse à la belle
D'amples possessions & d'immenses trésors :
Il habitoit les lieux où Mars régnoit alors.
La belle s'y transporte , & par-tout révérée ,
Par-tout des deux partis Cloris considérée ;
Voit de ses propres yeux les champs où Télamon
Venoit de consacrer un trophée à son nom.
Lui , de sa part accourt ; & tout couvert de gloire
Il offre à ses amours les fruits de sa victoire.
Leur rencontre se fit non loin de l'élément
Qui doit être évité de tout heureux amant.
Dès ce jour l'âge d'or les eût joints sans mystère :
L'âge de fer en tout a coutume d'en faire.
Cloris ne voulut donc couronner tous ces biens
Qu'au sein de sa patrie , & de l'aveu des siens.
Tout chemin , hors la mer , allongeant leur souffrance ,
Ils commettent aux flots cette douce espérance.
Zéphyre les suivoit , quand , presque en arrivant ,
Un pirate survient , prend le dessus du vent ,
Les attaque , les bat : En vain , par sa vaillance ,
Télamon jusqu'au bout porte sa résistance :
Après un long combat son parti fut défait ,
Lui pris ; & ses efforts n'eurent pour tout effet
Qu'un esclavage indigne. O Dieux , qui l'eût pu croire !
Le sort , sans respecter ni son sang , ni sa gloire ,

Ni son bonheur prochain, ni les vœux de Cloris,
 Le fit être forçat aussi - tôt qu'il fut pris.
 Le destin ne fut pas à Cloris si contraire;
 Un célèbre marchand l'achete du corsaire:
 Il l'emméne; & bien-tôt la belle, malgré soi,
 Au milieu de ses fers, range tout sous sa loi.
 L'épouse du marchand la voit avec tendresse:
 Ils en font leur compagne, & leur fils sa maîtresse.
 Chacun veut cet hymen: Cloris à leurs désirs
 Répondoit seulement par de profonds soupirs.
 Damon, c'étoit ce fils, lui tient ce doux langage:
 Vous soupirez toujours, toujours votre visage.
 Baigné de pleurs, nous marque un déplaisir secret.
 Qu'avez-vous? Vos beaux yeux verroient-ils à regret
 Ce que peuvent leurs traits, & l'excès de ma flamme?
 Rien ne vous force ici, découvrez-nous votre ame;
 Cloris, c'est moi, qui suis l'esclave, & non pas vous,
 Ces lieux, à votre gré, n'ont-ils rien d'assez doux?
 Parlez, nous sommes prêts à changer de demeure,
 Mes parens m'ont promis de partir tout à l'heure.
 Regrettez-vous les biens que vous avez perdus?
 Tout le nôtre est à vous, ne le dédaignez plus.
 J'en sçais qui l'agreroient; j'ai sçû plaire à plus d'une:
 Pour vous, vous méritez toute une autre fortune:
 Quelle que soit la nôtre, usez-en; vous voyez
 Ce que nous possédons & nous-même à vos pieds.
 Ainsi parle Damon, & Cloris toute en larmes,
 Lui répond en ces mots accompagnés de charmes:
 Vos moindres qualités, & cet heureux séjour
 Même aux filles des dieux donneroient de l'amour:
 Jugez donc si Cloris, esclave & malheureuse,
 Voit l'offre de ces biens d'une ame dédaigneuse.
 Je sçais quel est leur prix: mais de les accepter,
 Je ne puis; & voudrois-vous pouvoir écouter.
 Ce qui me le défend, ce n'est point l'esclavage:
 Si toujours la naissance éleva mon courage,
 Je me vois, grace aux Dieux, en des mains où je puis

Garder ces sentimens malgré tous mes ennuis.
Je puis même avouer (hélas ! faut-il le dire ?)
Qu'un autre a, sur mon cœur, conservé son empire.
Je chéris un Amant, ou mort ou dans les fers;
Je prétends le chérir encor dans les Enfers:
Pourriez-vous estimer le cœur d'une inconstante?
Je ne suis déjà plus aimable, ni charmante,
Cloris n'a plus ces traits que l'on trouvoit si doux,
Et, doublement esclave, est indigne de vous.
Touché de ce discours, Damon prend congé d'elle;
Fuyons, dit-il en soi, j'oublierai cette Belle:
Tout passe, & même un jour ses larmes passeront;
Voyons ce que l'absence & le temps produiront.
A ces mots il s'embarque, & quittant le rivage,
Il court de mer en mer, aborde en lieu sauvage;
Trouve des malheureux de leurs fers échappés,
Et sur le bord d'un bois à chasser occupés.
Télamon, de ce nombre, avoit brisé sa chaîne:
Aux regards de Damon il se présente à peine,
Que son air, sa fierté, son esprit, tout enfin
Fait qu'à l'abord Damon admire son destin:
Puis le plaint, puis l'emmène, & puis lui dit sa flamme.
D'une esclave, dit-il, je n'ai pu toucher l'ame:
Elle chérit un mort ! un mort, ce qui n'est plus
L'emporte dans son cœur ! mes vœux sont superflus.
Là-dessus, de Cloris il lui fait la peinture.
Télamon dans son ame admire l'aventure,
Dissimule, & se laisse emmener au séjour
Où Cloris lui conserve un si parfait amour.
Comme il vouloit cacher avec soin sa fortune,
Nulle peine pour lui n'étoit vile & commune.
On apprend leur retour, & leur débarquement;
Cloris se présentant à l'un & l'autre Amant,
Reconnoît Télamon sous un faix qui l'accable;
Ses chagrins le rendoient pourtant méconnoissable !
Un œil indifférent à le voir eût erré,
Tant la peine & l'amour l'avoient défiguré.

Le fardeau qu'il portoit ne fut qu'un vain obstacle;
 Cloris le reconnoît, & tombe à ce spectacle:
 Elle perd tous ses sens & de honte & d'amour.
 Télamon, d'autre part, tombe presque à son tour.
 On demande à Cloris la cause de sa peine,
 Elle la dit; ce fut sans s'attirer de haine:
 Son récit ingénu redoubla la pitié
 Dans des cœurs prévenus d'une juste amitié.
 Damon dit que son zèle avoit changé de face.
 On le crut. Cependant, quoi qu'on dise & qu'on fasse,
 D'un triomphe si doux l'honneur & le plaisir
 Ne se perd qu'en laissant des restes de desir.
 On crut pourtant Damon. Il refraignit son zèle
 A sceller de l'hymen une union si belle;
 Et, par un sentiment à qui rien n'est égal,
 Il pria ses parens de doter son rival.
 Il l'obtint, renonçant dès-lors à l'hyménée.
 Le soir étant venu de l'heureuse journée,
 Les noces se faisoient à l'ombre d'un ormeau:
 L'enfant d'un voisin vit s'y percher un Corbeau:
 Il fait partir de l'arc une flèche maudite,
 Perce les deux époux d'une atteinte subite.
 Cloris mourut du coup, non sans que son amant
 Attirât ses regards en ce dernier moment.
 Il s'écrie en voyant finir ses destinées:
 Quoi! la Parque a tranché le cours de ses années?
 Dieux, qui l'avez voulu, ne suffisoit-il pas
 Que la haine du sort avançât mon trépas?
 En achevant ces mots il acheva de vivre;
 Son amour, non le coup, l'obligea de la suivre:
 Blessé légèrement il passa chez les morts;
 Le Styx vit nos époux accourir sur ses bords;
 Même accident finit leurs précieuses trames:
 Même tombe eut leurs corps, même séjour leurs âmes.
 Quelques-uns ont écrit (mais ce fait est peu sûr)
 Que chacun d'eux devint Statue & marbre dur.
 Le couple infortuné face à face repose,

Je ne garantis point cette métamorphose :
 On en doute. On le croit plus que vous ne pensez,
 Dit Climene ; & cherchant dans les siècles passés
 Quelque exemple d'amour & de vertu parfaite,
 Tout ceci me fut dit par le sage interprète.
 J'admiraï, je plaignis ces amans malheureux ;
 On les alloit unir : tout concouroit pour eux ;
 Ils touchoient au moment ; l'attente en étoit sûre ;
 Hélas ! il n'en est point de telle en la nature ;
 Sur le point de jouir tout s'enfuit de nos mains ;
 Les dieux se font un jeu de l'espoir des humains.
 Laissons, reprit Iris, cette triste pensée.
 La fête est vers sa fin, grace au ciel, avancée ;
 Et nous avons passé tout ce temps en récits,
 Capables d'affliger les moins sombres esprits !
 Effaçons, s'il se peut, leur image funeste :
 Je prétends de ce jour mieux employer le reste ;
 Et dire un changement, non de corps, mais de cœur :
 Le miracle en est grand ; amour en fut l'auteur :
 Il en fait tous les jours de diverse manière.
 Je changerai de style en changeant de matière.

Zoon plaisoit aux yeux, mais ce n'est pas assés,
 Son peu d'esprit, son humeur sombre,
 Rendoient ces talens mal placés :
 Il fuyoit les cités, il ne cherchoit que l'ombre,
 Vivoit parmi les bois, concitoyen des Ours,
 Et passoit sans aimer les plus beaux de ses jours.
 Nous avons condamné l'amour, m'allez-vous dire ;
 J'en blâme en nous l'excès ; mais je n'approuve pas
 Qu'insensible aux plus doux appas,
 Jamais un homme ne soupire.
 Hé quoi, ce long repos est-il d'un si grand prix ?
 Les morts sont donc heureux : ce n'est pas mon avis.
 Je veux des passions ; & si l'état le pire
 Est le néant, je ne sçais point
 De néant plus complet qu'un cœur froid à ce point.

Zoon n'aimant donc rien, ne s'aimant pas lui-même,
Vit Iole endormie, & le voilà frappé :

Voilà son cœur développé.

Amour, par son sçavoir suprême,
Ne l'eut pas fait amant, qu'il en fit un Héros.
Zoon rend grace au Dieu qui troubloit son repos :
Il regarde en tremblant cette jeune merveille :

A la fin Iole s'éveille :

Surprise & dans l'étonnement,

Elle veut fuir, mais son amant

L'arrête, & lui tient ce langage :

Rare & charmant objet, pourquoi me fuyez-vous ?

Je ne suis plus celui qu'on trouvoit si sauvage :

C'est l'effet de vos traits ; aussi puissans que doux :

Ils m'ont l'ame & l'esprit, & la raison donnée.

Souffrez que, vivant sous vos loix,

J'emploie à vous servir des biens que je vous dois ?

Iole, à ce discours encor plus étonnée,

Rougit, & sans répondre, elle court au hameau,

Et raconte à chacun ce miracle nouveau.

Ses compagnes d'abord s'assemblent autour d'elle :

Zoon suit en triomphe, & chacun applaudit.

Je ne vous dirai point, mes sœurs, tout ce qu'il fit ;

Ni ses soins pour plaire à la Belle.

Leur hymen se conclut : un Satrape voisin,

Le propre jour de cette fête,

Enleve à Zoon sa conquête.

On ne soupçonnoit point qu'il eût un tel dessein.

Zoon accourt au bruit, recouvre ce cher gage.

Poursuit le ravisseur, & le joint, & l'engage

En un combat de main à main.

Iole en est le prix, aussi-bien que le juge.

Le Satrape vaincu trouve encor du refuge.

En la bonté de son rival.

Hélas ! cette bonté lui devint inutile :

Il mourut du regret de cet hymen fatal.

Aux plus infortunés la tombe sert d'asyle.

II. Partie.

S

Il prit pour héritière, en finissant ses jours,
 Iolé, qui mouilla de pleurs son mausolée.
 Que sert-il d'être plaint quand l'ame est envolée?
 Ce Satrape eût mieux fait d'oublier ses amours.

La jeune Iris à peine achevoit cette histoire;
 Et ses sœurs avoient qu'un chemin à la gloire
 C'est l'amour : on fait tout pour se voir estimé :
 Est-il quelque chemin plus court pour être aimé?
 Quel charme de s'oûir louer par une bouche
 Qui même, sans s'ouvrir, nous enchante & nous touche!
 Ainsi disoient ces sœurs. Un orage soudain
 Jette un secret remords dans leur profane sein.
 Barchus entre, & sa cour, confus & long cortège:
 Où sont, dit-il, ces sœurs à la main sacrilège?
 Que Pallas les défende, & vienne en leur faveur
 Opposer son égide à ma juste fureur :
 Rien ne m'empêchera de punir leur offense :
 Voyez; & qu'on se rie après de ma puissance.
 Il n'eut pas dit, qu'on vit trois monstres au plancher,
 Aîlés, noirs & velus, en un coin s'attacher.
 On cherche les trois sœurs : on n'en voit nulle trace :
 Leurs métiers sont brisés : on élève à leur place
 Une chapelle au Dieu, pere du vrai nectar.
 Pallas a beau se plaindre, elle a beau prendre part
 Au destin de ces sœurs par elle protégées.
 Quand quelque Dieu voyant ses bontés négligées,
 Nous fait sentir son ire, un autre n'y peut rien :
 L'Olympe s'entretient en paix par ce moyen.

Profitions, s'il se peut, d'un si fameux exemple.
 Chommons : c'est faire assez qu'aller de temple en
 temple
 Rendre à chaque Immortel les vœux qui lui sont dûs
 Les jours donnés aux Dieux ne sont jamais perdus

F A B L E X X X.

La Matrone d'Ephese.

Sil est un conte usé, commun & rebattu,
 C'est celui qu'en ces vers j'accommode à ma guise
 Et pourquoi donc le choisis-tu ?
 Qui t'engage à cette entreprise ?
 N'a-t-elle point déjà produit assez d'écrits ?
 Quelle grace aura ta Matrone,
 Au prix de celle de Pétrone ?
 Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits ?
 Sans répondre aux censeurs ; car c'est chose infinie,
 Voyons si dans mes vers je l'aurai rajeunie.

Dans Ephese il fut autrefois
 Une Dame en sagesse & vertus sans égale ;
 Et, selon la commune voix,
 Ayant sçû raffiner sur l'amour conjugale.
 Il n'étoit bruit que d'elle & de sa chasteté :
 On l'alloit voir par rareté :
 C'étoit l'honneur du sexe : heureuse sa patrie !
 Chaque mère à sa bru l'alléguoit pour patron :
 Chaque époux la pronoit à sa femme chérie :
 D'elle descendent ceux de la Prudoterie,
 Antique & célèbre maison.
 Son mari l'aimoit d'amour folle.
 Il mourut. De dire comment,
 Ce seroit un détail frivole :
 Il mourut ; & son testament
 N'étoit plein que de legs qui l'auroient consolée,
 Si les biens réparoient la perte d'un mari
 Amoureux autant que chéri.
 Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,

Qui n'abandonne pas le soin du demeurant,
 Et du bien qu'elle aura, fait le compte en pleurant.
 Celle-ci, par ses cris, mettoit tout en alarme;
 Celle-ci faisoit un vacarmé,
 Un bruit, & des regrets à percer tous les cœurs,
 Bien qu'on sçache qu'en ces malheurs,
 De quelque désespoir qu'une ame soit atteinte,
 La douleur est toujours moins forte que la plainte;
 Toujours un peu de faste entre parini les pleurs.
 Chacun fit son devoir de dire à l'affligée,
 Que tout a sa mesure, & que de tels regrets
 Pourroient pécher par leur excès:
 Chacun rendit par-là sa douleur rengrégée.
 Enfin ne voulant plus jouir de la clarté
 Que son époux avoit perdue,
 Elle entre dans sa tombe, en ferme volonté
 D'accompagner cette ombre aux enfers descendue.
 Et voyez ce que peut l'excessive amitié,
 (Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie)
 Une esclave en ce lieu la suivit par pitié,
 Prête à mourir de compagnie.
 Prête, je m'entends bien, c'est-à-dire, en un mot,
 N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
 Et, jusques à l'effet, courageuse & hardie.
 L'esclave avec la Dame avoit été nourrie.
 Toutes deux s'entr'aimoient; & cette passion
 Etoit crüe avec l'âge au cœur des deux femelles:
 Le monde entier à peine eût fourni deux modèles
 D'une telle inclination.
 Comme l'esclave avoit plus de sens que la Dame,
 Elle laissa passer les premiers mouvemens:
 Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame
 Dans l'ordinaire train des communs sentimens.
 Aux consolations la Veuve, inaccessible,
 S'appliquoit seulement à tout moyen possible
 De suivre le défunt aux noirs & tristes lieux.
 Le fer auroit été le plus court & le mieux:
 Mais la dame vouloit pâtre encore ses yeux

Du trésor qu'enfermoit la bière,
Rroide dépouille, & pourtant chere.
C'étoit là le seul aliment
Qu'elle prit en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de sortes,

Notre Veuve choisit pour sortir d'ici-bas.
Un jour se passe, & deux sans autre nourriture
Que ses profonds soupirs, que ses fréquens hélas,
Qu'un inutile & long murmure
Contre les dieux, le sort & la nature.
Enfin sa douleur n'omit rien,
Si la douleur doit s'exprimer si bien.

Encore un autre mort faisoit sa résidence
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment,

Car il n'avoit pour monument

Que le dessous d'une potence.

Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laissé.

Un soldat bien récompensé

Le gardoit avec vigilance.

Il étoit dit par ordonnance

Que si d'autres voleurs, un parent, un ami

L'enlevoient, le soldat nonchalant, endormi,

Rempliroit aussi-tôt sa place.

C'étoit trop de sévérité:

Mais la publique utilité

Défendoit que l'on fît au garde aucune grace.

Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau

Briller quelque clarté, spectacle assez nouveau.

Curieux, il y court, entend de loin la Dame

Remplissant l'air de ses clameurs.

Il entre, est étonné, demande à cette femme,

Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,

Pourquoi cette triste musique,

Pourquoi cette maison noire & mélancolique?

Occupée à ses pleurs, à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles :
Le mort pour elle y répondit.
Cet objet, sans autres paroles,
Disoit assez par quel malheur

La Dame s'enterroit ainsi toute vivante.

Nous avons fait serment, ajouta la suivante,
De nous laisser mourir de faim & de douleur.

Encor que le soldat fût mauvais orateur,
Il leur fit concevoir ce que c'est que la vie.
La Dame cette fois eut de l'attention ;

Et déjà l'autre passion

Se trouvoit un peu rallentie.

Le temps avoit agi. Si la foi du serment,
Poursuivit le soldat, vous défend l'aliment,
Voyez-moi manger seulement,

Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament
Ne déplut pas aux deux femelles :

Conclusion qu'il obtint d'elles

Une permission d'apporter son soupé,
Ce qu'il fit ; & l'esclave eut le cœur fort tenté
De renoncer dès-lors à la cruelle envie

De tenir au mort compagnie.

Madame, ce dit-elle, un penser m'est venu :

Q'importe à votre époux que vous cessiez de vivre ?

Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous suivre,

Si par votre trépas vous l'aviez prévenu ?

Non, Madame, il voudroit achever sa carrière.

La nôtre fera longue encor, si nous voulons.

Se faut-il, à vingt ans, enfermer dans la bière ?

Nous aurons tout loisir d'habiter ces maisons.

On ne meurt que trop tôt : qui nous presse ? Attendons :

Quant à moi je voudrois ne mourir que ridée.

Voulez-vous emporter vos appas chez les morts ?

Que vous servira-t-il d'en être regardée ?

Tantôt, en voyant les trésors

Dont le ciel prit plaisir d'orner votre visage,

Je disois : hélas ! c'est dommage,
 Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.
 A ce discours flatteur la Dame s'éveilla.
 Le dieu qui fait aimer prit son temps, il tira
 Deux traits de son carquois : de l'un il entama
 Le soldat jusqu'au vif ; l'autre effleura la Daine :
 Jeune & belle, elle avoit sous ses pleurs de l'éclat ;

Et des gens de goût délicat

Auroient bien pû l'aimer, & même étant leur femme.
 Le garde en fut épris : les pleurs & la pitié,

Sorte d'amour ayant ses charmes,

Tout y fit : une belle alors qu'elle est en larmes,

En est plus belle de moitié.

Voilà donc notre veuve écoutant la louange ;

Poison, qui de l'amour est le premier degré :

La voilà qui trouve à son gré

Celui qui le lui donne : il fait tant qu'elle mange :

Il fait tant que de plaire : & se rend en effet

Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait :

Il fait tant enfin qu'elle change ;

Et toujours par degrés, comme l'on peut penser,

De l'un à l'autre il fait cette femme passer.

Je ne le trouve pas étrange :

Elle écoute un amant, elle en fait un mari,

Le tout au nez du mort, qu'elle avoit tant chéri.

Pendant cet hyménée, un voleur se hazarde

D'enlever le dépôt commis aux soins du garde :

Il en entend le bruit ; il y court à grands pas ;

Mais en vain, la chose étoit faite.

Il revient au tombeau conter son embarras,

Ne sçachant où trouver retraite.

L'esclave alors lui dit, le voyant éperdu :

L'on vous a pris votre pendu ?

Les loix ne vous feront, dites-vous, nulle grace ?

Si Madame y consent, j'y remédierai bien.

Mettons notre mort en la place,

Les passans n'y connoîtront rien.

La Dame y consentit. O volages fémelles !
 La femme est toujours femme : il en est qui sont belles :
 Il en est qui ne le sont pas.
 S'il en étoit d'assez fideles ,
 Elles auroient assez d'appas.

Prudes , vous vous devez défier de vos forces :
 Ne vous vantez de rien. Si votre intention
 Est de résister aux amorces ,
 La nôtre est bonne aussi : mais l'exécution
 Nous trompe également : témoin cette Matrone :
 Et , n'en déplaise au bon Pétrone ,
 Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux ,
 Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux.
 Cette Veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire ,
 Qu'au dessein de mourir mal conçu , mal formé :
 Car de mettre au patibulaire ,
 Le corps d'un mari tant aimé ,
 Ce n'étoit pas peut-être une si grande affaire.
 Cela lui savoit l'autre ; & tout considéré ,
 Mieux vaut Goujat debout , qu'Empeur enterré.

F A B L E X X X I.

B E L P H E G O R.

Nouvelle tirée de Machiavel.

Un jour Satan , monarque des enfers ,
 Faisoit passer ses sujets en revue.
 Là , confondus tous les états divers ,
 Princes & Rois la tourbe menue ,
 Jettoient maint pleur , pouffoient maint & maint cri ,
 Tant que Satan en étoit étourdi.

Il demandoit, en passant, à chaque ame :
 Qui t'a jettée en l'éternelle flamme ?
 L'une disoit : hélas ! c'est mon mari ;
 L'autre aussi-tôt répondoit : c'est ma femme.
 Tant & tant fut ce discours répété,
 Qu'enfin Satan dit en plein consistoire :
 Si ces gens-ci disent la vérité,
 Il est aisé d'augmenter notre gloire.
 Nous n'avons donc qu'à le vérifier.
 Pour cet effet, il nous faut envoyer
 Quelque démon plein d'art & de prudence ;
 Qui, non content d'observer avec soin
 Tous les hymens dont il sera témoin,
 Y joigne aussi sa propre expérience.
 Le prince ayant proposé sa sentence,
 Le noir sénat suivit tout d'une voix.
 De Belphegor aussi-tôt on fit choix.
 Ce diable étoit tout yeux & tout oreilles,
 Grand éplucheur, clair-voyant à merveilles ;
 Capable enfin de pénétrer dans tout,
 Et de pousser l'examen jusqu'au bout.
 Pour subvenir aux frais de l'entreprise,
 On lui donna mainte & mainte remise,
 Toutes à vûe, & qu'en lieux différens
 Il pût toucher par des correspondans.
 Quant au surplus, les fortunes humaines,
 Les biens, les maux, les plaisirs & les peines,
 Bref, ce qui suit notre condition,
 Fut une annexe à sa légation.
 Il se pouvoit tirer d'affliction,
 Par ses bons tours & par son industrie ;
 Mais non mourir, ni revoir sa patrie,
 Qu'il n'eût ici consumé certain temps :
 Sa mission devoit durer dix ans.
 Le voilà donc qui traverse & qui passe
 Ce que le ciel voulut mettre d'espace

Entre ce monde & l'éternelle nuit :
Il n'en mit guère, un moment y conduit.
Notre démon s'établit à Florence,
Ville, pour lors, de luxe & de dépense ;
Même il la crut propre pour le trafic.
Là, sous le nom du seigneur Roderic,
Il se logea, meubla comme un riche homme,
Grosse maison, grand train, nombre de gens,
Anticipant tous les joirs sur la somme
Qu'il ne devoit consumer qu'en dix ans.
On s'étonnoit d'une telle bombance.
Il tenoit table, avoit de tous côtés
Gens à ses frais, soit pour ses voluptés,
Soit pour le faste & la magnificence.
L'un des plaisirs où plus il dépensa,
Fut la louange. Apollon l'encensa ;
Car il est maître en l'art de flatterie.
Diable n'eut onc tant d'honneurs en sa vie.
Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'amour lançoit : il n'étoit point de belle
Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits
Pour le gagner, tant sauvage fût-elle :
Car de trouver une seule rebelle,
Ce n'est la mode à gens de qui la main
Par les présens s'applanit tout chemin.
C'est un ressort en tous desseins utile.
Je l'ai jà dit, & le redis encor,
Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'univers, que l'argent & que l'or.
Notre envoyé cependant tenoit compte
De chaque hymen, en journaux différens ;
L'un, des époux satisfaits & contens,
Si peu rempli, que le diable en eut honte.
L'autre journal incontinent fut plein.
A Belphegor il ne restoit enfin
Que d'éprouver la chose par lui-même.
Certaine fille à Florence étoit lors,

Belle & bien faite, & peu d'autres trésors,
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême;
Et d'autant plus, que de quelque vertu.
Un tel orgueil paroïssoit revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande.
Le pere dit que madame Honesta,
C'étoit son nom, avoit eu jusques là
Force partis; mais que parmi la bande
Il pourroit bien Roderic préférer,
Et demandoit temps pour délibérer.
On en convient. Le poursuivant s'applique
A gagner celle où ses vœux s'adressoient.
Fêtes & bals, sérénades, musique,
Cadeaux, festins, bien fort apétissoient,
Altéroient fort le fonds de l'ambassade.
Il n'y plaint rien, en use en grand seigneur,
S'épuise en dons. L'autre se persuade
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
Conclusion, qu'après force prières,
Et des façons de toutes les manières,
Il eut un oûi de madame Honesta.
Auparavant le notaire y passa,
Dont Belphegor se moquant en son ame,
Hé quoi, dit-il, on acquiert une femme
Comme un château! ces gens ont tout gâté.
Il eut raison: ôtez d'entre les hommes
La simple foi, le meilleur est ôté.
Nous nous jettons, pauvres gens que nous sommes,
Dans les procès, en prenant le revers.
Les fr, les car, les contrats sont la porte
Par où la noise entra dans l'univers:
N'espérons pas que jamais elle en sorte.
Solemnités & loix n'empêchent pas
Qu'avec l'hymen amour n'ait des débats:
C'est le cœur seul qui peut rendre tranquille.
Le cœur fait tout, le reste est inutile.
Qu'ainsi ne soit, voyons d'autres états.

Chez les amis tout s'excuse, tout passe :
 Chez les amans tout plaît, tout est parfait :
 Chez les époux tout ennuye & tout lasse.
 Le devoir nuit, chacun est ainsi fait.
 Mais, dira-t-on, n'est-il en nulles guises
 D'heureux ménage ? Après mûr examen,
 J'appelle un bon, voire un parfait hymen,
 Quand les conjoints se souffrent leurs sottises.

Sur ce point-là c'est assez raisonné.
 Dès que chez lui le Diable eut amené
 Son épousée, il jugea par lui-même
 Ce qu'est l'hymen avec un tel démon :
 Toujours débats, toujours quelque sermon
 Plein de sottise en un degré suprême.
 Le bruit fut tel, que madame Honesta
 Plus d'une fois les voisins éveilla :
 Plus d'une fois on courut à la noise.
 Il lui falloit quelque simple bourgeois,
 Ce disoit-elle : un petit trafiquant
 Traiter ainsi les filles de mon rang !
 Méritoit-il femme si vertueuse ?
 Sur mon devoir je suis trop scrupuleuse :
 J'en ai regret, & si je faisois bien....
 Il n'est pas sûr qu'Honestà ne fît rien :
 Ces prudes-là nous en font bien accroire.
 Nos deux époux, à ce que dit l'histoire,
 Sans disputer n'étoient pas un moment.
 Souvent leur guerre avoit pour fondement
 Le jeu, la jupe, ou quelque ameublement
 D'été, d'hiver, d'entre-temps, bref un monde
 D'inventions propres à tout gâter.
 Le pauvre Diable eut lieu de regretter
 De l'autre enfer la demeure profonde.
 Pour rombre enfin, Roderic épousa
 La parenté de madame Honesta,
 Ayant sans cesse & le pere & la mere,

Et la grand'sœur avec le petit frere,
De ses deniers mariant la grand'sœur,
Et du petit payant le précepteur.
Je n'ai pas dit la principale cause
De sa ruine, infailible accident;
Et j'oubliois qu'il eut un Intendant.
Un Intendant? Qu'est-ce que cette chose?
Je définis cet être, un animal
Qui, comme on dit, sçait pêcher en eau trouble;
Et, plus le bien de son maître va mal,
Plus le sien croît, plus son profit redouble,
Tant qu'aisément lui-même acheteroit
Ce qui de net au seigneur resteroit:
Dont par raison bien & dûment déduite
On pourroit voir chaque chose réduite
En son état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devint l'Intendant à son tour;
Car regagnant ce qu'il eut étant maître,
Ils reprendroient tous deux leur premier être
Le seul recours du pauvre Roderic,
Son seul espoir étoit certain trafic
Qu'il prétendoit devoir remplir sa bourse,
Espoir douteux, incertaine ressource.
Il étoit dit que tout seroit fatal
A notre époux, ainsi tout alla mal.
Ses agens, tels que la plupart des nôtres,
En abusoient. Il perdit un vaisseau,
En vit aller le commerce à vau-l'eau:
Trompé des uns, mal servi par les autres,
Il emprunta. Quand ce vint à payer,
Et qu'à sa porte il vit le créancier,
Force lui fut d'esquiver par la fuite,
Gagnant les champs, où de l'âpre poursuite
Il se sauva chez un certain fermier,
En certain coin remparé de fumier.
A Matheo, c'étoit le nom du Sire,
Sans tant tourner, il dit ce qu'il étoit;

Qu'un double mal chez lui le tourmentoit ;
 Ses créanciers, & sa femme encor pire :
 Qu'il n'y sçavoit remède que d'entrer
 Au corps des gens, & de s'y remparer,
 D'y tenir bon : iroit-on là le prendre ?
 Dame Honeſta viendroit-elle y prôner
 Qu'elle a regret de ſe bien gouverner ?
 Chose ennuyeuſe, & qu'il eſt las d'entendre ?
 Que de ces corps trois fois il ſortiroit,
 Si-tôt que lui Matheo l'en priroit ;
 Trois fois ſans plus, & ce, pour récompenſe
 De l'avoir mis à couvert des Sergens.
 Tout auſſi-tôt l'Ambaſſadeur commence
 Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.
 Ce que le ſien, ouvrage fantaſtique,
 Devint alors, l'hiſtoire n'en dit rien.
 Son coup d'eſſai fut une fille unique
 Où le galant ſe trouvoit aſſez bien :
 Mais Matheo, moyennant groſſe ſomme,
 L'en fit ſortir au premier mot qu'il dit.
 C'étoit à Naple, il ſe transporte à Rome ;
 Saiſit un corps : Matheo l'en bannit,
 Le chaſſe encore : autre ſomme nouvelle.
 Trois fois enſin, toujours d'un corps femelle,
 Remarquez bien, notre Diable ſortit.
 Le Roi de Naple avoit lors une fille,
 Honneur du ſexe, eſpoir de ſa famille :
 Maint jeune Prince étoit ſon pourſuivant ;
 Là, d'Honeſta Belphegor ſe ſauvant,
 On ne le put tirer de cet aſyle.
 Il n'étoit bruit, aux champs comme à la ville,
 Que d'un manant qui chaſſoit les eſprits.
 Cent mille écus d'abord lui ſont promis.
 Bien affligé de manquer cette ſomme,
 (Car les trois fois l'empêchoient d'eſpérer
 Que Belphegor ſe laiſſât conjurer)
 Il la reſuſe : il ſe dit un pauvre homme,

Pauvre pêcheur, qui, sans sçavoir comment,
 Sans dons du ciel, par hasard seulement,
 De quelques corps a chassé quelque diable,
 Apparemment chétif & misérable,
 Et ne connoît celui-ci nullement.
 Il a beau dire : on le force, on l'amène,
 On le menace, on lui dit que sous peine
 D'être pendu, d'être mis haut & court
 En un gibet, il faut que sa puissance
 Se manifeste avant la fin du jour,
 Dès l'heure même on vous met en présence
 Notre Démon & son conjurateur.
 D'un tel combat le Prince est spectateur.
 Chacun y court, n'est fils de bonne mere,
 Qui, pour le voir, ne quitte toute affaire.
 D'un côté sont le gibet & la hart,
 Cent mille écus bien comptés d'autre part.
 Matheo tremble, & lorgne la finance.
 L'esprit malin voyant sa contenance,
 Rioit sous cape, alléguoit les trois fois,
 Dont Matheo suoit dans son harnois,
 Pressoit, prioit, conjuroit avec larmes :
 Le tout en vain. Plus il est en alarmes,
 Plus l'autre rit. Enfin le manant dit,
 Que sur ce Diable il n'avoit nul crédit.
 On vous le hape & mène à la potence.
 Comme il alloit haranguer l'assistance,
 Nécessité lui suggéra ce tour.
 Il dit tout bas qu'on battit le tambour,
 Ce qui fut fait : de quoi l'Esprit immonde
 Un peu surpris, au manant demanda :
 Pourquoi ce bruit ? Coquin, qu'entens - je là ?
 L'autre répond : c'est Madame Honesta
 Qui vous réclame, & va par tout le monde
 Cherchant l'époux que le ciel lui donna.
 Incontinent le Diable décampa,
 S'enfuit au fond des enfers, & conta

Tout le succès qu'avoit eu son voyage.
 Sire, dit-il, le nœud du mariage
 Damne aussi dru qu'aucuns autres états.
 Votre Grandeur voit tomber ici-bas,
 Non par flocons, mais menu comme pluie;
 Ceux que l'hymen fait de sa confrérie;
 J'ai par moi-même examiné le cas.
 Non que de soi la chose ne soit bonne:
 Elle eut jadis un plus heureux destin:
 Mais comme tout se corrompt à la fin,
 Plus beau fleuron n'est en votre couronne.
 Satan le crut: il fut récompensé,
 Encor qu'il eût son retour avancé.
 Car qu'eût-il fait? Ce n'étoit pas merveilles
 Qu'ayant sans cesse un diable à ses oreilles,
 Toujours le même, & toujours sur un ton,
 Il fût contraint d'enfiler la venelle:
 Dans les enfers encore en change-t-on;
 L'autre peine est, à mon sens, plus cruelle.
 Je voudrois voir quelques gens y durer.
 Elle eût à Job fait tourner la cervelle.

De tout ceci que prétens-je inférer?
 Premièrement je ne sçais pire chose,
 Que de changer son logis en prison.
 En second lieu, si par quelque raison
 Votre ascendant à l'hymen vous expose,
 N'épousez point d'Honestà, s'il se peut:
 N'a pas pourtant une Honestà qui veu.



F A B L E X X X I I.

Le Juge Arbitre, l'Hospitalier, & le Solitaire.

Trois Saints, également jaloux de leur salut,
 Portés d'un même esprit, tendoient au même but.
 Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses.
 Tous chemins vont à Rome : ainsi nos concurrens
 Crurent pouvoir choisir des sentiers différens.
 L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses
 Qu'en apanage on voit aux procès attachés,
 S'offrit de les juger sans récompense aucune,
 Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.
 Depuis qu'il est des loix, l'homme, pour ses péchés,
 Se condamne à plaider la moitié de sa vie.
 La moitié ? Les trois quarts, & bien souvent le tout.
 Le Conciliateur crut qu'il viendrait à bout,
 De guérir cette folle & détestable envie.
 Le second de nos Saints choisit les hôpitaux.
 Je le loue ; & le soin de soulager les maux
 Est une charité que je préfère aux autres.
 Les malades d'alors étant tels que les nôtres,
 Donnoient de l'exercice au pauvre Hospitalier ;
 Chagrins, impatiens, & se plaignant sans cesse :
 Il a pour tels & tels un soin particulier,
 Ce sont ses amis : il nous laisse.
 Ces plaintes n'étoient rien au prix de l'embarras
 Où se trouva réduit l'Appointeur de débats.
 Aucun n'étoit content ; la sentence arbitrale
 A nul des deux ne convenoit :
 Jamais le Juge ne tenoit
 A leur gré la balance égale.
 De semblables discours rebutoient l'Appointeur.
 Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur.
 Tous deux ne recueillant que plainte & que murmure,
 Affligés, & contraints de quitter ces emplois,

Vont confier leur peine au silence des bois.
 Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,
 Lieu respecté des vents, ignoré du soleil,
 Ils trouvent l'autre Saint, lui demandent conseil.
 Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même.

Qui mieux que vous sçait vos besoins ?
 Apprendre à se connoître est le premier des soins
 Qu'impose à tous mortels la majesté suprême.
 Vous êtes-vous connus dans le monde habité ?
 L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité :
 Chercher ailleurs ce bien, est une erreur extrême.

Troublez l'eau : vous y voyez-vous ?
 Agitez celle-ci. Comment nous verrions-nous ?

La vase est un épais nuage
 Qu'aux effets du crystal nous venons d'opposer.
 Mes Freres, dit le Saint, laissez-la reposer ;
 Vous verrez alors votre image.

Pour vous mieux contempler, demeurez au désert.
 Ainsi parla le Solitaire.

Il fut cru, l'on suivit ce conseil salutaire.
 Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.
 Puisqu'on plaide & qu'on meurt & qu'on devient malade,
 Il faut des Médecins, il faut des Avocats.
 Ces secours, grace à dieu, ne nous manqueront pas,
 Les honneurs & le gain, tout me le persuade.
 Cependant on s'oublie en ces communs besoins.
 O vous ! dont le Public emporte tous les soins,

Magistrats, Princes, & Ministres,
 Vous, que doivent troubler mille accidens sinistres,
 Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
 Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.
 Si quelque bon moment à ces pensers vous donne,
 Quelque flatteur vous interrompt.

Cette leçon fera la fin de ces ouvrages :
 Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir !
 Je la présente aux Rois, je la propose aux Sages :

Par où sçaurais-je mieux finir ?

Fin du douzième Livre & du quatrième & dernier Volume.

AVIS DU LIBRAIRE.

JE prens la liberté de joindre à ces Vers , qui me sont tombés entre les mains , une Fable qui m'a été recommandée par un savant Abbé , comme assez digne de voir le jour. *L'on n'y trouvera pas , m'a-t-il dit , les agrements qui couloient si naturellement de la plume du la Fontaine , qu'on diroit qu'il ne s'en appercevoit point lui-même. Mais si je ne me trompe , elle sera pourtant reçue du public avec indulgence , par le style simple dont elle est contée , & sur-tout à cause du sens moral qu'elle contient , lequel intéresse & intéressera toujours les personnes jeunes , vieilles , de moyen âge , de différent sexe , de quelque rang & de quelque condition qu'elles soient.*

F A B L E.

La Cigale trouvée parmi une foule de Sauterelles.

Sur le midi , dans le temps (1)
 Qu'aux moucherons chassent les hirondelles ,
 Un villageois chassoit aux sauterelles ,
 Qui , sautant & voletant dans ses champs ,
 Les tondoient à belles dents.
 Il les prend , il les empale (2) ,
 Résolu de tout tuer.

(1) C'est-à-dire en été , que les hirondelles volant de tous côtés , bapent mouches & moucherons pour elles & pour leurs petits.

(2) Pour en régaler la volaille de sa basse-cour.

Lors sous la main lui tombe une cigale ;
 Et , tout prêt à l'écraser ,
 D'un ton dolent la cigale s'écrie :
 Confiderez , bon homme , je vous prie ,
 Que je n'ai de ma vie
 Gâté vos fleurs , vos fruits , votre herbe , ni vos bois ,
 Pourquoi te trouvois-tu , reprit le villageois ,
 En si mauvaise compagnie (3) ?

(3) Quelques personnes trouvent à propos que je me déclare l'auteur de cette petite pièce de vers , pour empêcher qu'un Editeur intensé ne s'avîsât un jour de la donner à la Fontaine. Je déclare donc , par déférence pour ces Messieurs ,

que c'est moi qui ai mis en vers cette Fable dont Esope est l'inventeur , comme on peut le voir dans sa vie , composée par la Fontaine , page xxxvj.

C O S T E.



TAELE

TABLE DES FABLES

CONTENUES

DANS LA SECONDE PARTIE.

LIVRE SEPTIEME.

Fable I. <i>Les Animaux malades de la Peste,</i>	Page 167
Fable II. <i>Le mal marié,</i>	169
Fable III. <i>Le Rat qui s'est retiré du monde,</i>	171
Fable IV. <i>Le Héron,</i>	172
Fable V. <i>La Fille,</i>	173
Fable VI. <i>Les Souhaits,</i>	175
Fable VII. <i>La Cour du Lion,</i>	177
Fable VIII. <i>Les Vautours & les Pigeons,</i>	179
Fable IX. <i>Le Coche & la Mouche,</i>	181
Fable X. <i>La Laitière & le Pot au Lait,</i>	182
Fable XI. <i>Le Curé & le Mort,</i>	184
Fable XII. <i>L'Homme qui court après la Fortune, & l'Homme qui l'attend dans son Lit,</i>	185
Fable XIII. <i>Les deux Coqs,</i>	188
Fable XIV. <i>L'ingratitude & l'injustice des Hommes envers la Fortune,</i>	189

Fable XV. <i>Les Devinereſſes,</i>	Page 191
Fable XVI. <i>Le Chat, la Bélette, & le petit Lapin,</i>	193
Fable XVII. <i>La tête & la queue du Serpent,</i>	195
Fable XVIII. <i>Un Animal dans la Lune,</i>	196

LIVRE HUITIÈME.

Fable I. L a Mort & le Mourant,	Page 199
Fable II. <i>Le Savetier & le Financier,</i>	201
Fable III. <i>Le Lion, le Loup & le Renard,</i>	203
Fable IV. <i>Le pouvoir des Fables,</i>	204
Fable V. <i>L'Homme & la Puce,</i>	207
Fable VI. <i>Les Femmes & le Secret,</i>	208
Fable VII. <i>Le Chien qui porte à ſon cœur le dîner de ſon Maître,</i>	209
Fable VIII. <i>Le Rieur & les Poifſons,</i>	211
Fable IX. <i>Le Rat & l'Huitre,</i>	212
Fable X. <i>L'Ours & l'Amateur des Jardins,</i>	213
Fable XI. <i>Les deux Amis,</i>	215
Fable XII. <i>Le Cochon, la Chèvre & le Mouton,</i>	217
Fable XIII. <i>Tircis & Amarante,</i>	218
Fable XIV. <i>Les Obſèques de la Lionne,</i>	220
Fable XV. <i>Le Rat & l'Eléphant,</i>	222
Fable XVI. <i>L'Horoscope,</i>	223
Fable XVII. <i>L'Ane & le Chien,</i>	227
Fable XVIII. <i>Le Baſſa & le Marchand,</i>	228
Fable XIX. <i>L'avantage de la Science,</i>	230
Fable XX. <i>Jupiter & les Tonnerres,</i>	231
Fable XXI. <i>Le Faucon & le Chapon,</i>	233
Fable XXII. <i>Le Chat & le Rat,</i>	235
Fable XXIII. <i>Le Torrent & la Rivière,</i>	237
Fable XXIV. <i>L'Education,</i>	238

Fable XXV. <i>Les deux Chiens & l'Ane mort,</i>	Page 239
Fable XXVI. <i>Démocrite & les Abdéritains,</i>	246
Fable XXVII. <i>Le Loup & le Chasseur,</i>	242

LIVRE NEUVIÈME.

Fable I. L e Dépositaire infidèle,	Page 245
Fable II. <i>Les deux Pigeons,</i>	248
Fable III. <i>Le Singe & le Léopard,</i>	251
Fable IV. <i>Le Gland & la Citrouille,</i>	252
Fable V. <i>L'Ecolier, le Pédant, & le Maître d'un Jardin,</i>	254
Fable VI. <i>Le Statuaire & la Statue de Jupiter,</i>	255
Fable VII. <i>La Souris métamorphosée en Fille,</i>	257
Fable VIII. <i>Le Fou qui vend la Sageſſe,</i>	259
Fable IX. <i>L'Huttre & les Plaideurs,</i>	261
Fable X. <i>Le Loup & le Chien maigre,</i>	262
Fable XI. <i>Rien de trop,</i>	263
Fable XII. <i>Le Cierge,</i>	264
Fable XIII. <i>Jupiter & le Passager,</i>	265
Fable XIV. <i>Le Chat & le Renard,</i>	266
Fable XV. <i>Le Mari, la Femme, & le Voleur,</i>	268
Fable XVI. <i>Le Tréſor & les deux Hommes,</i>	269
Fable XVII. <i>Le Singe & le Chat,</i>	270
Fable XVIII. <i>Le Milan & le Raſſignol,</i>	272
Fable XIX. <i>Le Berger & ſon Troupeau,</i>	273

LIVRE DIXIÈME.

Fable I.	L es deux Rois, le Renard & l'œuf,	Page 275
Fable II.	L'Homme & la Couleuvre,	283
Fable III.	La Tortue & les deux Canards,	286
Fable IV.	Les Poissons & le Cormoran,	287
Fable V.	L'Enfouisseur & son Compère,	289
Fable VI.	Le Loup & les Bergers,	290
Fable VII.	L'Araignée & l'Hirondelle,	292
Fable VIII.	La Perdrix & les Coqs,	293
Fable IX.	Le Chien à qui on a coupé les oreilles,	294
Fable X.	Le Berger & le Roi,	295
Fable XI.	Les Poissons, & le Berger qui joue de la flûte,	297
Fable XII.	Les deux Perroquets, le Roi & son fils,	299
Fable XIII.	La Lionne & l'Ours,	301
Fable XIV.	Les deux Aventuriers & le Talisman,	302
Fable XV.	Les Lapins,	304
Fable XVI.	Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre, & le fils de Roi,	307

LIVRE ONZIÈME.

Fable I.	L e Lion,	Page 309
Fable II.	Les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter,	311
Fable III.	Le Fermier, le Chien & le Renard,	313

Fable IV. <i>Le Songe d'un Habitant du Mogol,</i>	Page 315
Fable V. <i>Le Lion, le Singe & les deux Anes,</i>	317
Fable VI. <i>Le Loup & le Renard,</i>	319
Fable VII. <i>Le Paysan du Danube,</i>	321
Fable VIII. <i>Le Vieillard & les trois jeunes Hommes,</i>	324
Fable IX. <i>La Souris & le Chat-huant,</i>	325
Epilogue,	327

LIVRE DOUZIEME.

Fable I. <i>Les Compagnons d'Ulysse,</i>	Page 333
Fable II. <i>Le Chat & les deux Moineaux,</i>	337
Fable III. <i>Du Thésauriseur & du Singe,</i>	338
Fable IV. <i>Les deux Chèvres,</i>	340
Fable V. <i>Le vieux Chat & la jeune Souris,</i>	342
Fable VI. <i>Le Cerf malade,</i>	343
Fable VII. <i>La Chauve - Souris, le Buisson & le Canard,</i>	344
Fable VIII. <i>La querelle des Chiens & des Chats, & celle des Chats & des Souris,</i>	345
Fable IX. <i>Le Loup & le Renard,</i>	347
Fable X. <i>L'Ecrevisse & sa fille,</i>	350
Fable XI. <i>L'aigle & la Pie,</i>	351
Fable XII. <i>Le Roi, le Milan & le Chasseur,</i>	352
Fable XIII. <i>Le Renard, les Mouches, & le Hérisson,</i>	356
Fable XIV. <i>L'Amour & la Folie,</i>	358
Fable XV. <i>Le Corbeau, la Gazelle, la Tortue & le Rat,</i>	359
Fable XVI. <i>La Forêt & le Bucheron,</i>	363
Fable XVII. <i>Le Renard, le Loup & le Cheval,</i>	364

224 TABLE DES FABLES DE LA II. PARTIE.

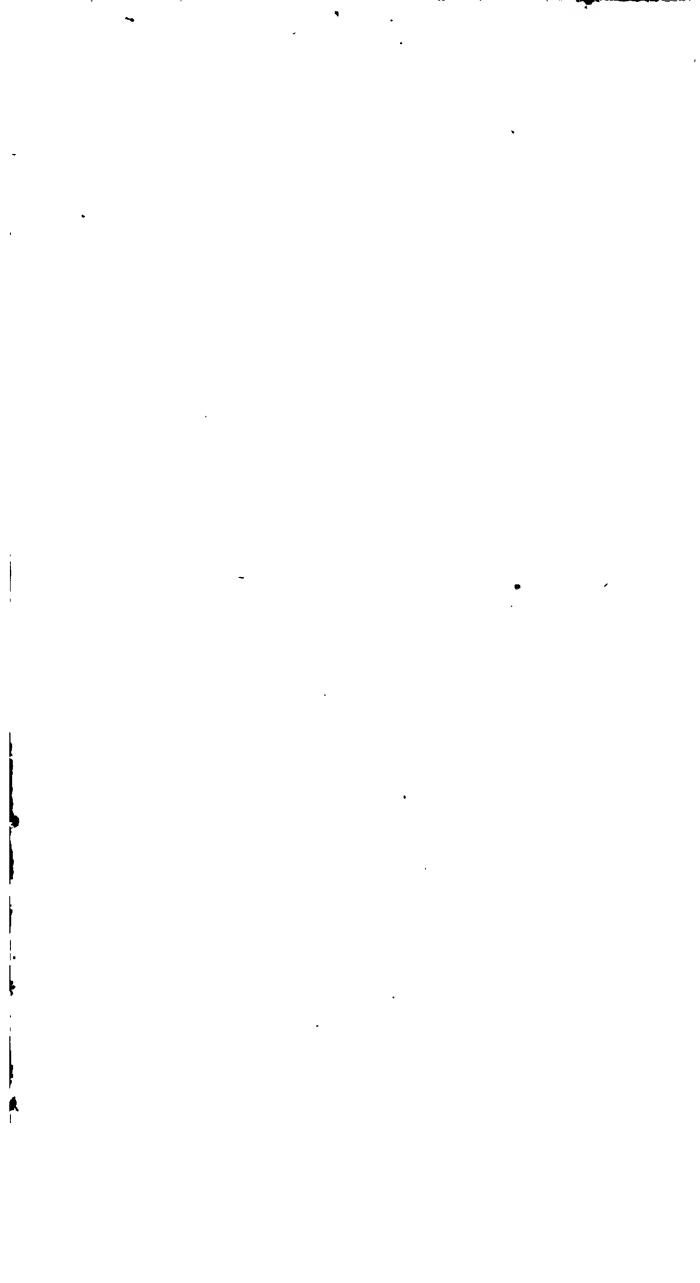
Fable XVIII. <i>Le Renard & les Poulets d'Inde,</i>	Page 365
Fable XIX. <i>Le Singe,</i>	366
Fable XX. <i>Le Philosophe Scythe,</i>	367
Fable XXI. <i>L'Eléphant & le Singe de Jupiter,</i>	369
Fable XXII. <i>Un Fou & un Sage,</i>	370
Fable XXIII. <i>Le Renard Anglois,</i>	371
Fable XXIV. <i>Le Soleil & Grenouilles,</i>	373
Fable XXV. <i>L'Hyménée & l'Amour,</i>	375
Fable XXVI. <i>La Ligue des Rats,</i>	377
Fable XXVII. <i>Daphnis & Alcimadure,</i>	379
Fable XXVIII. <i>Philémon & Baucis,</i>	381
<i>Philémon & Baucis,</i>	
Fable XXIX. <i>Les Filles de Minée,</i>	
<div style="display: flex; align-items: center; justify-content: center;"> <div style="font-size: 3em; margin-right: 10px;">}</div> <div style="text-align: center;"> <p>Sujets tirés des Métamorphoses d'Ovide.</p> </div> </div>	
	387
Fable XXX. <i>La Matrone d'Ephèse,</i>	403
Fable XXXI. <i>Belphegor, Nouvelle tirée de Machiavel,</i>	408
Fable XXXII. <i>Le Juge Arbitre, l'Hospitalier, & le Solitaire,</i>	417

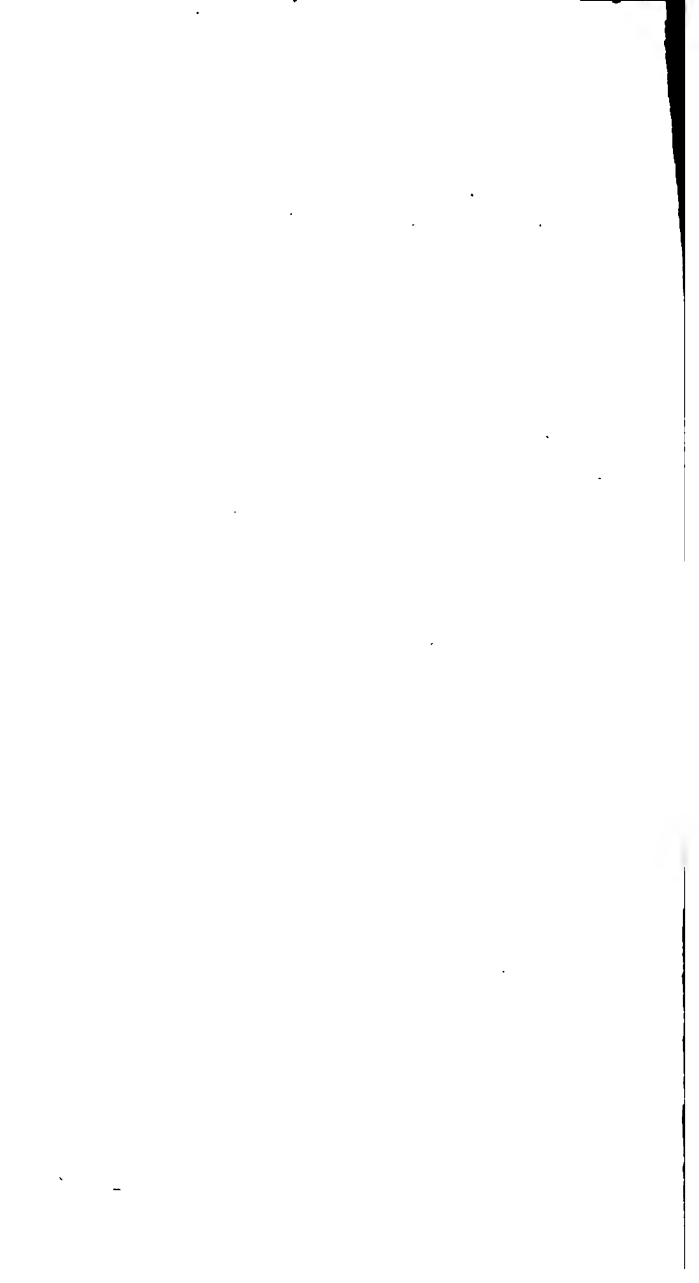
Fin de la Table de la seconde Partie.



46

25







**This book is under no circumstances to be
taken from the Building**

[illegible]

